N° 751 40e Année Tome CCXV 1er Octobre 1929

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — *Étranger :* 1/2 tarif postal, *5 fr. 75* ; plein tarif, *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT QUINZIÈME

1er Octobre — 1er Novembre 1929

1er Octobre — 1er Novembre 1929 Tome CCXV

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXIX

LES ÉVÉNEMENTS DE PALESTINE[1]

—

LES FAITS ET LES CAUSES APPARENTES. — LE NÉANT DE LA DÉCLARATION BALFOUR. — RESPONSABILITÉS ANGLAISES : POLITIQUES NON ADMINISTRATIVES. — RESPONSABILITÉS SIONISTES : CELLES DU CHEF. — LE SIONISME DEMEURE. — ARABES ET JUIFS : PANSÉMITISME. — REDRESSEMENT NÉCESSAIRE DE LA POLITIQUE BRITANNIQUE EN ORIENT. — L'ENTENTE A QUATRE : ANGLAIS-FRANÇAIS-SIONISTES-ARABES. — L'ORGANISATION DE L'ORIENT.

La faillite sioniste, dont nous avons analysé les éléments dans le numéro du 1er juin 1928 du *Mercure de France*, est maintenant officiellement ouverte.

Faillite sioniste, qu'est-ce? Ce n'est pas la faillite du but, c'est la faillite des méthodes qui ont été employées. Elles ont failli parce que, par elles-mêmes et sans secours de l'extérieur, ce qu'elles avaient construit n'a pas pu résister à l'épreuve des faits. Certains ont bien voulu qualifier les pages que nous avons publiées précédemment de « prophétiques anticipations, dans un style

(1) Contrairement aux informations de presse, les troubles de Palestine étaient dirigés en premier lieu contre les Juifs, ensuite contre les Européens en général.

La République arabe proclamée à Gaza, d'importants dépôts d'armes de guerre découverts à Haïffa, marquent la voie qu'aurait prise la rébellion si elle n'avait pas été étouffée dans l'œuf. Pour des raisons que nous n'avons pas à rechercher, ce dernier caractère des événements n'a pas été mis en lumière. Si nous nous arrêtons tout particulièrement au problème sioniste, c'est parce que nous le considérons comme la clef de voûte de la renaissance de l'Orient.

presque apocalyptique, du drame auquel nous assistons aujourd'hui ». Cet honneur, nous le déclinons. Pour prédire les événements, il n'a fallu, en l'occurrence, que deux choses qui paraissent élémentaires : la connaissance du sionisme d'un côté, le plus ordinaire sens critique de l'autre. Il faut croire que la réunion de ces deux qualités est très rare. Il faut croire également que, lorsque cette conjonction merveilleuse se produit, on commence à voir clair dans ce qu'il ne fallait pas faire et dans ce qu'il faut faire. Plusieurs éléments auraient pu déterminer l'effondrement du sionisme. Nous les avons étudiés. La construction sioniste en Palestine était assez avancée pour qu'il n'y eût pas besoin de plusieurs facteurs agissant simultanément, pour produire l'effondrement. Un seul a suffi. Le fait arabe en Palestine est une réalité sensible, perceptible, visible, palpable. Ce n'est pas le cyclone qui se déchaîne brusquement, ravage les plantations, arrache les toitures, renverse les maisons et noie le bétail. Le fait sioniste en Palestine ne s'est pas montré assez solide pour résister à la tempête prévisible qui peut dévaster une ville construite en torchis, mais qui respecte une construction en maçonnerie solide. La construction sioniste en Palestine n'est pas en maçonnerie.

Les événements qui viennent de se dérouler posent la question devant la conscience du monde civilisé. Ils sont à la fois un point d'arrivée et un point de départ : point d'arrivée, car ils clôturent un chapitre d'histoire du Proche Orient; point de départ, car ils en ouvrent un nouveau.

Le bilan est lourd : des centaines de morts, près d'un millier de blessés, des villes et des villages détruits, des récoltes ravagées. « La ruine de la plus grande partie du travail de deux générations » est consommée, dit le mémorandum du conseil national juif de Palestine. Il faudra de longs mois, peut-être des années pour remettre tout

en ordre. Cependant ces dommages purement matériels sont bien peu de choses à côté du désastre moral. Le Sionisme ne peut se réaliser que par une entente et une collaboration avec les Arabes. Le sang versé, la défiance suscitée de l'un à l'égard de l'autre, les deuils que l'on pleure risquent de séparer désormais Juifs et Arabes. Si la confiance du monde juif à l'égard des possibilités sionistes n'est pas ébranlée, le monde non-juif, qui avait accueilli avec sympathie le Sionisme comme solution de la sempiternelle question juive, sera vraisemblablement amené à réviser son jugement premier.

Politiquement, enfin, les troubles palestiniens créent pour la Grande-Bretagne une situation quasi inextricable. Renoncer à la mission acceptée de fonder en Palestine un Foyer National Juif? L'Angleterre subirait de ce fait une véritable *capitis diminutio*. D'ailleurs elle sait que c'est la résistance armée des Juifs jusqu'à l'arrivée des troupes britanniques qui a sauvé la situation. Maintenir le *statu quo ante?* Impossible également.

En présence d'une telle situation il convient tout d'abord de rechercher les causes de ces événements.

Les causes directes, les causes immédiates des événements qui ont ensanglanté le pays paraissent résider dans le fait que le Mur des Lamentations, ou plutôt le côté occidental du mur d'enceinte du Temple détruit par Titus en l'an 70, seul vestige de la théocratie juive dans le pays, n'ait pas de statut définitif. Il est bien difficile de dire à qui incombe la responsabilité de cette situation. Du côté anglais, on fait valoir les résistances du Vatican à un réglement définitif de la question des Lieux-Saints. Nous nous interdisons de pénétrer dans ce domaine délicat entre tous. Mais un fait est certain : en attendant ce statut définitif, le *statu quo* devait être observé. Le Mur Occidental (Kothel ma'aravi) fait partie de ces Lieux Saints du Judaïsme, comme la Mosquée d'Omar est un

Lieu Saint de l'Islam et le Saint Sépulcre un Lieu Saint de la Chrétienté. Ce *statu quo* a-t-il été observé? Il paraît bien que non. Les autorités britanniques ont refusé aux Juifs l'autorisation d'établir une cloison mobile qui sépare, selon la coutume judaïque, l'emplacement réservé aux hommes de celui réservé aux femmes. A Jérusalem il n'y a pas de synagogue : le parvis du Mur Occidental en tient lieu. Elles ont par contre autorisé les Musulmans à y percer une porte.

Bien que l'on ne connaisse pas encore le motif de cette autorisation, elle s'appuie vraisemblablement sur ce fait que le terrain environnant est un terrain *wakf,* c'est-à-dire appartenant à une fondation pieuse. Dans ce cas, la légalité stricte de la décision gouvernementale ne saurait être contestée, mais de toute évidence elle modifie une situation existante. Nous comprenons très bien toutes les difficultés que la question des Lieux Saints impose à la puissance mandataire. La nécessité d'observer le *statu quo* pur et simple ne peut se traduire que par un refus systématique de toute demande de modification. Or, si l'on enlève à un gouvernement la faculté d'autoriser ceci et de refuser cela, il perd l'attribut essentiel de sa fonction. Les autorités anglaises en Palestine n'ont pas voulu accepter cette ligne de conduite rigide, qui en préjugeant par avance de leurs décisions les eût privés d'un puissant moyen de gouverner. Toutefois dans une matière comme celle-ci, des considérations de nature strictement légale ou étroitement administrative paraissent quelque peu déplacées. Ici une décision, s'appuyant sur un article du Code Foncier, se heurte à des faits antérieurs non seulement à la rédaction dudit Code, mais aussi à la législation tout entière et à la religion dont cette législation est issue.

Nous ne nous arrêterons pas au fait que la nécessité de cette porte ne s'était pas fait sentir du temps de la domination turque musulmane, qui a cependant duré

quelques siècles, ni antérieurement non plus. Cette considération de fait est bien peu de chose à côté de celle-ci: un chrétien ou un musulman, le plus étroitement orthodoxe, peut déplorer, chacun en ce qui le concerne, ce qu'il appelle l' « erreur » juive, c'est-à-dire, pour le chrétien, le fait de n'avoir pas reconnu la divinité de Jésus-Christ et pour le musulman d'avoir nié la mission de Mohammed. Mais le fait même de la croyance chrétienne ou musulmane leur impose le strict devoir, préexistant à toute loi et à tout droit écrit, de respecter un élément d'un patrimoine commun, antérieur à ces deux « erreurs » des Juifs. Le Mur Occidental est partie du Temple de Salomon qui était le centre spirituel et moral du Judaïsme. Quel que soit le jugement que l'on porte sur les rapports du Judaïsme d'une part et du Christianisme et de l'Islam d'autre part, les liens entre eux sont indissolubles. Et toute atteinte, directe ou indirecte, portée à ce qui reste du centre du Judaïsme ancien, antérieur à la fois au Christianisme et à l'Islam, ne peut échapper au reproche de blasphème et de parricide.

Toutefois ce serait commettre une erreur profonde et inexcusable que de vouloir réduire les causes des événements palestiniens à cette question du Mur des Lamentations et de l'autorisation donnée de percer une porte. C'en serait une autre que de ne pas voir d'autre responsabilité que celle de l'autorité administrative qui a accordé l'autorisation en question.

De l'aveu unanime, cette question du Mur des Lamentations n'a été que le prétexte, l'étincelle qui a mis le feu aux poudres. Les vraies causes sont ailleurs.

Du côté arabe, on a affirmé que c'est la concession de la Mer Morte, cette « plus grande richesse des pays arabes », accordée à un Juif qui est la cause des troubles, du véritable soulèvement qui a eu lieu dans le pays. On sait en quoi consiste la question. La Mer Morte, que les Arabes appellent Bahr Loutt (la mer de Loth), sur les

bords de laquelle étaient situées, d'après la Bible, Sodome et Gomorrhe, a une richesse exceptionnelle en minerais. Le brome y abonde; à l'extrémité Sud-Ouest de la Mer Morte se trouve le Djebel Ousdom (la montagne de Sodome), long de quelque six kilomètres et composé presque entièrement de sel gemme exploitable à ciel ouvert. La Mer Morte elle-même, que l'on appelle également le Lac Asphaltique, fournit le fameux bitume de Judée, de qualité tout à fait supérieure et que l'on emploie dans l'industrie chimique des vernis. Il y a de fortes présomptions que des forages pourraient y découvrir du pétrole.

Evidemment, ces richesses peuvent tenter des groupes financiers ou industriels. Une exploitation, rationnellement établie et disposant des capitaux nécessaires — à la vérité immenses, — serait susceptible de faire tomber le monopole franco-allemand de la potasse ou de causer un préjudice à l'industrie de l'asphalte de Trinidad. En laissant libre cours à l'imagination, on peut prévoir que des voies de communication, reliant cette région aux ports de la mer, feraient envisager sous un aspect nouveau la question des phosphates et des superphosphates de la Transjordanie, jusqu'à présent commercialement inexploitables.

Si ces considérations ne manquent pas de poids, il nous paraît impossible cependant de faire une assimilation quelconque entre le Mexique et la Palestine. Les grands trusts internationaux des matières premières savent qu'il faudra des dizaines d'années avant que la concession de la Mer Morte donne des dividendes. Malgré les débats auxquels l'octroi de la concession a donné lieu dans le parlement britannique, et peut-être même à cause de la faiblesse d'argumentation s'appuyant sur une documenmentation inconsistante des adversaires de la concession, on a des raisons sérieuses pour croire que ces trusts sont étrangers au soulèvement des Arabes en Palestine.

Quant à l'hypothèse qu'en dehors de toute influence

ou suggestion extérieures, les Arabes voudraient effectivement réserver une grande richesse nationale en attendant le moment où ils pourraient l'exploiter eux-mêmes, l'on nous permettra de ne pas l'examiner sérieusement. Ce serait du temps perdu.

§

Les véritables causes des événements palestiniens sont ailleurs. Mais avant de les aborder, que l'on nous permette une constatation.

La constatation est celle que jamais sous la domination turque, qui ne disposait que de peu de troupes et de guère plus de police, en 35 ans de temps, il n'y a eu en Palestine un seul trouble anti-sioniste ou anti-juif. Cependant depuis 1883 l'immigration était intense et depuis 1898 elle avait un caractère nettement politique. A aucun moment l'espoir et, pour d'autres, la certitude, de fonder en Palestine un Etat Juif n'était dissimulé; le pays se peuplait à vue d'œil. A aucun moment le fameux « fanatisme » musulman ne s'était éveillé; à aucun moment les musulmans ne se sont sentis menacés.

Il a fallu que ce « fanatisme » musulman fût étayé par le libéralisme britannique pour que, en moins de huit ans, des troubles graves, comportant meurtres, incendies et pillages, éclatent à deux reprises différentes. Mais à peine cette constatation surprenante vient-elle d'être faite, qu'insidieusement on lui fournit une explication : *avant* il n'y avait pas de Déclaration Balfour. Cette Déclaration est le *fait nouveau* qui explique ce profond changement d'attitude du côté arabe.

Qu'est-ce au juste, cette Déclaration? Nous l'avons analysée dans l'article sur la *Faillite sioniste* paru ici même, le 1er juin 1928. Il nous suffira simplement de la reproduire et de rappeler brièvement nos commentaires

pour que nos lecteurs aperçoivent, à travers le galimatias des termes, l'inconsistance du fond.

C'est une simple lettre adressée le 2 novembre 1917 par M. Balfour, ministre des Affaires étrangères de la Grande-Bretagne, à Lord Rothschild, vice-président de la Fédération sioniste d'Angleterre :

J'ai le grand plaisir de vous adresser de la part du gouvernement de Sa Majesté la déclaration suivante sympathisant avec les aspirations juives sionistes, déclaration qui, soumise au Cabinet, a été approuvée par lui.

Le gouvernement de Sa Majesté envisage favorablement l'établissement en Palestine d'un Foyer National pour le peuple juif et emploiera tous ses efforts pour faciliter la réalisation de cet objectif, étant clairement entendu que rien ne sera fait qui puisse porter atteinte soit aux droits civils et religieux des collectivités non juives existant en Palestine, soit au droit et au statut dont les Juifs jouissent en tout autre pays.

Je vous serai obligé de porter cette déclaration à la connaissance de la Fédération sioniste.

Toute personne tant soit peu familiarisée avec les terminologies juridique et politique ne peut pas prendre au sérieux un pareil document. C'est une déclaration et non pas un traité ou contrat, donc, par définition, unilatérale : elle peut être retirée à volonté et n'offre, par conséquent, aucune garantie. Par son essence, elle est purement et simplement potestative, sous-entendant au bénéfice de l'Angleterre cette clause de nullité absolue : « si je veux ». En droit elle est nulle. On s'est rigoureusement abstenu de définir la personne morale (la personne juridique comme s'exprime le droit allemand ou italien) qui incarne en elle « les aspirations sionistes ». On a bien prévu la création d'une Agence juive, censée être le représentant du peuple juif près de la Société des Nations, mais on n'a pas défini les personnes physiques que cette Agence représente, ni sa constitution, ni la loi qui régira les élections à la dite Agence. Rien ne précise ni n'indique quels sont les droits et les obligations respectives de la

puissance mandataire et de l'Agence juive, comme il n'est indiqué aucun moyen ou juridiction de recours, sauf le Conseil de la S. D. N. où la puissance mandataire est à la fois juge et partie. Le champ d'activité de cette Agence juive, privée par avance de tout moyen d'action, a été limité d'une façon quelque peu tortueuse. Complétant la Déclaration Balfour, le gouvernement britannique déclare dans le Libre Blanc de juin 1922 que ce n'est pas la Palestine tout entière qui doit devenir le Foyer National juif, mais que le Foyer National juif sera créé *en* Palestine. Pour que nul doute ne subsiste sur le sens de cette phrase, le mot qui souligne cette différence est en italiques dans le texte anglais officiel. De sorte que sur les quelque 27.000 km. carrés que mesure la Palestine il suffirait qu'une infime parcelle, symboliquement un mètre carré, fût occupée par le Foyer National et l'on pourra affirmer irréfutablement que la mission acceptée par la Déclaration Balfour a été remplie. Cela n'a cependant pas paru suffisant : il y a d'immenses terres fertiles en Transjordanie qui sont inhabitées; la Déclaration Balfour pourrait y jouer. Il n'y aurait pas d'obstacles là-bas à la colonisation sioniste. La puissance mandataire obtint du Conseil de la S. D. N. que la Transjordanie fût séparée de la Palestine et soustraite de la sorte aux possibilités incluses dans la Déclaration Balfour.

En présence de l'ensemble de ces faits et considérations, on constate que, par ce qu'elle contient, la Déclaration Balfour reste très loin en deçà de ce qui existait avant la guerre où les Sionistes après avoir officiellement proclamé à Bâle, en 1897, que « le Sionisme tend à la création, en Palestine, pour le peuple juif, d'une patrie garantie par le droit public », étaient en voie d'exécuter ce programme.

De toute évidence, le « fait nouveau » de la Déclaration Balfour, loin d'alarmer les Arabes, eût dû, au contraire,

les calmer, une grande puissance leur garantissant qu'elle saura mettre le holà aux aspirations sionistes.

Eh bien! malgré l'évidence éclatante des faits, le pays qui, pendant 35 ans, avait subi avec un calme absolu la « menace » sioniste, depuis que cette « menace » est circonscrite, jugulée, stérilisée par la Déclaration Balfour et ce qui a suivi, se soulève et tente de massacrer les Sionistes à deux reprises depuis 8 ans.

§

Pour la compréhension complète des événements palestiniens, il faut dégager la responsabilité des autorités administratives locales palestiniennes ou, si l'on veut faire une enquête totale, la réduire à ses justes proportions. Organisée telle qu'elle l'a été, l'autorité administrative, ainsi que nous le démontrons, ne pouvait pas, ne devait pas agir autrement.

Voici l'opinion de Lord Melchett (Sir Alfred Mond), ancien et futur ministre britannique, un des hommes les plus éminents que l'Angleterre possède à l'heure actuelle, auteur d'une réforme tendant à transformer et à régénérer toute l'industrie britannique. Voici ce qu'il a déclaré relativement à la nature des responsabilités encourues : administrative ou politique (nous citons d'après le journal *Le Temps*, numéro du 3 septembre 1929) :

... Il était incroyable qu'un gouvernement eût pu être assez faible pour ne pas avoir été en mesure d'assurer la protection des existences et de la propriété individuelle en Palestine. Les responsables de cet état des choses seraient... non pas les Hauts Commissaires qui se sont succédé à Jérusalem, mais les Secrétaires d'Etat qui n'ont pas su prévoir un mouvement qui menaçait d'éclater depuis longtemps.

La gravité de cette déclaration ne saurait échapper à personne. Elle appelle quelques remarques et quelques commentaires. Si tous les Hauts Commissaires, résidents généraux, gouverneurs, vice-rois, etc., britanniques, ou

quelques-uns seulement parmi eux, avaient eu pour coutume d'être faibles, la couronne britannique eût déjà perdu quelques-uns de ses fleurons. Comme depuis 1772 elle n'en a perdu aucun, ce n'est pas la faiblesse desdits Hauts Commissaires, résidents généraux, gouverneurs, vice-rois, etc., qu'il faut mettre en cause.

Les responsables de ce qui s'est passé en Palestine, dit Lord Melchett, ne sont pas les trois Hauts Commissaires qui s'y sont succédé : Sir Herbert Samuel, homme politique anglais de haut rang, le maréchal Plumer, un militaire d'envergure moindre, et sir John Chancellor, simple gouverneur venant d'une obscure colonie anglaise d'Afrique. Les responsables sont les Secrétaires d'Etat, — c'est-à-dire les Ministres des Colonies, qui n'ont pas su prévoir. Lord Melchett en dit trop ou n'en dit pas assez. Les ministres ne peuvent prévoir les événements que sur les rapports qui leur sont adressés par leurs mandataires, en l'occurrence les Hauts Commissaires. Ceux-ci ont-ils failli à leur devoir en n'avertissant pas leurs chefs, les Ministres? Non, puisque ces Hauts Commissaires ne sont pas responsables. Invinciblement vient à l'esprit l'explication — la seule explication possible — que les événements palestiniens étaient non seulement prévisibles, mais prévus, mais escomptés, mais souhaités, c'est-à-dire qu'une certaine politique était pratiquée afin qu'ils se produisent.

Le mécanisme de cette politique peut se démontrer de la façon suivante. Des fonctionnaires sont nommés en Palestine qui sont, pour une partie, favorables au Sionisme, pour l'autre partie, favorables au mouvement national arabe. C'est le gouvernement britannique qui les nomme. Chacun dans sa sphère d'activité administre et commande selon ce que sont ses opinions ou ses préférences. Du moment que le gouvernement central, le gouvernement de Londres, le Colonial Office, les a nommés, c'est qu'il était nécessaire, pour les vues du

gouvernement, qu'ils y fussent nommés avec leurs opinions et leurs préférences. La véritable haute politique et la responsabilité de cette politique ne peuvent pas leur incomber. Ils ne font que de la politique locale et de l'administration. De la bonne administration : il suffit de voir le florissant état des finances palestiniennes. La haute politique n'est pas leur fait. C'est le fait des gens qui les ont choisis et nommés. Après tout, faire de la bonne et de la grande politique consiste simplement à connaître les hommes, à apprécier chacun à sa juste valeur et à le mettre à la place qui lui convient. Le sens politique anglais est unique au monde. En nommant en Palestine comme premier Haut Commissaire Sir Herbert Samuel, le Colonial Office lui adjoignit en même temps M. Stors. Et ce duo est symbolique de toute la politique anglaise à l'égard de la Palestine par le Colonial Office. Celui-ci savait parfaitement ce qu'était l'homme et quelle était la politique de ce haut fonctionnaire. Le nommant en Palestine, le Colonial Office ne pouvait pas faire à ce haut personnage l'affront de croire que du jour au lendemain il changerait ses opinions. S'il l'a nommé, c'est pour qu'il fasse en Palestine une certaine politique.

Peut-on croire sérieusement que le choix d'un Stors et de ceux qui lui ont succédé fût une erreur involontaire? Il faudrait supposer alors que le gouvernement britannique, si sage par ailleurs, a, depuis dix ans, accumulé en Palestine erreurs sur erreurs. Involontairement? Mais son admirable *Intelligence Service,* qui fonctionne en Palestine comme ailleurs, aurait dû le prévenir. L'étendue de ces « erreurs » dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Un pays de 800.000 habitants, dont de nombreuses tribus nomades, est gardé exactement par 300 policiers britanniques payés sur le budget palestinien (comme tous les fonctionnaires d'ailleurs) et une escadrille d'aviation protégeant la route des Indes. N'importe quelle ville de France, pays paisible et policé, est mieux gardée que la

Palestine tout entière avec ses populations à demi sauvages.

Le désarmement des bataillons juifs qui avaient pris une part active à la conquête du pays et dont l'existence et l'activité après la guerre n'avaient donné lieu à aucune réclamation est un autre maillon de la chaîne. Pour suivre celle-ci, nous devons rappeler un fait sans précédent dans les annales de la justice coloniale. Lors des événements de 1921, les Sionistes pour résister aux pillages avaient organisé une *self-defence*. Ce furent eux que l'administration britannique traduisit devant les tribunaux, malgré la présence en Palestine du Haut Commissaire Sir Herbert Samuel, juif lui-même. Ils furent condamnés à des peines de prison ou de travaux forcés.

Plus tard on les gracia ou amnistia. Mais les condamnés ne voulaient pas se contenter d'une liberté de fait. Ils voulaient une satisfaction de principe. Ils allèrent plaider à Londres. *Tous les jugements et arrêts les condamnant furent cassés par les juges métropolitains.* Il est bien difficile de croire à une telle série d'erreurs judiciaires. D'ailleurs aucun des magistrats qui les avaient commises n'a été relevé de ses fonctions.

§

Si nous isolions ces faits de la grande question des relations anglo-arabes, ils demeureraient incompréhensibles. Par contre, si nous les intégrons dans le problème d'ensemble de la politique anglo-arabe, la situation change. Certes, les massacres sont des crimes, — ce sont des fautes politiques lourdes, car s'attaquant aux alliés naturels, ils fortifient la position des adversaires également naturels. Mais, compte tenu de ces réserves, l'on ne saurait nier que la révolte arabe ne soit parfaitement légitime.

Rappelons les faits :

En 1915 la Grande-Bretagne conclut avec le Hedjaz un

traité aux termes duquel, moyennant une révolte arabe contre les Turcs, elle promet la création d'un vaste Empire ou confédération arabe, allant de la Méditerranée jusqu'à la Perse et des frontières de l'Arménie jusqu'au Yemen.

Peu après vient l'accord Sykes-Picot, confirmé le 9 mai 1916 par un échange de lettres entre M. Paul Cambon et sir Edward Grey, qui divise la Syrie en cinq zones. En fait, c'est le protectorat anglais au Sud et le protectorat français au Nord.

Le 2 novembre 1917 enfin, par sa déclaration Balfour, la Grande-Bretagne s'engage à constituer en Palestine un Foyer National Juif.

Chacun de ces trois actes politiques : traité, accord et déclaration, viole, au moins, un des deux autres actes.

Le traité anglo- hedjazien est violé à la fois par l'accord Sykes-Picot et par la Déclaration Balfour. L'accord Sykes-Picot est en contradiction avec le traité anglo-hedjazien. La Déclaration Balfour est incompatible avec ce dernier.

Il se peut que les événements aient dépassé les prévisions et les souhaits du Colonial Office, mais c'est simplement une question de quantité, de volume, pas de fond. Ces prévisions et souhaits cadrent admirablement avec tous les faits que l'on connaît. L'envoi dans le pays, où l'Angleterre a reçu mission de construire un Foyer National juif, d'hommes comme Luke, Mills, Keith-Roach, Richmond, etc., violemment opposés à cette mission et qui excitent continuellement les Arabes à ne pas accepter la Déclaration Balfour et à demander son abrogation, qui leur expliquent ce que cette Déclaration ne contient pas, qui entretiennent dans le cœur des Arabes des espérances irréalisables, seraient des actes de forfaiture renouvelés à trop de reprises. Les fonctionnaires britanniques jusqu'à présent ne nous y avaient guère habitués.

Les événements postérieurs confirment ce qui précède,

Laisser un pays, à populations à demi sauvages, sans protection, en désarmant les rares civilisés qui y résident ne peut pas être un fait d'imprévoyance ou de faiblesse. C'est la conséquence d'une décision arrêtée de propos délibéré.

Pourquoi ce machiavélisme?

Il y avait auparavant des possibilités d'entente entre les deux groupes ethniques; c'est la volonté de l'Angleterre qui y mit son veto. Une telle possibilité subsistait pour l'avenir. Le meilleur moyen d'empêcher sa réalisation était encore, plus que la plus habile politique, de les séparer par le sang versé de part et d'autre. Ayant divisé, on pourra régner en toute tranquillité.

Dans ses relations avec le Comité syro-palestinien, comme avec l'organisme qu'on appelle la Confédération des pays arabes, le Colonial Office sut faire preuve non seulement d'une connaissance profonde des choses de l'Orient, mais aussi d'une admirable compréhension de la mentalité orientale. Les Orientaux sont de fins politiques, mais leur subtilité est désarmée et se trouve en défaut devant la grande politique qui exige, en plus de la souplesse et de l'astuce, une vision aiguë des réalités, une capacité de vues larges et une compréhension presque philosophique des événements. Les politiciens arabes ne possèdent pas ces qualités objectives, essentiellement occidentales. A ces lacunes pour ainsi dire inhérentes à la nature orientale viennent encore s'ajouter la vénalité, — héritage de l'ancien régime turc, — la vanité des uns, les intérêts ou les ambitions des autres. Les Anglais purent en avoir raison facilement.

L'attitude britannique à l'égard du mouvement national arabe est intéressante à plus d'un égard. Pendant la guerre, le gouvernement britannique affectait de considérer le monde arabe comme une virtualité politique *une*. L'action d'un Lawrence auprès de Faiçal, celle d'un Philby au Hedjaz étaient celles des envoyés extraordi-

naires auprès d'une entité politique souveraine. La conclusion du traité anglo-hedjazien de 1915 servit de prémisses à cette action, laquelle, conjuguée avec les divers pourparlers, conversations, tractations publiques ou occultes, implicites ou explicites, donna aux Arabes la certitude que la Grande-Bretagne souhaitait loyalement la création d'une puissance politique arabe.

Il fut quelque peu difficile de se dégager de cette atmosphère de collaboration ou de complicité qui régnait entre Arabes et Anglais; mais telle est la maîtrise de ceux-ci en matière politique qu'ils purent se décrocher sans susciter chez les Arabes la déception d'un abandon ou la colère consécutive à une trahison. Philby et Lawrence furent rappelés. Les relations avec la nation arabe en entier étaient ainsi rompues, mais les relations avec chaque tronçon de ce vaste tout furent maintenues. L'inexpérience politique des Arabes ne comprit pas la différence, d'autant plus que le fameux comité syro-palestinien continuait à jouir de l'hospitalité et, en fait, de la protection et de la complicité britanniques. Pendant les événements de Syrie, la direction des opérations était entre les mains de ce comité qui, malgré les protestations françaises, résidait en Egypte. Les hommes qui le composent, bénéficiant de l'hospitalité britannique, étaient tout naturellement obligés de ne pas mettre en cause le gouvernement anglais, d'autant plus qu'il leur paraissait évident que c'était la France qui était le vrai obstacle à la réalisation de leurs aspirations nationales. D'ailleurs, s'ils avaient eu la moindre velléité de se retourner contre la Grande-Bretagne, ils eussent été impitoyablement expulsés.

Ils n'avaient d'ailleurs pas l'intention de le faire. Le traité anglo-hedjazien n'était pas aboli.

Ce traité est pour les Arabes l'expression de la volonté anglaise de créer un Etat arabe puissant. Le maintien de la Déclaration Balfour inflige à cette volonté, consignée

par écrit, un démenti formel. Quelle que soit la carence de rectitude dans le jugement des Orientaux, ils se sont aperçus que les deux choses : traité et déclaration, ne sont pas conciliables. Il fallut donc, pour le besoin de la politique anglaise, convaincre les Arabes que le gouvernement britannique lui-même était indécis, afin que, tout naturellement, ils voulussent, sans lui déclarer la guerre, sans se proclamer en état d'hostilité contre lui, le faire sortir de son indécision, faire pencher la balance du côté arabe. Au lieu que ce soit le gouvernement anglais qui ait à expliquer la contradiction de son attitude et ses deux actes antinomiques, le Colonial Office créa, avec une habileté supérieure, un tel état de faits que ce sont les Arabes qui prirent position de demandeurs et de solliciteurs. Le gouvernement britannique n'eut donc qu'à laisser faire, soulignant aux yeux des Juifs l'importance pour eux de la Déclaration Balfour, — leur seule sauvegarde, — mais encourageant en même temps les prétentions arabes. Il fut aidé dans cette tâche par sa presse, même quand celle-ci paraissait faire acte d'opposition, — d'opposition *de* Sa Majesté (et non pas *à* Sa Majesté), — en réclamant l'évacuation de la Palestine. Encore actuellement une partie de la presse réclame cette évacuation et concomitamment la renonciation au mandat. Un coup d'œil sur la carte indique le danger mortel qui menacerait la Grande-Bretagne si une grande puissance occidentale s'installait à quelque 200 kilomètres du canal de Suez. Mais, n'est-ce pas, il ne s'agit pas de choses sérieuses. En laissant entendre aux Arabes qu'une partie de l'opinion anglaise demande elle-même la renonciation au mandat, on entretient chez ces *natives* la croyance et l'espoir que la répudiation de la Déclaration Balfour peut se produire spontanément de la part de l'Angleterre. Dès lors, ils ne peuvent plus rompre en visière avec elle. Au lieu d'attaquer, ils doivent solliciter. Qu'ils aboutissent, croient-ils, et toutes les promesses et

toutes les possibilités du traité anglo-hedjazien sortiront leur plein et entier effet.

De sorte que la politique anglaise a réussi un véritable tour de force : violant un engagement qu'elle a pris vis-à-vis des Arabes, elle détourne la colère et la déception de ceux-ci contre les soi-disant bénéficiaires de cette violation, elle fortifie ces malheureux « bénéficiaires » dans leur croyance que leur seule planche de salut est la Grande-Bretagne et, suscitant des troubles, empêche ses deux dupes de s'unir pour revendiquer en commun leurs droits. C'est là qu'éclate la faute des Arabes qui se sont laissés manœuvrer comme des faibles d'esprit. Ils peuvent cependant avoir une consolation: les Juifs, que l'on ne considère généralement pas comme des imbéciles, ont encore été mieux manœuvrés que les Arabes. Piètre consolation en vérité.

Ce n'est pas tel ou tel Haut Commissaire ou son suppléant qui sont responsables des événements palestiniens, ce n'est pas tel ou tel secrétaire d'Etat au Colonial Office, c'est la politique britannique tout entière à l'égard de la Palestine et du Foyer National juif qui doit être mise en cause. Le fameux Livre Blanc de juin 1922, dont nous avons parlé plus haut, n'est pas l'œuvre de M. Ormsby Gore tout seul, mais du cabinet britannique. La séparation de la Transjordanie de la Palestine, l'acte le plus grave commis à l'encontre du Foyer National Juif, n'est pas l'acte d'un Ministre des Colonies, mais celui du représentant de sa Gracieuse Majesté au Conseil de la Société des Nations.

Le représentant britannique qui a obtenu la séparation de la Transjordanie du territoire soumis au mandat et affecté, en totalité ou en partie, à la construction du Foyer National Juif, prévu par la Déclaration Balfour, est M. Balfour lui-même.

§

En vérité, si le gouvernement de sa Majesté Britannique a pu aller jusqu'à admettre — nous ne voulons pas dire souhaiter — des massacres en Palestine, c'est qu'il s'est trouvé en présence d'une telle incapacité, d'une telle bassesse, d'une telle lâcheté, d'une telle démence, de la part de celui qu'il croyait être le véritable porte-parole du Sionisme mondial qu'il perdit la confiance et la foi dans la réalisation du haut et noble idéal sioniste. Il finit par le considérer comme une chimère, un bluff et une escroquerie ne méritant plus que le mépris pour les hommes et l'utilisation de ce soi-disant idéal à des fins pratiques de la politique anglaise.

Nous sommes fermement convaincu que si, en faisant la Déclaration Balfour, le gouvernement britannique avait en vue surtout les intérêts anglais, il faisait néanmoins confiance aux Sionistes. Avec son *fair play* ordinaire il voulait leur donner la possibilité de « courir leur chance ». Sans doute cette Déclaration ne signifiait pas grand'chose et sa valeur était médiocre, mais c'est dans l'énergie humaine qu'est la véritable puissance et non pas dans les déclarations officielles. Les Anglais attendirent les Sionistes à l'épreuve des faits. Ceux-ci étaient-ils concluants? et la Déclaration Balfour pouvait être un point de départ vers quelque chose de très grand : un Etat juif, allié à la Grande-Bretagne, membre de la grande famille des peuples britanniques. Ces faits devaient-ils être négatifs? Et le Sionisme devenait simplement un élément, un petit élément, de la politique coloniale anglaise.

C'est cette dernière hypothèse qui s'est réalisée. Quelque amertume qu'un sioniste puisse en éprouver, il doit virilement accepter les conséquences qui en découlent. Non pas pour s'abandonner, mais pour tirer des faits les enseignements qu'ils comportent. Chacun peut se tromper

une fois, mais il n'est pas permis de commettre deux fois la même faute.

Dans notre étude sur la faillite sioniste, nous avons déjà analysé ses éléments. De cette étude nous n'avons rien à retrancher comme nous n'y pouvons rien ajouter. Nos lecteurs que la question intéresse pourront, s'ils le veulent bien, s'y reporter. Ici nous ne voulons qu'établir les responsabilités de la faillite sioniste et en élucider les causes.

Disons tout de suite que *toutes* les responsabilités remontent à une seule personne, qui, depuis douze ans, dirige sans contrôle effectif, ni collaborateurs véritables, la politique sioniste. Nous indiquerons ensuite les causes qui ont permis qu'une telle situation se crée et dure si longtemps.

L'homme qui porte toutes les responsabilités est le président de l'Organisation Sioniste, M. Chaïm Weizmann. Son histoire, l'histoire de son ascension, est merveilleuse. A côté de lui l'aventure de Thérèse Humbert paraît enfantine, inoffensive, ridicule. Pour arriver à ses fins, ce personnage, mélange de Méphisto et de Rastignac, s'est créé une légende. Il aurait, lui, malheureux petit juif russe, fait une invention que les plus grands savants d'Europe vainement cherchaient sans pouvoir la réaliser. Invention merveilleuse, de portée incalculable, qui, se référant à la défense nationale, devait faire gagner la guerre. L'ayant faite, généreusement, gracieusement, gratuitement il l'offrit à la Grande-Bretagne. Emue de tant de génie, allié à un tel désintéressement, la Grande-Bretagne offrit à cet inventeur, à lui, mais pour son peuple, la Déclaration Balfour. Don presque personnel qui permettait à celui qui était le bienfaiteur de la Grande-Bretagne d'être en même temps celui de son peuple. Il est difficile d'imaginer l'effet de cette légende sur les cerveaux et sur les imaginations juives de l'Est européen. Elle satisfaisait

leur besoin du merveilleux, elle les remplissait d'un juste orgueil pour l'un des leurs qui avait su accomplir ce qu'aucun des savants *goy* n'était capable de faire. Elle répondait également à une habitude séculaire des habitants du ghetto d'être représentés vis-à-vis de l'extérieur par une sorte de Rabbi Miraculeux. Elle réalisait en même temps un rêve millénaire, le rêve messianique, et ce « présent » qu'on leur faisait était la juste récompense de leur talent et de leur générosité. Mais cette légende avait encore une autre utilité. Elle identifiait l'homme et l'œuvre. Dès lors, toucher à l'homme, c'était porter atteinte à l'œuvre, c'est-à-dire un blasphème. C'était un premier cercle vicieux qui procurait à celui qui en bénéficiait un pouvoir dictatorial.

Comme toutes les légendes, celle-ci contient une parcelle de vérité. Il y a eu effectivement une invention relative à la fermentation acétono-butylique. Seulement elle n'était pas due au personnage en question, mais aux savants de l'Institut Pasteur, Fernbach et Schoen, et à l'Anglais Strange. Sur ce point, l'opinion du monde savant est formelle. M. Hendrik Jean Louis Donker, dans une thèse de doctorat ès sciences soutenue le 4 juin 1926 devant l'Université de Delft, sous la présidence du grand savant le professeur Kluyver, l'a démontré péremptoirement (2).

Nous pourrions écrire sur ce sujet tout un volume.

L'homme alla vers les masses juives. Grâce à l'auréole qu'il s'était créée, il leur parut celui qui sut imposer l'ardent rêve messianique à ceux qui tiennent entre leurs mains le sort des nations et les destinées des races. Il se tourna ensuite vers les hommes d'Etat occidentaux. Grâce à cette appréhension presque superstitieuse que les non-juifs ont pour les masses juives, un homme parlant au nom de celles-ci et invoquant des idéaux millénaires acquiert facilement une certaine autorité. On accepta de discuter avec lui.

(2) Voir *Bijdrage tot de Kennis der boterzuur — bytul alcohol — en acetongistingen*, par H. J. L. Donker, Delft 1926.

Il s'imposa ainsi à la minorité sioniste. La masse sioniste, dans son écrasante majorité, comprend surtout les éléments de l'Europe orientale. Les rares occidentaux qui s'y trouvent sont à tel point étrangers à la masse qu'ils ne la comprennent pas, comme elle ne les comprend pas non plus. Le Sionisme de ces occidentaux, plongés chacun dans sa vie propre: française, allemande, hollandaise, italienne, etc., est quelque chose de verbal, d'inconsistant, d'artificiel, bien que, quelques misérables exceptions mises à part, il soit généralement sincère et d'un très beau et très noble idéalisme. Le fondateur du sionisme lui-même, Théodore Herzl, était un Occidental et son origine explique certains traits et certaines particularités de sa carrière absolument extraordinaires. Il sut placer le sionisme à une telle hauteur que le Souverain Pontife lui-même accepta de « causer » avec son protagoniste. Sans parler déjà de l'offre que la Grande-Bretagne, par l'organe de son ministre des Affaires étrangères, M. Joseph Chamberlain, lui avait faite de sa colonie africaine de l'Ouganda. Mais M. Théodore Herzl, s'il sut donner au sionisme un tel lustre et un tel prestige, n'était pas en communion avec l'âme du peuple d'Israël et, précisément lors de cette aventure de l'Ouganda, il faillit perdre toute affection et toute autorité. Quand il mourut, la perte pour le sionisme fut incalculable. Les quelques Occidentaux qu'il avait entraînés dans son sillage n'eurent pas sa puissance. Quand des hommes comme Max Nordau ou Alexandre Marmorek essayèrent de continuer ses méthodes d'homme d'Etat, la horde orientale les couvrit d'une telle clameur et d'une telle boue que, découragés, ils renoncèrent. Ils restèrent dans le mouvement, mais s'y mêler effectivement, seuls, sans guides ni cornacs, ils ne l'osent guère. Les Sionistes civilisés, occidentaux, ne connaissent absolument rien au Sionisme et ne le comprennent pas. Leur rôle se borne à figurer, à représenter. Tous les Léon Blum, les Joseph Kessel, les lord Melchett,

ne donnent que leur nom et, au besoin, aident à faire des quêtes, collectes, souscriptions, etc. De participation véritable à une direction effective, il n'en est même pas question. Comme l'exercice du Sionisme offre parfois indirectement de gros profits personnels, quelques aventuriers se sont également mêlés au mouvement. Il y a une masse épaisse, résidu des oppressions russes et roumaines, jusqu'à présent privée de tout droit d'homme et de citoyen, agglutinée, magmateuse, obscure, à moitié civilisée, sans rapport avec l'extérieur, qui a donné une adhésion sans réserves ni restrictions au Sionisme, expression moderne du messianisme séculaire de la race. Cette masse a été incapable de trouver dans son sein les chefs et les cadres nécessaires. Elle n'eût pas pu accepter librement et spontanément des chefs venant du dehors. Elle fut la proie d'un aventurier.

§

Il est nécessaire, pour comprendre comment son pouvoir a pu se maintenir si longtemps, de jeter un coup d'œil sur la constitution intime de l'organisation sioniste, sans quoi ces agissements du chef paraîtraient impossibles.

Les Juifs, s'ils sont idéalement unis, sont pratiquement scindés en un très grand nombre de tronçons : américain du nord, polonais, franco-algérien, roumain, russe, salonicien, etc. Chacun de ces tronçons fait partie d'un organisme économique différent; ils participent à des civilisations différentes et parlent des langues différentes. Dans chacun de ces tronçons, les éléments les plus évolués se sont incorporés dans la vie même de la nation qui leur donne hospitalité. Il n'y a que les plus miséreux de l'Est européen et les colonies qu'ils ont essaimées à travers le monde qui soient unis par les liens de l'yiddisch; mais tout juif qui s'élève dans l'échelle sociale l'abandonne et ses enfants ne le connaissent déjà plus. D'ailleurs il

n'y a pas un seul yiddisch; les nombreux *séphardites* ne le comprennent pas du tout, comme ne le comprennent pas non plus les Juifs de langue arabe. Pour le moment, pour l'immense majorité des Juifs, l'hébreu n'est pas encore une langue vivante; seuls les Juifs palestiniens le parlent couramment. On aperçoit combien dans ces conditions le principe démocratique a de peine à jouer. Le choix des chefs ne peut se faire par élection libre, entourée de garanties légales, mais plutôt par désignation anonyme et irresponsable. Nous citerons un exemple qui illustrera notre pensée.

On sait qu'aux termes du mandat sur la Palestine la collectivité juive vis-à-vis de la S. D. N. doit comprendre des mandataires du peuple juif tout entier, c'est-à-dire aussi bien des sionistes que des non-sionistes, dont les représentants unis forment l'Agence Juive. Pour les Sionistes il y a eu des élections. Nous n'insisterons pas sur la sincérité de ces élections. Il y avait tout de même un bulletin qui était mis dans une urne. Pour la désignation des représentants non-sionistes il n'y a même pas eu d'urne ni de bulletin. Voici l'essentiel de la note qui fut passée à ce sujet et qui explique le mécanisme des élections :

« Le grand Rabbin de France a réuni un Comité qui a désigné comme représentant du Judaïsme français-non-sioniste MM... pour faire partie de l'Agence Juive. »

Le strict anonymat qui préside à ces désignations, aussi bien en France qu'ailleurs, s'explique. En dehors de la Palestine, dans le reste du monde les Juifs non sionistes, c'est-à-dire quelque 15.000.000 d'individus, sont inorganisés. C'est grâce à cette inorganisation générale des Juifs qu'un homme qui peut s'imposer à la minorité sioniste s'impose en même temps au monde juif tout entier.

On se demandera comment la situation désastreuse du

Sionisme n'a pas été découverte et dénoncée plus tôt. Il faut pour le comprendre une profonde connaissance de la psychologie juive. C'est cette psychologie qui a joué en faveur de l'homme qui avait réuni entre ses mains tous les pouvoirs sionistes. Il y a un vieux principe juif élevé presque à la hauteur d'un dogme. Il s'énonce familièrement *al taghidou begath,* ce qui peut se traduire librement qu'il ne faut pas informer l'extérieur des luttes qui ont lieu à l'intérieur d'Israël. Entre soi l'on peut se combattre avec acharnement, même avec des armes empoisonnées, mais il importe que l'étranger n'en soit pas renseigné. Si un Juif ose le faire, c'est un traître, un renégat, un délateur, etc...

Ce principe tutélaire a protégé l'existence juive pendant la sombre nuit du Moyen Age et, depuis, jusqu'au moment où la Révolution française a fait tomber les murs des ghettos. Il a conservé sa vertu dans les pays de l'Europe Orientale où les Juifs sont encore opprimés. En Occident, où ils sont mêlés activement à la vie des nations ambiantes, il a perdu sa vigueur comme sa raison d'être. Or, l'écrasante majorité des Sionistes, comme nous l'avons dit plus haut, se recrute parmi les opprimés, où ce principe a conservé toute sa vigueur.

Plusieurs Sionistes se sont bien aperçus des erreurs du chef de l'Organisation. Ils l'ont donc attaqué, mais toujours à l'intérieur de l'Organisation. Or, pour le renverser, il eût fallu que l'on sût à l'intérieur ce qu'était son action à l'extérieur, ou que l'on informât l'extérieur de la véritable situation à l'intérieur du Sionisme. Ces deux solutions étaient, l'une comme l'autre, pratiquement impossibles. Dans le premier cas, on se heurtait à un mur : toute la presse sioniste est entre les mains de l'Organisation et de son chef (à une exception près, où la valeur de l'homme est supérieure à la puissance de ses conceptions) ; dans l'autre, on était sûr d'être traité de traître,

de renégat, de délateur, etc... De telle sorte que l'homme bénéficia d'un nouveau cercle vicieux (3).

C'est son activité pendant les dix dernières années qui est la cause de la faillite actuellement ouverte de la première expérience sioniste. En 1918, les magnifiques soldats australiens de l'*Anzac* qui combattaient en Palestine côte à côte avec les soldats des trois bataillons juifs leur disaient : « Nous, Australiens, la nation la plus jeune du monde, combattons avec vous pour recréer, pour faire renaître la nation la plus vieille du monde. » Si cet espoir et ce souhait peuvent paraître maintenant un rêve utopique, c'est à l'action d'un homme que la chose est due.

Il est seul responsable. Chef du Sionisme, il connaissait toutes les qualités de la race, comme il en connaissait les défauts.

Des qualités splendides : fermeté d'âme, abnégation pour l'idéal, sens pratique, goût du travail, sobriété, magnifique solidarité juive, il les négligea ou ne les utilisa qu'à son profit : l'homme identifié avec l'idéal.

Par contre, il utilisa tous les mauvais ferments de l'âme juive : individualisme forcené, amour immodéré des paroles et des parlotes, tendances chimériques de l'esprit juif, son besoin excessif d'idéologie et de vaine agitation...

A cette âme, à qui 2.000 ans de compression inouïe ont fait oublier les « Rois » pour les « Prophètes », au lieu d'appliquer le traitement à la fois fortifiant et sédatif du travail fécond d'après les méthodes mille fois éprouvées, il infligea cet « idéalisme à base de mendicité » d'après lequel il faut que les Juifs riches du monde donnent de l'argent pour que les Juifs pauvres qui vont en Palestine

(3) A notre connaissance nous sommes le seul sioniste qui, sans renier en rien l'idéal sioniste, ayons dénoncé la trahison du chef et son œuvre néfaste. Dans le monde sioniste, on accepta presque toutes nos opinions, mais on nous blâma de les avoir exprimées dans un organe non juif, en l'occurrence le *Mercure de France*.

y construisent un paradis socialiste. Les exemples des Hollandais aux Indes Néerlandaises, des Français au Maroc ou en Indochine, des Belges au Congo, des Anglais un peu partout dans le monde, n'étaient pas valables pour les Sionistes en Palestine. Tandis que les Arméniens, — race certainement inférieure, et de loin, aux Juifs, — sans bruit et sans vaine agitation, ont implanté et solidement établi en qüelques années 150.000 des leurs en Syrie, l'Organisation Sioniste, après une agitation poursuivie dans le monde entier, après avoir gaspillé en dix ans dix millons de livres sterling, a à peine installé en Palestine quelques milliers de Juifs qu'une bourrasque suffit pour déraciner.

Depuis longtemps l'homme ne croit plus au Sionisme. Il fit que les bureaucrates sionistes, depuis le haut jusqu'au bas de l'échelle, n'y croient plus non plus. Sa devise est : « Après moi le déluge, les choses dureront bien autant que moi. Et après, à la grâce de Dieu... »

A aucun moment, personne, depuis le bas de l'échelle jusqu'au sommet, jusqu'aux huit membres du Comité Exécutif, n'a connu toute la vérité sur la situation. Personne n'a osé la demander. Seul il était en relations avec le Colonial Office, sans jamais rendre compte véridique de ses entretiens à qui que ce soit. Il a fait que le peuple juif n'a pu qu'entendre par ses oreilles, voir par ses yeux. Il a dit ce qu'il voulait dire et montré ce qu'il voulait montrer. Les innombrables abus de confiance nationale qu'il a commis ne se comptent plus. Il faut la formidable faculté d'oubli d'un peuple dont l'hymne s'appelle *l'Espérance* pour ne pas se remémorer les contradictions et les palinodies de son chef. A quelques mois d'intervalle il déclarait successivement qu'il fallait une immigration massive — 60.000 personnes par an — et que les admissions devaient se faire au compte-goutte. Un jour, dans un discours officiel, il préconisait une

Palestine aussi juive que l'Angleterre est anglaise et l'Amérique américaine, ce qui ne l'empêchait point de déclarer, non moins officiellement, quelques mois après, que ce nationalisme ardent parlait d'un très bon sentiment, mais qu'il était, en l'état actuel des choses, absolument chimérique.

Il ne recule devant aucune contre-vérité. On se rappelle encore le démenti aussi cinglant qu'immédiat que le Colonial Office opposa à une de ses assertions, dans laquelle il mettait dans la bouche de lord Panfield une déclaration, que le démenti qualifiait pudiquement d'*incomplète*.

En vérité, il n'est pas utile d'insister : nous n'épuiserions pas la série.

Seul dirigeant effectif, il a réussi à persuader tout le monde que, lui parti, l'appui anglais serait retiré à la Palestine juive. Il a fait entrer dans tous les esprits l'idée de l'irrémédiable faiblesse juive et sioniste vis-à-vis de la Grande-Bretagne. Il a réussi à ancrer dans tous les esprits que tout dépendait exclusivement du bon vouloir et de l'arbitraire britanniques et que c'est lui seul, qui était le solliciteur et le quémandeur, qui pouvait obtenir quelque chose.

Il se gardait bien de dire que si la force d'Israël vis-à-vis de la Grande-Bretagne est bien, bien faible, une politique de dignité est toujours non seulement nécessaire, mais indispensable. Que le respect et l'admiration affectueuse que, depuis Cromwell jusqu'à ce jour, les Juifs du monde entier, du Kamtchatka à Rio de Janeiro et du Cap au Labrador, éprouvent à l'égard de la vieille Angleterre ont bien quelque valeur pour une nation dont la politique est toute de prestige. Mais là où sa responsabilité est la plus lourde, c'est d'avoir caché que les Sionistes pouvaient trouver une puissance formidable vis-à-vis de la nation mandataire dans l'efficience même de leur action en Palestine. Il n'en fit rien. Il démoralisa les Sionistes et démoralisa le Sionisme.

§

Est-ce la faillite de l'Idéal sioniste? En aucune façon nous ne le croyons. La seule chose qui compte, la seule chose qui importe, c'est si, au point de vue juif et au point de vue international, le Sionisme est toujours nécessaire, si l'idéal sioniste est toujours vivant dans les profondes masses juives. Or, plus que jamais le Sionisme est indispensable, non pas aux Juifs riches, mais aux immenses masses juives déshéritées qui vont à nouveau essaimer leurs ghettos à travers le monde. La façon dont le monde juif tout entier, sionistes et anti-sionistes, fervents et indifférents, croyants et athées, s'est soulevé à l'annonce des événements palestiniens, indique à quel point l'idéal sioniste, d'essence à la fois mystique et messianique, est vivant. Les cent juifs morts en Palestine les armes à la main ont provoqué à travers le monde une vague de fond que les dizaines de milliers de massacrés d'Ukraine n'ont point soulevée.

Nous ne pouvons que répéter ce que nous avons dit ici même le 1er juin de l'année dernière :

Cette expérience première a échoué. Mais dans quelles conditions a-t-elle eu lieu? Le peuple juif se réveille à peine. Pour son existence trois fois millénaire, cinquante ans ne représentent qu'une seconde... Pour faire aboutir cette œuvre sans pareille, ce Grand Œuvre, une transformation morale profonde est indispensable. Elle commence à peine à se faire... La brume opaque qui, tel un nuage de l'Olympe, a enveloppé l'enfantement du Sionisme se dissipe. Les voies commencent à se tracer toutes seules vers une réalisation rationnelle du but sioniste. Une pareille réalisation devient une nécessité internationale...

Il appartient aux hommes d'Etat d'y veiller et de prévenir le mal. En dehors de l'assimilation naturelle qui n'est possible que là où la population juive est peu dense, que reste-t-il : Le Sionisme.

Le Sionisme seul.

Ces certitudes que nous avons énoncées demeurent.

Il est certain qu'à l'heure actuelle les dirigeants an-

glais ne croient plus au Sionisme. Il faudrait des faits patents, pour que leur foi renaisse. Ils auraient tort cependant de demeurer sceptiques. Les 600.000 sionistes *officiels* ne représentent pas les 16.000.000 de juifs sionistes *potentiels*, qui ne sont ni escrocs, ni dupes, ni miséreux, ni illuminés, mais à qui la Palestine est chère et qui sont sensibles à tout événement qui s'y passe. L'idéal sioniste est un idéal profondément juif, humain, et, par certains côtés, même surhumain. Il n'est pas au-dessus des forces et des possibilités incluses dans cette plus vieille noblesse du monde qui, même abâtardie par des siècles d'oppression, a conservé toute sa sève et toute sa vigueur. Qu'un homme ait pu par ruse et par surprise, par souplesse d'échine et par bassesse d'âme, surprendre la confiance des masses et en abuser, qu'il ait pu tromper les intérêts qui lui furent confiés par un peuple sorti à peine d'une léthargie deux fois millénaire, cela ne change rien au fait sioniste qui est permanent. Avant que le pur feu de la lave ne commence à couler et à dessiner des contours qui demeureront pour des millénaires, le volcan projette d'abord des cendres et des scories...

A l'heure actuelle, la seule préoccupation doit être celle de la seconde expérience qui bénéficiera de l'enseignement que comporte la faillite de la première. Changement de personnel et de l'équipe de dirigeants? Certes, mais ce changement ne serait rien s'il n'était accompagné d'un changement de méthodes et de la création de toute une philosophie sioniste. Pour gouverner les Juifs, il faut d'abord les comprendre. Pour les reconstituer en tant que peuple, il faut s'intéresser à eux et les aimer. Pour les faire intégrer comme nation, c'est-à-dire comme entité politique, dans l'Orient, c'est tout ce grand problème qu'il faut envisager.

§

L'opposition des Juifs et des Arabes est l'invention et l'œuvre du Colonial Office britannique. Nous étayerons cette affirmation par des raisonnements logiques que l'on aura, croyons-nous, de la peine à réfuter, par des faits contrôlables et par des documents écrits. Mais que l'on nous permette de dire dès maintenant que si les Anglais ont pu se jouer des Juifs et même des plus fins parmi eux, combien plus facile il leur était de se jouer des Arabes, dont la masse n'a pas la maturité intellectuelle des Juifs, « peuple qui lit depuis deux mille ans ».

Nous n'avons pas l'intention de nier qu'il existe ce que l'on pourrait appeler assez paradoxalement d'ailleurs l'antisémitisme arabe, mais on commettrait une lourde erreur si l'on voulait l'assimiler à l'antisémitisme européen. Celui-ci est basé principalement, bien que pas exclusivement, sur une notion raciale. Chez les Arabes il porte un caractère tout à fait particulier. Le problème a une telle importance pour notre démonstration qu'il nous apparaît indispensable de le serrer de très près au risque de répéter ce que nous avons déjà pu dire dans nos études précédentes.

Pour préciser ce que nous appelons « arabe », il faut éliminer tout d'abord l'Afrique du Nord. Quelque étonnant que cela paraisse, l'Algérie et la Tunisie ne sont pas plus arabes que ne le sont le Maroc et l'Egypte. La conquête arabe du VIIe siècle a pu imposer sa langue, sa religion et sa domination, elle n'a pas imposé sa race. Dans les races de l'Afrique Mineure on reconnaît de suite le Copte, le Kabyle, le Berbère. Les autres, que l'on pourrait appeler les populations « puniques », sont apparentées aussi bien aux Arabes qu'aux Juifs, mais ne sont pas arabes.

Les vrais Arabes, les seuls, sont les Bédouins, à tel point qu'en Palestine les tribus nomades s'intitulent elles-mêmes Arab — vrais Arabes — par rapport aux

Fellahin, les cultivateurs, qui ne le sont pas, et les citadins, qui le sont encore moins. Le Bédouin connaît le Juif. Il y a encore dans la Péninsule des tribus juives nomades. Tout au moins les Bédouins l'affirment. Le type physique du Bédouin parmi les autres Arabes palestiniens se reconnaît immédiatement. Et il y a quelque chose d'étrange à constater à quel point ce type se rapproche du type juif qui s'est conservé, à de rares exemplaires il est vrai, dans l'abâtardissement général de la race. On sait qu'il y a des Juifs gras et des Juifs maigres. C'est ce dernier, grand, mince, la figure en lame de couteau, le profil d'oiseau de proie, au teint plutôt jaune et hâlé que bistré, avec des cheveux allant du noir jusqu'au châtain clair, qui est presque identique au Bédouin. Sentimentalement, et en supprimant la différence du degré de civilisation, les deux sont interchangeables. Il n'y a pas d'antisémitisme entre ces deux sémites.

Il n'y en a pas davantage des Juifs à *Fellahin*. Ceux-ci, race toujours dominée, car attachée à la glèbe, adorait dans les temps anciens Astarté, Bal Zébub, Adonis, ensuite elle adora Jehovah, puis Mohammed, demain elle pourrait adorer le Christ.

C'est un chapitre passionnant de l'histoire juive et en même temps de l'histoire du pays lui-même que les vicissitudes du sort des *Fellahin* palestiniens. Le Talmud, création des Pharisiens, ces anciens nomades fixés après la conquête dans les villes et qui en partirent pour aller en exil, les Pharisiens les appelaient *am ha'arec*, et ces deux mots nous en disent plus long que des volumes d'histoire. Textuellement ces deux mots signifient « le peuple de la terre », mais le sens de l'expression tout entière est « ignorants », « gens ne connaissant pas la Loi », que les nomades venus du désert avaient apportée avec eux. L'ancienne nation juive, unité politique, comprenait, à côté de l'aristocratie des Saducéens et des Esséens (l'é-

lément mystique et anachorète) — « le peuple de la terre », les *Fellahin.*

Pas plus que les Bédouins, les *Fellahin* palestiniens, ancienne et future partie du peuple juif, ne peuvent être « antisémites », c'est-à-dire opposés aux Juifs.

Par contre il n'en est pas de même avec les Arabes citadins. L'origine de ces populations, aussi bien palestiniennes que syriennes, est complexe à souhait. En voulant synthétiser à l'excès, l'on peut dire qu'ils sont le produit d'une double écume : celle qui déferle depuis des millénaires sur tous les bords de la Méditerranée, et cette autre qui déferle du Désert, lequel inconquis et invaincu est resté pur de tout alliage. Cette double écume possède cette mentalité « méditerranéenne », que nous appellerions volontiers *levantine,* dont nous aurons l'occasion de parler plus loin. Ces Levantins sont « antisémites », mais à leur manière. Ce n'est pas tant le Juif qu'ils méprisent, mais l'être incapable de travailler, inadapté à la vie, humble, pauvre, poltron, vieux. Ils ne respectent que la puissance : richesse, force, honneur et les preuves que l'on en fournit. C'est pour cette raison que les consuls des puissances dans les Echelles du Levant sont représentés vis-à-vis de la foule par des *Kaouas* grands, gros, majestueux, galonnés, chamarrés, dorés sur tranche. Le Juif immigrant n'a évidemment rien d'un tel *kaouras,* d'où le mépris pour lui.

Il va de soi qu'il suffirait que les Juifs eussent dans le pays une puissance effective pour que disparaissent non seulement les effets du mépris, mais le mépris lui-même.

Toutefois une question peut se poser. Si sur trois catégories d'Arabes palestiniens, il n'y en a qu'une qui soit provisoirement hostile aux Juifs, qui donc a commis tous ces meurtres et tous ces pillages?

En réalité dans n'importe quelle contrée d'Orient il est

facile, quand on possède une organisation adéquate et qu'on s'est assuré les complicités indispensables, de mobiliser des troupes d'émeutiers : pègres des villes et pillards du désert. Ils attaqueront n'importe qui. Quand il s'agit de non-musulmans et pour peu que l'on puisse donner à leur brigandage un sens idéologique, la chose deviendra encore plus simple. Que l'on se rappelle le pillage des laiteries Maggi le 2 août 1914 et, en comparant le degré de civilisation de la foule parisienne et d'une foule orientale, on comprendra la nature des troubles. Si l'on y ajoute la complicité initiale des autorités britanniques, on aura « réalisé » la nature et l'importance des troubles.

D'un autre côté, il y a lieu de remarquer que les informations juives elles-mêmes qui, dans l'exaltation du moment, n'avaient aucune tendance à se montrer tendres pour les Arabes ont signalé, malgré le subjectivisme propre aux Juifs, plusieurs actes de solidarité de la part des Arabes vis-à-vis des sionistes attaqués.

On a signalé la remise volontaire d'otages de village arabe à village sioniste. La coutume orientale veut que le fait de se trouver sur la terre d'autrui et de déclarer *fi ardak* met celui qui s'y place sous la protection de l'hôte. Remettant volontairement des otages ou plutôt les plaçant sous la sauvegarde sioniste, les Arabes signifiaient ainsi qu'ils désiraient non seulement éviter les représailles, mais « déclarer la paix » aux Sionistes.

On a signalé également que dans certains endroits, quand les troubles avaient éclaté, les Arabes avaient caché des Juifs chez eux. Quand on connaît les particularités de l'organisation domestique chez les musulmans, on ne saurait exagérer l'importance de ce fait.

§

Opposition entre Juifs et Arabes? Nous allons examiner un par un tous les domaines où les deux peuples peu-

vent se rencontrer et étudier les possibilités de conflit qui existent entre eux. Agriculture, commerce et industrie, religion, questions politiques, ethniques, cultuelles, grand problème de l'avenir des deux races.

En ce qui concerne le régime agricole, nous rappellerons simplement que la situation est la même en Palestine qu'en Syrie. Voici ce que dit à ce sujet un document officiel français :

...Le sol... est réparti en un nombre restreint de grands propriétaires, individus ou familles, le régime des *latifundia* est le régime normal.

Le villageois qui réside sur les *latifundia* en cultive le sol sans apporter de métayage; il fournit son travail et celui de sa famille. Du propriétaire il reçoit la jouissance du fonds, les instruments de travail (combien peu nombreux et rudimentaires), les bêtes de trait, la semence, etc., avances que, la récolte finie il remboursera à un taux que nous qualifierons spontanément d'usuraire. Ne cite-t-on pas des remboursements effectués au taux de 400? Mais ce n'est pas tout : la récolte faite, le cultivateur ne sera pas plus riche qu'avant. Quand il aura payé la dîme de 12,5 % que les exactions des fermiers élèvent à un taux sensiblement plus haut, quand il aura donné au propriétaire le double de la semence reçue, quand sur sa part, du tiers du reliquat des produits, il aura amorti sa dette, il lui restera la perspective de contracter de nouvelles dettes pour vivre jusqu'à la récolte prochaine, à moins qu'il ne préfère chercher ailleurs des conditions d'existence aussi précaires. Serf d'un grand propriétaire terrien il est, serf il restera, attaché à la terre par tradition ancestrale.

De ces deux classes du monde agricole, les grands propriétaires terriens, ceux que l'on appelle dans le pays les effendis, vendent volontiers leurs terres aux Juifs. Tout le Emek (vallée d'Esdrelon), qui appartenait à la grande famille d'Arabes chrétiens Sursuk, a été vendu par elle aux Sionistes. Malgré la pressuration des paysans, les méthodes d'exploitation étaient telles que l'argent retiré de la vente et placé en prêts hypothécaires à Paris, en rente française ou même en Consolidés anglais, rapporte davantage. Ils ne peuvent donc qu'avoir

profit à vendre, d'autant plus que la propriété juive est extrêmement morcelée. On ne cite qu'un seul propriétaire privé dont le domaine dépasse de peu 200 Ha. Comme les Juifs sont toujours acheteurs, il en résulte que des détenteurs de latifundia bénéficient d'une rente foncière dont on aura une idée si nous disons que le prix des terrains dans certaines régions désertiques de la Palestine et le prix des terrains équivalents dans des régions dépeuplées de la France se trouve dans certains cas dans la proportion de 500 : 1. Sans même envisager le départ des Juifs de la Palestine, un simple arrêt de l'immigration provoquerait une violente chute de prix et les détenteurs de terres — les grands propriétaires — perdraient le bénéfice de la rente foncière qui joue actuellement en leur faveur. Ce n'est pas de leur part que peut venir logiquement une opposition quelconque contre le Sionisme qui valorise le pays.

En ce qui concerne les paysans, ces serfs, l'immigration et la colonisation agricole juive ont été pour eux un véritable bienfait. Dans le voisinage de toute colonie agricole juive le servage de fait disparaît. Pouvant fournir ses bras au colon juif, qui a toujours besoin de la main-d'œuvre arabe, travailleuse, sobre, connaissant son métier, le paysan arabe, le malheureux *fellah,* échappe à la tyrannique emprise de *l'effendi.* Le niveau de son salaire est commandé par celui de l'ouvrier juif, qui a de nombreux besoins ignorés de l'Arabe. Celui-ci, sobre, non seulement gagne sa vie largement, mais fait des économies. Ceux parmi les paysans arabes qui, tout en étant propriétaires de leurs terres, vont faire des vendanges dans les fermes juives ont pu purger les très lourdes hypothèques contractées vis-à-vis de *l'effendi* usurier. Pour le *fellah* — traditionaliste et primitif, mais propriétaire libre de sa terre, il suit l'exemple du juif et apprend assez rapidement à appliquer les méthodes modernes.

L'influence juive sur l'état des populations agricoles

arabes en Palestine est telle que l'on distingue immédiatement un fellah voisin d'une colonie sioniste d'un autre qui en est éloigné. Le bien-être du premier est nettement supérieur. Il se nourrit mieux, s'habille mieux et apprend des notions d'hygiène. Les lecteurs français seront certainement surpris d'apprendre que ce sont les Juifs qui ont appris aux paysans l'existence et l'usage du pain. Ce sont également les Juifs qui ont introduit dans certaines régions de la Palestine le repos hebdomadaire que les *fellahs* musulmans ne connaissaient pas.

Les cultivateurs et agriculteurs palestiniens non-juifs seraient ruinés ou deviendraient malheureux si l'afflux juif en Palestine diminuait. Si nous voulons considérer l'intérêt de l'agriculture en elle-même, une constatation s'impose : dans le domaine de l'agriculture on n'aperçoit pas l'ombre d'une opposition entre intérêts sionistes et intérêts arabes. De leur collaboration le pays profite : c'est depuis l'arrivée des Juifs qu'il est devenu exportateur.

Dans le domaine du commerce, petit et moyen (le grand est presque inexistant) on fait des constatations extrêmement intéressantes. De tout temps on a considéré les Juifs comme spécialement doués pour le commerce. Ceux que l'on qualifie d'antisémites sont même allés jusqu'à dire que le Juif est inapte à être producteur et que son seul rôle est celui d'intermédiaire. De très curieuses théories ont été échafaudées à ce sujet par quelques savants allemands ,— théories en vérité plus ingénieuses que rigoureusement exactes. L'expérience palestinienne renverse toutes ces idées reçues. Nous citerons quelques exemples qui illustreront nos affirmations. On sait qu'un des produits les plus importants de l'exportation palestinienne sont les oranges dites de Jaffa, qui par leur qualité luttent victorieusement avec les oranges d'Espagne et d'Afrique. Or, si la production de ces oranges est

l'œuvre des Juifs, leur commerce est entre des mains arabes. Ce sont les Arabes qui achètent les récoltes sur pied, et avec leur propre main-d'œuvre, la cueillette, la manutention, le magasinage, l'emballage et l'expédition. Producteurs, à aucun moment les Juifs n'ont même tenté de devenir commerçants ou commissionnaires. Le fait est assez significatif pour mériter d'être relevé.

D'un autre côté, lors de la grave crise commerciale traversée par le pays en 1925-1926, il y a eu une proportion beaucoup plus considérable de faillites juives que de faillites arabes. Le rapport du Board of Trade britannique l'explique par *l'incapacité* des Juifs boutiquiers. Le fait est que l'Arabe est au moins aussi bon commerçant que le Juif et, loin de craindre la concurrence, il souhaite l'immigration juive qui, par l'énorme quantité de capitaux frais qu'elle introduit dans le pays (on compte environ 1.000.000 par an), augmente le volume et le chiffre de toutes les affaires.

Dans le domaine de l'industrie et du haut commerce (ce dernier encore assez rudimentaire), l'influence juive est par contre prépondérante; mais loin d'accaparer les sources de richesses, les Juifs en créent. La participation à ces affaires est largement ouverte aux Arabes, qui, disposant par suite des ventes de terrain de capitaux importants, sont sollicités à chaque instant de s'associer avec les Juifs. Ceux-ci attachent à ces associations un tel intérêt que chacune fait l'objet de communications à la presse. Sur le rôle des Juifs dans la naissante industrie palestinienne et les fonctions qu'ils peuvent être appelés à y remplir, nous citerons quelques documents officiels relatifs à la Syrie, étant bien entendu, comme nous l'avons dit plus haut, qu'il n'y a pas une bien grande différence entre l'Arabe citadin syrien et l'Arabe citadin palestinien.

L'évolution industrielle rencontrera de graves difficultés en ce qui concerne le personnel ouvrier et la direction technique, dans le tempérament de la race.

Les Syriens (et évidemment aussi les Palestiniens) (4) sont en effet de purs Méditerranéens, c'est-à-dire des individualistes, avec toutes les qualités et tous les défauts que ce qualificatif implique. Spontanés, primesautiers, doués d'une mémoire et d'une capacité d'assimilation prodigieuse, débrouillards et sachant déployer, pour atteindre leurs buts individuels, des trésors d'initiative et de persévérance, ils manquent, par contre, du sens de la solidarité et de la discipline par quoi se réalise l'organisation. Ainsi qu'on le remarquera non sans surprise, il n'existe en Syrie (et en Palestine) que des corporations ouvrières rares et embryonnaires; l'individualisme des travailleurs est plus fort que les besoins qui les pousseraient à s'unir. Cet individualisme qui fait des Syriens (et des Palestiniens) des marchands ou des artisans fort habiles, les rend peu aptes à la spécialisation. Ils se résignent malaisément à s'intégrer comme des rouages dans un mécanisme, ils sont même médiocrement doués pour monter pareil mécanisme, le régler et en assurer le fonctionnement. S'il n'existe pas d'industrie en Syrie, c'est au moins en partie parce que les Syriens n'ont pas la vocation. Pour s'en convaincre il suffit de comparer les quelques filatures européennes du Liban et leurs concurrentes indigènes. Je ne crois pas non plus qu'on rencontre, même à l'étranger, des capitaines d'industrie originaires de Syrie. De là une pierre d'achoppement pour le développement industriel. Il faudra recourir à des organisateurs étrangers, du moins jusqu'à ce que, par des sélections répétées, surgissent des cerveaux de chefs.

Le rapport provisoire à la S. D. N. pour l'année 1925 n'est pas moins affirmatif.

Par leur atavisme, par leur genre de formation, Libanais et Syriens (Palestiniens également) semblent donc voués au mépris, ou du moins à l'ignorance des techniques modernes. Les efforts faits depuis la guerre pour les orienter vers l'étude de ces problèmes nouveaux soulèvent parmi eux peu d'enthousiasme. L'Ecole des Ingénieurs de Beyrouth recrute avec peine. On croirait ici que l'ère du machinisme n'est pas encore ouverte. Cette inaptitude, sans doute provisoire, n'altère pas le sens aigu du commerce. Mais l'art de négocier n'est pas l'art de créer. Les contrées foisonnent d'intermédiaires. On y exploite ingénieusement la production des autres. On n'y produit pas.

(4) Les phrases entre parenthèses sont de nous.

Il n'y a rien à ajouter à ces constatations qui n'ont pas été faites pour les besoins de la cause. Il suffira simplement de rappeler que les Juifs en Palestine, battus par les Arabes dans le domaine du commerce, petit et moyen, s'adonnent de préférence aux cultures riches, aux industries de transformation et aux exploitations extractives (ciment, électricité, allumettes, huiles, savon, etc.). Il n'y a pas de concurrence ni d'opposition. Au point de vue économique les deux races se complètent.

En passant du domaine purement matériel au domaine spirituel et, en premier lieu, au domaine religieux, on aperçoit moins de causes de frictions entre Juifs et musulmans qu'entre Juifs et chrétiens.

Un Musulman pieux et même fanatique ne rendra pas les Juifs européens responsables de l'opposition que les Juifs de Khaïbar firent à la conquête musulmane des *Ançar* et des *Mohadjdjires*. Même si un pareil reproche était adressé, il apparaîtrait infiniment moins grave, infiniment plus inconsistant, que l'accusation de déicide qu'un chrétien n'exprime peut-être pas toujours, mais qu'il n'oublie certainement pas à l'égard du Juif. Rien dans les manifestations publiques ou privées de chaque culte n'est dirigé contre l'autre. Il n'y a pas de Vendredi Saint, il n'y a pas de personnages comme Caïphe ni Judas Iscariote. Par contre il y a de nombreux points où un contact peut s'établir entre les deux religions. Toutes les deux ont une commune horreur de la représentation des figures humaines animées. Juif dans une mosquée, comme musulman dans une synagogue n'ont pas ce réflexe instinctif qui leur fait croire — et même aux plus libres penseurs d'entre eux — que quelque « paganisme » s'est refugié dans les Eglises catholiques. Que l'on ne considère pas ce point comme négligeable. Nous croyons que c'est cette question « d'imagerie » qui fait partie du catholicisme et qui est absente du protestantisme qui

est en partie cause que le Juif se sent plus près du protestant que du catholique, à tort d'ailleurs selon notre avis. L'usage commun de la circoncision supprime entre les deux peuples ce définitif sentiment de différence physique qui sépare le Juif du Chrétien, sinon dans les pays civilisés de l'Ouest, tout au moins dans l'Est européen. La circoncision crée entre Juifs et Arabes (musulmans) un lien, à la fois obscène et sacré, dont les répercussions dans le domaine de la médecine et de l'hygiène sont beaucoup plus amples qu'on ne le pense. Dans un ordre d'idées voisin, la même répulsion que les deux races éprouvent à l'égard de certains aliments fait que le musulman, par exemple, entrera sans crainte dans un restaurant juif, mais non dans un restaurant chrétien. Or, il y a pas mal de rapports entre le palais et l'estomac d'une part et l'esprit et le cœur d'autre part...

Il faudrait écrire des volumes pour analyser tous les points communs que l'on peut trouver entre le Judaïsme et l'Islam. Disons simplement, pour répondre à l'inexacte opinion quant au « fanatisme » musulman, qu'il n'y a pas de religion moins dogmatique ni plus libérale que l'Islam. La tolérance philosophique est telle que le Shi'itisme de l'Islam persan lui-même n'est pas considéré comme une véritable hérésie méritant le bûcher, comme c'est le cas par exemple aux yeux du catholicisme intégral à l'égard du protestantisme. Au long des siècles l'Islam a témoigné à l'égard du Judaïsme une tolérance beaucoup plus grande que ne l'a fait le christianisme. Il n'y a jamais eu d'inquisition ni d'auto-da-fé et les actes de violence et de conversion forcée du Maroc (où l'Islam est plus berbère qu'arabe) ou du Yemen dénotent simplement une absence de civilisation. Ils ont d'ailleurs été amplement dépassés par ceux de l'Europe médiévale.

Si au point de vue religieux une cohabitation politique entre musulmans et Juifs est possible sans crainte de

conflit, la question de vie commune des deux races sur un même territoire, envisagée sous son aspect ethnique, appelle la même réponse et la même solution.

En réalité, s'il n'y avait pas eu les « erreurs » de la politique anglaise à l'égard du Sionisme, qui avaient trouvé des complicités au sommet même de l'Organisation Sioniste, nulle opposition n'existerait entre Arabes et Juifs. Non seulement leurs intérêts matériels et moraux actuels sont concordants ou complémentaires, mais leurs intérêts futurs sont identiques. Nous avons parlé suffisamment en détail de ces questions dans notre article *Principes de Politique Sioniste* (*Mercure de France*, 1[er] et 15 octobre 1928) pour n'avoir pas à y revenir. Rappelons simplement ceci. Il y a un mouvement de renaissance arabe qui se rend parfaitement compte que sans le concours juif il ne peut, il ne pourra jamais aboutir. L'action d'une puissance occidentale aura toujours pour résultat, non pas la reconstitution de la civilisation arabe, mais la dénationalisation de leur âme, la « levantinisation » de leur nature. D'autre part le manque de capitaux et de cadres techniques, qui ne se créent pas du jour au lendemain, les empêchera de façon absolue d'aboutir à cette renaissance par leurs propres moyens. Ils n'ont pas d'autre issue que de s'adresser à la race sœur. Ce n'est pas un vain mot. Il n'y a pas d'Arabe comme il n'y a pas de Juif qui ignore qu'Abraham, *le Père Haut*, est leur commun patriarche. Le Juif n'est pas pour l'Arabe le *Roumi*, le Romain, l'implacable ennemi héréditaire. Bien au contraire, l'Arabe se rend compte que le Juif a su, sans se renier lui-même, emprunter au *Romain* certains éléments de sa force et en tirer profit.

Certains chapitres de la Bible transcrits en caractères arabes (il y a équivalence absolue entre caractères arabes et caractères hébraïques) peuvent être compris par un Arabe ordinaire, comme certaines *Surath* du *Quoran*, transcrites en hébreu, par un Juif ordinaire. Le Juif sio-

niste parle l'hébreu avec un accent étranger. L'Arabe, quand par hasard il apprend l'hébreu, a une prononciation spontanément correcte.

Ce sont des réalités dont les racines plongent dans les profondeurs de l'inconscient et du subconscient. Le cousinage hébréo-arabe, l'idée d'un *pansémitisme* vivant ne sont pas des chimères. Les meilleurs éléments des deux côtés l'appellent de leurs vœux. Il y a le souvenir de la collaboration, au IXe et au Xe siècle, en Espagne, de mémoire éblouissante, qui, en éclairant le passé, illumine la voie de l'avenir. Aucun Arabe conscient ne le nie. Au plus fort des troubles anti-sionistes en Palestine, le président de la Ligue Nationale arabe n'a pas hésité à formuler l'espérance et le souhait que les « civilisations arabes et israélites puissent un jour se développer côte à côte. Le docteur Georges Samné, Arabe chrétien cependant, a prononcé à propos des troubles une phrase qui laisse songeur :

... Si le Sionisme, dit-il, est un mouvement louable et digne d'encouragement au point de vue idéaliste et sentimental, il a constitué, *étant donné les conditions de sa réalisation*, une utopie politique dans laquelle il est préférable de ne pas persister. (D'après le *Journal des Débats* du 29 août.)

Nous avons quelques raisons de croire que les Arabes protestent non pas contre le Sionisme lui-même, mais contre *les conditions de sa réalisation*. Si un doute subsistait à ce sujet, la preuve écrite de ce que nous affirmons résulterait formellement et définitivement des accords de principe entre Sionistes et Arabes des 18 mars, 2 et 4 avril 1922 au Caire, et 7 et 8 septembre 1922 de Genève. Les représentants arabes qui avaient souscrit à ces accords étaient ceux des : Comité syro-palestinien et Comité exécutif du Congrès des partis de la Confédération des Pays arabes. *Ces accords soumis au Colonial Office ont été repoussés par lui.*

§

L'erreur fondamentale, la faute capitale du Colonial Office, consiste à avoir manqué totalement de sincérité dans sa politique orientale. Nous concevons parfaitement que la politique en général et la politique orientale en particulier puissent ne pas employer des méthodes que la morale approuve intégralement. Mais si l'on doit s'inspirer des seules considérations d'efficacité dans le choix des *moyens*, on doit par contre voir clairement le *but* et y tendre inflexiblement. Or, la politique anglaise a été d'un tel « opportunisme » qu'elle s'est mis à dos ses trois partenaires et a été la cause de tous les troubles dont souffre l'Orient depuis la fin de la guerre. L'on peut dire hardiment que, depuis la mort de lord Curzon, il n'y a pas de véritable politique anglaise dans le Proche-Orient. Le *Colonial Office* a sa politique, le Foreign Office a la sienne. De plan d'ensemble et de doctrine, point. Des relations nettes et honnêtes avec la France, avec les Arabes, avec les Sionistes, point. Certes, de ce désordre même, le génie politique anglais tire des avantages, mais c'est une multitude de petites entreprises travaillant toutes à la petite semaine. Elles suffisent pour maintenir le présent. Mais, pour bâtir l'avenir, il faut des vues d'ensemble.

Une question vient à l'esprit.

Réalisant le mandat et tout ce que sous-entend la construction en Palestine d'un Foyer National Juif, les Anglais ne risquent-ils pas de soulever les musulmans de l'Inde? C'est grâce aux divisions intérieures et aux luttes intestines des différentes religions de l'Inde que la domination anglaise s'y maintient. En donnant en Palestine la prépondérance aux Juifs, la Grande-Bretagne ne s'aliénerait-elle pas définitivement les musulmans hindous qui se déclarent solidaires des Arabes? Si tel était le risque, l'attitude anglaise en Palestine s'expliquerait et donc se justifierait.

Répondons par avance que nous ne le croyons pas. Avec une politique sioniste rationnelle et raisonnable, avec une politique anglaise appropriée, à la fois sage et loyale, un tel risque n'existerait pas et la Palestine tout entière, y compris la Transjordanie pourrait être convertie au Foyer National Juif, sans que les Arabes bougent, sans que le monde musulman de l'Inde s'en préoccupe.

Mais une condition est indispensable : régler d'un seul coup *tout* le problème arabe, le régler honnêtement, complètement. Pour ce faire deux méthodes sont possibles, deux méthodes qui s'opposent : la méthode empirique traditionnelle et la méthode que nous qualifierons de systématique.

Nous connaissons l'horreur des Anglais pour un système en politique. Si néanmoins nous le préconisons, c'est parce que, en ce qui concerne les pays arabes, la méthode traditionnelle et empirique a fait faillite sur toute la ligne. Cet aventurier génial qui s'appelle le colonel Lawrence l'a appliquée immédiatement après la guerre en Syrie française. Nous allons rappeler brièvement ce que fut la politique arabe de l'Angleterre vis-à-vis de la France et les résultats qu'elle a donnés.

Ce qu'elle fut dans tout l'Orient méditerranéen et en Syrie en particulier, le Quai d'Orsay comme les Français qui sont allés sur place le savent. Au mépris de tous les engagements souscrits, elle fut violemment, sinon ouvertement hostile à la France. Sans encouragements anglais, jamais Faiçal n'eût rêvé de devenir le « roi » de Syrie. Ces encouragements, que Lawrence a prodigués dès 1916, furent continués dans le même esprit et dans le même sens par ceux qui lui succédèrent. Quand la patience française lassée exécuta la politique anglaise en Orient (évacuation de Tchanak), aide à Mustapha Kémal) et liquida Faiçal en Syrie, un thème nouveau fut fourni à l'action anglaise contre la France. C'était l'argument de la « bonne foi ». Les Anglais, fidèles

à leurs engagements résultant du traité anglo-hedjazien en 1915, souhaiteraient la constitution d'un puissant Empire arabe ou Confédération des Etats Arabes. Malheureusement ces méchants Français s'y opposent. Ainsi non seulement une excuse valable était fournie d'avoir violé un engagement, mais encore la faute en était rejetée sur d'autres. Les faits n'en restaient pas là d'ailleurs. Une histoire tout à fait savoureuse, qui illustre les procédés employés par l'administration britannique, a fait le tour de toute la Palestine. Un jour, dans le Nord de la Palestine, d'un poste voisin du territoire sous mandat français un important convoi d'armes — 2000 fusils environ — est envoyé dans une autre localité, l'itinéraire prescrit suit tout le temps la frontière. Le chargement d'armes est fait au vu et au su de tout le monde. Pour toute escorte, deux soldats indiens sont adjoints au convoi. Bien entendu, à peine parti il est attaqué et pillé. Les rebelles syriens qui manquaient d'armes en eurent immédiatement et purent résister longtemps aux troupes françaises qui pacifiaient le pays. Ce fait d'authenticité indiscutable illustre les procédés de l'administration britannique en Palestine.

Bien entendu, l'administration française n'était pas en reste et répondait du tac au tac par des procédés inspirés d'un même plaisir de susciter des difficultés aux Britanniques. Lors des événements de 1921 à Jaffa, un agent du personnel consulaire français a joué un rôle regrettable. Toute l'agitation en Palestine des Arabes chrétiens est attribuée à certains agents du Quai d'Orsay. En effet, quoi que l'on en dise, l'opposition entre Arabes chrétiens et Arabes musulmans est profonde. Sans l'action énergique du général Sarrail à Damas, non seulement les Européens, mais même les Arabes chrétiens eussent risqué d'être massacrés. Le vrai sentiment national arabe se défend de s'appuyer sur les puissances occidentales. Les Arabes chrétiens, par contre, se placent volontiers sous l'égide des puissances européennes et notamment

de la France par l'intermédiaire des missionnaires.

L'attitude des agents du Quai d'Orsay ou du Haut Commissariat de Beyrouth est parfaitement logique et compréhensible. Du moment que les Anglais suscitent à la France des difficultés en Syrie, en s'appuyant sur l'impossibilité de concilier le maintien de la souveraineté française en Syrie avec les aspirations nationales arabes, il est tout à fait légitime de susciter aux Britanniques des difficultés en se basant sur la violente antinomie de la Déclaration Balfour et des promesses contenues dans le traité anglo-hedjazien.

Cette rivalité anglo-française, dont le Quai d'Orsay n'est nullement responsable, — la responsabilité initiale en remonte au mégalomane projet de lord Curzon, — est préjudiciable aux intérêts des deux parties en cause. Chacun à tour de rôle en pâtit. Chacun à tour de rôle se réjouit des embarras de l'autre. Les forces pillardes du désert trouvent dans le Djebel Druse et en Transjordanie cette place d'armes et ces chemins de rocade dont ils ont besoin pour exécuter leurs raids. Une entente sincère entre les deux puissances mandataires ferait plus pour la pacification de l'Orient que les canonnades et les expéditions punitives.

Cette traditionnelle et empirique politique anglaise avec le concours de l'inévitable colonel Lawrence (5) a-t-elle mieux réussi vis-à-vis des Juifs? Nous ne le pensons pas. Les troubles palestiniens n'ont en rien servi l'autorité ni le prestige britanniques dans le monde. Si les Juifs commettent la très lourde faute politique de solliciter une intervention des représentations américaines, la politique du *Colonial Office* aura sa part de responsabilité dans cette humiliation anglaise. Au fond cette trop grande habileté dans le jeu de bascule provoque l'instabilité.

(5) Une dépêche de l'Agence télégraphique juive, datée du 1er septembre du Caire, signale que ce personnage a quitté l'Egypte pour la Transjordanie 14 jours avant que les troubles n'éclatent, qu'il aurait séjourné une semaine à la cour de l'émir Abdullah et se serait rendu en Palestine.

L'Angleterre, au lieu de diviser Juifs et Arabes, devait au contraire prendre l'initiative sincère de les réconcilier. Mais il ne faut pas perdre de vue que, si les massacres arabes relèvent de la répression immédiate et impitoyable, les réclamations arabes sont justes et fondées. On leur a fait des promesses qui n'ont pas été tenues et que la Déclaration Balfour viole formellement sans profit pour les Sionistes. L'abolition de cette Déclaration s'impose. Elle doit être remplacée par une convention directe entre Arabes et Juifs sous l'égide des puissances mandataires, qui, à titre égal, sont intéressées à ce que le monde arabe non seulement demeure calme, mais puisse évoluer vers une forme de civilisation supérieure.

§

Des politiciens à courte vue ont déclaré qu'avec la chute de l'Empire Ottoman la question d'Orient était morte. Nous pensons qu'elle ne fait que naître. Ces populations du Moyen-Orient, que la Turquie maintenait dans son obédience ou masquait aux vues de l'Occident, aspirent à la renaissance. Les Français le savent. Ils l'ont vu en Syrie. Les Anglais viennent de s'en apercevoir en Palestine. Demain l'Egypte nouvelle aura son mot à dire et derrière ce premier écran on aperçoit le rideau de l'Iraq et de la Perse, et dans le lointain, les brumes qui enveloppent encore l'Afghanistan commencent à se dissiper. Une politique d'empirisme, une politique au jour le jour, sera-t-elle encore possible longtemps? Les grandes nations d'Occident, la France et l'Angleterre, qui ont dans ces régions des intérêts si importants, peuvent-elles se désintéresser de la question? Ne doivent-elles pas plutôt prendre en mains l'organisation de cet Orient qui s'éveille et qui demain peut devenir menaçant?

Pour l'organisation de cet Orient, les Juifs peuvent, doivent jouer le rôle principal. Appartenant à l'Occident par le Christianisme, dont, sans s'en douter, ils se sont

imprégnés, ils ne trahiront pas, au profit de leur Orient natal, l'Occident où les meilleurs des leurs resteront comme otages impérieusement volontaires. Entre les deux ils peuvent former un pont et effacer la solution de continuité qui sépare l'Asie de l'Europe.

Il faut que le Sionisme se réorganise. Nous n'avons rien à changer aux idées maîtresses que nous avons exprimées ici même à ce sujet. Elles ont simplement besoin d'être approfondies, creusées, étudiées en détail et mises au point.

Parfois d'un mal découle un bien.

Si les troubles de Palestine et le sang qui a été versé peuvent amener cette convention à quatre, Français, Anglais, Arabes et Sionistes, qui résoudrait à la fois le problème arabe et le problème sioniste, tout en comblant le vide du Moyen Orient, un premier pas serait fait vers l'établissement d'une paix solide dans le Proche Orient, porte de la Grande Asie.

KADMI-COHEN.

LE MARIAGE DE SÉVÉRIANO

Sévériano était gai. L'automne merveilleux inondait de douceur la grande pampa. Le soleil, apaisé, versait ses rayons comme des caresses. Finis pour un temps les midis brûlants, les mouches odieuses, bleues sur les viandes rouges, les moustiques harcelants!... Les jours seraient sans sueur, les nuits sans musique d'insectes-suceurs de sang. Le quart de vache, reçu chaque Dimanche, passerait la semaine au croc sans qu'il fût nécessaire de le saler.

Sévériano était heureux. Il riait : « Japa!... Hip!... Jujuju!... »

Le cheval gris, à naseaux noirs, s'irritait de la cahotante charrette qui grinçait derrière lui, et du brancard attaché de côté qui lui râpait le flanc.

Quelle fantaisie bizarre avait donc eue le maître? Et, à quoi bon cette malle de fer blanc, cloutée de pastilles turquoises, qui chantait comme une cloche, à chaque tour de roue?

Sévériano levait les coudes très haut, et battait l'air comme l'urubus prenant son vol. Sa main, brandissant le rebenque de cuir, cinglait le cheval gris. Les talons de ses bottes tambourinaient le ventre de l'animal, qui galopait d'une allure désordonnée.

« Japa!... Japa!... » clamaient les grosses lèvres du cavalier. Ses joues noires se gonflaient. La peau de son crâne se plissait joyeusement, animant d'une vie burlesque ses cheveux crépus, tortillés en petits grains de café grillé.

Pouvait-on ne pas être heureux par un jour pareil? Tout était joie de vivre... Les alouettes menues pépiaient, trottinant à la poursuite des minuscules sauterelles vertes. Un aigle planait si haut que l'œil de Séveriano papillotait de vouloir le fixer. Plus bas, deux milans décrivaient des orbes de plus en plus vastes et lents.

Une aigrette passa dans l'azur éblouissant. Et, sur le bord d'une flaque d'eau d'un bleu obscur, un taureau paisiblement léchait l'épaule d'un cheval.

« Japa!... Hip!... Jujuju!... ». Le cœur du nègre était en fête... Voici le rancho, perché sur la colline comme un nid de condor. Alentour, les primulacées lui feutrent un tapis gigantesque, un tapis qui s'éploie, descend les pentes. Au souffle léger qui effleure le sol, les myriades de corolles palpitent. Sévériano, qui a vu l'an passé le carnaval de Minas, rit en songeant que des tonnes de confetti semblent avoir été jetées sur la prairie.

Ayant laissé dans l'enclos la charrette cahotante et la malle cloutée de pastilles turquoises, le cavalier repartit au galop. La joie habitait en lui; mais il courait à une félicité bien plus grande.

Au bout d'une heure, le cheval gris, tout suant, hennit et secoua sa crinière. De pauvres ranchos bossus, lépreux, à demi-effondrés, s'éparpillaient au bord du Sauce. Près du plus misérable, Sévériano s'arrêta :

— Ave Maria!... Ramona, es-tu là?

— Comme te voilà beau! répondit une voix dolente.

Le noir sourit d'aise Il s'était regardé le matin, dans son petit miroir à cadre verni, et s'était trouvé tel en effet. Ses épaules robustes avaient peine à se loger dans sa veste kaki. Ses pectoraux saillaient sous le maillot de jersey. Le cuir rouge de ses bottes brillait d'un laborieux cirage.

« Ramona, fit-il radieux, je viens te parler sérieusement. » Il rit d'un air victorieux. Debout, près de la jeune mulâtresse, il la dépassait de toute la tête. Un

colosse de bronze à côté d'une fluette terre cuite, sortie d'un four antique d'Egypte ou de Carthage.

Il reprit avec ivresse :

— J'ai décidé de me marier... Le patron estanciero m'a fait « puestero ». Tu comprends : j'ai un rancho,... et la nuit j'y bâille de soucis loin de toi... On m'a dit que d'autres t'aimaient aussi... Est-ce vrai?

— Peut-être que oui, dit négligemment la jolie fille.

Sévériano se gratta l'épiderme, entre les grains de café grillé de sa toison crépue.

— Qu'ils te désirent;... tant pis pour eux, si je te plais! Veux-tu m'épouser, Ramona?... Tu sais, je t'ai acheté une malle superbe... Et pleine de surprises;... et, acheva-t-il très vite, mon frère Benito me donne son garçon qui sera ton peoncito. Tu lui commanderas les travaux pénibles, et tes amies te jalouseront.

S'approchant, il murmura :

— Il n'y a pas de « macho » comme moi à vingt lieues, pour te rendre heureuse.

La mulâtresse rusée fit une moue indécise :

— Je ne dis pas : non.

De ses ongles au cerne violet, le noir se gratta de nouveau le crâne :

— On m'a dit...

— Quoi?

— Non, je ne te ferai pas l'affront de te répéter ces laides choses... Ecoute, Ramona, je veux te mener devant l'Alcalde,... et tu porteras une robe de señora, avec du tulle et des fleurs d'oranger... Mais, tu dois le mériter... Tu feras taire les méchants, en passant chez moi huit jours. Ainsi tu prouveras à tous que tu n'as pas d'autre amour que le mien.

La mulâtresse écoutait sans surprise. Elle était coquette et pétrie de paresse... On disait que le grand noir avait des piastres, bien à lui, dans le coffre-fort du patron... Elle attendit des précisions.

Il pensait, se jugeant très malin : « Je la prends à l'essai. De toute façon je gagne... Si, la semaine passée, elle s'en va, j'aurai eu des nuits de grande liesse... Si je la garde, c'est que je l'aurai trouvée digne d'être ma femme. »

De son côté, Ramona réfléchissait. Jamais aucun amoureux ne lui avait fait semblable proposition. Elle était lasse de vivre ses jours accroupie au bord du Sauce, la tête brûlée de soleil, les mains écorchées de laver le linge dur des peones qui la payaient en misérables « veintenes »... Elle eût évidemment préféré un homme au teint blanc, un étranger... Elle demanda :

— Et après?

— Si tu m'accompagnes, dans huit jours j'irai payer chez l'Alcalde. Puis je te ramènerai ici. Nous aurons une belle noce avec bal, et tu reviendras avec moi pour être la señora de mon rancho.

La vieille mère consultée n'ayant pas fait d'opposition, la mulâtresse partit, svelte et souple, sur son cheval isabelle. La pampa rayonnait sous le soleil de midi. Seuls, les vanneaux troublaient de leurs piaillements l'impressionnant silence... « Térou, térou, térou... » Ils s'envolaient d'un jet brusque, et, tranquilles sur les intentions pacifiques des cavaliers, se reposaient un peu plus loin, chasseurs hâtifs et implacables des insectes. Un coup de bec qui chavire le corps et dresse la queue vers le ciel; un cri strident « térou, térou ». De nouveau, le bec effilé bascule, s'enfonce entre les racines des herbes. Les vermisseaux gobés vont rejoindre leurs semblables dans le jabot qui se gonfle... « Térou, térou... térou! » Il fait bon vivre aux collines d'Uruguay!

Sévériano avait hâte d'arriver. Une ivresse montait en lui. Il était fier de sa supériorité sur ses rivaux moins habiles. Quand, face au rancho, il prit entre ses bras sa conquête, pour l'enlever de la selle, il l'étreignit, à demi-fou de félicité.

— Ah! s'exclama-t-il, tu pourras jeter de la terre à toutes les femmes de mes amis. Aucune n'est belle comme toi!

Elle sourit, et d'une ondulation voluptueuse, franchit la porte.

— Regarde, dit-il.

Il ouvrit la malle cloutée de pastilles turquoises. La mulâtresse se pencha, glissant un œil de satisfaction joyeuse sur les lingeries parées de dentelles et de rubans cerise.

— C'est pour toi, Ramona.

Elle voulut voir la seconde pièce. Le lit de fer était rouillé. « Je le lui ferai peindre de rose vif », pensa-t-elle.

Tous deux sortirent pour aller vers la cuisine. Sur quelques briques posées au sol, des braises flambaient. L'eau bavait à gros bruit de la bouilloire.

— Buen dia!... Faut-il préparer le maté? demanda le gamin debout et attendant.

Ramona aurait un peoncito. Elle sourit de vanité, et levant l'index, tapota à petits coups la boule de verre améthyste, qui tinta au bout de sa chaînette.

Sévériano regarda l'oreille fine et le joli lobe bombé où s'accrochait le bijou, et il eut envie d'y mettre les dents.

— J'ai planté des fleurs pour toi, fit-il.

L'âcre parfum des chrysanthèmes luttait contre la senteur de la rue aux feuilles charnues et fétides.

Le grand noir sentait sa poitrine haleter comme une forge. Il pensait : « Certes, je la garderai ». Et il fit remarquer que le rancho était neuf. Les mottes de terre superposées formaient un mur épais, étanche, qui résisterait aux tempêtes. La demeure était basse, mais on n'avait pas épargné le gynérion pour le toit. Les pluies glacées y glisseraient sans le transpercer...

Dans le logis piteux de Ramona, il y avait des en-

tonnoirs où s'engouffrait le pampero, où les eaux du ciel se bousculaient en trombe, dégringolant en avalanche dans les pièces sordides. C'est parce que la mulâtresse songeait à cela que, d'un glissement félin, elle s'approcha de Sévériano. Ses lèvres humides s'entr'ouvrirent sur ses dents luisantes. Tendrement, elle toucha, de son front aux cheveux mousseux, l'épaule de l'homme.

Et le colosse emporta sa proie, si frêle et légère à ses bras de bronze.



Le huitième jour, une joyeuse cavalcade trottait sur la piste menant à la demeure de l'Alcade. Au milieu des vaporeuses blancheurs du tulle et de la mousseline, Ramona, belle et savoureuse comme un fruit d'ambre, conduisait le tilbury, qu'escortait la noce nombreuse. La mère de la mariée était assise à ses côtés.

Sévériano, superbe avec son large feutre, étrennait des éperons d'argent, et son cheval gris, aux naseaux noirs, en était tout nerveux. Triomphant, il paradait, riait. Les peones, camarades de travail à l'estancia, le complimentaient de sa conquête.

— Je lui ai fait venir de la ville une couronne de fleurs d'oranger, répondit-il... Elle le mérite... Les gens qui ont mal parlé d'elle sont des menteurs et des jaloux.

Les compagnons se laissèrent devancer, pour le moquer...

Quelques-uns connaissaient les mûres noires des petits seins de Ramona.

LISE DE MAUREILHAC

POÈMES

—

RONDEAU

Un petit village a fleuri
Contre le roc qui s'illumine,
Au creux étroit de la colline,
Au-dessus du val assombri.

Tel un laurier-rose, à l'abri
Dans le bleu verger qui s'incline,
Un petit village a fleuri
Sous les doigts de l'heure opaline.

Et le paysage a souri.
Mais, déjà la lueur décline,
La brume tend sa mousseline...
Bouquet des soirs, trop tôt flétri,
Un petit village a fleuri.

—

BOHEMIENNE

Quand elle descendit au fond de la venelle
Où repose le puits entre deux cyprès bleus,
L'heure qui sent l'œillet tiédissait la margelle
Où des rais de soleil semblaient jouer entre eux.

L'amphore sur son front, dans la molle poussière,
Sans hâte et sans lenteur, elle venait pieds nus...
Brune enfant, de quel mot fixer ta grâce fière
Et la flamme qui couve en tes yeux ingénus?...

Tu passas, magnifique en ton châle écarlate,
Haillon royal!... et tout s'embellit à l'entour.
Entre des murs lépreux, parfois, la joie éclate
D'une fleur de cactus épanouie au jour.

—

LA VIEILLE AUX PANIERS

Par votre teint de bronze et votre châle ailé,
Près de vos herbes, sur ces dalles,
Vieille au fruste profil, de pénombre voilé,
Vous êtes la sœur des cigales.

Un destin vous unit, car vous vivez de peu.
Tandis que s'effeuille l'aurore,
Ensemble vous errez sur quelque versant bleu
Dans la lumière qui se dore.

Vous recherchez le thym qui s'agrippe au sol dur,
La sarriette ménagère,
Cette lavande frêle et dont un souffle pur
Dégagera l'âme légère.

Et vous les rapportez par de poudreux chemins
Dans la rue où vague la foule.
L'odeur de votre terre est au creux de vos mains,
O vendeuse de farigoule!

Et quand l'heure de feu, glissant le long du mur,
Vous tient, sous l'arcade, immobile,
Tout le parfum que la colline offre à l'azur
De vos paniers fuit par la ville.

—

NOEL MALOUIN

Le cortège noctambule
Entre les vieilles maisons,
Tout en glissant déambule...
En avant! jeunes garçons!

Ces betteraves creusées
Où la chandelle s'ébat,
Sur vos perches enfoncées,
Ont un fantastique éclat.

Par les marches qui rougeoient
De la rue « aux grands degrés »,
Descendez!... Des chiens aboient
A ces lueurs attirés.

Allez!... le porc frais croustille
Là-bas, au coin des remparts,
Sur la braise qui pétille.
Il faut en prendre vos parts.

Chantez le meunier qu'un ange
Eveille et laisse étonné
Sur cette nouvelle étrange :
« Philandre, un dieu vous est né »...

Le bourgeois dans sa demeure
Attend, loin de tout ce bruit,
Que l'on carillonne l'heure
De la messe de minuit.

Ecoutez!... la brume couvre
Un peu les cloches ce soir
Et la cathédrale s'ouvre
Flamboyante dans le noir.

—

LES HEURTOIRS

Là-bas, là-bas, le facteur passe...
Les heurtoirs lourds
Retombent emplissant l'espace
De leurs coups sourds.

C'est à chaque porte cochère
Le même appel
Qui réveille un logis sévère
Et solennel.

Sous les remparts, la rue écoute,
Et dans la nuit
Se prolonge de voûte en voûte
Le son qui fuit...

Serpents de fer, anneaux de cuivre,
Combien d'espoirs
Vibrent avec vous que vont suivre
Les soucis noirs!

Pour l'inconnu qui les mains pleines,
A pas pressés,
Sème la joie avec la peine,
Retentissez!

Et quand vous troublez le silence
Aérien,
Plaignons le cœur en somnolence
Qui n'attend rien!

ANNE HARDOÜIN

MUSSOLINI
DISCIPLE DE NIETZSCHE

—

M[me] Elisabeth Förster-Nietzsche a déclaré naguère que M. Mussolini est le Surhomme lui-même annoncé par son frère; ce dernier, s'il vivait encore, serait éperdu d'admiration devant le dictateur romain, à qui, parmi les grands génies de l'humanité, nul ne peut être comparé. Cette opinion paraît avoir été accueillie avec un aimable scepticisme par l'opinion, en Allemagne et ailleurs. La *Frankfurter Zeitung* est même d'avis que M[me] Förster « fait parler l'ombre de son frère comme ces concierges spirites qui, dans les ténèbres de leur loge, évoquent d'une voix sépulcrale l'esprit de Napoléon ».

Pourtant on n'ignore pas la très forte impression que produisirent sur M. Mussolini les œuvres de Nietzsche. En effet, dans une interview accordée en 1924 au D[r] Oscar Lévy et publiée dans le *New York Times,* il en fit franchement l'aveu (1).

D'autre part, syndicaliste révolutionnaire en son temps, il reconnaît aussi avoir tiré grand profit des écrits de Georges Sorel.

Dans quelle mesure ces deux théoriciens l'aidèrent-ils à constituer sa doctrine? C'est ce que je voudrais rechercher, en faisant noter toutefois que la doctrine fasciste n'est point née, parfaite et inflexible, comme Minerve naquit de Jupiter. C'est une doctrine *a posteriori*. Les faits ont précédé; elle a suivi et a pris forme peu à peu, par modifications et adaptations successives. C'est donc

(1) Voir le résumé de cette interview dans le *Mercure de France*, n° 633, 1[er] novembre 1924, p. 840, et la lettre de M. Charles Dumas dans le *Mercure* du 1[er] décembre 1924, p. 554.

une comparaison entre l'aspect général du fascisme à l'heure présente et quelques idées de Nietzsche et de Sorel qui nous montrera leurs points de contact et leurs divergences.

§

Quelle nouveauté essentielle M. Mussolini dit-il avoir apportée? Une conception sociale qui renverse les rapports normalement admis, depuis la fin du XVIII[e] siècle, entre l'Etat et l'individu. Il supprime les droits du citoyen, à qui ne restent que des devoirs. Tous les droits appartiennent à l'Etat, restreint au sens de gouvernement, qui les exerce sans contrôle dans l'intérêt de la nation et de l'oligarchie dominante. Ainsi, la démocratie condamnée est remplacée par une aristocratie qui tient son pouvoir d'elle-même ou du chef et non du peuple, souverain déchu. L'idée de liberté, de suffrage universel, de sélection du petit nombre par le grand nombre, tout cela est écarté. Le plus fort, le plus habile, le plus audacieux, c'est-à-dire le plus compétent, occupe la place qui lui convient par auto-élection ou par une désignation venant d'en haut et non plus d'en bas. Les cadres sociaux, devenus de fer et de pierre, enferment dans des compartiments inextensibles l'activité des sujets qui ne comptent plus individuellement, mais seulement corporativement. Une dure hiérarchie, fondée sur l'obéissance passive, sur une discipline toute militaire, sur une inquisition policière poussée à l'extrême, retient à leur place les individus. Ils ne représentent plus que leur numéro d'immatriculation dans les syndicats, selon les fonctions ou le métier qu'ils exercent. L'esprit critique, solvant du ciment social et des obligations collectives, ne saurait trouver place dans cette organisation, et l'activité spéculative, la production esthétique, la lecture elle-même ne sont plus autorisées à divaguer, mais s'orientent selon un but unique, la grandeur ou l'amplification de l'Etat.

La morale générale, enfin, doit n'avoir qu'un caractère utilitaire : est bon ce qui est favorable à l'Etat, posé comme valeur absolue et incontestable, comme entité mythique et féroce, armé de tous les glaives de la force brute et de la justice organisée; sont répréhensibles, mauvais, punissables, tout acte, tout désir, toute pensée non conformes à la doctrine du gouvernement, quelles que soient les variations qu'elle puisse subir.

Cette thèse, depuis sept ans M. Mussolini l'a exprimée, sous formes d'axiomes simplistes, dans de nombreux discours et il a réussi à la réaliser par des lois, des sanctions et une organisation adéquates au but poursuivi. La publicité donnée à ces idées et à ces mesures, en dehors des frontières italiennes, me dispense de recourir aux citations directes. Qu'on le veuille ou non, amis et adversaires ont désormais dans les oreilles et dans l'esprit les principes du fascisme.

Naturellement, avant de penser à réformer le monde tout entier, à supposer qu'il se le propose, ce qui est douteux, M. Mussolini travaille à des fins proprement nationales. Il voit dans sa méthode le seul moyen de restituer à l'Italie la force qu'elle a perdue au cours des siècles et qui lui permettra de conquérir et de dominer dans cette lutte des nations pour la vie et la richesse. Le culte de l'humanité est pour lui une nuisible chimère; le pacifisme, un mensonge qui ne sert qu'à masquer les injustices internationales dont profitent les empires déjà constitués; la guerre est une loi qu'on ne peut abroger. Quant à lui, maître absolu de son pays, il se considère comme l'animateur des énergies, l'excitateur et le régulateur des forces populaires, ardentes, débordantes.

§

Une page de *Par delà le bien et le mal* est particulièrement représentative du programme fasciste.

Supposé, dit un vieux patriote, *qu'un homme d'Etat mette son peuple dans la situation de faire dorénavant de la grande*

politique, ce à quoi il est, de nature, mal doué et mal préparé; *qu'il aiguillonne les passions et les convoitises latentes de son peuple; qu'il lui fasse un reproche de sa timidité d'hier et de son plaisir à rester spectateur, un crime de son exotisme et de son goût secret de l'infini; qu'il déprécie devant lui ses penchants les plus intimes, qu'il lui retourne sa conscience, qu'il rende son esprit étroit, son goût national*... un tel homme serait grand? — Indubitablement, lui répond un autre vieux patriote; autrement, il n'aurait pas pu faire ce qu'il a fait! C'était peut-être fou de vouloir cela, mais peut-être que tout ce qui est grand a commencé par être fou.

Ces phrases écrites pour l'Allemagne bismarckienne sont typiquement mussoliniennes. Voilà exactement défini, sans la moindre erreur, avec une surprenante précision, le rôle que M. Mussolini a entrepris de jouer sur la scène de son pays, et sur celle, plus vaste, du monde. Voilà même les mots qui servent à formuler sa doctrine.

D'où vient cette volonté si spécialement orientée? D'une impitoyable critique de la société démocratique. Pour Nietzsche, celle-ci peut se résumer en une courte phrase : « l'impératif de la terreur du troupeau ». Comment le troupeau, non pensant, pourrait-il élaborer une morale forte, permettre la naissance et l'épanouissement des grandes personnalités « à qui le temps appartient », favoriser le développement d'une classe dirigeante effectivement capable de diriger, c'est-à-dire douée de volonté? « Je n'ai pas la superstition du nombre », a dit, lui aussi, ironiquement M. Mussolini. Le disciple témoigne même hostilité que le maître pour la morale démocratique, morale sentimentale du troupeau, hostile à tout droit particulier, à la justice répressive, à la souffrance et qui aboutit à l'amollissement. Il reprend les invectives méprisantes du maître contre la Révolution française, cette « farce infâme et sanglante », et contre Rousseau, cette « canaille ». Il y revient sans cesse, et toute la presse italienne le suit, non pas pour combattre les actes de force de cette révolution, mais pour essayer de détruire l'édifice spirituel bâti par la

philosophie du XVIIIe siècle. L'aspiration à la liberté, dit Nietzsche, et toutes les subtilités du sentiment qui s'y rattachent, appartiennent à la morale des esclaves. Et M. Mussolini a déclaré, avant de le faire, qu'« il foulerait aux pieds le cadavre sanglant de la liberté ».

Nietzsche, dont beaucoup de prévisions se sont avérées avec une rare exactitude, estimait que les conditions nouvelles qui s'élaboraient au moment où il écrivait, conduiraient au nivellement et à l'abaissement de l'homme, bête de troupeau, habile, laborieux, utile et utilisable de façon multiple, et qu'elles étaient — et sont — au plus haut degré « *aptes à produire des êtres d'exception de la qualité la plus dangereuse et la plus attrayante* ». L'histoire de ces dernières années et les aspirations de certains partis dans la plupart des pays montrent la précision du diagnostic.

La démocratisation est une involontaire préparation à faire naître des tyrans, dans tous les sens, même le plus intellectuel. Quant à l'esprit général des Européens de l'avenir, il sera probablement celui de ces ouvriers bavards, pauvres de volonté et très adroits *qui ont besoin du maître et du chef comme du pain quotidien*. La démocratisation de l'Europe aboutira à la création d'un type préparé à l'esclavage au sens le plus subtil.

De pareilles phrases ont, il est certain, retenu l'attention de Benito Mussolini, même au temps où il n'était que l'un des leaders du parti socialiste italien. Si on lui demande présentement ce qu'il a voulu avant tout donner aux Italiens, il répond : « *Une conscience nationale et une discipline.* » Récemment, quelques publicistes, gênés, semble-t-il, par l'abus des louanges que la presse se croit en devoir d'adresser en toute occasion au gouvernement, émirent timidement l'idée que, à bien considérer, le régime fasciste n'est pas incompatible avec la discussion et la critique, à condition que l'une et l'autre s'inspirent du désir de rendre le régime lui-même plus parfait. Le *Popolo d'Italia*, dans une note tranchante, répondit

que le peuple a plutôt besoin d'un « Moniteur » que de vaines discussions de journaux, car il ne saurait se guider seul. On le doit donc traiter comme un enfant en tutelle stricte, la tutelle d'une maison de correction. Nietzsche n'aurait pas mieux dit, ni avec plus de mépris, ce qu'il pensait. Du reste, les reins, comme les cerveaux, doivent appartenir au maître. Ordre est donné de procréer, et les agglomérations où les naissances diminuent, comme Milan ou Turin, sont dénoncées publiquement comme défaitistes ou tout au moins comme atteintes d'insuffisance civique. La domination doit être totale, « totalitaire », comme on dit dans la péninsule, à peine de n'être qu'une fiction et l'ombre d'une ombre.

Qu'est-ce donc que la morale, sociale et individuelle, proclamée et appliquée par le fascisme? Exactement, point pour point, la morale des maîtres posée par Nietzsche. Là encore, il y a parfaite identité entre le penseur, le dictateur et les hérauts de son parti, qui rédigent la glose.

En voici les aspects essentiels.

Au *libéralisme* elle oppose comme Nietzsche que la vie est appropriation, agression, assujétissement de ce qui est étranger ou plus faible, oppression, dureté, imposition de ses propres forces, incorporation ou tout au moins exploitation.

Au *pacifisme*, elle oppose que le corps social, dans un Etat aristocratique, doit être la volonté de puissance incarnée. « Cet Etat peut grandir, s'étendre, attirer à lui, arriver à la prépondérance, non par un motif moral ou immoral, mais parce qu'il vit. » « C'est maintenant seulement, dit M. Mussolini après Nietzsche, que nous sommes au temps des constructions cyclopéennes. » « Nous sommes dans l'âge classique de la guerre. Il convient de vivre dangereusement », dit le Duce. Et les plus hardis des impérialistes italiens n'ont fait, en des milliers d'articles et de discours délayant la formule de leur chef,

que paraphraser en même temps, sans le savoir, ce passage de *Humain, trop humain* :

Nous ne trouvons pas désirable que le règne de la concorde soit fondé sur la terre, *nous prenons plaisir à tous ceux qui, comme nous, ont le goût du danger, de la guerre et des aventures, nous nous comptons nous-mêmes parmi les conquérants.*

Ou cet autre aphorisme, qui pourrait servir de devise au dictateur :

Qu'est-ce qui est bon? Tout ce qui exalte en l'homme le sentiment de puissance, la volonté de puissance, la puissance elle-même.

A la *morale* traditionnelle, elle objecte que l'homme noble — c'est-à-dire celui qui possède non seulement la force physique, mais aussi et surtout la force psychique — donc à plus forte raison le Chef — « a le droit de déterminer la valeur. Il n'a pas besoin de ratification. Il décide que ce qui lui est dommageable est dommageable en soi; il sait que si les choses sont mises en honneur, c'est lui qui leur prête cet honneur; il est créateur de valeurs ». La morale des maîtres dit qu'on n'a de devoirs qu'envers ses égaux (mais le Chef n'a pas d'égaux). A l'égard des autres, on agit par delà le bien et le mal. Cela implique la capacité « *d'user* de longue reconnaissance et *de vengeance infinie,* la *subtilité dans les représailles,* une *certaine nécessité d'avoir des ennemis comme dérivatif à l'ennui, à l'envie, à la combativité, à l'insolence des dominateurs* ».

Il s'ensuit que toute morale aristocratique — et partant la morale fasciste — est *intolérante.* Cette intolérance, exaltée comme un devoir civique (il suffit de lire les journaux italiens), s'exerce, dit Nietzsche, dans l'éducation de la jeunesse (celle-ci, en Italie, est enrégimentée et entraînée à penser selon la règle dès l'âge le plus tendre, jusqu'au moment où les adolescents sont versés automatiquement dans le parti); dans les mœurs matri-

moniales (le divorce n'existe pas et le nouveau code pénal frappe l'adultère de 3 ans de prison) ; dans les lois pénales (la peine de mort a été rétablie et toutes les sanctions ont été aggravées : en matière politique, la répression est confiée à un tribunal extraordinaire). Et cette morale range l'intolérance au nombre des vertus sous le nom d' « équité ».

Malheur, écrit l'*Impero,* malheur à qui s'obstine à nier la réalité. La réalité l'écrase. Et aujourd'hui, la réalité italienne peut écraser n'importe quel négateur. C'est une réalité formidable, car elle est faite de l'ardeur et de l'exubérance *d'un peuple privilégié* que tient dans son poing un jeune condottière à qui la jeunesse laisse ouvertes devant lui toutes les possibilités.

Le calme des esprits est donc un mal. Il faut, autant qu'on le peut, entretenir l'excitation des passions pour les orienter, le moment venu, sans discussion, vers un acte de politique intérieure ou extérieure. Les incitations à la foi critique et à l'obéissance aveugle lancées par tous ceux qui commandent, tout en haut ou en sous-ordre, les revues, les parades, les manœuvres, les allocutions aux enfants, enfin les discours du dictateur à la foule, si farouchement ponctués par elle de cris et d'imprécations, témoignent de l'incessant travail accompli pour maintenir les militants dans cet état de « *passione* », de fièvre, d'attente d'événements grandioses ou d'étonnant grossissement de minces réalités quotidiennes, dont Nietzsche a si bien vu la nécessité.

Les grands conquérants ont toujours tenu le langage pathétique de la vertu. Ils avaient toujours autour d'eux des masses qui se trouvaient en état d'exaltation et ne voulaient entendre que des discours exaltés.

Car « toute révolution ressuscite les énergies les plus sauvages ».

L'idée mussolinienne du Chef est elle aussi d'essence nietzschéenne :

C'est affaire d'une volonté humaine de préparer les grandes tentatives et les essais généreux de discipline et d'éducation, pour mettre fin à cette abominable domination de l'absurde et du hasard qu'on a appelée jusqu'à présent l'histoire.

Voilà la tâche du Chef définie dans l'*Histoire naturelle de la morale,* et que l'on retrouve à chaque ligne, à chaque phrase, dans la prédication fasciste. Le Chef est là pour « tirer quelque chose de l'homme en suscitant une réunion et un accroissement favorable des *forces* et des *devoirs* ». Et il se pourrait même que Benito Mussolini ait incorporé à la formule du dictateur celle du philosophe de l'avenir, « dont la recherche de la connaissance est création, la création législation, la volonté de vérité vérité de puissance et qui porte le couteau vivisecteur à la gorge des vertus de l'époque ». Ce rôle-là aussi, on le lui attribue.

Mais qui dit hiérarchie, dit division profonde entre les individus. Le progrès, entendu au sens démocratique, soutient M. Mussolini après Nietzsche, n'est qu'une idée fausse, puisqu'il tend à l'égalité des droits, à la parité de valeur des personnes, à la suppression des différences de classe. Il faut, au contraire, établir des distances, creuser des gouffres entre les fonctions et partant entre les hommes. Les nations n'aspirent point au progrès, mais à la domination; et s'il est vrai que l'apparition des dominateurs qui réussissent est chose rare, il y a cependant des races tout entières, *privilégiées,* des peuples ou des tribus qui, dans des circonstances particulières, bénéficient de pareils coups heureux. M. Mussolini prêche précisément le dogme de la *prédestination de la race italienne.*

Il a également adopté l'opinion de Nietzsche qui veut que toute élévation du type homme soit uniquement l'œuvre d'une société aristocratique qui a foi en une longue succession dans la hiérarchie, en une accentuation des différences de valeur d'homme à homme. Ses affirmations au sujet de la classe dirigeante ne sont que l'illustration de cette idée.

Quel est donc alors l'idéal de la race? C'est, selon Nietzsche, « un type qui présente peu de traits, mais des traits fort prononcés, *une espèce d'homme sévère, guerrière, sagement muette, fermée, renfermée* », précisément le modèle proposé par M. Mussolini aux Italiens. Travailler sans bruit, ne point parler, recevoir toute chose comme par un décret de la Providence-Etat détenant la toute puissance, ne point juger ses supérieurs, obéir, faire des enfants en aussi grand nombre que possible, renoncer à toute initiative en considérant comme un don des dieux de n'être qu'un instrument aux mains de ceux qui ont le pouvoir, voilà ce que conseille, ordonne, exige, l'Etat aristocratique.

« Savoir se taire, être dur, et s'enorgueillir de ne pas avoir été fait pour la pitié », telles sont les maximes du « silentiaire » fasciste. Ce peuple italien, remuant, agité, flottant, porté vers la négation et le doute, aura, dit M. Mussolini, changé de visage dans vingt ans. Se modelant sur l'élite qui le dirige, il prendra une expression tendue, cruelle même; déjà ne la voit-on pas marquée sur la face de dizaines de milliers d'individus? Pour y arriver plus vite, la culture, supérieure ou non, subissant l'influence de la politique, sera sciemment l' « approfondissement de la cruauté ».

De la sorte, sera vaincu le scepticisme, qui paralyse les gouvernements démocratiques. Cette paralysie, dit encore Nietzsche, sévit avec d'autant plus de force que la civilisation est depuis plus longtemps acclimatée; elle tend à disparaître dans la mesure où « le barbare » (2) réussit à maintenir ou à revendiquer ses droits sous les vêtements lâches de la civilisation occidentale. C'est en conséquence dans la France contemporaine que la volonté est le plus malade. Cette idée, aussi, M. Mussolini se l'est appropriée. Elle l'a poussé à faire du fascisme une

(2) C'est-à-dire l'homme plus complet et par conséquent la « bête » plus complète, d'où l'éloge de la bête.

grande entreprise de démolition, destinée à jeter bas la société construite par la Révolution de 1789; elle explique l'obstination avec laquelle il dénonce les méfaits de la démocratie et prend inlassablement la France comme terme de comparaison, pour rehausser d'autant plus l'Italie.

Ce n'est pas, d'ailleurs, la première fois que la pensée italienne coïncide avec la doctrine de Nietzsche. Le plus grand écrivain de la fin du XIXe siècle et des quinze premières années du XXe, Gabriel d'Annunzio, adopta également, mais sans sortir de la morale individuelle, les formules de Nietzsche. Peut-on nier qu'il ait préparé l'avènement de la doctrine politique et sociale, beaucoup plus vaste, que le fascisme a instaurée?

On objectera peut-être, avec raison, que les fascistes qui participaient aux expéditions punitives se souciaient peu de chercher une justification à leurs actes chez Nietzsche ou même chez d'Annunzio. Mais l'ambiance de la bourgeoisie cultivée était préparée pour accueillir la formule du peuple-élu et du maître-privilégié, auxquels tout est licite par la grâce de la volonté de puissance. Du reste, les chants de guerre de d'Annunzio, qui commencent avec ses *Odes navales*, tout en suivant la tradition littéraire du nationalisme italien et en célébrant la gloire de l'aventure héroïque transposaient Nietzsche annonçant la « nouvelle ère guerrière », car « le temps de la petite politique est passé; déjà le siècle qui vient — le nôtre — fait prévoir la lutte pour la souveraineté du monde, et l'irrésistible poussée vers la grande politique ».

Cette « grande politique » que poursuit le dictateur italien est indiscutablement liée à la révolution nietzschéenne, exposée dans *Humain, trop humain* et dans *Par delà le bien et le mal*.

Au risque de contrister quelques personnes pour qui la doctrine du nationalisme intégral ne peut jaillir que des profondeurs du sol et des traditions, il est donc

incontestable qu'une bonne part des idées de M. Mussolini appartient à Nietzsche. Ces mêmes personnes pourraient, à vrai dire, soutenir que sans la Renaissance italienne Nietzsche n'aurait point écrit ce qu'il a écrit; qu'il n'a fait qu'abstraire de l'histoire les lignes schématiques du type qu'il a tracé et qu'à travers ce type c'est encore l'Italie que l'Italie retrouve. A quoi on peut répondre que, sans Nietzsche, c'est-à-dire sans le modèle offert par lui, elle ne se serait sans doute pas retrouvée si tôt, ni de la même façon.

§

Quand on examine l'action possible de Sorel sur M. Mussolini, on arrive à des conclusions bien différentes. Relisons, si vous le voulez, les *Réflexions sur la violence*, un livre que le maître actuel de l'Italie n'a point manqué de méditer. Il a beau déclarer : « Je suis un vieux syndicaliste », il ne s'ensuit pas nécessairement qu'on doive le considérer comme un disciple de Sorel; il tend plutôt, ce disant, à faire mieux passer les étrangetés du système corporatif fasciste.

Tout l'effort corporatif, écrivait Sorel, *tend à créer des hommes libres;* mais les gouvernements démocratiques se donnent pour mission de *réaliser l'unité morale, c'est-à-dire la discipline automatique des producteurs.*

Or, M. Mussolini, tout en retenant l'expression, qui est maintenant insérée dans le vocabulaire fasciste, fait précisément ce que Sorel condamne comme politique démocratique.

Le dictateur italien flétrit lui aussi, il est vrai, les politiciens; mais Sorel leur reproche d'être partisans d'une *centralisation des syndicats*, de parler trop souvent de *discipline* et il ajoute :

Le prolétariat est leur armée, qu'ils aiment de l'amour qu'un administrateur colonial peut avoir pour les bandes qui lui permettent de soumettre beaucoup de nègres à ses ca-

prices; ils entretiennent l'ardeur de leurs hommes comme on a toujours entretenu l'ardeur des troupes de mercenaires par des exhortations au prochain pillage, par des appels à la haine... Le prolétariat est pour eux de la chair à canon.

Il conclut :

La révolution sociale (dirigée par les socialistes politiciens) aboutirait à une *merveilleuse servitude.*

Cette servitude s'aggrave encore sous l'effet d'une autre cause, la croyance à « la force magique de l'Etat ».

Nous n'avons plus autant que nos pères, dit-il, la superstition du Dieu-Etat, auquel ils sacrifièrent tant de victimes. La férocité des conventionnels s'explique facilement par l'influence des conceptions que le Tiers Etat avait puisées dans les pratiques détestables de l'Ancien Régime.

Or, le fascisme a précisément divinisé l'Etat (« *on doit l'adorer à genoux* », a dit dans un discours le sous-secrétaire pour l'Intérieur), l'Etat à qui toutes les formes de liberté individuelle ont été sacrifiées.

Il y a bien chez Sorel, comme chez Nietzsche, le dégoût de la démocratie bourgeoise et de l'humanitarisme. Il dénonce l'horreur du « marais démocratique », car il estime que la démocratie est la grande tueuse d'énergies. M. Mussolini, qui professe cette même croyance, a pu retenir cette phrase :

Non seulement la violence prolétarienne peut assurer la révolution future, mais encore elle semble être le seul moyen dont disposent les nations européennes, abruties par l'humanitarisme, pour retrouver leur ancienne énergie.

Il a pu aussi admettre que la politique sociale des démocraties était « fondée sur la lâcheté bourgeoise qui consiste à toujours céder devant la menace des violences », ce qui l'encouragea à persévérer dans la tactique qui le mena à la victoire. Il a pu souscrire à cette affirmation, devenue un axiome fasciste, jusqu'à l'effusion du sang et au delà :

Je crois très utile de rosser les orateurs de la démocratie et les représentants du gouvernement.

Enfin Sorel a pu, comme Nietzsche, lui indiquer la force des idées motrices, « mythes dans lesquels se retrouvent les tendances les plus fortes d'un peuple, d'un parti ou d'une classe, tendances qui viennent se présenter à l'esprit avec l'insistance d'instincts et donnent un aspect de pleine réalité à des espoirs d'action prochaine ». Le fascisme a été, évidemment, une de ces idées motrices.

C'est tout, semble-t-il, et ce n'est pas grand'chose. Nietzsche reste donc le grand inspirateur de M. Mussolini.

RAOUL DE NOLVA.

TOU FOU

POÈTE CLASSIQUE CHINOIS

La première poésie chinoise, sous forme de chansons, remonterait au XXVIIe siècle avant l'ère chrétienne et peut-être même antérieurement à cette date. Mais la valeur historique de ces chansons transmises jusqu'à nous reste douteuse; plus tard, des règnes de Yao (2357-2256) et de Chwen (2255-2206), nous conservons certains chants populaires probablement authentiques : plaçons éventuellement à cette époque l'origine de la poésie chinoise. Sous la dynastie des Tcheou, dans le courant de laquelle vécut Confucius (551-479), parut un recueil de chants rituels et populaires appelé *Che king* ou *Livre des Odes*. L'historien Seu-ma Tshyen (145-86) prétend que Confucius remania ce recueil, de nombreux érudits le contredisent; ceci est un autre sujet. Cette poésie millénaire eut une véritable renaissance sous les premiers Han (206-24 avant J.-C.) et s'épanouit pendant la dynastie des Thang (618-907).

L'empereur Thai tsong ayant vaincu successivement les Turks (630), les Thou-yu-hwen (635), le royaume Kao-tchhang (640), etc., étendit l'extraordinaire prestige des Chinois aux confins de l'Iran. A l'intérieur, il favorisa le développement intellectuel, fonda l'Ecole Impériale Hong-wen où une riche bibliothèque contenait plus de deux cent mille livres et groupa autour de lui les lettrés de haute valeur. Une longue période de paix, quoique troublée pendant vingt et un ans par l'usurpatrice du trône, l'impératrice Wou, dura jusqu'au règne de Hyuan tsong. Celui-ci, moins énergique que Thai

tsong, mais musicien consommé et poète délicat, aima et protégea, comme son bisaïeul, les arts et la littérature. De 713 à 752, l'Empire prospéra. Encouragée déjà par Thai tsong, la poésie atteignit son plus haut degré. En 1707, un empereur mandchou publia les *Poésies des Thang* en neuf cents volumes renfermant les œuvres de plus de dix mille deux cents auteurs. Huit siècles s'écoulèrent entre la fin des Thang et cette publication; le temps effaça beaucoup de noms célèbres dans la poésie de la brillante dynastie, mais respecta ceux des immortels Li Thai-po, poète lyrique, et Tou Fou, poète classique.

§

Tou Fou ou Tou Tseu-mei naquit dans l'un des quatre derniers mois de 712 dans la ville de Kong-hyen (province de Ho-nan). Son grand-père, Tou Chen-yen (645?-708), membre de l'Académie Impériale Syeou-wen, excellait dans l'art poétique, ce dont il tirait une fierté excessive. Son père, Tou Hyen, sous-préfet, mourut entre 744 et 755 après une vie sans éclat. Tou Fou reçut de bonne heure une instruction solide et versifiait déjà à l'âge de six ans. Il se présenta aux premiers Concours Impériaux neuf ans plus tard. A partir de 731, il voyagea pendant sept ans dans les provinces Chàn-si, Kyang-sou, Tchœ-kyang, Ho-pei (ancien Tche-li), Chan-tong et Ho-nan. Entre temps, il échoua (735) aux concours supérieurs de la capitale centrale Tchhang-ngan (province de Chàn-si); en 747, l'empereur Hyuan tsong ouvrit les Concours spéciaux pour toute personne possédant un art quelconque; l'espoir ressuscita en Tou Fou. Mais le premier ministre, Li Lin-fou, intrigua et refusa tous les candidats. Tou Fou, déçu, sans ressources, se vit réduit à la mendicité :

Le matin, je frappe à la porte des riches,
Le soir, je cours dans la poussière soulevée par les chevaux gras.
Je bois le reste du vin dans la tasse et mange les mets refroidis;
Partout je m'attriste en me cachant.

Il s'enfuit de la capitale et erra dans la province de Chàn-si.

En 751, le 8 de la première lune (Février ou Mars), l'Empereur salua le temple de Lao-tseu, le lendemain celui des Ancêtres Impériaux, le surlendemain le Ciel et la Terre. Tou Fou, revenu à Tchhang-ngan depuis 749, offrit un *Fou* (1) *des Trois Grandes Cérémonies* au souverain et parvint à retenir son attention. Hyuan tsong nomma le poète Membre du Département des Hommes de Talent en attendant de lui donner un poste déterminé. Quatre ans après, Tou Fou devint fonctionnaire de Si-ho, aujourd'hui Wen-yang (Chàn-si), mais sans recevoir l'ordre de départ. Quelques mois passèrent, le poète reçut la nomination de conseiller militaire de la Maison de la Garde Impériale de Droite et obtint vers la fin de l'année un congé pour retourner dans sa famille à Fong-syen, aujourd'hui Phou-tchheng, à presque cent kilomètres au nord de Tchhang-ngan. Là, un malheur le terrassa :

J'arrive. Au seuil de ma maison, j'entends des sanglots.
Le plus jeune de mes fils est mort de faim (2) !
Comment retiendrais-je mes pleurs?
Même les voisins en sont émus.
Etant père, j'ai honte de ne pouvoir nourrir mes enfants,
Ainsi, je brise la vie de mon fils à peine commencée!

En même temps, la révolte du puissant gouverneur militaire Ngan Lou-chan éclata. Tou Fou, avec sa famille, se réfugia tour à tour à Po-chwei et à Fou-tcheou, aujourd'hui Fou-hyen, toujours dans le Chàn-si :

Ma fille affamée me mordit en pleurant;
Je craignais qu'elle n'attirât l'attention du tigre et du loup;
Je la serrais contre moi et posai ma main sur sa bouche,
Furieuse, elle chercha à se dégager et sanglota plus fort.
Mon jeune fils, se prétendant plus sage,
Ne me demandait que des poires sauvages à manger!

(1) Genre littéraire où les phrases en prose se mélangent aux phrases versifiées.

(2) D'après les deux *Thang chou*, histoires des Thang, plusieurs enfants de Tou Fou sont morts de faim, mais le poète mentionne seulement cette mort.

Ngan Lou-chan menaça la capitale d'où s'enfuit l'empereur Hyuan tsong pour se rendre dans le Seu-tchhwan (756). En Septembre ou Octobre, Sou tsong, fils du souverain vaincu, monta sur le trône à Feng-syang, au nord-ouest de Tchhang-ngan, occupé par les insurgés.

Tou Fou apprit l'avènement du nouvel empereur, mais ignorait la fuite de Hyuan tsong. A l'abri, il n'oubliait pas celui qui l'avait sauvé de la pauvreté et introduit à la Cour. Fidèle, il décida de revenir à Tchhang-ngan et partit, déguisé en mendiant. Il arriva en plein centre d'insurrection et fut immédiatement emprisonné. Il s'évada seulement en mai ou juin de 757 et rejoignit le nouveau Fils du Ciel à Feng-syang :

Echappé de la prison, je fuis vers l'ouest.
En sandales de chanvre, je salue le Fils Céleste;
Mes manches usées laissent entrevoir mes coudes,
La Cour plaint mon triste sort
Et mes connaissances s'émeuvent de me revoir pauvre et vieilli.

Maintenant en sûreté, il frissonnait encore :

Si je mourrais, sur qui compterais-je pour en faire connaître la [nouvelle?
Sauvé, je commence à m'attendrir sur moi-même.

Ce courage, ce dévouement lui valurent la nomination de Che-yi de Gauche. Sorte de censeurs d'ordre secondaire, les Che-yi s'occupaient de signaler au souverain ses erreurs. Deux mois après, notre nouveau Che-yi voulut sauver son ami, Fang Kwan : en qualité de premier ministre et de maréchal, Fang Kwan, personnage fort instruit, mais seulement capable d'être un excellent préfet ou ministre, subit deux lamentables défaites non loin de Tchhang-ngan. Le poète, en essayant de calmer la colère du souverain, échappa difficilement à la peine de mort. Sou tsong le dégrada (758) jusqu'à lui donner l'emploi de Seu-kong, ou préparateur des fêtes officielles, dans la sous-préfecture de Hwa-tcheou, aujourd'hui Hwa-hyen, dans le Chàn-si. Ce poste insignifiant déplut à Tou Fou.

Il ne s'en occupa guère et, à la suite d'une grande famine, l'abandonna définitivement (759). Avec sa famille, Tou Fou pénétra dans la province de Kan-sou, s'arrêta à Tshin-tcheou, aujourd'hui Thyen-chwei, puis à Tong-kou (Tchheng-hyen). De nouveau misérable, il conte ses difficultés :

O bêche, ô bêche au long manche de bois blanc,
Grâce à toi, je vis encore!
Dans la montagne, la neige épaisse empêche les hwang-tou (3) de [croître.
En vain, je fais descendre ma robe trop courte qui ne couvre pas [mes jambes.
Je retourne maintenant avec toi, bêche, sans avoir rien trouvé.
Dans un silence de mort, j'entends les faibles gémissements de ma [femme et de mes enfants.

Il fallait vivre, changer de résidence. A la fin de l'année, Tou Fou conduisit sa famille à Tchheng-tou, dans le Seu-tchhwan. Là, seulement, il trouva enfin le repos tant désiré.

Le gouverneur militaire de la division orientale du Seu-tchhwan, plus tard celui de toute la province, Yen Wou, ami du poète, lui offrit, outre la protection, un terrain pour construire une « Chaumière ». Le collègue civil de Yen Wou, Wang, cousin du poète, apporta son aide financière. La « Chaumière » fut achevée en avril ou mai de 760 à la grande joie de Tou Fou :

Ici, on vit en dehors de la poussière et de la fumée de Kin-li (4).
Au bord du fleuve, huit ou neuf maisons forment le village;
Les nélumbos étalent sur l'eau leurs petites feuilles rondes;
Les fleurs légères tombent des jeunes blés.
Je vieillirai bien volontiers dans cette demeure,
A présent, je suis cultivateur tranquille loin des événements du [pays.

Mais Tou Fou ne devait pas vivre tranquille. Bientôt, les séditions troublèrent cette quiétude : en août ou septembre de 762, le nouvel empereur, Tai tsong, rappela

(3) Plantes comestibles.
(4) Alias Tchheng-tou.

Yen Wou; aussitôt après le départ de ce dernier, les dirigeants militaires se révoltèrent. Tou Fou quitta Tchheng-tou et voyagea dans plusieurs villes de la même province. Sur la proposition de Yen Wou, la Cour nomma en vain Tou Fou fonctionnaire de la préfecture de Tchhang-ngan, car il refusa. Heureusement Yen Wou revint (764) dans le Seu-tchhwan et notre poète, de nouveau protégé, rentra dans sa « Chaumière ». Yen Wou lui procura le poste d'Inspecteur du Ministère des Travaux et celui de conseiller militaire sous ses ordres. Cependant, affaibli, Tou Fou perdait le goût du travail : il donna sa double démission dès le début de 765. Peu après moururent successivement ses amis intimes Kao Che, poète, alors vice-ministre de la Justice, et Yen Wou. Rappelons que déjà le décès de ses amis Li Thai-po (762) et Fang Kwan (763) l'avait beaucoup affligé. Tou Fou, seul, ne put rester plus longtemps à Tchheng-tou où tant de douloureux souvenirs l'accablaient. Il s'éloigna pour toujours.

Dès lors, il entreprit un long voyage sans but déterminé. Il parcourut les provinces de Seu-tchhwan et de Hou-pei, navigua sur le Fleuve Bleu, visita le célèbre lac Tong-thing. En 770, en mai ou juin, nouvelles insurrections, nouvelles fuites du poète. Il espérait trouver un abri près de son vingt-troisième oncle maternel, Tshwei Wei, fonctionnaire de Tseng-tcheou, aujourd'hui Tseng-yang, dans le sud-est du Hou-nan. En chemin, la crue du fleuve immobilisa son bateau aux environs déserts de Nei-yang. Les secours du sous-préfet de cette ville arrivèrent à temps. Les deux *Thang chou* relatent, sur la foi douteuse d'un mémoire (5), cette légende grotesque : Tou Fou serait mort d'une indigestion de bœuf et de vin offerts par le sous-préfet. Les poèmes de Tou Fou prouvent qu'après l'incident de la crue, le poète, désirant

(5) Appelé *Ming wang tsa lou*, ou *Mélanges des Faits sous le règne de Ming wang* (Hyuan tsong).

revoir son pays natal, remonta vers le nord. En hiver, il navigua de nouveau sur le lac Tong-thing. Tuberculeux et diabétique, il ne put réaliser son vœu suprême et mourut dans le bateau.

§

Pendant cette vie relativement courte, Tou Fou a beaucoup écrit. La première édition de ses œuvres, publiée en 1039, comprend mille quatre cent cinq poèmes; l'une des plus récentes, celle de 1791, mille quatre cent trente-neuf poèmes. Ces publications, soi-disant complètes, représentent la plus grande partie de l'œuvre poétique de Tou Fou; le reste est perdu. Le poète composait à tout moment et en toute circonstance : un événement de l'Empire ou de sa vie privée, une impression fugitive, un festin d'adieu, tout l'inspirait; sa correspondance même est versifiée. Mais les poèmes traitant des vicissitudes sociales, de sa famille et de sa propre personne renferment le meilleur de son génie.

Tou Fou manifeste à plusieurs reprises sa fierté d'être un jou. Le caractère « jou », qu'on traduit généralement par « lettré », signifie ici un littérateur à la fois moraliste et savant, capable de diriger les affaires de l'Etat et de rendre le peuple heureux. Tou Fou symbolise ainsi sa vertu :

> La source est claire quand elle reste dans la montagne,
> Elle se trouble lorsqu'elle en sort.

parle de son érudition :

> Autrefois, tout jeune encore...
> J'avais déjà lu plusieurs milliers de livres
> Et, lorsque j'écrivais, les esprits paraissaient m'aider.

et de son talent littéraire :

> Pour écrire les fou, je rivalisais avec Yang Yong,
> Et pour composer des vers, j'égalais Tseu-kyen.

Tou Fou dépasse sans aucun doute Yang Yong

(I[er] siècle avant J.-C.) et Tshao Tseu-kyen (II[e] siècle après J.-C.); il n'exagère donc rien en se comparant à ces deux poètes célèbres. Cependant, il pousse trop loin l'estime pour ses qualités d'homme l'Etat :

Je me vis au-dessus des êtres ordinaires
Et digne d'occuper un poste de toute importance.
Je pourrais aider le souverain à égaler Yao et Chwen
Et purifier les mœurs.

Yao et Chwen, déjà mentionnés, sont deux personnalités idéalisées, embellies depuis des siècles par la folle adoration des lettrés et des philosophes. Nous ne voyons pas en Tou Fou un excellent ministre, capable d'une telle entreprise. Seule, sa sincérité l'excuse :

A vos yeux clairvoyants, puissé-je toujours paraître maladroit [mais honnête,
Que l'Auguste Ciel apprécie ma sincérité!

Dans une certaine mesure, Tou Fou aurait pu améliorer le sort du peuple. Mais comment réaliser ce vœu? Le destin de la nation dépendait du souverain; en la sagesse plus ou moins grande de ce dernier reposait l'unique espoir du peuple. Pour bien servir l'Empire, il ne fallait donc pas craindre de désavouer l'empereur lorsqu'il agissait mal. Ainsi, Tou Fou, qui démontre largement sa fidélité envers le Maître Suprême de la Cour, ne le croit pas infaillible et le dit :

Je m'agenouille devant le souverain pour lui dire adieu (6).
Craintif, j'hésite longtemps à sortir du Palais.
Bien que je n'aie pas la qualité d'un censeur,
Je crains toutefois que l'Empereur ne commette quelque négli- [gence (7).

Les anciens critiques chinois considéraient à tort le dévouement de Tou Fou comme le simple devoir qui prescrit de respecter le monarque, aucun sentiment n'intervenant. Ils n'ont pas discerné que Tou Fou se dévouait

(6) Tou Fou retournait dans sa famille.
(7) Tou Fou était Che-yi; voir plus haut.

au souverain parce que celui-ci, nous l'avons dit, représentait la seule espérance pour l'avenir du peuple. Peut-être aussi, vivant à une époque où un seul homme décidait de la vie de chacun, n'ont-ils pas osé livrer leurs opinions intimes. Dans ses poèmes, Tou Fou réserve une place importante à cet amour pour le peuple :

Pendant toute l'année, elle (8) plaint le peuple aux cheveux noirs,
Le cœur sensible, elle soupire intérieurement.

Ailleurs :

Je réduis ma portion pour partager mon riz avec mes compagnons [du bateau;
La voie est périlleuse, j'espère que tous arriveront à leur desti- [nation.

Ou :

Je crains que les oisillons sans mère
Se plaignent toute la journée de la faim et du froid.
Puissé-je arracher mon cœur et donner mon sang
Pour nourrir ces orphelins misérables!

En observateur pénétrant, Tou Fou aperçoit rapidement les sources de ces maux. D'abord, l'empereur Hyuan tsong, vers 750, ne pense plus qu'à se divertir; les ministres, les généraux, les hauts magistrats tous porteurs de longs glands, insignes de la dignité, imitent le Plus Respectable :

Le souverain et les dignitaires festoient gaiement,
La musique s'envole très loin.
Ceux qui ont le droit de se baigner dans l'eau du geyser (9) portent [tous de longs glands,
Et aucun invité du festin n'a de manches courtes (10).

Les traîtres fourmillent autour du trône : déjà l'incomparable beauté de Yang Thai-tchen aveugle Hyuan tsong; le cousin de la favorite, Yang Kwo-tsong, obtient la place de premier ministre de Droite (752) et les trois

(8) Une personne, c'est-à-dire Tou Fou.
(9) Il s'agit du geyser du mont Li chan, au sud de la ville actuelle de Ling-thong, dans le Chàn-si.
(10) Homme du peuple.

sœurs Yang reçoivent le titre de noblesse le plus élevé; Ngan Lou-chan se fait adopter par Yang Thai-tchen et s'empare d'importants postes militaires. Tou Fou insiste sur le violent contraste entre le luxe criminel de la famille Yang et l'effroyable misère du peuple :

Dans cette maison pourpre, les viandes trop abondantes se corrompent et les vins s'aigrissent,
Cependant que dans les rues des gens meurent de froid!

Affaibli, l'Empire s'abat sous le coup de Ngan Lou-chan; d'autres guerres ravagent la Chine, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Néanmoins, Sou tsong tente de consolider la maison chancelante; il lui faut des soldats, beaucoup de soldats; il recrute par tous les moyens tous les hommes, même les cadets (11) :

Le voyageur passe sur la route de Sin-ngan,
Partout il entend les appels du recruteur.
Il s'informe auprès du fonctionnaire de cette ville.
« Notre petite ville, répond-il, ne possède plus d'hommes mobilisables;
« Hier soir, la préfecture a ordonné le recrutement de tous les cadets!
« Les cadets sont trop jeunes,
« Comment pourront-ils garder la capitale ? »

D'après ce fragment esquissant le bouleversement général, nous entrevoyons des drames intimes plus angoissants encore. Le poète les passe en revue les uns après les autres. Voici le sort des nouveaux mariés :

« Mélangeant nos cheveux, je suis devenue votre femme,
« Je n'ai même pas eu le temps de réchauffer votre couche;
« Le soir, nous avons célébré notre mariage et le matin vous me quittez.
« N'est-ce pas un peu trop rapide?

Pas plus heureux que les jeunes, les vieillards ne peuvent finir en paix leurs jours. Un grand-père, atterré par la perte de ses enfants, s'engage :

(11) Par un décret impérial de 743, on était majeur à l'âge de 23 ans, mais cadet (émancipé) depuis 18 ans.

Mes fils et petits-fils ont été tués dans les combats,
A quoi bon conserver mon corps vieilli?

Sa femme essaie sans doute, mais en vain, de le retenir; alors :

Ma vieille épouse se roule par terre et sanglote! sanglote!
« L'année va finir, me dit-elle, le climat est rigoureux,
Vous vous habillez trop légèrement. »
Hélas! ne comprend-elle pas que notre séparation sera éternelle?
Elle fait encore attention à ma santé!

Un autre vieillard s'échappe grâce au tragique sacrifice de sa femme :

Le soir, j'arrive au village Che-hao;
Dans la nuit, un fonctionnaire recrute de force les hommes.
Un vieillard franchit le mur et s'enfuit,
Une vieille femme ouvre la porte et regarde.
Comme le fonctionnaire crie fort dans sa violente colère,
Et que les sanglots de la vieille sont amers!
Ecoutez ce qu'elle dit au recruteur :
« Mes trois fils furent mobilisés au camp de Ye :
« L'un d'eux vient de m'écrire un mot,
« Les deux autres moururent récemment dans le combat.
« Celui qui me reste vit péniblement,
« Ceux qui sont morts partirent pour toujours!
« Dans ma maison, il n'y a plus d'homme,
« Seul mon petit-fils reste et il tète encore.
« A cause de lui, la mère ne s'est pas enfuie;
« A la maison ou pour sortir, elle ne possède plus de jupe com-
[plète.
« Moi, votre vieille servante, quoique affaiblie par l'âge,
« Je suis prête à vous suivre cette nuit même
« Pour aller au camp de Ho-yang;
« Demain matin, je pourrai préparer le petit déjeuner des soldats. »
La nuit s'écoule. Les paroles se sont tues.
Il me semble entendre des gémissements étouffés.
Le lendemain matin, je poursuis ma route,
Je dis adieu au vieillard seul et désolé.

Quelques-uns de ces malheureux réussissent à franchir tant de dangers et retournent dans leur pays natal. Tout est changé :

Je marche longtemps, la rue est déserte;
Le soleil pâlit, ce jour est lugubre.
Je ne rencontre que des renards et des chats sauvages

Qui, poils hérissés, crient furieusement à mon approche.
Qui demeure encore dans le voisinage?
Quelques femmes veuves et vieillies.

Attaché par un sentiment mystérieux et irrésistible, le survivant désire quand même vivre dans le village ravagé :

L'oiseau aime la branche où perche son nid,
Je ne quitterai plus mon pays natal où cependant je vis pauvrement.

Il se trompe beaucoup : le sous-préfet de l'endroit, apprenant son retour, le mobilise encore une fois comme tambour. Le soldat jette un dernier regard attendri sur l'intérieur de sa maison vide et soupire :

Si je vais dans les régions voisines, je suis seul,
Si je pars pour les pays lointains, j'ignore quelle sera ma fin;
Puisque mon village est anéanti,
Que m'importe d'aller près d'ici ou très loin!

Telle est la situation sociale de l'époque. La guerre règne partout. Tou Fou, trop affligé, forme un vœu chimérique :

Puissent les géants détourner le cours du Fleuve Céleste (12),
On laverait dans ses eaux les armes et les armures qu'on abandonnerait pour toujours!

Sensible, Tou Fou prodigue non seulement une affection réelle pour le peuple, mais encore une tendresse infinie pour sa famille. Celle-ci se compose de sa femme, née Yang et morte à l'âge de quarante-neuf ans — nous ignorons quelle année, — de plusieurs enfants dont deux fils, Tsong-wen et Tsong-wou (ce dernier, également un poète, meurt dans la misère aux environs de 800), de quatre jeunes frères (13) et d'une sœur. Les événements fâcheux dispersent les membres de la famille Tou; le poète ne loge pas souvent avec sa femme et ses enfants :

(12) La Voie Lactée.
(13) Tou Fou était le second fils de Tou Hyen; cependant, Tou Fou ne mentionne pas son frère aîné; nous supposons que celui-ci est mort en bas âge.

Le voyageur emporta ma lettre en s'éloignant,
A son retour, il me remet celle de ma famille.
Aujourd'hui seulement j'ai des nouvelles!

Captif à Tchhang-ngan, il contemple le ciel. Que pense sa femme en ce moment?

A Fou-tcheou, elle, toute seule,
Contemple la lune ce soir.
De loin, je plains mes enfants
Qui, trop jeunes encore, ne comprennent pas la pensée de leur mère [pour Tchhang-ngan.

Evadé, Tou Fou se rend à la Cour, puis, obtenant un congé, revient dans sa famille :

Ma femme est vêtue de haillons.
Nous sanglotons si fort que les pins agités nous répondent
Et que les ruisseaux murmurent avec nous.
Mes fils que j'ai gâtés toute ma vie
Sont pâles comme la neige;
En m'apercevant, ils tournent le dos et crient.
Nulle chaussette ne protège leurs pieds sales.
Devant le lit, mes deux filles dépassent à peine mes genoux;
Leurs vêtements sont entièrement raccommodés, rapiécés :
Sur leurs robes, les vagues de l'océan peintes
Se brisent tout à coup et se mélangent aux broderies anciennes;
Le dieu Thyen-wou (14) et le phénix violet,
Pieds en haut, tête en bas, s'y rencontrent.

Très ému, le poète est malade plusieurs jours durant. A peine remis, il étale ses cadeaux — notamment des rouleaux de soie — console sa famille et... lui-même :

Rentrant vivant et vivant avec ces petits,
Je voudrais oublier la faim et la soif.
Ils me demandent de mes nouvelles en me tirant la barbe,
Comment pourrais-je les gronder?
Quand je pense à mes tristes jours de prison,
Je préfère encore cette vie bruyante.
Maintenant, nous voici de nouveau réunis, soyons consolés
Et ne nous occupons pas pour le moment de l'avenir!

Tou Fou ne limite pas son amour familial à sa femme et ses enfants. Il souffre également d'être séparé de ses frères :

(14) Dieu des eaux.

J'ai mes frères, j'ai mes frères qui séjournent dans les pays loin-
[tains,
Lequel de vous trois (15) est le plus maigre ou le mieux portant?
Nous avons été plusieurs fois séparés, maintenant encore nous ne
[pouvons nous revoir,
La poussière soulevée par les barbares assombrit le ciel, et les
[routes sont longues!

de sa sœur :

J'ai ma sœur cadette, j'ai ma sœur cadette qui séjourne à Tchong-li,
Son mari est mort depuis longtemps et ses enfants sont encore
[jeunes.
Les flots bondissent dans le long Hwai d'où émergent les dragons
[en rage;
Depuis dix ans que je t'ai quittée, quand te reverrai-je?

Même attachement pour ses amis dont les plus intimes sont : Li Thai-po (Li Po), Fang Kwan, Tchhen Khyen, Kao Che et Yen Wou. Il risque sa propre vie pour dégager ou du moins réduire la responsabilité de Fang Kwan lors des écrasantes défaites de ce maréchal. Après la mort de celui-ci, Tou Fou consacre plusieurs poèmes à sa mémoire; le voici quittant le tombeau de son ami :

Je vais voyager encore dans d'autres pays étrangers,
J'arrête mon cheval pour dire adieu à ce tombeau solitaire
Mes larmes coulent, près de moi le sol est tout mouillé;
Touché, le nuage même arrête sa course.

La sympathie et l'admiration lient Tou Fou à Tchhen Kyen (mort en 764) : littérateur éminent, moraliste irréprochable, Tchhen Kyen occupait le poste plus honoré que rétribué de docteur à l'Institut Kwang-wen. Leur pauvreté, l'indifférence du public à l'égard des hommes de talent, enfin leurs mêmes plaintes contre leur malheureux sort solidarisent les deux poètes :

Dès que j'ai quelque argent, je lui rends immédiatement visite,
Naturellement, j'achète du vin.
Une grande intimité nous resserre
Et pour boire copieusement il est mon véritable maître.

Kao Che fut d'abord pour Tou Fou un compagnon de

(15) Le plus jeune des quatre frères était avec Tou Fou.

voyage, puis un ami littéraire; cette amitié vivace survit au décès de Kao Che :

Jadis, avec Kao et Li (16),
Je montais sur la terrasse de Jan-fou....
Devant le fleuve, je songe, je regarde au loin,
Mes années printanières se sont enfuies;
Ce jour n'est plus celui de ma jeunesse,
Je n'ai plus d'amis pour boire avec moi!
Solitaire, je compose ce poème et pleure,
Par ces temps troublés, je pense aux hommes de talent disparus.

La famille Tou connaissait depuis longtemps celle de Yen; Tou Fou et Yen Wou se lièrent d'assez bonne heure. De légers heurts séparèrent quelquefois les deux amis sans toutefois nuire à leur amitié; en tout cas, Tou Fou n'en parle jamais dans ses œuvres. Par contre, il fait part de son admiration pour Yen Wou :

Dans ce pays étranger, je suis heureux, cher ami, de vous voir [revenir;
Pour gouverner cette importante province, il faut un grand talent [comme le vôtre.

Yen Wou mort, on transfère son cercueil du Seutchhwan dans son pays natal (le Chàn-si); Tou Fou se lamente :

Le bateau à tente blanche (17) flotte sur la rivière,
Il transporte le cercueil vers le pays natal du défunt.
La vénérable mère, fort âgée, se porte bien comme jadis,
Mais quel triste changement pour vos amis et vos subordonnés!
.. ..
Je sanglote longtemps, longtemps, alors que le crépuscule est [tombé;
Après la mort, votre amitié pour moi devient plus que jamais [précieuse!

Parmi ces amitiés sincères et durables, la plus touchante est celle de Tou Fou pour Li Thai-po. Plus âgé de onze ans que Tou Fou, Li Thai-po eut un meilleur sort : pour lui Hyuan tsong prépare de ses propres mains un breuvage; pour lui, la gracieuse, mais puissante Yang

(16) Li Thai-po.
(17) Couleur de deuil chez les Chinois.

Thai-tchen lui verse du vin dans une coupe de cristal. Bien qu'il fût encore un « homme vêtu d'habits de coton », c'est-à-dire un homme du peuple, sa renommée poétique frappait déjà le souverain et les dignitaires de la Cour. La jalousie est presque inévitable entre deux confrères exerçant un même art. Poète, Tou Fou vénère la poésie de Li Thai-po :

La poésie de Po est sans rivale,
Ses hautes pensées ne ressemblent pas à celles des autres!

L'affection renforce leur amitié :

Le seigneur Li compose de beaux vers
Semblables à ceux de Ying Kheng (18).
Moi aussi, je suis l'hôte de la montagne Tong-mong,
Je vous considère comme mon frère.

Plus tard, Li Thai-po, incorporé bien malgré lui dans une armée princière en révolte, est exilé. Tou Fou plaint son ami critiqué, calomnié, et le soutient :

Depuis longtemps, je n'ai pas vu Li;
Se déguisant en fou, il est vraiment à plaindre!
Tout le monde veut le tuer,
Seul, je l'aime à cause de son talent!

Gracié, l'exilé se dirige lentement vers le centre de l'Empire. Sans nouvelles de Li Thai-po, Tou Fou, inquiet, rêve de lui trois nuits durant :

Vous m'apparaissez dans mon rêve,
Comme si vous répondiez à l'appel de ma pensée.
. . . .
La lune inclinée argente ma chambre,
Il me semble qu'elle éclaire véritablement votre visage.
L'eau des fleuves est profonde, les vagues sont immenses.
Ami! ne vous laissez pas attaquer par les monstres aquatiques!

§

Dans le *Chwen tyen*, on trouve cette phrase : « La poésie exprime les pensées, le chant perpétue les paroles, le son s'attache au chant et la règle harmonise les

(18) Maitre des vers pentasyllabiques au VIe siècle après J.-C.

sons (19). » Confucius dit : « Le *Che king* contient plus de trois cents poèmes, on peut les résumer en une seule phrase : ne pas penser à ce qui n'est pas droit (20). » Trois éléments se lient étroitement dans la poésie antique : la morale, la musique et — chose que ces deux maximes ne mentionnent pas, bien que les faits et d'autres maximes le prouvent — la danse. Mettons de côté la musique et la danse. La morale individuelle prescrivait cinq devoirs : jen (amour pour l'humanité), yi (justice, devoir), li (urbanité), tche (sagesse) et sing (respect de la parole donnée) ; dans la pratique : le père doit être juste, la mère, tendre, le frère aîné, affectueux, le frère cadet, respectueux, et les fils, ne pas manquer à la piété filiale. Toute pensée ne doit pas sortir de ces directions morales et toute poésie n'est que l'instrument pour exposer cette pensée. Nous ne discutons pas cette façon d'emprisonner la poésie; nos poètes classiques, sauf de rares exceptions, l'ont adoptée et respectée.

Tou Fou s'enorgueillit d'être un jou — nous avons donné la signification du mot — et compose des poèmes classiques. Toute sa personnalité, toute sa morale se retrouvent dans son œuvre. En magistrat ou en fonctionnaire, sa fidélité envers l'Empereur résiste à toute épreuve. Au point de vue familial, on ne peut rien lui reprocher; si quelques-uns de ses enfants sont morts de faim, ceci n'est aucunement de sa faute, les révoltes incessantes en sont cause. Jamais l'amitié n'est aussi pure, sincère et durable que chez Tou Fou; dans les jours heureux ou pénibles, au début de ses amitiés comme à la fin, Tou Fou ne change point d'attitude. Une grande charité universelle enveloppe l'œuvre du poète. De ce noble cœur, conforme à tous les points de vue à la morale confucéenne, naquit une poésie merveilleuse.

(19) Cf. *Yu chou* dans le *Chang chou*, livre remanié par Confucius et dont le premier chapitre parle de l'empereur Yao.

(20) Cf. *Lwen yu*, recueil des entretiens entre Confucius et ses disciples.

Le ton de cette poésie est pathétique, vibrant, jamais coléreux; le style vigoureux, fluide, ne laisse pas sentir l'énorme travail du poète; jamais une expression obscure ne nuit à la compréhension; on ne relève pas de lacune dans l'immense érudition dont il fait preuve dans nombre de ses poèmes; la composition toujours soignée, le lien logique des idées assurent un ensemble parfait; d'une gradation ascendante, les images ou les pensées se resserrent de plus en plus et de plus en plus deviennent émouvantes; la versification, minutieusement observée selon les règles sévères des odes modernes (lyu-che), n'entrave pas l'élan poétique; chaque fois que le poète relate un événement, il le fait avec la plus grande exactitude et presque toujours l'impartialité domine.

Tou Fou, malheureux toute sa vie, ne connut qu'un peu de bonheur par quelques jours de médiocrité. Le sort, apparemment injuste envers cet excellent homme, lui réservait une gloire immortelle; son Ecole demeura et le nombre de ses disciples augmenta avec le temps. Les uns n'étaient que de simples imitateurs; les autres, en combinant leur art avec celui de Tou Fou, acquirent la célébrité : sous les Thang, Po Kyu-yi composa des yo-fou (21) à la manière de Tou Fou et Li Chang-yin imita ses odes modernes heptasyllabiques; sous les Song (960-1276), le prosateur génial Ngeou-yang Syeou compara son second poème sur la princesse Ming avec les œuvres poétiques de Tou Fou, et Lou Yeou doit à Tou Fou la minutie de la description; sous la dynastie des Tshing, au XVIIe siècle, Tchou Yi-tswen représenta la poésie classique perfectionnée par Tou Fou.

Nous citons seulement là quelques exemples frappants. Tout récemment, après la fondation de la République Chinoise, les jeunes gens ont tenté avec raison un rapprochement entre le chinois écrit et le chinois parlé et proclament la liberté absolue pour la littérature. Une renais-

(21) Poèmes applicables à la musique ou susceptibles de l'être.

sance s'esquisse. Plusieurs maîtres anciens, trop formalistes, sont attaqués. Tou Fou, au contraire, connaît plus que jamais la vénération. Nous lui décernons le titre de réaliste (cette appellation ne me semble juste qu'à moitié) et de nombreux admirateurs l'appellent: le « Parfait parmi les poètes ». Mais sans exagération et peut-être plus justement, louons-nous Tou Fou avec ses propres vers :

Ayant un caractère peu ordinaire, j'aime follement les beaux vers;
Si une phrase ne frappe personne, je la travaillerai jusqu'à la [mort!

Car, tous les vers de Tou Fou nous touchent.

SUNG-NIEN HSU.

L'ÉRUDITION DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

D'APRÈS « CLAIRE LENOIR »

—

L'une des caractéristiques de l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam, — une des raisons peut-être aussi qui en ont longtemps retardé le succès, — c'est l'érudition dont elle est chargée. Villiers aime à appuyer ses développements philosophiques ou lyriques sur des citations souvent rares ou d'un caractère quelque peu hermétique. Nulle part cependant cette érudition ne s'étale aussi largement et aussi complaisamment que dans *Claire Lenoir,* — nouvelle rangée depuis dans le recueil de *Tribulat Bonhomet,* mais qui parut pour la première fois du 13 octobre au 1er décembre 1867 dans la *Revue des Lettres et des Arts* dont Villiers de l'Isle-Adam était rédacteur en chef.

Philosophes, physiologistes, occultistes, théologiens y défilent dans un ordre impressionnant. D'où vient donc toute cette science? Quelles étaient, en ces années 1860-1867, qui sont encore celles de sa formation, les lectures de Villiers? De quelles longues et laborieuses études ces doctes considérations sont-elles le résultat?

Claire Lenoir est une nouvelle tout entière bourrée de science et de philosophie. Mais c'est surtout dans le grand dialogue qui en forme la partie centrale (pp. 108 à 164 du tome III des *Œuvres complètes,* édition du Mercure de France) que les personnages déploient leur savoir et font assaut d'érudition. Dès les premières lignes, nous nous trouvons lancés en pleine métaphysique.

Le docteur Lenoir a entrepris de prouver par le raisonnement que les hallucinations peuvent posséder une réalité objective; qu'il existe des forces, des êtres impondérables qui peuvent avoir sur les vivants une action matérielle. Le système philosophique à invoquer doit nécessairement être un système idéaliste. Celui que choisit Lenoir est naturellement le système à la mode, celui de Hegel, pour lequel Villiers avait déjà nettement indiqué ses préférences et auquel il devait rester fidèle pendant presque toute sa vie.

Lenoir reproduit fidèlement les idées de Hegel. Mais où les a-t-il prises? S'est-il inspiré directement des livres du maître, et desquels? Ou bien s'est-il contenté de commentaires?

Dans cette recherche des sources hégéliennes de Villiers, il convient naturellement, tout d'abord, de négliger les ouvrages parus après 1867, tels que le deuxième volume de la *Philosophie de l'Esprit*, de Hegel, publié seulement en 1869, ou *la Religion*, traduite plus tard encore. Il convient aussi de se rappeler que Villiers, quoiqu'il se soit défini avec beaucoup de justesse, dans la personne de Lenoir, comme « un maniaque de philosophie » (pp. 166, ll. 1-2), n'est nullement un philosophe professionnel; dès lors, les livres de Hegel, si abstrus, si hérissés de termes techniques qu'ils rebutaient les philosophes eux-mêmes (1), devaient paraître à notre poète d'une lecture bien laborieuse. Il paraît donc plus raisonnable de chercher d'abord les sources hégéliennes de Villiers non pas dans les ouvrages de Hegel lui-même, mais dans ceux des commentateurs contemporains, et de préférence naturellement chez les exégètes sympathiques, chez ceux qui se donnent pour les purs disciples du maître.

Or, il y avait précisément en France, à cette époque,

(1) « Avec Hegel j'en suis réduit à des conversations fugitives, ses livres étant pour moi lettre close. » (Cousin, *Lettre à Schelling*, en date du 30 oct. 1829.)

un disciple enthousiaste de Hegel; peut-être même faudrait-il dire un apôtre : nous avons nommé A. Véra, docteur ès lettres de la Faculté de Paris, ancien professeur de philosophie de l'Université de France, professeur de philosophie à l'Université de Naples. Acceptant sans réserves les prétentions de la philosophie hégélienne à être la philosophie absolue, reprenant à son compte avec enthousiasme le mot hardi de Förster et Mareinecke qui n'avaient pas craint d'appeler Hegel le « Christ de la pensée » (2), Véra s'était fait résolument l'apôtre de ce Messie nouveau. Avec une ardeur de propagande qu'on n'accorde d'habitude qu'à une religion, il avait entrepris en France une véritable croisade hégélienne, traduisant les œuvres du maître, les commentant sans relâche, rompant des lances infatigablement avec les mécréants ou les infidèles. C'est ainsi qu'il traduisit le premier en français l'œuvre capitale de Hegel : l'*Encyclopédie des sciences philosophiques* (Logique, 1859; Philosophie de la Nature, t. I, 1863, t. II, 1864, t. III, 1866; Philosophie de l'Esprit, t. I, 1867, t. II; 1869), puis la *Religion* (3). Cette imposante série de traductions avait été précédée, comme il est naturel, par une *Introduction à la philosophie de Hegel*, publiée en 1855 (4). Cette introduction

(2) « Penser l'idée en tant que système, ou, ce qui est le même, le sys-
tème en tant qu'idée ou dans son idée, voilà l'œuvre gigantesque de cet
homme merveilleux, de ce Christ de la pensée, comme l'ont appelé avec
un mot très exact et très profond Förster et Mareinecke, qui a nom
Hegel. » (Véra, *Introduction*, p. 10, 11, 8-14; voy. Rosenkranz, *Vie de*
Hegel, discours prononcés sur la tombe de Hegel.)

(3) Le *Cours d'esthétique* avait déjà été traduit par Bénard en 1851.

(4) L'édition de 1864, que l'on donne généralement comme la pre-
mière, — sans réfléchir qu'en agissant ainsi on fait venir cette *Introduc-*
tion après la *Logique* et le Tome I de la *Nature*, — n'est que la seconde.
Véra lui-même l'indique expressément, p. 1 : « Préface de la seconde édi-
tion. Il y aura bientôt dix ans que j'ai publié le livre dont je donne
aujourd'hui la seconde édition », p. 1 (Avertissement... note 1, à la 1re
édition, 1855). Quelles différences y a-t-il entre la 1re et la 2e édition?
Véra lui-même a pris soin de nous en informer. « ... Sauf quelques
corrections purement verbales, et un petit nombre de notes ou pour mieux
dire de renvois à mes autres écrits, je n'ai rien changé soit dans le
fond, soit dans la forme du livre » (p. II). Mais ceci ne vise que le
texte. Une différence beaucoup plus importante est constituée par la
« Préface de la seconde édition » que nous avons déjà mentionnée tout
à l'heure et qui ne compte pas moins de 88 pages, numérotées I-LXXXVIII.

générale avait été complétée par des introductions spéciales placées en tête de la *Logique* et de la *Nature;* la *Philosophie de l'Esprit* en a même deux, une pour chaque volume. Entre temps, la foi hégélienne de l'auteur s'était affirmée d'une manière plus indépendante dans divers ouvrages : *L'hégélianisme et la philosophie* (1861) ; *Mélanges philosophiques* (1863) ; *Essais de philosophie hégélienne* (1864).

Ce que nous avons dit de Véra suffit à faire comprendre que c'était là le guide qui s'imposait à un jeune écrivain comme Villiers, arrivant à la vie littéraire vers 1860 et séduit tout de suite par tout ce qui flottait déjà d'idées hégéliennes dans l'air (5). Ce que nous savons d'autre part de la tournure d'esprit de Villiers conduit tout de suite à penser que le premier volume de Véra qu'il dut prendre fut l'*Introduction à la philosophie de Hegel* (6). Fut-ce la 1re ou la 2e édition? Il dut lire la 1re pour écrire *Isis*, parue en 1862; mais des rapprochements avec *Claire Lenoir* montrent clairement qu'il consulta aussi la seconde et lut avec soin la Préface qui en constitue la principale nouveauté. Contentons-nous pour aujourd'hui de signaler les plus frappantes.

Cette préface, importante pour l'histoire des idées de Hegel, est surtout une œuvre de polémique. L'auteur y affirme à nouveau sa foi absolue dans la valeur de la philosophie hégélienne et prend vigoureusement à partie celles qu'on voudrait lui opposer en Allemagne et en France : Schopenhauer) ; (représenté par le livre de Foucher de Careil : *Hegel et Schopenhauer*) ; Trandelenbourg, réformateur de la philosophie hégélienne, connu principalement par ses *Recherches logiques*, et les matérialistes contemporains, représentés surtout par Moleschott et Büchner.

(5) Que Villiers ait connu les traductions de Véra, ceci nous est affirmé, dès 1862, par cette note d'*Isis* : « Voir *Hegel*, logique, la Science de l'Etre. L'identité de l'être et du néant, considérés dans leur *en-soi* vide et indéterminé. Les personnes qui ne sauraient pas l'allemand peuvent consulter la belle traduction de M. Véra, l'un des monuments philosophiques de ce siècle. » (Isis, éd. de la Librairie internationale, p. 133, n. 3).

(6) Cette *Introduction* avait d'ailleurs été très remarquée. Véra le rappelle lui-même avec une légitime satisfaction au début de la *Préface de la seconde édition*, en même temps qu'il précise le caractère général de son ouvrage : « Mon livre ne contient pas seulement une introduction à la philosophie de Hegel, mais à la philosophie en général, et, en même temps, une esquisse de l'histoire de la philosophie. C'est là, qu'il me soit permis de le rappeler, ce qui attira sur lui l'attention à l'époque où il parut... » (p. I-II).

A la page 188 de *Claire Lenoir*, au milieu d'une tirade du docteur Lenoir, nous trouvons un passage qui semble témoigner d'une solide culture scientifique :

Ouvrez maintenant les physiologistes. — Béclard définit la Vie l'organisme en action, et la Mort l'organisme au repos. — Le premier mot de Bichat est celui-ci : la Vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la Mort. — Consultez, depuis Harvey, les meilleurs traités : relisez les fameuses recherches de Broussais sur le sang, vous verrez que si un grand physiologiste a pu s'écrier : « Sans phosphore, point de pensée! » la plupart d'entre eux, surtout les plus récents, n'admettent ni l'idée de la Vie, ni l'idée de la Mort, ni même celle de l'organisme (p. 150, l. 25 à p. 151, l. 10).

Toute cette érudition physiologique est assurément très bien placée dans la bouche du docteur Lenoir, mais faut-il croire que Villiers soit allé la prendre directement dans Béclard et Bichat, Harvey et Broussais? Assurément ce n'est pas lui qui nous en ferait un reproche. Mais, à la vérité, il n'est pas allé la chercher si loin. Il l'a cueillie *tout bonnement* (comme il aimait à dire) dans une note de l'*Introduction* de Véra, dont voici les passages essentiels :

Les physiologues, par cela même qu'ils n'admettent pas en général l'idée de l'organisme (7) (nous disons en général parce qu'il y en a qui l'admettent, Burdach par exemple) ne veulent pas reconnaître non plus l'idée de la vie et de la mort. Et, cependant, ils essayent d'en donner une définition (Cuvier, *Règne animal*, introd. Bichat, *Recherches sur la vie et sur la mort*). Mais, ou cette définition n'a qu'une valeur nominale, et la vie ne serait, en ce cas, qu'un composé de mots, ce qu'ils n'oseraient point soutenir, ou bien il faut qu'ils admettent une essence ou idée de la vie et de la mort. Et c'est, au fond, ce qu'ils reconnaissent implicitement, lorsqu'ils s'attachent à déterminer leurs conditions, et les éléments fixes et invariables qui les produisent. C'est ce que

(7) Remarquons, en passant, que cette phrase exprime à peu près le contraire d'une phrase du texte : « Tous les physiologues admettent tacitement l'idée de l'organisme » (p. 129).

reconnaît Cuvier, par exemple, qui, après avoir défini la vie par la faculté qu'ont les corps vivants de s'assimiler d'une *manière déterminée* les substances environnantes, et d'éliminer une portion de leur substance, finit par dire que la *forme* du corps vivant lui est plus essentielle que sa matière. Or, cette *détermination*, cette *forme* n'est autre chose que l'idée... De là, des définitions vagues et superficielles, comme celle de Cuvier, ou comme celle de Béclard, qui définit la vie *l'organisme en action*, et la mort *l'organisme en repos*, ou comme celle de Bichat, qui définit la vie *l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort*... (p. 278, n. 1).

On aura reconnu, dans la première phrase de Véra, les dernières lignes de Lenoir, et dans la dernière phrase du philosophe le début du discours du docteur. Quant à la pensée de Cuvier : « la *forme* du corps vivant lui est plus essentielle que sa matière », que nous avons tenu à citer à sa place et dans son contexte, le docteur Lenoir, il est vrai, ne l'utilise pas ici; mais c'est qu'il s'en est déjà servi tout à l'heure : « Quant aux physiologistes, ne sont-ils pas forcés d'affirmer que *la forme* du corps lui est plus *essentielle* que sa matière? » (*Claire Lenoir*, p. 110, ll. 3-6). Villiers, à qui elle devait plaire particulièrement, l'a d'ailleurs reprise, en 1874, comme épigraphe de la nouvelle intitulée *Véra* qui devait être la première d'une série analogue à celle inaugurée par *Claire Lenoir* et qui aurait eu pour titre : *Histoires mystérieuses* : « La forme du corps lui est plus *essentielle* que sa substance. — La physiologie moderne. » (*Contes cruels*, p. 19, Mercure).

On aura remarqué aussi que le passage central de la tirade du docteur Lenoir : « Consultez, depuis Harvey, les meilleurs traités : relisez les fameuses recherches de Broussais sur le sang, vous verrez que si un grand physiologiste a pu s'écrier : « Sans phospore, point de pensée! »... » (p. 151, ll. 2-6), ce passage n'est point donné par la note de Véra. Il ne l'est même en aucun endroit de l'*Introduction à la philosophie de Hegel*, quoique le nom de Moleschott (le « grand physiologiste ») se trouve cité

à plusieurs reprises dans la « Préface de la seconde édition » ainsi que l'un de ses plus fameux axiomes : « La pensée est un mouvement de la matière » (LXXVI, 1-2). — Il est possible que Villiers ait découvert ce lapidaire axiome dans un livre récent dont le titre était bien fait pour appeler son attention. Nous voulons parler du *Matérialisme contemporain en Allemagne*, de Paul Janet (1864) (8). Plusieurs pages de ce substantiel volume sont consacrées au célèbre physiologiste et on lit en particulier, à la page 33, le paragraphe suivant :

> Quant à la composition chimique du cerveau, elle est beaucoup moins simple qu'on a pu le croire et il contient des substances complexes qu'on ne rencontre nulle part ailleurs, telles que la cérébrine, etc. Certaines matières grasses paraissent avoir une importance considérable dans la composition cérébrale. Le rôle du phosphore y est aussi très important, et Moleschott a pu dire : « Sans phosphore, point de pensée » (9).

Quoi qu'il en soit, Villiers affectionnait cette phrase qui lui paraissait, sans doute, représentative des excès du matérialisme de son temps. On la retrouve dans la version définitive de l'*Eve future*, où elle sert d'épigraphe au chapitre IV de la IIe *partie*. On la rencontre enfin dans les *Fragments inédits de l'Eve future*, publiés par Remy de Gourmont, en un passage qui forme variante à une page du chapitre III :

> En fait de mots, si Autrefois est à regretter... n'aurions-nous pas, Aujourd'hui, cette parole si justement admirée du

(8) L'ouvrage est cité en note par Véra, p. XLVII. Il en a paru une 2e édition modifiée en 1875, sous le titre : *Le matérialisme contemporain*.

(9) L'ouvrage principal de Moleschott, *Kreislauf des Lebens*, paru en allemand en 1852, a été traduit en français en 1866, par le Dr E. Cazelles sous le titre : « La circulation de la vie, Lettres sur la physiologie en réponse aux lettres sur la chimie, de Liebig ». Le fameux axiome : « Sans phosphore, point de pensée » ne s'y trouve pas. Il figure dans un ouvrage antérieur de Moleschott : *Lehre der Nahrungsmittel, für das Volk* (Traité populaire de l'alimentation), paru en 1850, pp. 115-116. Liebig avait vivement critiqué tout le passage dont il forme la conclusion dans ses *Lettres sur la chimie*. Moleschott le reproduit pour le défendre dans *La circulation de la vie*, t. II, pp. 142-143.

grand physiologiste Moleschott — (et si profonde même qu'on peut la retourner sans qu'elle perde rien de sa valeur), — savoir : « Sans phosphore, point de pensée! » (Ed. du Mercure de France, p. 432.)

Mais écoutons encore Lenoir qui continue de discourir sur la Mort et la Vie :

La Mort et la Vie ne sont que de rigoureuses conséquences de la dialectique éternelle; et, par cela même que ce sont des nécessités, constituant la double face de l'Existence, elles trouvent, comme le reste, en effet, leur essence dans l'Esprit. « La Pensée étant donnée, la Mort est donnée par cela même! » a dit le Titan de l'Esprit humain : et c'est cela seul qui peut *prouver* l'Immortalité. « Supprimez la Pensée, il resterait des substances qui pourront tout au plus être *éternelles*, mais qui ne seront pas *immortelles*, car la Mort ne commencera que là où s'éteint et disparaît la Pensée. La Mort, créée par l'Esprit comme la Vie, relève de l'Esprit. »

Et ce que nous appelons la Mort n'est, en effet, que le moyen terme, ou, si vous préférez, la négation nécessaire, posée par l'Idée pour se développer jusqu'à l'Esprit, à travers la Pensée. (Claire, p. 151, 26 à p. 152, l. 18).

Cette page aussi provient de l'*Introduction à la Philosophie de Hegel*, de Véra. Elle a été fournie par l'*Appendice II au chapitre VI*, § 3, qui a pour titre : « Théorie de la Mort, critique des preuves de l'immortalité de l'âme », et qui occupe les pages 309 à 324, les dernières du volume. Voyons, en effet, ce que dit Véra :

...Il faut... pour nous servir de l'expression hégélienne, considérer la mort comme un moment nécessaire de l'Idée. — Ainsi envisagée, la mort apparaît sur la limite extrême de la nature, et elle se trouve placée entre l'être vivant et l'esprit, et elle suppose le premier comme un moment que l'Idée a déjà traversé, et le second comme un moment qui doit sortir de la mort (p. 319, ll. 4-12).

La mort est cet état, ce moyen par lequel l'être vivant s'affranchit des liens de la nature. La pensée étant donnée, la mort est donnée par cela même (p. 313, ll. 18-20).

...Ce qui fait qu'un être est immortel, c'est la pensée. Qu'on supprime en Dieu ou dans l'âme la pensée et l'on aura des substances mortes, des substances qui pourront tout au plus

être *éternelles*, mais qui ne seront pas *immortelles*. Car la mort commence là où s'éteint et disparaît la pensée. Et c'est ce que ne voient point ceux qui prétendent fonder l'immortalité de l'âme sur la simplicité. Car la pensée n'est pas seulement simple et une, et cela dans un sens bien plus vrai et bien plus profond que tout autre être, mais elle est la pensée qui, immortelle elle-même, peut faire que l'être auquel elle se communique soit immortel comme elle (p. 323, ll. 14-24).

C'est là la preuve directe de l'immortalité de l'âme, la seule qui, suivant nous, en donne, non la certitude, mais une haute probabilité (p. 324, ll. 5-7).

On a reconnu au passage tous les éléments de la tirade philosophique de Lenoir : justification de la mort aussi bien que de la vie par l'idéalisme absolu, preuve de l'immortalité de l'âme par la pensée, passages indiqués comme citations par Villiers. Il convient toutefois de remarquer que, de ces deux citations, la première seule est textuelle (sauf les majuscules et le point d'exclamation); la seconde n'est exacte qu'en partie; la dernière phrase de celle-ci est même ajoutée de toutes pièces. Ce qui prouve que les citations ont été faites avec un esprit fortement pénétré du texte, mais de mémoire cependant. Remarquons aussi que les deux citations ne sont pas du « Titan de l'Esprit humain », comme le dit Lenoir-Villiers; elles sont seulement de son prophète, Véra. Quant à l'expression « le Titan de l'Esprit humain » elle-même, elle semble bien avoir été créée par Villiers; elle a dû cependant être inspirée par l'enthousiaste expression de Förster et Mareinecke que nous avons signalée plus haut (le Christ de la pensée); cette expression devait répugner au catholicisme dont s'est toujours piqué Villiers et il lui aura cherché un équivalent plus orthodoxe. Cet équivalent a pu d'ailleurs lui être suggéré par un mot de Véra dans le passage même où il rapporte l'expression : « ...voilà l'œuvre *gigantesque* de cet homme merveilleux... » (p. X, ll. 10-11) (10).

(10) Avant de quitter l'*Appendice* de Véra sur la Mort, signalons un

Mais ce n'est pas tout. A la page suivante, la conversation tombe sur la matérialité de l'âme. Lenoir, — qui, décidément, est universel — se lance à corps perdu dans la théologie. Sa tirade a été complètement modifiée par la suite, mais elle reste intéressante à plus d'un titre.

— Alors, m'écriai-je (c'est Bonhomet qui parle)... Vous croyez réellement à une certaine « matérialité » de l'âme? — La bulle d'excommunication de Clément V est du moins formelle contre ceux qui pensent que l'âme n'a pas cette sorte de matérialité. Voyez Saint Thomas, Summa ad Gentiles, question 75. — « Materia prima », dit la théologie. Saint Justin, saint Irénée, Théophile d'Antioche, etc., sont d'accord là-dessus; et j'ai cette croyance d'autant mieux qu'elle me paraît l'évidence même : — le *Périsprit,* comme disent les naufragés de l'initiation. — Pour le surplus, consultez Bernard de Troyes et les Platoniciens du douzième siècle (153, 9-27, 1re vers.).

Cette érudition est imposante. Mais faut-il en conclure, avec le bon Mallarmé, que Villiers avait lu saint Thomas et saint Justin, saint Irénée et Théophile d'Antioche? La réalité est plus modeste. Cette fois encore, Villiers a trouvé dans Véra une note substantielle, qui lui a tenu lieu de ces indigestes ouvrages. C'est à la page 272. L'auteur vient de protester contre ceux qui considèrent le fait d'avoir un corps comme une imperfection et voici ce qu'il dit en note :

Nous ne sommes pas en peine de trouver des arguments historiques et des autorités imposantes qui viennent à l'appui de l'opinion que nous émettons ici. Nous n'avons que l'embarras du choix. En voici quelques-uns : « Toute substance, dit saint Justin, *De unitate Dei,* qui ne peut être soumise à une autre, à cause de sa légèreté, a cependant un corps

passage qui peut être rapproché d'une parole de Tribula Bonhomet. Tribulat dit : « La Science, la véritable Science, est inaccessible à la pitié... » *(Claire,* p. 61, 6-7, t. III.) Cette pensée revient à plusieurs reprises dans l'œuvre de Villiers et toujours avec une intention ironique. Or, voici ce qu'écrit Véra : « La science est inaccessible à la crainte et au désir. Et si elle craint et désire, elle ne craint et désire que ce qui est conforme à la vérité et à la raison, et qui doit, par cela même, produire le plus grand bien » (p. 316, ll. 4-7). Donc, sur ce point au moins, Villiers se séparait de Hegel.

qui constitue son essence. Si nous regardons Dieu comme incorporel, ce n'est pas qu'il le soit, mais c'est pour le désigner le plus respectueusement possible. » Tertullien dit quelque part : « Quis negabit Deum esse corpus, etsi Deus spiritus? » Et dans le traité *De anima* : « Nous prétendons, dit-il, que l'âme est corporelle, qu'elle a une substance et une solidité propre (*proprium genus substantiae et soliditatis*), par laquelle elle peut sentir et pâtir. » Et ailleurs : « L'âme d'un homme souffre aux enfers; elle éprouve des douleurs cruelles... Tout cela n'est rien sans la matérialité. » Arnobe (Advers. gentes), Théophile d'Antioche, saint Jean de Damas, saint Irénée, Origène ont écrit dans le même sens; et au concile de Latran, auquel présidèrent Jules II et Léon X, on posa ce principe : « *Caro et anima simul fiunt sine calculeo temporis atque simul in utero etiam figuntur in anima* (1). » Si maintenant nous ouvrons la *Somme* de saint Thomas, nous y trouvons des propositions comme celles-ci : « L'âme est composée de *forme* et de *matière* (*potentia, materia prima*), parce qu'elle va de l'ignorance à la science et du vice à la vertu (Quest. 75, art. 5). » Et à la question de savoir si l'intelligence (*principium intellectivum*), a une forme corporelle, il y répond affirmativement, et rappelle, à ce sujet, l'opinion de Clément V, qui dans le concile de Vienne déclare hérétique celui qui ne croit pas à cette doctrine (Quest. 76, art. 2). Il va même plus loin, et il prétend que le principe intellectuel se multiplie avec le corps. *Ibid.* Enfin, nous rappellerons la doctrine de saint Paul, qui dit que l'âme revêtera après sa mort un corps glorifié (ενδοξον) et le dogme de la résurrection, toutes choses qui, à quelque point de vue qu'on se place et quelque supposition qu'on fasse, n'ont une signification qu'autant qu'on admet la nécessité et l'origine divine de la nature. Il n'y a, en effet, qu'un spiritualisme faux et exagéré qui, dans l'impuissance où il est de saisir les véritables principes des choses, supprime la nature, se plaçant ainsi en dehors de la réalité, et réduisant l'âme à une abstraction.

Assurément, Lenoir n'a pas utilisé ici toute la riche matière fournie par Véra. Il n'a pris que ce qui était

(11) Tel est bien le texte cité par Véra. Il est incompréhensible. Sans doute faut-il lire à la fin *animante*, au lieu d'*anima*. Les trois dernières lettres de ce mot, qui vient chez Véra en fin de phrase et en fin de ligne, ont pu tomber. Mais le sens n'est évidemment pas celui que voit Véra.

nécessaire aux besoins de sa cause, sans dépasser les limites du vraisemblable dans la conservation. Mais il ne dit presque rien qui ne se trouve dans la note du philosophe. Il est vrai que ses emprunts ne sont pas tous d'une exactitude parfaite. C'est ainsi que l'opinion de Clément V... dans le concile de Vienne » devient : « La bulle d'excommunication de Clément V, bulle qu'on chercherait en vain dans le *Bullarium romanum* (12). — Véra a situé ses emprunts à saint Thomas simplement dans *la Somme,* pensant sans doute être assez clair. Villiers éprouve le besoin de préciser et écrit « Summa ad Gentiles ». Sans doute ignore-t-il qu'il y a deux *Sommes,* la *Summa theologica,* et la *Summa ad Gentiles,* dont le véritable titre est d'ailleurs : « De veritate catholicæ fidei contra Gentiles », — ainsi que l'importance relative de ces deux ouvrages qui fait que, quand on écrit simplement « la Somme », tout le monde comprend « Summa theologica ». Les indications de Véra : « Quest. 75, art. 5... Quest. 76, art. 2... » suffisaient d'ailleurs à empêcher toute confusion, la *Summa ad Gentiles* n'étant pas divisée en questions, mais en livres et chapitres (13). La précision « ad Gentiles » a

(12) Ce recueil contient quinze bulles de Clément V, qui occupent les pages 180 à 234 du Tome IV. Mais aucune ne traite de la matérialité de l'âme.

(13) Au reste, voici les titres des chapitres 75 dans chacun des quatre livres : livre I, Quod Deus, volendo se, vult etiam alia a se. — Livre II : Solutio rationum quibus videtur probari unitas intellectus possibilis. — Livre III, Quod providentia divina sit singularium contingentium. — Livre IV, De distinctione ordinum.

Voici maintenant des précisions sur les passages de la *Somme théologique* dont parle Véra :

La *Summa theologica* est divisée en parties, questions, articles, points. C'est dans la première partie qu'il est question de l'âme humaine. Il s'agit donc de la question 75e de la 1re partie. Elle a pour titre : De homine, qui ex spirituali et corporali substantia componitur et primo de iis quae pertinent ad essentiam animae. (In septem articulos divisa). Art. I. — Utrum anima sit corpus. — Art. II. — Utrum anima humana sit aliquid subsistens. — Art. III. — Utrum animae bruiorum animalium sint subsistentes. — Art. IV. — Utrum anima sit homo. — Art. V. — Utrum anima sit composita ex materia et forma. — Art. VI. — Utrum anima humana sit incorruptibilis. — Art. VII. — Utrum anima et Angelus sint unius speciei. — L'article V contient quatre objections tendant à prouver que l'âme est jusqu'à un certain point matérielle, et

pu être inconsciemment suggérée à Villiers par l'indication « Arnobe (Advers. Gentes) » qui se trouve un peu plus haut. Villiers n'a retenu que la première des références à saint Thomas et en l'abrégeant encore : « question 75 ». — Remarquons enfin la forme même de la phrase : « Materia prima, dit la Théologie. Il semble bien que Lenoir-Villiers ait dans l'esprit une proposition affirmative elliptique comme « Materia (est) prima » et qu'il veuille renvoyer à autre chose qu'à la *Somme* de saint Thomas. — La première citation de Tertullien (14) n'a pas été utilisée ici; mais c'est que Lenoir, aussi bon docteur en théologie qu'en médecine, en avait déjà fait usage dans sa tirade sur la nature de Dieu : « Qui niera que Dieu soit corps, bien qu'il soit esprit? dit Tertullien (p. 125, 7-8) ». — Il y a cependant, dans le discours de Lenoir, quelque chose qui ne se trouve pas dans la note de Véra : c'est la dernière phrase : « Pour le surplus, consulter Bernard de Troyes et les Platoniciens du douzième siècle ». Mais elle vient de Véra tout de même, et toujours d'une note; seulement celle-ci est assez loin de la précédente (p. 113, n. 3) :

Le principe de l'*individuation* des Scolastiques n'a pas d'autre signification. « Illic (in mente Dei), dit Bernard de Chartres, Platonicien du XIIe siècle, in genere, in specie, in individuali singularitate, conscripta, quidquid Yle, quidquid mundus, quidquid parturiunt elementa. »

la réponse à ces objections. L'article entier est donc consacré à prouver que l'âme n'est en aucun sens matérielle. — 1re objection : « ... quaecumque sunt in potentia, participant primam potentiam. Sed prima potentia est materia prima. Cum ergo anima humana sit quodammodo in potentia (quod apparet ex hoc quod homo quandoque est intelligens in potentia), videtur quod anima humana participet materiam primam tanquam partem sui. — Respondeo dicendum, quod anima non habet materiam. — Ad primum... talis potentia in anima intellectiva existens non ostendit quod anima sit composita ex materia et forma ». — Véra fait donc dire à saint Thomas exactement le contraire de ce qu'il a voulu dire. — D'ailleurs la position de celui-ci se trouve nettement précisée dans I, 90, 2, I : Anima est composita ex materia et forma *improprie*, id est actu et potentia ».

(14) « Quis negabit Deum esse corpus etsi Deus spiritus? »

La seule différence est que Bernard de Chartres est devenu Bernard de Troyes. Même aventure devait arriver, dans *Axel*, à saint Isidore. L'Archidiacre qui, dans ses références, montre un grand souci de précision, l'appelle « saint Isidore de Damiette » (p. 37, I. 7). Or, parmi les treize saint Isidore que mentionne le *Dictionnaire d'hagiographie* de Migne, aucun ne porte ce titre. Le seul qui ait écrit est saint Isidore de Séville. Il ne peut donc être question que de celui-là.

Mais, — disions-nous tout à l'heure, — le passage de *Claire Lenoir* que nous venons d'examiner ne figure que dans la première version. Il a été complètement modifié dans la seconde. Pour quelle raison? Pour la même, sans doute, qui en a fait changer plusieurs autres, c'est-à-dire pour éviter des répétitions avec d'autres œuvres de Villiers. Le passage en question offrait en effet de nombreux points de ressemblance avec quelques lignes d'*Axel*. Il nous faut donc, avant d'abandonner le sujet, relire celles-ci, pour apprécier exactement leur degré de similitude avec *Claire Lenoir* d'une part et la note de Véra d'autre part.

> ... Tu ne seras jamais un pur esprit : ton âme même, ton âme impérissable, est composée, d'abord, de *matière*, pour pouvoir jouir ou souffrir éternellement, en restant distincte de Dieu. *Materia prima*, dit l'Ange de l'Ecole, question soixante-quinzième... Et souviens-toi que la bulle de Clément V frappe d'excommunication quiconque osera rêver le contraire! (p. 38, ll. 1-8).

Remarquons, en premier lieu, l'expression « d'abord, de *matière* », qui confirme l'interprétation erronée de l'expression latine « materia prima » que nous avons tout à l'heure soupçonnée chez Lenoir (15). Relevons

(15) Notons toutefois que, dans la 1re version d'*Axel* (*Renaissance*, 1872), l'expression *Materia prima* porte deux accents circonflexes, indiquant un ablatif conforme au mouvement de la phrase précédente, certes, mais conforme surtout au mouvement de la phrase de Véra : « L'âme est composée de *forme* et de *matière* (*potentia, materia prima*)... » Remarquons, en passant, la parenthèse de Véra. Elle contient l'explication

ensuite l'argument : « pour pouvoir jouir ou souffrir éternellement en restant distincte de Dieu », qui n'était pas dans le discours de Lenoir, mais qui est dans la note de Véra : « ...l'âme... a une substance et une solidité propre... par laquelle elle peut sentir et pâtir... L'âme d'un homme souffre aux enfers; elle éprouve des douleurs cruelles... Tout cela n'est rien sans la matérialité. » Enfin l'expression « materia prima » est rendue à saint Thomas. — En résumé, le passage d'*Axel* est plus près de la note de Véra que le discours de Lenoir et semble avoir été composé antérieurement.

Le coup d'œil rapide que nous venons de jeter sur l'*Introduction à la philosophie de Hegel* de Véra montre nettement que Villiers n'a pas seulement emprunté à cet ouvrage la plus grande partie de son érudition hégélienne, ce qui était naturel, mais une notable partie de son érudition théologique et scientifique, ce qui était moins facilement prévisible. — Cela veut-il dire que Villiers n'avait lu aucun ouvrage de Hegel lui-même? Non, assurément. Il y a, dans *Claire Lenoir*, des citations qu'on chercherait en vain dans Véra (16). La note d'*Isis* que nous avons citée semble se référer à un passage précis de la *Logique*. Cependant la manière adroite dont Villiers plaque ses citations et donne le change au lecteur doit suffire pour nous mettre en défiance. Peut-être n'assimila-t-il la philosophie de Hegel que par les discussions qui avaient lieu chez son cousin Hyacinthe du Pontavice de Heussey, lequel était, lui, un hégélien très averti, capable de lire les œuvres du maître

de son erreur relativement à l'opinion de saint Thomas (si tant est qu'il ait recouru au texte original et que l'erreur soit de lui). On prend ici comme synonymes *potentia* et *materia prima* qui ne veulent pas dire la même chose. *Potentia*, c'est la substance immatérielle; *materia prima*, c'est la substance matérielle. C'est sur cette confusion que roule la 1re objection réfutée dans le *locus primus*.

(16) « ... C'est la germination du monde, que Hegel, — vous le savez, — regardait comme « une plante qui pousse » (p. 118, ll. 10-12). « L'arbre pousse par syllogisme », comme le dit Hegel » (p. 135, ll. 8-9.)

dans leur texte. — En tout cas, une remarque importante, et de nature peut-être à apporter d'utiles suggestions sur la manière dont travaillait Villiers, s'impose en finissant : c'est que les passages les plus certainement empruntés à Véra ont été pris soit dans la préface de la 2e édition, soit dans les notes du bas des pages, soit dans les appendices placés à la fin. Il n'est donc nullement certain que Villiers ait lu attentivement d'un bout à l'autre même cet ouvrage de vulgarisation. Il est fort possible qu'il ait simplement feuilleté ce volume, — assez prolixe d'ailleurs et dont un quart à peine est consacré à la philosophie de Hegel proprement dite, — et que son œil ait été attiré par tout ce qui, typographiquement, se distinguait du texte même : préface, appendices, notes imprimées en caractères plus fins. La prodigieuse mémoire que tous les contemporains nous ont vantée l'a enregistré et fidèlement reproduit, suivant les besoins de la pensée.

E. DROUGARD.

PROLOGUE D'UN DRAME NON ÉCRIT

CINQ VISIONS[1]

—

PERSONNAGES

De la première Vision :

Le poète, « Moi ».
Toi, « son second Moi ».
L'Inconnue.

De la deuxième Vision :

L'Auteur-poète, « Moi » (Charles Radziwill).
L'Inconnue (Elisabeth Tarakanova).
L'Homme.
Une Femme du peuple.
La petite Fille.
Catherine, la sans-cervelle.
La troupe de cinéma.
L'Amiral Orloff, « Toi ».
Quatre athlètes russes.
Dames, Cavaliers, Public, etc., etc., etc.

De la troisième Vision :

L'Auteur-poète, « Moi ».
La troupe de cinéma.
Le régisseur.
Le peintre.
Le photographe.
Le metteur en scène.
Ouvriers, etc.
L'Amiral Orloff.
Elisabeth Tarakanova.

(1) Cet ouvrage est le dernier du comte Ivo Voïnovitch, le grand écrivain yougoslave qui vient de mourir et dont nous avons donné en tête des échos de notre numéro du 15 septembre une bio-bibliographie.

1er Sous-lieutenant.
2e Sous-Lieutenant.
3e Sous-Lieutenant.
Etat-major : 10 Sous-lieutenants.
Marins, etc., etc.

De la quatrième Vision :

L'Auteur-poète, « Moi ».
Elisabeth Tarakanova.
Catherine, la sans-cervelle.

De la cinquième Vision :

Le Poète, « Moi ».
Toi, « son second Moi ».
La petite Fille.
Une nonne.

L'action de la 1re et de la 5e vision se déroule dans le studio du Poète, celle des 2e, 3e et 4e visions dans le jardin et sur la terrasse des ruines du palais Scoccibucco à Raguse.
L'époque : celle qui vous plaira.

PREMIÈRE VISION

Le rideau se lève lentement et laisse voir une pièce meublée avec une austère élégance. C'est le cabinet de travail de l'écrivain « Moi ». Porte au fond. Une autre à gauche. Balcon à droite. Le soleil se couche et l'ombre envahit peu à peu le refuge du Poète.

MOI

Le personnage est assis à sa table de travail. Au moment où le rideau est tout à fait levé, il pose la plume avec une fatigue visible et tourne la tête vers la lumière, qui s'affaiblit en reflets rougeâtres, de moins en moins vibrants. L'écrivain n'est ni vieux ni jeune. Chevelure épaisse et grisonnante. Il a interrompu son travail, mais ne juge pas encore opportun d'allumer la lampe; c'est pourquoi il se lève et s'approche du balcon. Immobile, il regarde s'éteindre les dernières pourpres du crépuscule. A l'impro-

viste, sans que personne ait ouvert la porte, surgit à son côté

TOI

Celui-ci ressemble à l'autre, comme le visage à l'image reflétée par le miroir.

De même, Toi a le regard perdu dans le lointain; mais son visage est noyé dans l'ombre. Quand il parle, on croirait entendre la voix de Moi, mais plus dure, plus perçante. Tout à coup il rompt le silence et avec une indolence un peu dédaigneuse, il dit :

Tu verras : il pleuvra demain...

MOI. — (*Il évite de répondre et poursuit à haute voix sa méditation.*) Il n'y aurait rien de surprenant. L'automne tire à sa fin et les nuages semblent — ce soir — des manteaux de pourpre. (*Une pause.*) Admirable spectacle, en vérité! Où sont les paroles capables de fixer sur le papier toute cette beauté? Pourtant rien n'est impossible ni au ciel ni sur la terre. Voici, à l'extrême horizon, les mêmes couleurs vert-or que je n'ai rencontrées que dans le « Saint Jean-Baptiste » de Cimo de Conegliano à la Madonna del Orto. — Venise! Paradis perdu! Tu es déjà le passé, toi aussi! — Il me souvient maintenant; une larme est tombée de mes yeux, comme d'une coupe qui déborde... Le ciel n'est-il pas celui de la lointaine terre promise — toujours espérée, jamais touchée? Ah! Lagune, toi seule peux créer au firmament la magie de ce vert marin, qui vient bigarrer l'or de tes fonds de sables! Et le soleil! le soleil! Regarde. On dirait l'orbite sanglant d'un œil arraché.

TOI. — L'œil d'Œdipe?

MOI. — Tout juste! Il fixe la misère du monde sans la voir.

TOI. — Plus de doute. Il pleuvra demain.

MOI. — Si des marins observaient ce coucher de soleil, ils ne parleraient pas autrement. Pourtant ils se trompent quelquefois, comme les prophètes. (*Pause.*) Une invisible

main a brodé là-haut cette troupe de cigognes, qui sont des nuées et qui semblent empruntées à quelque paravent japonais, tandis que là-bas au loin — voyez! — passe en frôlant le sol une traînée de fumée violâtre, dernier soupir de la forêt dépouillée. La nature crée de telles fantasmagories à l'aide d'éléments tout à fait contradictoires, harmonisant ainsi la matière et l'esprit.

TOI. — Il est néanmoins facile de se convaincre que rien n'existe de ce que nous voyons. Pure illusion d'optique.

MOI. — Je vois : donc ça existe.

TOI. — Non, non. Tu crées toi-même la réalité, et tu trouves enfin les mots qui te permettent de transporter sur le papier ce que tu doutais tout à l'heure de pouvoir décrire.

MOI. — Tisser pour défaire. C'est l'éternel travail de Pénélope. Dans quel but!

TOI. — Poésie. Poésie! Et ce qui est pis, la poésie n'a pas de place. Exalte plutôt la force et la volonté. Celle-ci, même dans la contraction des nerfs convulsés, te donnera énergie, beauté, et Dieu même si tu en as besoin.

MOI (*regards et pensées au loin, investigateurs*). — Pourquoi le doute malsain me torture-t-il au sein de la joie la plus vive?

TOI. — Est-ce que les ombres du crépuscule sont aussi de la joie?

MOI. — Quelle autre impression suscite cette douceur vespérale de la nature? Je sens passer sur mon visage une caresse pareille à celle d'une tendre main. (*Il retourne à sa table de travail.*)

TOI. — Quel est celui qui a dit : « Les imbéciles seuls font des comparaisons »? Comme... comme... comme... Ne dirait-on pas le croassement des corbeaux sur le cadavre de la défunte rhétorique? — Nous pouvons tirer de là, du reste, un utile enseignement. C'est que les choses sont bien différentes de ce que nous les voyons et sentons.

MOI. — En d'autres termes, la musique seule, pour certains états d'âme, peut exprimer l'indicible.

TOI. — Voilà qui serait vrai aussi, si chacun n'avait pas sa propre façon d'entendre la musique. Ta symphonie « Coucher de soleil » pourrait s'appeler : « L'Aurore », pourvu que tu veuilles te lever un peu de meilleure heure.

MOI. — (*Il se laisse tomber dans le fauteuil et se prend la tête entre les mains.*) Quel démon me tourmente, quand j'ai tant besoin d'avoir foi en moi-même?

TOI. — Toi!

MOI. — Pourquoi, en cet instant, le Doute me tenaille-t-il? J'ai écrasé mon cœur sous mes talons. Je suis fort. Je puis tout ce que je veux. Et pourtant...

TOI. — Pourquoi donc t'es-tu arrêté au beau milieu du chemin? Ta fantaisie enveloppe depuis longtemps de ses coups d'ailes l'ombre d'Elisabeth Tarakanova et — quels progrès a faits ton œuvre? — Le premier acte de la tragédie est à peine terminé; il n'est point parachevé, et déjà tu es fourbu, découragé, hors d'haleine...

MOI. — Sur la scène mystérieuse de mon âme, je ne vois pas vivre encore la victime de la haine impériale — et tu sais bien que les personnages de mes drames, avant d'être élevés au paradis, et précipités dans l'enfer du théâtre, vivent et se meuvent en moi dans le cercle étroit de mes bras.

TOI. — Voilà une belle phrase, Maître! Toutefois, il me semble, sauf erreur, que celle-ci découvre l'aiguille de la seringue, d'où jaillit l'huile camphrée contre les faiblesses du cœur et de la volonté. Je comprends! L'idéal s'est évaporé ou tu l'as toi-même jeté au rebut. Mais il t'a fallu assister à sa défaite et à la tienne, tandis que s'affirmait la victoire de la bête féroce sur l'homme. Avoue-le et tu es sauf...

MOI. — (*Il quitte le fauteuil d'un bond. Au comble de l'agitation, il se met à tourner à travers l'appartement,*

tout en criant presque) : Assez! Tais-toi! Un dernier rempart — le mépris — seul me défend encore contre l'immense bassesse du monde. Et tu voudrais me pousser au désespoir, pour l'abattre sans fatigue? Ne m'as-tu pas persécuté avec le doute et le soupçon dans la bonne et mauvaise fortune? Tu n'as rien négligé pour me transformer en un vil reptile et me rendre ensuite pareil à ces petits êtres vulgaires, qui commandent en maîtres sur la terre... En vain! L'incurable mal, comme tu as défini mon idéalisme, est cuirasse et bouclier dans la défensive. Non! Non! Tu ne me vaincras point; tu ne me courberas point; car mon âme est multanime. Tu l'as dit toi-même : il y a en moi une légion de démons. Me voici. Chasse-les! Mets-les en fuite! Restons seuls tous les deux! Nous nous précipiterons l'un sur l'autre dans un suprême défi, et nous lutterons jusqu'à ce que l'un de nous — toi ou moi — tombe cloué au sol — sous le genou de l'adversaire. (*Toujours très agité, il se jette sur le fauteuil. Courte pause.*) Qui me donnera la patience et l'énergie de refaire le précieux collier délié de la vie?

TOI (*doucement à l'oreille*). — *Le sien*, n'est-ce pas?

MOI. — Laisse les morts dormir en paix! Chaque nuit, pelotonné entre les couvertures, pour que les ténèbres elles-mêmes ne m'aperçoivent pas, je murmure ma prière accoutumée : Seigneur, faites que je La voie au moins en songe. Aux premières lueurs de l'aube, je suis éveillé et le triste refrain se met à gémir au fond de mon cœur... Hélas! tout n'est que rêve! Tout n'est que rêve!

TOI. — Inouï! Toi, l'archi-idéaliste, tu préfères de telles énormités sacrilèges. Donc, il n'y a de vrai que le Rêve!

MOI. — Non! Non! En vain tu essaies avec tes acrobaties de caméléon de faire troc de nos deux parts, d'échanger ton cynisme démolisseur avec mon romantisme blessé à mort. *Toi* et *Moi* sommes accrochés au pendule d'un problème unique, synthétisé en six mots...

TOI. — Dans la traduction française, il n'y en a que cinq : *Etre ou ne pas être.*

MOI. — Mais le sens n'est pas le même. Je suis enfin descendu maintenant au dernier degré, sous le néant, à ne me point réveiller...

TOI, *désignant la fenêtre par où arrivent de lointains tintements de cloches.* — L'heure de nuit...

MOI. — (*Il se lève et tend l'oreille.*) C'est vrai! (*Il se dirige vers le balcon. Pause. Puis sourdement*) : C'est la prière pour ceux qui ont traversé les orages de la vie, et qui maintenant reposent dans la paix infinie de l'au delà. (*Il penche la tête. Silence bref... puis d'une voix changée et pleine d'amertume*) : Tous les rêves de la jeunesse, toutes les splendeurs de la gloire, l'ivresse de l'amour, toutes les flammes de la volupté, et puis trois tintements dans les ténèbres : — tout disparaît, comme cet œil ensanglanté.

TOI. — L'œil d'Œdipe, n'est-ce pas?

MOI. — Oui, d'Œdipe, sans pupille et sans énigme. (*Sombrement*) : La vérité, oui, la vérité nue pleure dans l'ombre.

TOI. — (*Il s'assied sur le bureau et se met à déclamer avec une emphase ironique ce qu'il a l'air de lire sur les feuillets rassemblés sous la lampe encore éteinte.*) Qu'est-ce que ce ciel, cette mer, cette terre d'enchantements et de peines? Que sont ces froides pierres insensibles, qui ne s'animent que de ma folie? Qu'est-ce que tout ce qui m'entoure, qui frémit, palpite et m'appelle?

MOI, *avec une stridente ironie.* — Sinon la source de la plus atroce douleur : le souvenir sans espérance?!

TOI. — (*Il s'appuie au dossier du fauteuil et, avec une insistance insidieuse, articule, en détachant les mots*) : Alors nous resterons seuls sur cette terre, qui n'est pas la terre promise, seuls dans l'alternance éternelle du conscient et de l'inconscient; car nous deux, *Toi* et *Moi*,

nous sommes indivisibles aujourd'hui et pour les siècles des siècles!

MOI (*avec amertume*). — Amour indompté et inextinguible haine emprisonnés en un même Moi!

TOI. — Eh bien, oui! Je suis le démolisseur de tout ce que tu bâtis. (*A l'oreille*) : Tu as dit, il y a peu : Ne réveille pas les morts! Mais s'ils se réveillent?...

MOI. — (*Il fait un bond et s'écrie*) : Tais-toi, maudit!

Toi disparaît, tandis que la lampe sur le bureau s'allume toute seule.

MOI *reste immobile et se cache le visage entre les mains.* — (*Pause. Puis il se lève, et, comme s'il venait de se réveiller d'un long somme, il regarde autour de soi. Ensuite, il se met à fixer la lampe en murmurant*) : Elle s'est allumée toute seule... (*Il se dirige vers la fenêtre et la referme en grommelant*) : Maudite obscurité! (*Quelqu'un frappe à la porte du fond. Instant de silence. Puis il articule*) : Entrez!

La porte s'ouvre. Paraît :

L'INCONNUE, *très pâle, encore jeune, vêtue d'un costume noir, presque monacal.*

MOI. — (*L'imprévu de cette visite le met de mauvaise humeur. Il s'approche automatiquement, regarde avec surprise dans les yeux de la personne qui vient d'entrer, puis avec une politesse glaciale demande*) : Puis-je savoir, Madame?

L'INCONNUE. — (*Elle ne prononce pas un mot; mais elle le regarde en face et lui présente une carte de visite.*)

MOI. — (*Il jette un coup d'œil sur le papier et lit à haute voix*) : Madame d'Azoff. (*Sans expression*) : Je ne comprends pas. Peut-être désirez-vous un renseignement, des nouvelles...

L'INCONNUE. — Oui...

MOI. — Quelqu'un peut-être vous a raconté comment j'étais en train d'écrire la tragédie de cette dame...

L'INCONNUE. — Oui...

MOI. — Pardonnez-moi, Madame, mais je n'en suis qu'au début. Vous comprendrez qu'il n'est guère facile de créer un personnage qui soit relativement vraisemblable, d'après l'énigmatique figure qui portait ce nom. C'est pourquoi...

L'INCONNUE. — C'est pourquoi je suis venue, pour vous procurer des éclaircissements...

MOI, *presque fâché.* — Mais, Madame, permettez... Voilà qui est quelque peu indiscret.

L'INCONNUE. — Ce pourrait l'être en effet, si je n'avais le droit de révéler le secret de Celle que vous avez abusivement exhumée d'une tombe profanée.

MOI, *impuissant à se maîtriser.* — Prenez garde! Ne vous avisez pas de vous jouer de moi...

L'INCONNUE, *avec un regard pénétrant.* — Douteriez-vous encore si elle se montrait à vous en personne? (*Très près de lui, suggestive*) : N'est-ce pas vous qui avez décrit ces yeux, légèrement bigles, et le grain de beauté sur la joue gauche, et ce signe en forme de croix dans la paume de la main?

MOI, *avec un cri tenant à la fois de la surprise et du rire.* — Elisabeth Tarakanova!

L'INCONNUE, *le regard fixe et lointain, la voix hypnotique.* — Fille de Sa Majesté Elisabeth, l'Impératrice de toutes les Russies... C'est moi!

MOI, *étouffant à peine un éclat de rire.* — La même qui est morte, il y a cent cinquante ans!

L'INCONNUE. — Le 4 décembre 1776 dans la forteresse Pierre et Paul à Pétrograd. Oui, je suis bien la même...

MOI, *secoué d'un rire frénétique, qu'il réprime aussitôt.* — (*Il murmure à part soi* :) Non! Non!... (*Il se rapproche de l'Inconnue et, sur un ton qui ne permet pas de distinguer s'il plaisante ou s'il parle sérieusement, il articule*) : Mille pardons, Madame; mais l'on n'est pas toujours maître de ses nerfs, et l'on n'est pas davantage

préparé à de telles surprises. Asseyez-vous, je vous prie. Vous devez être fatiguée après un si long voyage...

L'INCONNUE. — (*Elle s'assied. Gestes rares et mesurés. Seuls les doigts fuselés et très blancs disent ce qu'elle tait. D'une voix lointaine et mal assurée*) : Le chemin n'est pas long, mais fatigant. (*Comme à part soi, en jetant les yeux autour d'elle*) : D'ici ne me parvint point le premier appel. Non!

MOI, *assis en face d'elle, il ne cesse de la regarder.* — De qui?

L'INCONNUE. — De la vie nouvelle. (*Elle feuillette les pages où se projette la clarté de la lampe de bureau*) : Vous avez deviné.. Les choses se sont bien déroulées, comme vous l'avez inféré de la chronique de vos aïeux et des lettres de Francesca de Raguina de Arancis — selon l'inscription gravée par les Dominicains sur la tombe — votre pauvre ambassadeur à Pétersbourg. Oui, ma dernière nuit à Raguse, je l'ai passée sur cette terrasse. Toute ma suite polonaise, les Radziwill, les Sapieha et tout le patriciat de Raguse, à l'exception de l'Excellentissime Sénat qui ne voulut jamais me reconnaître officiellement, quittèrent le banquet parmi les chants et les rires, en traîneau. Oui, oui, d'authentiques traîneaux russes, ornés de clochettes d'argent, attelés de chevaux noirs pur-sang, dans un tourbillon de neige. Incroyable, mais pourtant vrai! J'avais fait saupoudrer toutes les rues depuis mon palais jusqu'à la Porte Pille et à la Madonna delle Dance de sel marin blanc. Dans la pleine lune de cette voluptueuse nuit de juin, la terre scintillait de myriades de diamants, pendant que des grappes de laurier-rose en fleur parfumaient de leur doux arome empoisonné l'orgueil impérial des cyprès et des palmiers. Avant de partir pour la terre maudite de mes aïeux, j'ai voulu goûter ce que nul ne pourra jamais éprouver, pas même dans la plus folle orgie russe : le chaud sourire de l'été sur la glace des lèvres hivernales. Et quand le

dernier tintement du dernier rire se perdit au loin dans le poudroiement de la neige diamantine, j'étais appuyée contre la première colonne de la terrasse — la connaissez-vous? Et je ne pleurai point! Non! mais je la baisai avec tant d'ardeur que ma bouche en fut glacée, comme si elle s'était posée sur la joue d'un cadavre. Deux jours plus tard, je quittais pour toujours mon paradis...

MOI, *fasciné malgré lui.* — Pourquoi? Pourquoi?

L'INCONNUE. — (*Elle se lève sombre, inaccessible*) : Cette nuit-là, mon regard s'était longuement arrêté sur une étoile couleur de sang, allumée tout à coup à la cime du Mont Sergio. Peut-être était-elle à l'image de ce que je suis maintenant, éteinte depuis des siècles. (*Une pause, Avec dureté*) : La lutte est la divinité des souverains — celle des esclaves est la paix.

MOI. — (*Il tourne nerveusement par l'appartement, en se parlant à soi-même, en un crescendo d'exaltation*) : Non! Non! Réveille-toi! Ce sont là les rêves non rêvés encore. Ou bien c'est la folie! (*Il s'arrête brusquement devant l'Inconnue* :) Assez de cette impie Danse macabre! Je ne veux pas savoir, entendez-vous? Je ne veux pas savoir quand ni comment vous avez découvert mes projets et lu dans ma pensée. Il ne m'intéresse aucunement de connaître ce qui se cache sous le masque tragique qui vous couvre le visage. Une seule chose est certaine, c'est que je n'ai besoin de l'aide de personne, de personne, comprenez-vous, et de la vôtre d'autant moins, pour mener à bien ce que je veux et ce que je puis.

L'INCONNUE. — Pourquoi donc alors m'avez-vous évoquée à la vie?

MOI. — Je n'ai évoqué que mes songes et, si vous vous trouvez maintenant ici, ce n'est pour répondre ni à mon invitation ni à mon attente. A coup sûr, en mon absence, vous avez lu et appris par cœur quelque lambeau de ce que j'ai écrit et maintenant vous vous exprimez selon

mon rythme de théâtre, et d'une voix affectée, vous récitez un rôle...

L'INCONNUE. — De qui?

MOI. — Pas de vous en tout cas...

L'INCONNUE. — Si vous ne croyez pas à la vérité que je vous révèle ici, venez avec moi jusqu'à l'autre rive de la vie d'où j'ai été arrachée par le tourbillon des désirs effrénés et jetée aux ténèbres de la prison...

MOI, *suggestivement, comme en rêve.* — Sur quel balcon à Raguse?

L'INCONNUE. — (*Spectacle.*) C'est de là que m'est venu votre premier appel. (*Elle le saisit par la main.*) Venez!

MOI. — (*Il frissonne involontairement en la regardant dans les yeux.*) Des yeux sans pupille!

L'INCONNUE. — Des yeux d'étoiles éteintes.....

MOI, *reculant lentement.* — Horreur!

L'INCONNUE, *immobile, scrutant l'abime de ses propres souvenirs.* — Ils ne se sont éteints qu'à force de regarder la malédiction de ma race, jusqu'à ce que fût arrivée ma dernière heure, quand la pierre sépulcrale tomba pleine de pitié sur ma dépouille et que je demeurai seule — au seuil de l'Infini. (*Elle se cache le visage dans les mains, puis lentement elle le découvre pâle de terreur. La voix spectrale comme la figure s'élève de plus en plus claire, plus ample, plus lointaine.*) Comment as-tu décrit, Poète, le miracle qui m'a bouleversé l'esprit? — mon esprit que tu appelles « âme » — quand je me suis trouvée sous la pierre sépulcrale? En quel lieu? Mystère? Mystère? C'étaient les ailes de l'Archange, l'ouragan des mondes qui m'emportait en haut — toujours plus haut... Où? En quel lieu? Oh! paroles, paroles, où êtes-vous, innombrables paroles exhalées depuis le commencement des siècles en toutes les extases de l'amour, clamées en toutes les frénésies du désir, hurlées dans toutes les violences de la malédiction, paroles jetées à travers l'immensité de l'espace et du temps — où êtes-vous, pour

que je trouve l'unique, la divine parole capable de lancer l'éclair de la vérité à travers l'abîme de l'Infini pour l'inonder de lumière? Il n'y en a point, il n'en existe point — non! mais ton esprit la presse, car elle brille déjà sur ton front dans un reflet d'éternité! Alors tu seras transporté, toi aussi, de l'Océan de lumière dans le tourbillon créateur des atomes qui engendre d'autres mondes, pour s'envoler dans une autre immensité. Oh! Tu mourras aussi pour devenir à ton tour ce grand, ce divin Tout ou Néant!? Alors seulement, dans le rythme tout puissant de la Création, tu découvriras la source de l'éternel Amour, qui, dans la secrète harmonie des cieux, te fera sentir jusqu'à la plus faible palpitation des cœurs, qui là-bas gémissent et prient pour toi! (*Elle reste immobile, grande, inaccessible*).

MOI. — (*Ahuri, effrayé par le surhumain avertissement, il se dresse d'un bond, le visage livide, les mains dans les cheveux et, quand la révélation se fait jour dans son esprit, il se précipite sur la table pour détruire les feuillets déjà couverts d'écriture, en s'écriant*) : Tout cela n'est que folie! folie!

L'INCONNUE. — (*Elle le rejoint avec un hurlement et cherche à lui enlever de force les feuillets chiffonnés :*) Non! — Non! — Arrête! — Tu me déchires le cœur. Ne vois-tu pas? De chaque page il gouttèle du sang, mon sang!

MOI, *se débattant*. — Laisse-moi! Je suis maître de mon œuvre, moi! Et personne autre... Laisse-moi!

L'INCONNUE. — Non! Tu n'en es plus le maître, puisque tu doutes que ton œuvre ne mente. Si tu agis comme tu le fais, c'est que tu as peur...

MOI. — Peur? Moi! De quoi?

L'INCONNUE. — De la horde de chacals qui talonnent la bête agonisante...

MOI, *provocant*. — Quand je suis fatigué de leur aboiement, je leur jette une poignée d'os pour m'en débar-

rasser. (*Un léger tintement cristallin et voici la lampe éteinte. Ténèbres.* MOI *cherche à la rallumer,*) Qu'arrive-t-il? Attendez! Je vais rallumer...

L'INCONNUE. — (*Elle est toute proche de lui, mais l'obscurité la tient cachée. Elle pose une main sur l'épaule du Poète et cette main est si blanche qu'elle semble illuminée par dedans. La voix de l'Inconnue est maintenant étrangement morbide*) : Non! Il ne faut pas... Même dans les ténèbres on reconnaît la vérité. Je vous attends là-bas. Venez!

Elle disparaît. Au même moment, la lampe se rallume.

MOI. — (*Raidi, muet, égaré, il voudrait la suivre; mais l'agitation le subjugue et il se laisse tomber sur le fauteuil. Trois coups frappés à la porte du fond, et celle-ci s'ouvre seule. Personne! Le Poète fait un bond, les yeux tendus. Il cherche qui est-ce qui peut bien se cacher par derrière la porte. Personne. Seul un rayon de lune pénètre par la fenêtre.* MOI *renferme la porte et s'y maintient adossé, pâle et immobile dans la tempête qui lui brise l'âme et les nerfs. Puis instinctivement il lève la main vers le rayon et chuchote*) : N'aie pas peur. C'est passé, je sais bien. C'est toi. (*Une pause. Calme profond. L'horloge de l'appartement sonne lentement et faiblement douze coups.* MOI. *Il compte les heures; il se passe la main sur le front, et, tout étonné, dit*) : Minuit! (*Il s'approche du bureau, voit les feuillets froissés et murmure*) : Ainsi j'ai rêvé...

TOI. — (*Il se précipite de nouveau à l'improviste, appuyé au dossier du fauteuil, et sur le ton de la moquerie* :) Oui, sans l'hamlétique peut-être...

MOI. — (*Il s'assied à la table, remet les pages en ordre, prend la plume pour continuer le travail; mais une pensée le trouble. A part* :) Que les songes sont étranges! On les dirait parfois plus vrais que la réalité!

TOI. — Comme il y a peu, la pourpre féerie du soleil à son couchant.

MOI. — Et qui donc en pourrait découvrir le sens?

TOI. — Toi-même. (*Une pause.*)

MOI. — Curieux! C'est avec cette chose que j'ai lutté.

TOI. — Il n'y a ici qu'une seule comparaison à faire : c'est comme Jacob avec l'Ange. Cela t'arrive souvent et t'arrivera plus souvent encore dans l'avenir.

MOI, *méditatif.* — Cependant c'est à Elle qu'est restée la victoire.

TOI. — Il en est toujours ainsi, quand la vie lutte avec la mort...

MOI. — (*Il se tait et se remet à écrire.*)

TOI, *presque railleur.* — Au reste, c'est une actrice distinguée, il n'y a pas de doute.

MOI, *réfléchissant.* — Le serait-elle en vérité?

TOI, *avec insistance.* — Et que pourrait-elle être d'autre? J'ai remarqué avec quelle habileté elle a improvisé toute une scène dramatique, en entrelaçant ta prose à ses folies dithyrambiques, et cela dans le plus pur style de tes travaux antérieurs.

MOI. — C'en est trop! (*Une pause.*) Une vraie Commedia dell'Arte. Rien de plus...

TOI. — Ainsi devrait-il en être pour tout drame en général : une émulation continue entre l'intelligence de l'auteur et celle de l'acteur, non pas une leçon de mémoire déclamée par des perroquets bien dressés. (*Une pause.*)

MOI. — (*De nouveau il s'interrompt d'écrire et se met à réfléchir* :) L'étrange mystère que de créer une œuvre! Voilà ce que l'on tire de rien...

TOI. — Non! On ne crée rien de rien. Dis plutôt, si tu veux : d'un atome. Et tu es au seuil de la vérité.

MOI. — Alors l'atome serait Dieu!

TOI, *ricanant.* — Peut-être.

Il disparaît. On entend dans le lointain s'éteindre l'éclat de rire.

MOI. — (*Il demeure plongé en de profondes pensées.*

Grand silence. Puis il se secoue, jette un coup d'œil sur la porte du fond. Elle est fermée. Il s'attarde un instant à contempler le rayon de lune, et, comme pour répondre à quelqu'un qu'il est seul à voir, à sentir, il murmure :) Oui, c'est vrai! (*Il se remet au travail et murmure encore*) : Vite! Vite! pour ne pas oublier... pour voir... pour voir...

Calme profond.

Le Poète écrit fébrilement, pendant que le rideau tombe lentement, lentement...

FIN DE LA PREMIÈRE VISION

—

DEUXIÈME VISION

Dans la mélancolique sérénité de l'automne, les ruines du palais de Vincenzo Scoccibucco, près des *Trois églises* à Raguse — œuvre exquise du XVI[e] siècle, due peut-être à ce même ouvrier qui construisit la villa Falconieri à Rome, d'historique renommée, — offrant au soleil un visage torturé, aux yeux vides et morts. Les cyprès, les oliviers, le lierre, les agaves, les pins, les vignes sauvages embrassent et parent, cachent et révèlent avec des pleurs et des sourires le mausolée de cette merveilleuse Beauté morte. La Nature en recouvre les restes d'une parure vivante, et il passe dans l'air un dolent sourire, comme si les ruines elles-mêmes se mettaient à murmurer : « Dans la mort peut-être sommes-nous plus belles. » Tout ici est silence et paix; seuls de brefs appels d'oiseaux poursuivent de blanches nuées, qui muettes et paresseuses glissent par l'espace, pendant que les rameaux toujours verts susurrent doucement.

Voilà l'heure où la nature chante aux ruines les premières strophes de l'élégie de l'automne.

UNE FEMME DU PEUPLE *s'avance sur la terrasse et se penche sur la balustrade toute entrelacée de lierre. D'une voix forte et pleine de colère, elle appelle quelqu'un.*
— Catta! Catta! Catta! (*Mais personne ne répond et elle grommelle :*) Où peut être passée cette sorcière?

UNE VOIX D'HOMME, *de derrière la maison.* — Elle est en ville peut-être...

LA FEMME. — Que le Diable l'emporte! Mais je veux savoir où elle est fourrée!

UNE PETITE FILLE, *de cinq à six ans.* — (*Elle court vers sa mère en criant*) : Maman! Maman! Catta est en bas dans le magasin.

LA FEMME. — Tu l'as vue?

LA PETITE FILLE. — Oui, par le trou de la serrure.

LA FEMME. — Et que faisait-elle?

LA PETITE FILLE. — Elle chantait la berceuse à sa poule.

UN HOMME (*un ouvrier*). — (*Il entre la pelle à l'épaule. L'enfant se jette dans ses bras. Il la soulève avec amour en l'étreignant.*) Que de choses sait ma petite commère!

LA PETITE FILLE. — Oui, oui, petit papa! Elle est là-bas...

L'HOMME. — Alors va la trouver et dis-lui que le Monsieur du Cinématographe sera ici dans peu...

LA PETITE FILLE, *battant des mains.* — Est-ce que ce sera celui avec le singe et le perroquet, comme l'autre jour?

L'HOMME. — Qui sait ce que nous apportera celui-ci? En attendant il nous faut lui laisser la maison et le jardin, jusqu'à demain matin. Tu as compris?

LA FEMME, *ironique.* — La belle idée!

LA PETITE FILLE. — Petit papa, je lui donnerai aussi des fleurs au Monsieur?

L'HOMME. — Naturellement.

LA PETITE FILLE. — Et pourquoi?

L'HOMME. — Ah! pourquoi? Ce Monsieur a de l'argent et nous pas. Cours donc vite chercher Catta. Nous irons ensemble en ville.

La petite fille sort joyeusement par la gauche.

LA FEMME. — (*Elle a écouté en bougonnant et maintenant, les poings sur les hanches, avec rage*) : Il faut

avoir une tête comme la tienne, pour combiner de pareilles affaires! Pendant que je vais chez les sœurs à côté prêter aide pour la lessive, tu te divertis comme tu veux. Si l'on te vole, tant pis! Ce sera bien ta faute...

L'HOMME. — Va, va-t'en, et donne une bonne frottée de lessive à ta fichue langue! Ne t'occupe pas de ce que je fais...

Il sort par la gauche et la femme par la droite.

LA PETITE FILLE. — (*Elle descend le perron et se met à courir jusqu'à la porte voûtée, pleine de ténèbres, sous la terrasse. Elle heurte l'huis et appelle*) : Catta! Cattarina!

UNE VOIX DE FEMME, *de l'intérieur, voix dure, rauque, presque masculine.* — Qui est là?

LA PETITE FILLE. — Petit papa a dit que nous nous en allons. Il a vendu la maison, les fleurs et tout. C'est compris?...

LA VOIX. — Et pourquoi?

LA PETITE FILLE. — Parce que c'est comme ça. Et tu dois t'en aller comme nous. (*Une pause.*) Où est la poule, Catta?

LA VOIX. — Elle a mal à la gorge. Elle tousse. Ca! Ca! Ca!

LA PETITE FILLE. — (*Elle remonte en riant.*) Maman! Maman! La poule à Catta s'est mise à tousser. Ca! Ca! Ca

La petite voix et le rire se perdent derrière la maison.

LE POÈTE-MOI, *qui s'est tenu caché derrière un buisson ou derrière une colonne, s'avance lentement à travers le jardin.* — (*Il savoure les sensations et les images de cette atmosphère saturée de vie vécue. Les yeux du Poète fouillent les linéaments de l'aveugle ruine et l'on dirait qu'il souffre du silence de la nature et des choses, qui ne répondent pas à ses muettes questions, à*

ses désirs secrets. Puis il s'arrête devant une colonne isolée; il la considère longuement. Et voici qu'il se met à la frapper du poing. Mais dans la pierre, nulle résonance ne s'éveille. Et il murmure) : Rien! Rien!

L'HOMME. — *(Il se présente à ses côtés et répond aussitôt)* : Me voici, Signor. Nous partons et nous reviendrons demain matin après l'Ave Maria. Il me déplaît de quitter, même pour peu de temps, cette misère, comme on dit! Euh!

MOI. — Je vous crois. Eh! dites-moi quel est le patron de l'endroit?

L'HOMME. — A vous parler franc, je n'en sais guère plus que vous. Tous les trois mois, un commis se présente ici, un employé de banque, je crois. Il vient pour le loyer. Personne ne veut dépenser un sou pour restaurer la bicoque, qui, un beau jour, — Dieu nous garde! — s'écroulera en envoyant dans l'autre monde quelqu'un d'entre nous. Il y a des années, alors que le nouveau grand cimetière n'avait pas encore été installé là au fond, par derrière ce mur, on pouvait espérer. Maintenant je puis dire que j'en suis le seul propriétaire. Je cultive des fleurs pour les vendre. J'en fais des guirlandes pour toutes ces tombes. Eh! les vivants vivent des morts.

MOI. — *(Il lui offre de l'argent :)* Prenez! Voilà pour votre bicoque et pour les fleurs, si nous en cueillons.

L'HOMME. — Vous devez être un peintre, vous, ou un artiste. Eux seuls paient bien et viennent visiter cet épouvantail.

MOI. — Oui! par malheur, je suis artiste et autre chose encore. Certaines troupes ont dû venir travailler déjà par là, j'imagine. L'endroit semble fait exprès.

L'HOMME. — S'il en est venu! Ils ont même fini par nous embêter. Une fois ils ont amené toute une ménagerie. La petite s'est tellement amusée! Mais elle avait peur des bêtes...

MOI. — Je suis seul pour l'instant. J'attendais une actrice pour essayer ensemble une scène de mon drame. Si personne ne l'accompagne, ou si elle-même ne vient pas, je resterai ici seul dans votre bicoque, avec ma tristesse. (*A la femme du peuple, qui entre en conduisant par la main la petite fille*) : Une dame est-elle venue, ces jours-ci?

LA FEMME. — Je ne l'ai pas vue; mais hier vers le soir, la petite a entendu sonner à la grande porte. Elle a ouvert. C'était une dame vêtue de blanc et, comme cette dame voulait faire caresse à l'enfant, la petite, prise de peur, lui a refermé la porte au nez. Tout aussitôt elle est accourue vers moi, parce que, m'a-t-elle dit, les mains de cette femme étaient froides comme pierre.

L'enfant intimidée se cache derrière sa mère.

L'HOMME. — Ah! elle en a attrapé pour cela!

La petite pleurniche.

LA FEMME. — Brisons là! Si elle est si sauvage, il ne faut pas s'en étonner. Elle vit dans cette cahute sans toiture, qui, Dieu me pardonne! est ensorcelée par surcroît. Qui voudrait rester ici, si ce n'est nous et Catta, la sotte?

MOI, *avec un rire d'étonnement.* — Catta! Peut-être est-ce la même que j'ai connue dans mon enfance. Est-ce Dieu possible? Non! Elle aurait au moins aujourd'hui cent ans!

LA FEMME. — Qui peut le savoir? Nous l'avons trouvée en bas dans le magasin, — un débris parmi d'autres débris. Elle va et vient toujours avec une poule sous le bras. (*Ils rient.*) Aux jours de fête, elle met son costume de bal : crinoline, voilette, plumes et fleurs — l'ombrelle. (*Elle rit.*) Pauvre malheureuse! Si ce n'est la Cattarina que vous connaissez, c'en est une autre. Que voulez-vous? vieillesse et folie sont de tous les temps.

L'HOMME. — Voilà ce que c'est! Nous vivons dans un

cauchemar de pierre, environnés que nous sommes d'une infinité de tombes et n'ayant pour voisines que les nonnes des Trois Eglises. Jusques il y a peu de temps, habitait également ici un célèbre poète, Don Antonio Casali.

MOI. — L'avez-vous connu?

LA FEMME. — Je crois bien! Je l'ai même servi! Près de sa fin, il gémissait sans relâche et criait : « Où est mon Zuccon? » (Grosse courge) (*Ils rient.*) On dit qu'il avait perdu la tête, parce que certains moines lui auraient dérobé les brouillons d'un poème, où il les chansonnait sous le titre de Zucconi (Gros bêtas).

L'HOMME. — (*Il rit.*) Est-ce que tu ne serais pas toi-même un peu toquée?

LA FEMME. — Tu sais bien que si ce n'était pas pour la petite, je ne resterais pas ici l'espace d'une minute. Croyez-le bien, Signor, ces ruines sont ensorcelées. Oui, Dieu me pardonne! — ensorcelées, véritablement!

LA VOIX, *sous la terrasse.* — Co! Co! Co! Co!

LA FEMME. — Vous entendez? C'est Catta, la folle. A la nouvelle lune, c'est toujours comme ça!

L'HOMME. — Fais-la taire!

LA FEMME. — (*Elle descend et heurte l'huis :*) Qui est-ce qu'il y a donc, Catta?

LA VOIX. — On frappe! On frappe!

LA FEMME. — Eh! laisse-la frapper! Elle se fatiguera. Les sœurs en ville ont besoin de toi, tu sais, pour certains travaux. Va-t'en chez elles et reste à dormir au couvent. (*Elle remonte; la fillette se remet à pleurer.*) Vie d'enfer! Il y a des farfadets qui se promènent sur les murs et dans sa tête malade. Depuis qu'elle a su par la petite la venue de cette dame en blanc, adieu la paix!

MOI. — Qui est-ce qui frappe, selon vous?

L'HOMME. — Les vieux racontent que, dans ce palais, habitait jadis une princesse russe, qui fut enlevée et jetée

à la mer par des corsaires. Et Catta pense toujours à cette histoire.

LA FEMME. — Il faut se décider à changer de méthode à la fin. Je lui montrerai la maison qui lui convient.

L'HOMME. — Il est midi depuis un moment. Allons-nous-en!

MOI. — Si l'on apporte le singe, je te ferai appeler, tu sais...

LA FILLETTE, *joyeuse*. — Le paon et la girafe. (*Elle rit.*)

L'HOMME. — S'il vient des clients, dites-leur, je vous prie, de revenir demain. En attendant, cueillez les fleurs qui vous plaisent.

LA FILLETTE. — Mais pas mes tulipes!

MOI. — Je m'en garderai bien!

L'HOMME. — Au revoir, Signor! Et pardonnez-moi de vous avoir étourdi d'un pareil bavardage.

MOI. — Non! Non! Tout au contraire... En vous écoutant, je me suis reposé de mes ennuis. Vous parlez de votre fatigue. Et moi donc! J'ai peur que les ruines ne m'aient ensorcelé aussi, comme Catta... (*Ils rient. L'Homme et la Fillette disparaissent derrière la maison. Silence. Toute chose se tait... comme si elle songeait : Pourquoi suis-je ici? Combien de temps y resterai-je? Le Poète tend l'oreille à la fuite silencieuse du Temps... puis une pensée le vient assaillir. Il se dirige vers la porte voûtée, frappe et appelle*) : Cattarina!

LA VOIX. — Qu'est-ce qu'il y a ?

MOI. — La voici! Elle vient!

LA VOIX. — Elle attendra!

MOI. — Pourquoi?

LA VOIX. — Il faut que je mette mes habits de fête pour la recevoir.

MOI. — L'as-tu vue quelquefois?

LA VOIX. — Oui!

MOI. — De jour ou de nuit?

LA VOIX. — Je ne sais...

MOI. — Que t'a-t-elle dit?

LA VOIX. — Elle criait : « Caterina! Caterina! Et voulait me donner des coups de bâton. Mais elle me le paiera!

MOI. — Tout cela n'est qu'un songe...

LA VOIX. — Qu'est-ce qu'un songe? (*Une pause. Sur un autre ton*) : Ne tousse pas, pauvre malheureuse! Je te porterai chez le médecin. Co! Co! Co! Co! (*Silence.*)

MOI. — (*Il s'éloigne, puis il s'arrête et murmure*) : Et qu'est-ce que le songe? (*A la question du Poète répond dans l'éloignement, mais en se rapprochant de plus en plus, une courte chanson, jusqu'à ce qu'apparaisse au fond une blanche silhouette de femme. En un rythme joyeux éparpillant les fleurs qu'elle cueille chemin faisant, elle cherche le compagnon caché qui la préoccupe, pendant qu'autour d'elle palpitent avec des frémissements d'aile les voiles blancs. Le Poète figé d'extase s'interroge lui-même.*) Voilà ce que c'est peut-être...

L'INCONNUE, *s'approchant.* — Où es-tu, Radziwill? Où es-tu? Me voici comme je l'ai promis. J'ai voulu revivre encore une fois notre idylle de Raguse. Au nid même de notre amour. Où es-tu? Voyons... Lequel de nous deux n'a pas encore oublié son rôle?

LE POÈTE, *tendant les bras à l'apparition.* — Elisabeth!

L'INCONNUE. — (*Joyeuse, elle court à sa rencontre* :) Depuis si longtemps je te cherche, ô mon Prince! Attends-moi! (*Tout d'un train elle s'arrête, et les fleurs s'échappent de ses mains, parce que dans les yeux de l'Homme persiste un reflet de la nuit spectrale. Avec un accent étrange* :) J'ai reconnu la voix fidèle et lointaine; mais tu n'es plus le même...

MOI, *montrant le palais détruit.* — Est-ce là le nid d'amour de Carl Radziwill et d'Elisabeth Tarakanova?

L'INCONNUE. — (*Elle se retourne tout à coup et aperçoit dans un éclair le désordre des ruines... Une pause... Un cri étouffé* :) Ah! (*Et la Dame se dirige lentement, presque en se traînant, vers le fantôme de pierre. Dans sa

voix passent maintenant tous les frissons de la terreur... du soupir jusqu'au sanglot.) Horreur! Sans couronne! Sans yeux! Le visage en plaies, la bouche édentée, difforme, tête de mort pareille à la mienne avant la résurrection. (*Une pause. Elle se cache la tête dans les mains.*)

LE POÈTE, *tout près d'elle, lentement, avec fermeté.* — Pourquoi tant s'ébahir? N'as-tu pas vu tout cela, l'autre jour, à ton arrivée?

L'INCONNUE. — (*Elle se jette tremblante entre ses bras, puis avec anxiété*) : Non! Non! Je ne vis que de ton souffle et je ne vois que par tes yeux. Tu m'as évoquée d'entre les ténèbres du passé, telle que j'étais alors. Et maintenant? Hélas! A quoi bon ressusciter toutes les anciennes épouvantes dans cette nouvelle agonie? (*Une pause. Elle s'écarte du Poète et furtivement se tourne vers les ruines, dont elle s'approche pas à pas, les mains tendues.*) Voici la colonne! Tu sais. Celle qui à mon dernier baiser donna le frisson de la mort... Et là-haut? Le balcon où chaque nuit je suivis la douce respiration des étoiles... tandis que, dans le lointain, le grillon répétait son tendre lamento. Ah! vois-tu la terrasse de nos farandoles, des madrigaux, des menuets... (*Elle court d'une colonne à l'autre en les caressant de la voix et de la main.*) Et vous, fidèles gardiens de mes songes de gloire, vous êtes encore ici, ô mes colonnes, mais veuves des sarments de malvoisie dont vous étiez enguirlandées! Non, vous êtes maintenant des cierges éteints, environnant le cercueil du Passé. Reconnaissez les mains qui tant de fois vous ont caressées. Et, toi, Terre aux silences parfumés, m'entends-tu? Voici que je te baise encore une fois, comme en cette suprême nuit d'adieu... (*Elle se penche pour baiser la terre et, presque comme si elle avait savouré quelque vivifiant nectar, elle se redresse illuminée d'une vie si intense que le Poète, en la fixant, assume, lui aussi, l'aspect et l'esprit du Passé.*) Tout était mort! La maison, toi-même et moi; mais voici

que le rêve du poète, dans le baiser de la terre natale, nous est venu rappeler à la vie avec le rythme même de l'humaine douleur. (*Elle écoute un bruit lointain.*) Les clochettes du traîneau! Les entends-tu? Tout avait disparu à travers la magie de la nuit de juin — et la lune rit moqueuse! (*Calme et d'un accent d'intimité*) : Tout se tait! (*Elle refait de ses mains tendues le geste d'autrefois, le geste d'offrande au charme d'amour.*) Nous sommes seuls, ô mon Carl!

LE POÈTE. — (*Comme toujours, quand il compose, il est entré momentanément dans la peau du personnage créé par sa fantaisie, et il est maintenant devenu, pour les gestes, pour la voix, pour l'attitude, Carl Radziwill, qui est ainsi ressuscité. Voilà pourquoi il enlace la femme qui s'offre comme naguère, et les mêmes mots jaillissent de ses lèvres, avec le rythme de l'amour passé*) : Comme autrefois, voici que je te presse entre mes bras, tandis que l'ombre lente descend sur le jardin enchanté. Et, une dernière fois, avant de nous quitter, je te demande : « Elisabeth, pourquoi m'abandonnes-tu? »

L'INCONNUE. — Et pourquoi m'abandonnes-tu, toi, ô mon amour?

LE POÈTE. — Oui, il est bien vrai, nous devons briser les douces chaînes; car, dans le brouillard du lointain désert de neige, nos routes se séparent. La plainte de Wawel me réclame, la rage agonisante de la Pologne : « Sauve la couronne des Jagellons de la discorde entre frères! »

L'INCONNUE. — Et vers moi tonnent les cloches du Kremlin! Arrache la tiare sacrée de Vladimir Premier à la tête de l'Usurpatrice maudite!

LE POÈTE. — Et voilà pourquoi, avant notre séparation fatale, je te demande un serment qui me serve de gage. Comme à l'article de la mort, jure-moi, Elisabeth, que tu es bien celle que tu es et non pas celle que ta rivale a

qualifiée d'aventurière, souillée de toutes les fanges de la vie et du mensonge.

L'INCONNUE, *s'insurgeant.* — Ah! voilà donc encore le guet-apens dressé contre celle qui est prête à consentir le sacrifice de sa vie pour faire éclater la vérité! Il ne vous a donc pas suffi que jadis, il y a des siècles, l'Impératrice-Mère ait reconnu pour son fils le Tsar Dimitri pour le soustraire à vos colères sauvages! Et n'ai-je pas décidé, moi la première, de libérer l'âme russe du servage engendré par la luxure étrangère? Et vous me demandez encore et toujours des preuves, des gages, des serments... Quoi encore? Quoi? Dites-le! Dites-le!...

LE POÈTE. — Je demande seulement ce que tu as promis de me dévoiler : ton secret!

L'INCONNUE, *de plus en plus énergique et frémissante.* — Ne t'ai-je donc point fourni — et à tes compagnons aussi bien qu'à toi-même — toutes preuves d'âme et de corps me concernant? N'ai-je point devant vous ouvert les veines de ma vie lorsque l'on égorge l'agneau pascal, pour que, penchés sur la victime déchirée, vous eussiez loisir d'épier chaque frisson de ses viscères et de ses nerfs, chaque mouvement du sang, chaque contraction de ses muscles, jusqu'à ces mystérieuses crispations, qui relient l'instinct au cerveau et au cœur? Vous n'êtes point des hommes, vous autres, non! si, pour croire, vous avez besoin de fantômes et de symboles, vous qui ne croyez ni en Dieu ni au Diable... Et si je jurais mille fois et si je mourais même pour témoigner de la vérité de mon serment, peut-être alors dissiperais-je votre doute outrageant, comme s'est dissipée ma vie dans cette ruine du Passé...?

LE POÈTE. — Oui! Oui! nous sommes tous ainsi, nous tristes mortels. Mais toi, créature, créature de haine et de mystère, songe que je suis le messager d'une foule, et que je n'eus foi qu'en toi, depuis l'heure où je t'ai arrachée, malheureuse et désespérée, aux tavernes mal

famées de Constantinople, en t'enveloppant dans un manteau de pierres précieuses et de poésie, et que maintenant j'ai besoin d'une parole vivante et fatale pour la répéter aux frères conjurés, dont la fidélité reprendra vigueur à la veille du déchirement qui menace la patrie. Je dois pouvoir leur dire : « Du fond de sa conscience et de son intelligence, la nièce de Pierre le Grand vous dit — à la façon d'un prêtre du haut de l'autel — ces paroles » :

L'INCONNUE. — (*Elle fait pieusement le signe de la croix orthodoxe.*) Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, selon la loi des hommes, Elisabeth Tarakanova et Vladimirska, Dame d'Azoff, fille d'Elisabeth Petrovna, et, par la grâce de Dieu, Nous, Elisabeth deuxième du nom, Impératrice autocrate de toutes les Russies, croyons fermement en la vérité de notre foi aussi bien qu'en votre liberté! Amen!

Elle se signe de nouveau et baise au front Radziwil, qui, à genoux, lui baise la main.

LE POÈTE. — (*Il cherche à scruter ce visage énigmatique et, avec une émotion involontaire dans l'accent, il interroge* :) Et avez-vous été fidèle au serment?

L'INCONNUE, *avec un regard lointain.* — Jusque par delà la tombe, tu le vois!

LE POÈTE, *avec une insistance croissante, mais dépouillée de tout accent théâtral.* — Quel démon te pousse donc à lutter contre l'Empire entier de l'Enfer?

L'INCONNUE. — (*D'un mouvement brusque elle se tourne vers lui et, face à face, presque brutalement, elle lui jette au visage toute sa folle amertume* :) Mais tu ne comprends donc pas! Si j'avais été une aventurière, l'hirondelle écervelée qui émigre, crois-tu, homme de peu de foi, que je lutterais contre l'immense empire de Satan, pour m'asseoir par tricherie sur le trône incandescent d'Ivan le Terrible? C'est que le torrent de feu de son sang infernal ne flamberait pas dans mes veines. Ne

vois-tu pas dans mes yeux et sur ma chair le signe de l'Impérial Antéchrist? Et sais-tu, prince Radziwill, pourquoi ce signe maudit ne peut vaincre le mystère sacré de l'âme russe? Tandis que nos corps se chevauchent à travers les démons des nuits de Walpurgis, toujours dans notre cœur brûle, inépuisée, la lampe d'adoration, pour Christ, pour le Tsar, et pour notre Dieu. Il n'y a pas d'autre raison... (*Elle se lève, terrible et superbe*) : Et maintenant, crois-moi, ô doux Fils de Pologne!

LE POÈTE. — (*Accroché à une colonne, il semble redouter l'explosion d'une nouvelle toquade. Il considère l'Inconnue avec les yeux d'un auteur, qui voit se dresser devant lui sa propre œuvre, puis d'une voix sourde*) : Qui parle ainsi est prince des poètes ou roi des fous.

L'INCONNUE, *avec un pâle sourire.* — Et n'est-ce pas la même chose? (*Lointaine rumeur de gens et de musique. Joyeusement elle écoute.*) Eh! les voilà qui reviennent! Ce sont eux...

LE POÈTE, *durement et avec surprise.* — Qui se permet?

L'INCONNUE. — C'est la foule étourdie des moucherons d'été, nés avec l'aurore, et qui s'évanouiront quand l'ombre descendra. Jadis ils s'appelaient ma cour polonaise, et maintenant les bouffons des nouveaux jours sans joie.

LE POÈTE, *avec sarcasme.* — Ont-ils également pris congé aujourd'hui de Carl Radziwill?

L'INCONNUE, *avec une légèreté mêlée d'amertume.* — Est-ce que tu m'aurais accompagnée après notre séparation de Raguse, à travers toutes les folles stations de l'éternel carnaval italien de Barletta à Rome, jusque là-haut à Vareggio (*avec un frisson*), où l'araignée noire l'épie et l'attend, Elle, l'aventurière et la comédienne?

LE POÈTE, *redevenu auteur.* — A quoi sert cette éternelle danse devant le miroir?

L'INCONNUE. — Toi-même, tu m'as conduite en face de lui!

LE POÈTE. — Et si maintenant je le mettais en morceaux?

L'INCONNUE. — Trop tard! Les ruines t'enseveliraient également...

A l'improviste une troupe bigarrée d'hommes et de femmes, précédée d'un jazz-band tapageur, fait irruption sur la terrasse, dans une ivresse de soleil et de joie, tout en dansant la farandole autour de la ruine. L'action prend le caractère d'une grotesque bouffonnerie : chacun veut montrer l'autre face de la vie, si bien que de cette farce jaillit la tragédie inconsciente des hommes et du destin.

LE POÈTE. — (*Il cherche à amuser l'inconnue, en lui montrant la démence grossière de tout ce qui se déroule autour d'eux.*) Avec qui te prépares-tu à réciter là-haut le second acte de la nouvelle Comédie de l'Art?

L'INCONNUE, *souriante et féline.* — Après l'idylle de Carl Radziwill, un seul est digne de se mesurer avec moi là-haut à Viareggio et sur le pont du navire amiral à Livourne. (*A l'oreille du Poète*) : Le pire de tous, celui qui se cache en toi et qui s'appelle TOI!

LA FOLLE. — (*Elle est revenue sur la terrasse, tout en dansant et en vociférant :*) Pour l'Amiral Comte Alexis Grigoriévitch Orloff! Hourrah! Hourrah! Hourrah!

L'INCONNUE. — (*Elle essaie de se débarrasser de l'étreinte du Poète.*) Nous voici arrivés aux portes de Viareggio. Adieu, Radziwill, ombre du bonheur d'un instant... L'enfer m'appelle, m'attire! Adieu!

LE POÈTE. — Non! Elisabeth! je ne te quitterai pas encore...

L'INCONNUE, *se débarrassant de lui.* — J'ai voulu tout voir, pour tout comprendre; maintenant, suis-moi par où tu puisses aussi tout me pardonner!

Elle disparaît.

LE POÈTE. — (*Il la suit en criant désespérément*) : Arrête! Elisabeth! Je te sauverai...

Elle s'enfuit.

LA VOIX D'ÉLISABETH, *de loin*. — Alexis! Mon Alexis!

QUATRE ATHLÈTES RUSSES. — (*Gigantesques dans leur sculpturale nudité, ils portent sur les épaules jusqu'au milieu de la balustrade un homme en uniforme d'amiral russe du* XVII*e* *siècle.*)

L'AMIRAL ORLOFF. — Toi! (*D'une voix forte et impérieuse du haut de son triomphe*) : Accompagnez ici près dans ma villa de Viareggio avec tous les honneurs dus à son rang, Son Altesse impériale la Princesse Elisabeth Tarakanova. La voici! Elle arrive!

TOUS. — Hourrah!

Les athlètes déposent Orloff à terre et s'alignent, les mains croisées, — énormes cariatides vivantes — au long de la balustrade. La troupe, criant et dansant, se précipite à gauche vers l'Inconnue, dont la voix se rapproche et qui appelle : « Alexis! Alexis! »

L'AMIRAL ORLOFF.— (*Il choisit dans le groupe six jeunes gens, les fait défiler deux à deux et leur ordonne*) : Retournez à Livourne sur le navire amiral, tandis que nous rentrons ici dans notre villa. Demain, en m'apercevant, criez à travers le gréement : « Pour l'Impératrice Catherine, Hourrah! » Ce sera le signal que tout est prêt.

LES SIX, *d'une seule voix*. — Pour l'Impératrice Catherine, Hourrah!

L'AMIRAL, *avec violence*. — Taisez-vous, animaux que vous êtes! Il est trop tôt!

LA FOLLE. — (*Elle vient de gauche, avec importance, en criant*) : La Princesse Elisabeth, hourrah!

L'AMIRAL. — (*Il se précipite à la rencontre de l'Inconnue, et avec des gestes de théâtre, il la salue en s'incli-*

nant profondément.) Salut à vous, Elisabeth Tarakanova!

L'INCONNUE. — (*Accompagnée des clameurs de fête sous une pluie de fleurs, dans une pose de cinématographique apothéose, elle apparaît. Un manteau nuptial ourdi d'or la couvre, et elle porte sur la tête une tiare toute gemmée. Elle tend la main à Orloff, pour lui rendre son salut, avec une courtoisie toute impériale.*) Salut à vous, Alexis Grigoriévitch!

L'AMIRAL. — (*Il fléchit le genou et lui baise galamment la main; puis il se retourne et, avec une emphase toute scénique, il annonce pompeusement*) : Mesdames et Messieurs, ce sera pour moi suprême honneur que vous consentiez à nous accompagner jusqu'à la chapelle — au carrefour là tout près. — Le Révérend Père Macario va bénir notre union. Nous aurons ainsi des témoins de qualité à la réalisation de nos vœux les plus ardents et de vos propres désirs.

TOUS. — Vivent les époux! Hourrah!

L'AMIRAL. — (*Il donne la main à l'Inconnue et tous deux s'inclinent profondément vers la société, qui leur rend la politesse, puis il donne le signal.*) Mesdames et Messieurs, la Polonaise s'avance!

L'orchestre se fait entendre et le cortège, précédé des époux, traverse la terrasse au rythme de la grande-polonaise de Tchaïkovsky, et sort par la droite, durant que la musique se perd tout doucement. Et tout à coup jaillit du fond une clameur puissante : « Pour l'Impératrice Catherine, hourrah! » — subitement coupée par un éclat de rire invisible et sonore. Profond silence. La Ruine ouvre ses grands yeux vides à la lumière sanglante du soleil couchant, tandis que la petite porte de la cachette sous la terrasse s'ouvre pour donner accès à la grotesque figure de la suprême misère

humaine, au *genius loci*, à Catherine, la mendiante.

CATHERINE LA FOLLE. — (*Vêtue d'une crinoline aux multiples volants de tarlatane bigarrée, elle porte chapeau terreux, orné de fleurs et de plumes; de la main droite elle élève haut une petite ombrelle verte et, sous le bras gauche, elle tient une poule noire vivante. Aveuglée par l'éblouissante lumière, elle s'arrête, informe épouvantail des hommes et des oiseaux, puis, en entendant le cri de : « Pour l'Impératrice Catherine, hourrah! » elle marche droit à la façon d'un automate vers le jardin, s'arrête de nouveau et, remuant ses mâchoires édentées, elle répond instinctivement d'une voix rauque et caverneuse*) : Qui est-ce qui m'appelle?

Silence. Alors la Folle, inconsciente du triste comique qu'elle dégage, s'avance vers nous et, quand elle va franchir la limite qui sépare le rêve de la réalité,

Le rideau tombe de façon foudroyante.

FIN DE LA DEUXIÈME VISION

IVO VOÏNOVITCH.

Traduit du texte serbo-croate inédit
par PHILÉAS LEBESGUE

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Marcel Coulon : *La Vie de Rimbaud et de son œuvre*, Mercure de France. — François Ruchon : *Jean-Arthur Rimbaud, sa vie, son œuvre, son influence*, Honoré Champion — Rolland de Renéville : *Rimbaud le voyant*, Au Sans Pareil.

Une curiosité passionnée s'attache à Rimbaud. Son nom ébranle les imaginations et bouleverse les cœurs. Une auréole d'étrangeté, de mystère et de miracle domine cette physionomie.

Dès qu'on veut entrer en contact avec cet être prodigieux, on sent qu'il faut se défaire de toutes manières habituelles de considérer les choses. Cet adolescent esquisse ses premiers gestes, et il apparaît aussitôt que le génie est entré dans le monde comme un voleur et sans crier gare. Ce gamin jailli d'un ménage disloqué, élevé par une mère dure et bornée, dans une petite ville des Ardennes, assemble des mots, et ces mots ont une vertu percutante que les maîtres du verbe n'avaient pu encore leur donner et ces mots ont des phosphorescences qu'on ne connaissait point. Pleins de réel à en craquer, lourdement imprégnés des sèves terrestres, ils composent de féeriques architectures qui semblent ravies à des mondes où seul se hasarde le rêve. Tout était d'ici-bas dans le détail et tout semblait d'ailleurs dans l'ensemble. L'adolescent singulier parlait et il était visible que le monde et ses plus obscures profondeurs se miraient dans ses mots et qu'en même temps quelque chose s'ajoutait aux mondes connus. A peine une cueillaison d'enchantements était-elle faite que d'un bond le maître en sortilèges allait avec infaillibilité vers quelque audace inouïe. Et toutes ses audaces étaient viables. Quatre ans lui suffirent pour donner aux médiocres mots qu'emploient les hommes toutes les possibilités de vertige. A dix-neuf ans, ce mage, ce faiseur de miracles ravala d'un geste décisif la poésie au rang de l'universelle vanité et l'on sait sa vie d'homme d'action, ses randonnées d'errant « aux

semelles de vent » et son implacable labeur sous le soleil du Harrar et son entêtement farouche à vouloir gagner l'or qui lui permettrait de prendre place parmi ces bourgeois prosaïques jadis honnis. Et cette vie enfin brisée à 37 ans par la maladie après avoir été emplie par toutes les déceptions, toutes les amertumes, toutes les détresses qui peuvent tisser l'incompréhensible vie des humains. Du tête-à-tête avec cet homme et cette vie, on sort avec un indicible sentiment de stupeur. On croit avoir eu devant soi l'un de ces héros de tragédies antiques qui s'avancent d'abord brillants de toutes les faveurs des dieux et sur qui s'est déjà posée la poigne du Destin qui va les jeter de catastrophes en catastrophes. A dix-neuf ans, ce Rimbaud-Voyant ayant tout vu, nouvel Œdipe, crève ses yeux de voyant et dix-huit ans encore, son fantôme misérable erre à travers le monde jusqu'à ce que la Mort le libère enfin de cette erreur qu'avait été sa vie. Oui, cette vie a l'air d'une monstrueuse fantaisie tissée par quelque Démiurge ironique et tortionnaire qui veut nous signifier par un exemple choisi avec quel je m'en fichisme la nature se joue des dons les plus divins qu'elle accorde de temps en temps aux hommes. Tout se passe comme si la vie de Rimbaud avait été inventée pour illustrer la thèse romantique du génie s'implantant dans un homme comme une fatalité de malheur. Il est aisé de donner à Rimbaud des conseils après coup. Mais qu'on imagine cet adolescent gauche portant à quinze ans un effrayant génie et cela dans le milieu le plus défavorable qui soit ! Il est ici-bas, mais son monde réel n'est pas celui que les autres autour de lui nomment réel. Né différent, il ne peut qu'être insociable et tout autour de lui se révèle mesquin et absurde. Son Univers propre ne pouvant se mêler à l'Univers où vivent les autres hommes, tous ses réflexes ne peuvent être par rapport au monde coutumier que réflexes destructeurs. Comme on comprend l'accent profond des paroles qu'il prête à la *Vierge folle* parlant de *l'Epoux infernal* :

Je le suivais, moi, dans des actions étranges et compliquées, loin, bonnes ou mauvaises ; j'étais sûre de ne jamais entrer dans son monde. A côté de son cher corps endormi, que d'heures des nuits j'ai veillé, cherchant pourquoi il voulait tant s'évader de la réalité. Jamais homme n'eut pareil vœu.

Et plus loin :

Il veut vivre somnambule.

Mais ce qu'il y eut de plus cruel, ce fut la manière dont la Nature accabla Rimbaud sous l'excès de ses dons. Elle fit de lui un prospecteur de l'invisible, un visionnaire de l'Ineffable, elle lui donna tous les dons du Mystique et ne manqua pas de joindre à cela les dons les plus aigus du critique. Et voilà qui n'a pas été suffisamment vu et qui permet de saisir le rythme de vie du poète. Le rythme rimbaldien de vie est à deux temps presque réguliers. Le mystique part avec fougue et enthousiasme vers l'exploration de ses mondes cachés. Et voici qu'après le délire sacré, le critique implacable entre en scène et met en cendres tout l'apport du Mystique. Rimbaud portait en lui un affirmateur inspiré et un sceptique « atroce ». Il en résulte que tout effort affirmateur de Rimbaud était rapidement suivi d'un effort destructeur. Un besoin impérieux de construction suscitait un besoin tyrannique de saper par la base ce qui venait d'être édifié. Nul plus que Rimbaud n'a été un perpétuel contradicteur de lui-même. Nul n'a tenté plus hardiment et nul n'a bafoué avec plus d'ardeur toutes ses tentatives. Un homme ainsi fait pouvait-il être celui qui se fixe dans une attitude, pouvait-il être autre chose qu'un errant ?

On ne cesse d'épiloguer sur le fait unique de ce poète génial reniant à 19 ans d'un geste décisif toute sa vie de créateur et d'inspiré. N'y a-t-il pas là le coup d'Etat terrible d'un esprit entre tous volontaire et lucide qui, ayant reconnu dans le génie une puissance de malheur, essaie de rejeter l'hôte malfaisant pour essayer de vivre comme le vulgaire borné aux besoins les plus immédiats. Les romantiques n'avaient cessé de gémir sur le sort de l'homme de génie traînant avec lui une persistante malédiction. Rimbaud, caractère d'une tout autre trempe, s'amputa de son génie dès qu'il eut vu nettement où ce génie le conduisait. Méditer sur l'échec de sa tentative pour revenir à la vie commune nous mènerait trop loin.

M. Marcel Coulon (**La Vie de Rimbaud et de son œuvre**) fait précéder son livre d'une intéressante préface où il définit sa critique : rigoureusement scientifique par la méthode, œuvre d'art par la mise en œuvre de tous les moyens qui peuvent captiver le lecteur, elle doit savoir « marcher sur le sol de l'anecdote comme battre le ciel spéculatif de son aile ». Il faut louer la patience, l'ingéniosité, la volonté d'arriver au vrai à tout prix qui ont présidé à l'enquête minutieuse qu'a menée durant plu-

sieurs années M. Coulon sur la vie et l'œuvre de Rimbaud. Persuadé que Rimbaud est entre tous les poètes le plus subjectif, M. Coulon s'est appliqué à relier autant que possible les écrits de Rimbaud aux circonstances mêmes de sa vie. Les conditions de sa vie d'enfant se trouvent ainsi prendre une valeur de premier ordre et M. Coulon avoue « que cet enfant fut hanté, après avoir été désorbité, par la désunion de ses père et mère ». Les violentes attitudes de révolte contre famille, société, religion, s'expliquent en partie dès qu'on examine ce que fut l'enfance du poète. Après nous avoir tracé de vivants portraits du père et de la mère de Rimbaud, M Coulon attribue une importance exceptionnelle à l'influence que la lecture de la Bible exerça sur cette précoce intelligence. Il aurait appris la révolte en s'imprégnant dans le livre sacré des paroles de Satan et des prophètes d'Israël ! Hypothèse qui ne manque pas de vraisemblance si l'on remarque le caractère biblique de la poésie de Rimbaud ! Le voici maintenant parmi ses camarades de collège, envahi du sentiment de son évidente supériorité et par suite pénétré de mépris pour tout ce qui l'entoure. « C'est pourquoi, pas plus qu'il n'aimera ses camarades, ses camarades ne l'aimeront » Peut-être M. Coulon, tout en excusant en partie Rimbaud de ce manque de sensibilité dont il se vantait, ne réagit-il pas assez vivement contre certaines affirmations de Rimbaud sur lui-même. Telle celle-ci : « Ce qui fait ma supériorité, c'est que je n'ai pas de cœur ». Les poèmes de Rimbaud derrière leurs violences et leur allure implacable ne laissent-ils pas filtrer çà et là des échos d'immense tendresse ?

> Puis par instants mon cœur tendre comme un aubier
> Qu'ensanglante l'or jeune et sombre des coulures...

Sensibilité refoulée, jalousement cachée aux hommes, mais dès que les contraintes humaines ne se présentent plus à l'esprit, quelles larges ferveurs pour le monde !

Pour M. Coulon, « Bateau Ivre » est à la fois une confession et un poème symbolique. Un tel poème exprimerait le renoncement de Rimbaud à l'art, l'abandon de ce qu'il croyait être sa mission et la faillite de l'Esthétique du Voyant.

Arrivant à cette phase de vie où Rimbaud rompt brutalement avec sa carrière d'artiste, M. Coulon prétend que de son aventure avec Verlaine, Rimbaud conserva un tel ressentiment et un

tel dégoût qu'il rejeta de lui tout ce qui pouvait lui rappeler Verlaine : ses propres vers d'abord et puis la poésie elle-même.

M'a particulièrement intéressé dans le livre de M. Coulon, le chapitre où il montre quel tripatouillage Paterne Berrichon a fait subir aux lettres de Rimbaud écrites dans la dernière partie de sa vie. Il n'est pas jusqu'aux sommes gagnées par Rimbaud au prix d'un labeur enragé qui n'aient été falsifiées. On croyait à la suite des fraudes berrichonesques que la vie infernale menée par Rimbaud en Ethiopie l'avait enrichi. La réalité est tout autre : « Onze ans de fournaise et du labeur le plus dépendant » pour gagner moins de vingt mille francs ! — Dans quel abîme de songerie ce trait ne nous plonge-t il pas !

Le livre de M. François Ruchon (**Jean-Arthur Rimbaud, sa vie, son œuvre, son influence**) est un ouvrage richement documenté, une vraie mine de renseignements soigneusement contrôlés. Toutes les questions qu'on peut se poser à propos de Rimbaud et de son œuvre sont examinées et on trouve par surcroît beaucoup de réflexions d'ordre esthétique, souvent fines et pénétrantes. Nous sommes en face d'un vaste ouvrage de synthèse, d'une ample mise au point que tous les fervents de Rimbaud devront avoir sous la main.

L'idée qui vivifie toute l'œuvre de Rimbaud, des *Poésies* à *Saison en Enfer*, est celle de la révolte. Il jette, comme Lautréamont, « des crachats sérieux sur les axiomes sacrés » et, dans *l'Homme juste*, il crie qu'il est « celui qui souffre et qui s'est révolté ».

De bonnes remarques sur les dons de caricaturiste de Rimbaud et son aptitude à saisir comme Flaubert la bêtise bourgeoise et à la flageller « d'un trait net et inoubliable ». — A propos du « Bateau Ivre », M. Ruchon voit en ce poème une parfaite opposition à « *l'Invitation au voyage* » de Baudelaire.

Toute la poésie de Rimbaud, affolée de mouvement, de puissance et de désordre, s'inscrit en faux contre le rêve et le rythme baudelairiens de l'*Invitation* où

> Tout n'est qu'ordre et beauté,
> Luxe, calme et volupté.

Ce que j'ai peut être le mieux aimé dans l'ouvrage de M. Ruchon, ce sont les analyses où il montre que les poèmes en prose de Rimbaud ne sont pas simplement une émanation passive de l'Inconscient. La volonté organisatrice y a sa large part.

On ne contestera pas à M. Rolland de Renéville (**Rimbaud le Voyant**) l'originalité de sa thèse ni son ingéniosité. Il ne s'agit plus dans ce livre d'anecdotes sur Rimbaud, ni du rapport de sa poésie avec les événements de sa vie. Il s'agit d'un Rimbaud qui est le Poète par excellence, et qui apporte miraculeusement une révélation surnaturelle aux hommes de son temps, égarés dans des chemins sans issue. Il n'est plus question du poète subjectif, qui écrit pour lui seul des phrases fermées aux autres hommes, — Rimbaud au contraire nous est montré éloignant la poésie de l'anecdotique et de l'individuel pour lui donner la valeur la plus générale et en faire une révélation métaphysique.

L'Humanité, après avoir refoulé pendant des siècles son pouvoir poétique, se libère d'un seul coup de cette contention monstrueuse en laissant surgir Arthur Rimbaud.

Selon M. de Renéville, Rimbaud aurait puisé dans la méditation des textes sacrés de l'Orient la Vérité perdue sur l'Homme et sur l'Univers et il se serait senti chargé d'une mission qui aurait déterminé tout son effort poétique. Et cette mission aurait été double : apporter les paroles de révolte contre la fausse civilisation d'Occident et révéler les principes oubliés de la sagesse d'Orient sur l'Homme et l'Univers.

Bien loin d'être un poète personnel, Rimbaud aurait ainsi rattaché la poésie d'aujourd'hui à l'antique tradition de la poésie orientale et grecque et aurait été imprégné de l'ensemble des notions qui constituent l'occultisme. Je ne peux exposer ici cette thèse avec toute l'ampleur requise. Je peux encore moins la discuter comme il conviendrait. A son affirmation que Rimbaud se découvrit lui-même et se forma par l'étude directe des livres sacrés d'Orient, M. de Renéville ne donne que des bases plutôt fragiles. On souhaiterait que l'idée-mère du livre fût appuyée de preuves plus convaincantes. On est aussi quelque peu déçu lorsque M. de Renéville, parlant de ces révélations inouïes et presque terrifiantes de Rimbaud, les précise sous forme de ces deux idées : l'unité du monde, l'amour principe de l'univers. On ne peut s'empêcher de penser que ce sont là des idées un peu vagues, un peu fatiguées, un peu insuffisantes et qui n'offrent qu'assez peu un caractère de terrible nouveauté. J'ai du mal, je l'avoue, à faire coïncider la physionomie de Rimbaud avec celle d'un sage d'O-

rient, j'ai du mal à lui appliquer des expressions comme « détachement du sensible ». J'ai l'impression d'une sorte de méprise sur Rimbaud. Il me semble que M. de Renéville a vu Rimbaud sous l'aspect d'une idéologie qui marche. Et il lui a façonné un peu arbitrairement une âme et une vie en accord avec cette idéologie. Et ce Rimbaud-là est devenu trop simple, trop cohérent, trop logique. Je ne sens plus dans le livre de M. de Renéville les précipices rimbaldiens. Je ne vois plus ces atroces déchirements de lui-même par lui-même. Il reste trop fidèle à lui-même. Je ne me douterais pas que Rimbaud a écrit dans une Ebauche de *Saison en Enfer* : « Je hais maintenant les élans mystiques et les bizarreries de style ».

Et puis que de démonstrations vraiment trop ingénieuses! Voyez page 139 l'interprétation du passage où Rimbaud se propose de rendre Verlaine « à son état primitif de fils du Soleil ». M. de Renéville élucide cette expression en faisant appel au sens symbolique donné au Soleil par les Kabbalistes, les Occultistes et Swedenborg. Un doute subsiste dans l'esprit après de telles explications.

Je ne sais si j'ai fait suffisamment sentir mon estime pour le livre de M. de Renéville. Ce livre est suggestif au plus haut point, mais il me choque un peu par sa manière de transposer Rimbaud sur le plan logique et idéologique. En d'autres termes, après la lecture du livre de M. de Renéville, on voit un Rimbaud mis au rang des dieux pour avoir apporté à son siècle un enseignement qui ne diffère pas beaucoup de celui de Mme Annie Besant. Et j'en reviens là, si vous réduisez Rimbaud à un ensemble d'idées, vous n'obtenez que quelques thèmes assez vagues et assez pauvres. Oui, il y a une part de méprise dans la méthode de M. de Renéville.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Philippe Chabaneix : *A l'Amour et à l'Amitié*, Fernand Mourlot. — Mathilde Sabathé ; *Suite Mineure*, « l'Indépendant d'Agen. » — Jean Loyson : *Orphée*, « Librairie de France ». — Louis-Carle Bonnard ; *Guirlande*, « Librairie de France ». — Marcel P. Joubert ; *Mazarinades*, Messein.

Cet admirable album où se succèdent tant de dessins hors-texte et de bandeaux en lithographie de M. Pierre-Eugène Clairin, ce vélin d'Arches doux, moelleux et ferme, cette typographie

des ateliers Couloma, cette mise en pages sûre et si bien adaptée au format, cet album serait bien beau déjà s'il ne contenait une douzaine de poèmes d'une pureté gracieuse, d'une effusion discrète et d'une tendresse si simplement émue, dédiés par Philippe Chabaneix précisément et encore **A l'Amour et à l'Amitié**. Je pense que, pour apprécier à juste titre l'art infiniment subtil d'un si prestigieux poète, il faut s'y être plus ou moins exercé soi-même. Si j'ouvre par hasard le volume sur le poème offert à Noël Ruet, ma foi ! j'y lirai que derrière l'amour du poète mosan pour les jeunes filles en fleur, il y a de la douleur. Ruet le sait, cela ne l'empêche pas de louer leurs beautés chastes et délicates, et il plaît à Chabaneix de sentir dans ses chants l'éternel souci qui s'y cache. A coup sûr, si cet hommage à l'ami, tant mérité qu'il soit, reste dans la mesure, on ne pourrait affirmer qu'il soit bien compliqué ni même inattendu. Je crois que des gens de bonne foi parieraient, à la lecture du poème, que très aisément ils produiraient l'équivalent. Ceux, au contraire, qui auront pénétré un peu plus avant les difficultés du métier poétique et plus encore la difficulté d'exprimer par un chant modulé un sentiment vrai sans exagération et sans insuffisance, seront stupéfaits par la perfection souple et musicale, par le complet équilibre, la mesure exquise et pertinente d'un morceau tel que celui-ci :

Il y a l'amour des jeunes filles en fleur.
Et derrière l'amour il y a la douleur.
Noël Ruet, tu le sais et tu continues
A dire la beauté chaste des hanches nues,
Des seins fermes et ronds à peine caressés,
Des boucles de lumière et des grands yeux baissés ;
Et tes vers sont pareils, en leur fraîcheur si douce,
Aux fontaines des bois qui s'ouvrent dans la mousse,
Et je t'aime encor plus de nous montrer ainsi,
Tout en nous le cachant, ton éternel souci.

Pour dire une chose juste et fine, sans recherche ni affectation une chose intime, aller plus loin serait d'une lourdeur inquiétante, et comment y mettrait-on plus de réserve et de pudeur charmée ?

Je n'ai à rayer des lignes qui précèdent qu'un seul mot pour être entièrement sincère. Je n'ai pas choisi ce poème au hasard. J'ai voulu présenter tout de suite celui dont la facture, rythme,

images, sentiment, apparaît à la fois la plus dénuée d'artifice, si bien que précisément lorsqu'on obtient cet effet sans contorsion ni pose d'aucune sorte, c'est bien l'art, au monde, le plus difficile qui soit. J'aurais pu choisir le poème adressé à Pierre Camo ; il n'est pas plus compliqué d'apparence, mais ses deux quatrains se composent de vers alternés de douze et de quatorze syllabes, maniés avec une maîtrise égale ; ou le poème intitulé *Premier Mai, Maraville* ou *Gabrielle*, ou celui qui est adressé au grand poète ami Marcel Ormoy. Je ne m'attarderai encore qu'à celui qui, affiné d'un double souvenir de site et de visage, m'apparaît si particulièrement évocateur, *Saintes-la-Romaine* :

Laurence, ma Laurence, ô fantôme endormi,
Réveille-toi : le vent cette nuit a gémi
Dans les cyprès du cimetière où tu reposes,
Pâle églantine morte à la saison des roses
Et qui fus mon amour à celle des lilas,
Réveille-toi, Laurence, et parle-moi tout bas
Des jardins étagés de Saintes-la-Romaine
Et d'un plus radieux et céleste domaine.

J'aperçois également aux courts poèmes de la **Suite Mineure** de Mme Mathilde Sabathé, le charme exquis de la simplicité. Cependant déjà ici il apparaît plus prémédité, destiné à un effet. Je n'en fais pas à la jeune poétesse un grief, certes ! non plus qu'un objet de reproche, tant s'en faut. Je suis sûr que Mme Sabathé est attentive dans ce qui l'entoure, visions ou sentiments, à ce qui motive ou exprime l'état de son âme, inquiète du changement, sensible avec angoisse aux affres de clarté à mesure qu'elles succèdent à l'épaississement nocturne des ténèbres. C'est ainsi qu'elle a pris avec raison dans le livre de Charles Maurras cette épigraphe :

Dans les angoisses du matin
Quelle nuit lente use ta force...

et cette sorte de mystique symbolique où s'enclôt l'élan de ferveur tourmentée des poètes que la vie claire étonne ou qu'attarde dans la crainte la pensée constante de la mort. Il se berce dans ces chants l'écho d'une tristesse raffinée, touchant au remords. Je ne sais quel ton d'imploration balbutiante à la fois par la parole et ferme par la pensée, rapproche beaucoup de ces octosyllabes, de ceux dont nous étonnèrent lorsqu'ils parurent pour

la première fois, les poèmes d'oraison de Maurice Maeterlinck, moins toutefois l'obsession de ces longues, lointaines, nostalgiques images ou évocations, ou tels murmures farouches encore où s'accepte la destinée aux strophes de la *Chanson d'Eve* par Charles van Lerberghe :

O le brouillard sur la grand'ville
Cet amour triste dans mon cœur
Et ce dernier songe obsesseur
Que fuyait ma pensée hostile,

Comme ces arbres dans la plaine,
Sur l'eau du fleuve ce chaland,
Et mes désirs qui vont tremblant
Où le vent d'automne les,mène...

Je ne sais pourquoi, dans ce livre d'émotion intime et de concentration spirituelle, me choquent deux ou trois petites inadvertances, quand toute la prosodie de ces morceaux est classique : *communier* faisant trois syllabes, et principalement, au dernier vers du recueil, cet oubli inconcevable que le mot *hors* commence par une lettre aspirée, et que l'*e* final du mot *triste* ne saurait être élidé en s'y heurtant.

M. Jean Loyson, dont les deux recueils précédents, le *Collier des Songes* et *Couleurs* révélait le lyrisme tourmenté et fervent, s'essaye cette fois au poème dramatique ; il nous donne un nouvel **Orphée.** Il s'élève contre l'imputation d'avoir transposé le drame chrétien dans la légende grecque. « Ce magnifique symbole de la Croix se trouvait déjà répandu dans le monde antique, antérieurement à la naissance du grand prophète de Judée. L'orphisme a été l'une des grandes religions dites de « révélation » de l'antiquité... Je n'ai pas introduit le Messie Juif dans le drame d'Orphée. » Il l'aurait pu, la pensée est libre, et aucun scrupule de tradition archéologique ou d'érudition n'a de valeur contre le dessein réalisé d'un poète. La valeur du poème de M. Loyson n'en est, à mon opinion, ni moindre, ni plus grande ; il n'importe, quelle est-elle ? C'est une tentative louable pour enclore dans un symbole éternel une pensée humaine et fervente, l'échange de grandeur qui transforme par la douleur l'homme en un Dieu. M. Loyson, en même temps, a entrepris de dépouiller son poème de toute amplification de philosophie moderne en lui attribuant avec jalousie la forme raisonnée et grandiose, parce

qu'ainsi essentielle dans sa généralité, des poèmes dramatiques de l'Hellade ancienne. Des passages nombreux s'animent d'un souffle émouvant, la pensée s'y fond au sentiment. D'autres fois, le dessein du poète apparaît avec insistance, l'incite à de l'éloquence. Je crois que l'effort de M. Loyson, si louable qu'il ait été, dépasse un peu ses moyens. Intellectuel, certes, il l'est, probablement même érudit, mais il ne peut s'empêcher d'apparaître un peu froid où n'intervient en ses vers rien de sa naturelle sensualité. L'élégie amoureuse lui sied mieux, je pense.

Très justes de sentiment, très purs de style, écrits en vers sans reproche, les poèmes réunis en **Guirlande** par M. Louis-Carle Bonnard, de même qu'en ses précédents recueils, manquent surtout de nouveauté ; ils satisfont par ce qui en eux esquive tout blâme, ils n'emportent pas l'admiration.

De M. Marcel P. Joubert, **Mazarinades** sont des quatrains, plus moqueurs et méchants sur les quarante de l'Académie, ou du moins l'intention est souvent plus mordante que la réalisation. Et puis cela ne change rien à rien : il y a les académiciens qu'on aime, il y a les autres, on ne s'entendrait sans doute pas parfaitement sur certains noms. Le jeu, ma foi ! en vaut un autre.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Rachilde : *Madame Adonis*, J. Ferenczi et fils. — Lucie Delarue-Mardrus : *Amanit*, E. Fasquelle. — Nicole Stiebel : *Jean Sauvage*, La Renaissance du Livre. — Denise Van Moppès : *Dormeuse*, Bernard Grasset. — Simone Berson : *Nous ne savons qu'aimer*, E. Flammarion. — S. de Just : *Chauffage central*, Malfère. — Jane Catulle-Mendès : *Orlinda, cœur corse*, Louis Quereile. — Adrienne Lautère : *Six et quart*, E. Fasquelle. — Lucienne Fabre : *La noce*, Bernard Grasset. — rmen Ohanian : *Le Soliste de sa majesté*, Bernard Grasset. — Jean Portail : *Fruit d'orage*, Editions Crès et Cie ; *Les Cocktails de Paris*, Editions des Portiques.

On a opposé, naguère, à *Monsieur Vénus*, **Madame Adonis**, dont une édition définitive paraît aujourd'hui, et qui est, à coup sûr, un des plus curieux romans que Mme Rachilde ait écrits. Mais dans l'idée de faire « une paire » ou « les pendants » de ces deux livres, il y a quelque chose de trop simpliste pour qu'elle m'agrée. *Madame Adonis* fait plus, il me semble, que de présenter un aspect nouveau de ce qu'on pourrait appeler le tourment romantique de Mme Rachilde : il s'efforce de justifier ce tourment en l'appliquant à la vie, et à la vie bourgeoise

avec une témérité qui frise le cynisme... Imaginez un jeune ménage très épris ; mais si l'épouse en est charmante, toute pleine d'intuitions confuses qu'elle ne demanderait qu'à vérifier, l'époux en est à cent lieues de soupçonner même l'existence de la fantaisie. Il faut dire, pour son excuse, qu'il a une mère, un véritable gendarme, qui veille à ce qu'il ne s'écarte pas d'un pouce de la voie traditionnelle... Le diable est là, cependant, qui serait capable de se faire ermite, par dépit, si le couple passait à côté de l'arbre sans mordre dans le fruit défendu. Et sans doute, est-ce lui qui s'incarne en une femme, qui ressemble à s'y méprendre à Mlle de Maupin, et qui révèle parallèlement la passion aux deux jeunes mariés. Elle meurt, de façon fort dramatique ; mais ses élèves « sont heureux... *ils savent* ». Quand je vous disais que c'est Satan, cette femme ! Quelle verdeur d'accent, toutefois, dans l'expression du paradoxe, et comme on sent que Mme Rachilde a pris plaisir à écrire sa piquante histoire ! Elle a bien de l'esprit, en outre, et je ne sais si ce que j'aime ou admire le plus dans son roman, ce n'est pas l'observation satirique qu'elle y a prodiguée, sous les dehors de la bouffonnerie.

Amanit, jadis prêtresse d'Eléphantine, expie un sacrilège, depuis le temps de l'Egypte pharaonique. Au cours de nombreux siècles, c'est en vain qu'elle a cherché le couple idéal dont la découverte doit la délivrer, par l'anéantissement. Il lui faut arriver à notre époque — qui est bien celle où l'on aurait pu croire qu'elle avait le moins de chances de les trouver — pour faire, enfin, la rencontre des amants libérateurs, c'est-à-dire à la fois ardemment épris et profondément fidèles... Elle a donc passé, sans les voir, à côté de Philémon et de Baucis, de Dante et de Béatrix, de Roméo et de Juliette, et c'est un jeune savant et une gentille petite bourgeoise, au charme de vierge de vitrail, qui lui valent le pardon de son crime... Autour de cette affabulation, qui est celle d'un conte, Mme Lucie Delarue-Mardrus a entretenu le mystère avec adresse. Elle a su donner au lecteur l'illusion qu'elle lui apportait des révélations sur la prestigieuse terre de la mort, et elle a répandu dans toutes les pages de son récit la flamme d'un art ensemble réaliste et chimérique.

La mort de Mlle Nicole Stiebel a fait un vide dans la littérature féminine, et même dans la littérature tout court. Cette jeune femme dont je viens de lire la dernière œuvre, **Jean**

Sauvage, a écrit un très bon roman au moins, *Jacqueline, ou le Paradis deux fois perdu*. Si *Jean Sauvage* accuse quelque hâte, et qu'il est, hélas ! facile de s'expliquer, il révèle encore de belles qualités. Jean Sauvage est un jeune homme d'un type aujourd'hui assez courant, ou représentatif de cette génération d'après la guerre qui affecte de ne croire à rien, et de tout mépriser, sauf son plaisir. Ingénuité, pureté primitive, disent les uns. Cynisme, et non pas même scepticisme, mais inconscience bestiale, disent les autres. Il vit du jeu, d'emprunts, du trafic de la drogue dont il use, d'ailleurs, pour son plaisir, et se laisse aimer par la femme de son oncle... Comment le goût physique qu'il éprouve pour cette tendre créature se change-t-il en amour, au cours d'une séparation trop prolongée, c'est ce que Mlle Stiebel a analysé avec beaucoup de finesse. Jean s'avise que sa maîtresse a une vie intérieure à laquelle il est étranger, et qu'elle ne lui fait pas part de ses préoccupations morales et intellectuelles. Il souffre dans son orgueil et — l'observation est d'une grande vérité psychologique — son tempérament réaliste veut qu'il se détourne, par le désir d'action que l'amour a éveillé en lui, de ce sentiment même... C'est très émouvant. Mais quelle tristesse, quand on songe à la fin prématurée de Mlle Stiebel, se dégage de sa peinture de Jean, de l'intensité avec laquelle elle a exprimé la séduction de ce jeune homme, et qui est celle même de la vie !

Une jeune fille dort. « Elle est seule avec les battements de son sang, seule avec sa respiration et les lignes de sa main. » Ses ennemis, tout le monde, en profite pour parler d'elle, faire son éloge ou la dénigrer... Thème proustien. Mais ce n'est pas tant de nous présenter les divers aspects de sa **Dormeuse**, à des époques différentes, que Mlle Denise Van Moppès s'est préoccupée. Avant d'être ce qu'elle est, l'héroïne de son roman n'a pu être que fillette. Et si Mlle Van Moppès ne laisse pas de nous révéler cet aspect de sa personne, elle en revient très vite à la réalité présente de celle-ci. Elle a hâte de dégager une synthèse de son analyse. Une jeune fille dort... C'est *la* jeune fille. Aussi bien, reprocherai-je à la dormeuse de Mlle Van Moppès d'être impersonnelle, ou, si l'on préfère, insuffisamment caractérisée. Il y a bien des traits particuliers en elle, mais qui voudraient tous être généraux, et qui sont contradictoires... La jeune fille, soit. Les

jeunes filles, surtout. Je vois, d'ailleurs, à y regarder de près, ce qui fait l'originalité de celle du présent récit, et son charme. Il se pourrait qu'elle eût emprunté à l'auteur la distinction de son esprit.

Comme Mme Alving dans la célèbre pièce d'Ibsen, l'héroïne du nouveau roman de Mme Simone Berson, **Nous ne savons qu'aimer**, est en proie aux revenants. Elle retrouve en son fils tous les vices de l'homme qu'elle a aimé, mais dont elle a dû se séparer, et il lui faut assister, impuissante et misérable, à la ruine de ses efforts pour se recréer du bonheur dans la propreté. Ce sujet pathétique, Mme Berson l'a traité avec intelligence et sensibilité, avec talent. Elle est sévère, plus sévère même que Mlle Stiebel, pour la jeunesse présente, et elle va jusqu'à soupçonner M. André Gide d'avoir contribué à la perversion d'une partie, au moins, de son élite. Elle ne l'ignore pas, cependant : en dehors de cette élite, il y a toujours eu, et il y aura toujours des êtres pour n'ambitionner que les victoires de l'action, ne souhaiter que les réussites maternelles. Que la guerre, qui vit le triomphe de tant de canailles, ait stimulé ceux-ci par l'exemple, c'est l'évidence même. Mais on peut être jouisseur et ne s'embarrasser pas de scrupules sans pour cela se délecter de faire le mal. Il faut bien dire que — à cause de leur cruauté raffinée — les deux ménechmes moraux de Mme Berson sont des exceptions.

Quand on voit à quels chiffres de tirage il arrive qu'atteignent aujourd'hui les romans, en écrire un pour gagner seulement l'argent nécessaire à l'installation chez soi du **Chauffage central**, ce n'est pas faire preuve de trop d'ambition... Mais il faut tenir compte que celui de Mme S. de Just révèle une qualité d'esprit assez rare. Sans intrigue, au surplus, il est de quelqu'un d'inexpérimenté, qui écrit à bâtons rompus, et comme il ne vise ni à la bizarrerie ni au scandale, son public doit s'en trouver fort réduit... Pour moi, sa bonne humeur et son bon sens, son je ne sais quoi, surtout, de cocassement espiègle dans la spontanéité, m'ont beaucoup plu. Je le recommande pour sa fraîcheur aux palais blasés.

Dans **Orlinda, cœur Corse**, Mm Jane Catulle-Mendès rajeunit, par le pittoresque et surtout par le lyrisme, le vieux thème des mœurs sauvages, hospitalières et chevaleresques de « l'Ile de Beauté ». Elle n'a pas craint, après Mérimée, de nous

montrer une nouvelle Colomba — et la façon est ingénieuse, autant que romanesque, dont elle fait cette fille indomptable accomplir « la Vendetta ». Il y a de violentes passions, de profondes amours et de beaux exploits de bandits, comme il convient, dans son vivant roman.

Une femme gante **Six et Quart**. Pointure aristocratique, ainsi que chacun sait. Cette femme n'est, pourtant, qu'une actrice qui a eu un passé plutôt orageux. Mais elle est fantaisiste, et sait gentiment combiner les exigences de son ambition et celles de son cœur ou de ses sens. On serait déçu s'il n'y avait pas d'auteur derrière cette actrice, et si la comédie amoureuse, un brin libertine, ne se jouait en même temps que la comédie tout court. Mme Adrienne Lautère qui tire habilement les ficelles de ses pantins, ne s'est sans doute pas proposé de nous jeter dans des abîmes de méditations. Mais elle nous amuse.

Une publicité intelligente a reproduit, pour annoncer le nouveau roman de Mme Lucienne Favre, **La Noce**, la peinture du douanier Rousseau, qui porte ce titre. Le rapprochement m'a plu. Mais ce n'est pas parce que dans l'une et l'autre œuvre figurent des personnages comiquement démodés, c'est parce qu'il y a la même profusion de détails, et, si l'on veut, la même abondance de richesses chez Mme Favre que chez le douanier Rousseau. Ni le peintre, ni la romancière ne font un choix et ne songent à hiérarchiser les valeurs. La scrupuleuse naïveté de l'un rejoint le réalisme intempérant de l'autre. Et je suis presque tenté de dire que l'art leur fait également défaut, à tous les deux... Mais Mme Favre a de l'invention, une verve endiablée. Ce qu'elle fait est très méridional. Ceux qui aiment la bouillabaisse retrouveront dans son livre quelque chose de la saveur de ce plat, dont je ne saurais, pour ma part, abuser...

Les détails pittoresques abondent dans **Le Soliste de sa Majesté**, de Mme Armen Ohanian. Pittoresques et, parfois, assez crus, aussi... Mme Ohanian ne fait pas la fine bouche pour nous rapporter les histoires que Setho, le joueur arménien de « Thar », qui l'accompagna dans une tournée de conférences, lui a racontées... Néanmoins, si le folklore est précieux qu'elle met pour nous en lumière, la philosophie que, ce faisant, elle révèle ne laisse pas d'être anarchiste. Mme Ohanian a une tendance fâcheuse à généraliser. Les hommes ne sont, nulle part,

des agneaux, c'est entendu. Mais la civilisation occidentale vaut tout de même mieux que celle de cet Orient cruel dont elle évoque les mœurs. N'importe. Son livre, encore une fois, a de la couleur. Négligemment écrit, ou écrit en un style simple et direct, il réussit à donner l'impression de la vie.

Shelley s'évanouit, paraît-il, la première fois qu'il entendit la *Christabel* de Coleridge. A l'audition du *Bateau ivre*, Philippe, le héros du roman de Mme Jean Portail : **Fruit d'orage**, se trouve mal, lui aussi... C'est qu'âgé de seize ans en 1914, il effectua le délicat passage de l'adolescence à la jeunesse durant la grande guerre. Ah ! cette guerre, de la responsabilité de combien de malheurs ou de folies ne l'a-t-on pas chargée ! Philippe a aimé prématurément, et la femme la moins propre à le faire recouvrer son équilibre, du moins par des procédés qui eussent paru, naguère recommandables... Les valeurs sont changées, n'est-ce pas ?... Mais rappelez-vous le sujet de *Mme Adonis*, par quoi j'ai ouvert cette chronique. Entre son épouse, car il s'est marié, et Myriam, l'objet de sa première passion, Philippe se trouve dans une situation analogue à celle du jeune bourgeois de Mme Rachilde. Et comme Mme Adonis ressemblait à Mlle de Maupin, Myriam ressemble à Mme Adonis... La tradition romantique continue. Mme Jean Portail qui publie, d'autre part, sous ce titre : **Les cocktails de Paris**, le résultat de ses vivantes enquêtes quotidiennes de l'*Intransigeant*, est fort au courant des mœurs actuelles. Je ne mettrai donc pas en doute la possibilité du cas qu'elle nous présente... Son roman qui conclut par la recherche du bonheur dans la perversité, est fort bien mené, en outre. Et si elle a appris à écrire cursivement, à l'école du journalisme, du moins son style est-il sain, non sans élégance même, dans sa netteté un peu sèche.

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

H. Vignes : *Physiologie gynécologique et Médecine des femmes*, Masson. — H. Penau, L. Blanchard, et H. Simonnet : *Le Problème des glandes à sécrétion interne* ; les Propriétés physico-chimiques et pharmaco-dynamiques des Hormones, I, *l'Hypophyse* ; Collection les Problèmes biologiques, Presses universitaires.

Ceux qui ont pu mettre en doute la valeur « scientifique »

des ouvrages d'Havelock Ellis liront avec un vif intérêt la **Physiologie gynécologique** du Dr H. Vignes, accoucheur des hôpitaux, à la fois excellent médecin et biologiste.

Deux tendances intellectuelles semblent sans cesse s'opposer en médecine, l'empirisme qui additionne les observations et la théorie qui cherche à les hiérarchiser... Ce n'est pas tout de moissonner les faits, il faut les unir par des liens. Ce sont ces liens que j'ai voulu apporter à ceux qui étudient les fonctions et les maladies des femmes.

Le Dr Vignes expose tour à tour : les caractères sexuels primaires, les fonctions génitales de la femme avant la puberté, l'acquisition des caractères sexuels secondaires à l'âge de la puberté, ainsi que les fonctions des organes génitaux à cette époque ; puis, chez la femme adulte : la menstruation, l'innervation et la sensibilité des organes génitaux, l'impulsion sexuelle, la sélection sexuelle et la réaction des organes génitaux et de l'organisme aux rapports sexuels, la statique des organes génitaux, l'influence du milieu, des régimes, des agents physiques sur les fonctions génitales.

Un chapitre particulièrement intéressant est celui relatif à l'*impulsion sexuelle.* Il n'y a point de doute que l'évolution du désir sexuel soit en rapport avec le développement et la fonction des organes génitaux ; mais, une fois déclanchée, l'impulsion sexuelle acquiert, jusqu'à un certain point, de l'indépendance vis-à-vis de ces organes ; des centres spéciaux se développent petit à petit dans la moelle et le cerveau. Il est vraisemblable que les glandes reproductives, par leurs sécrétions internes (hormones), « érotisent » le système nerveux ; cette érotisation est périodique dans certaines espèces et dans d'autres, telle l'espèce humaine, permanente. L'auteur rappelle l'expérience de Steinach : on injecte à des Grenouilles castrées un extrait de cerveau provenant de Grenouilles en rut et à des Grenouilles non opérées, témoins, un même extrait provenant d'animaux castrés : les premières donnent des signes nets d'activité sexuelle, à la différence des secondes ; le système nerveux des animaux en rut est donc imprégné d'hormone génitale. Chez la femme, il en serait de même, d'après l'auteur.

Celui-ci admet, avec Mauriac, que « le tempérament génital est réparti d'une manière beaucoup plus inégale entre les femmes qu'entre les hommes » et que l'anaphrodisie est plus fréquente

chez la femme que chez l'homme. Les diverses sensations, sauf peut-être celles du goût, peuvent renforcer l'impulsion sexuelle et constituer, dans le moment où elles sont ressenties, un attrait tout spécial.

Le Dr Vignes examine, du point de vue scientifique, la théorie de Freud. De même que le freudisme « constitue une idée directrice infiniment utile pour comprendre certaines névroses », de même la théorie d'A. Adler, dont le principe est tout à fait différent, permet d'interpréter d'autres états psychiques et psychomaniques, parmi ceux qu'observe le gynécologue. Pour Adler, « ce n'est pas la « libido » qui préside à l'apparition éventuelle de presque toutes les psychoses et les névroses, mais c'est l'instinct de la conservation personnelle et ses anomalies, infiniment nombreuses ». Quiconque est mal adapté au milieu physique et social se trouve de ce fait en état d'infériorité, tend vers un nouvel équilibre, et c'est là une source de psychoses. Certains sujets se défendent en étalant leur faiblesse, pour s'attirer la sollicitude de leur entourage ; le fait de souligner son infériorité est assez fréquent chez les nerveux. En général, au lieu de reconnaître son infériorité, on cherche à la compenser ; c'est alors qu'on peut observer tous les degrés de l'agressivité, qu'on voit éclore les réactions ambitieuses : qui se sent faible veut devenir fort et se crée ainsi un idéal, auquel il se cramponnera : « l'effort pour se créer une forte personnalité est loin d'aboutir à un édifice logique et harmonieux ». Chez la femme, bien des circonstances peuvent faire naître l'idée d'infériorité ; par réaction, elle a tendance à la « protestation virile », c'est-à-dire à certaines attitudes destinées à dominer l'homme ou à conquérir certains traits de compensation qu'elle croit la rapprocher du type viril. Ces attitudes sont multiples... Finalement, la trame sexuelle qui apparaît dans de nombreuses névroses peut, pour Adler, être interprétée comme un simple effet d'auto-défense. Le Dr Vignes pense qu'on accorde une trop grande importance à la théorie d'Adler ; « elle peut tout au plus aider à démêler quelques-uns des états névrotiques vus par le médecin lorsqu'il soigne un incident féminin ».

Le Dr Vignes cite encore Remy de Gourmont : « L'instinct sexuel n'est que rarement un instinct... de reproduction. Il n'aboutit peut-être à la reproduction que par une sorte de hasard... Chez le mâle, le prétendu besoin sexuel n'est qu'un besoin d'exonéra-

tion : tumescence and detumescence, comme dit M. Havelock Ellis. La tumescence est involontaire et la détumescence s'accomplit au petit bonheur. » Le Dr Vignes indique alors que beaucoup de substances agissent comme aphrodisiaques en créant de la congestion du bassin.

D'une façon générale, l'auteur montre fort bien l'intrication de la physiologie et de la pathologie dans la vie génitale de la femme ; il accorde une part importante aux sécrétions des organes dans le sang, c'est-à-dire aux hormones.

§

Dans une série de Monographies de la Collection *les Problèmes biologiques*, MM. H. Penau, L. Blanchard et H. Simonnet se proposent d'étudier un des aspects du problème des sécrétions internes, celui des propriétés pharmaco-dynamiques des substances définies ou des extraits que l'on peut préparer à partir des glandes closes. Le premier volume est consacré à l'**Hypophyse**. Dans l'Introduction, les auteurs se livrent à des considérations générales.

Voici le début de cette introduction ;

Si, comme le prétend le mathématicien Bertrand Russel, l'Univers était limité et si la matière n'était composée que d'un nombre fini d'électrons et de protons, la science physique approcherait du moment où elle serait achevée, donc sans intérêt. « L'histoire de la science serait alors celle de voyageurs qui auraient fait l'ascension d'une très haute montagne et ne trouveraient rien au sommet qu'un restaurant où l'on vend de la limonade et où on peut entendre le téléphone sans fil »

Mais la « physique de la vie » recélera toujours une part de mystère.

Dans l'analyse d'un phénomène vital, il y a toujours un résidu non susceptible d'interprétation objective et qui a reçu des appellations diverses : conscience, mémoire, prévision, psychisme, mémoire de l'option du passé, sensibilité. Ainsi à côté d'une physique de la vie, il y a aussi une métaphysique de la vie... Le biologiste ne peut pas ignorer cette allure de finalité statistique qu'il rencontre à chaque pas.

Il doit constater tout au moins, ajoutent les auteurs, l'existence des conditions de régulation et de conservation de l'individu et de l'espèce. Or, les sécrétions internes (déversées directement

dans le sang) ou hormones jouent un rôle important dans les phénomènes de régulation.

Les travaux sur les hormones se sont multipliés d'une manière extraordinaire, et cette question, vieille d'une quarantaine d'années seulement, est à l'heure actuelle une des plus touffues et des plus confuses qui soient.

Les études des chimistes ont conduit entre autres à cette constatation curieuse : les hormones connues sont des substances cristalloïdes que l'on peut comparer au moins superficiellement aux alcaloïdes végétaux ; quelques-unes ont été même obtenues à l'état cristallisé, voire par synthèse. Ceci indique que les molécules de ces corps sont de petite taille, et peut donner l'explication du fait de la non spécificité zoologique des hormones. On a reconnu que les diverses espèces animales diffèrent chimiquement les unes des autres ; la différenciation provient de la diversité des grosses molécules fort complexes qui constituent la matière vivante. Dans un organisme déterminé, l'injection de substances étrangères à l'espèce provoque des réactions de défense.

N'y a-t-il pas lieu d'admirer ces mécanismes de sauvegarde qui tendent à maintenir la fixité des espèces dans le temps et dans l'espace ? L'imagination demeure confondue par l'extravagance des formes vivantes qui pourraient prendre naissance si l'une ou l'autre de ces spécificités disparaissait un jour. La plume d'un Wells serait seule capable de peindre la biologie de ces monstres qui prendraient naissance si quelque jour devenait possible la conjugaison de deux gamètes aussi mal assortis que le grain de pollen de *Lilium candidum* et l'ovule vierge d'*Homo sapiens*, et ce chaos des formes aboutirait très vite, à n'en pas douter, à la cessation de tout phénomène vital sur notre globe.

Par contre, comment n'être pas frappé d'étonnement par l'absence de spécificité que manifestent ces substances de régulation que sont les hormones ?

Espérons que les auteurs du présent livre apporteront quelques lumières sur ces faits troublants.

GEORGES BOHN.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Georges Rème : *Mes évasions*. Editions de France.

Georges Rème nous conte, dans : **Mes évasions**, comment il a réussi douze fois à s'échapper des mains de la police. L'exem-

plaire de presse qui m'échoit contient, à défaut de dédicace manuscrite, une carte de visite ainsi libellée, en caractères d'imprimerie : « *De la part de Georges Rème, absent de Paris, pour raison de santé* ». C'est une façon de parler, car nul n'ignore où l'auteur villégiature, pas plus que la nature de son mal Il souffre d'une crise aiguë de détention, qui risque de se prolonger dix ans. Mais la façon dont il en plaisante nous prouve que chez lui le moral (si j'ose ainsi m'exprimer) n'est pas atteint.

Tout le livre reflète une inaltérable bonne humeur. Ce n'est pas pour rien que Rème est né sur les bords de la Garonne. Il pétarade d'entrain gascon. Ses malheurs n'auront pas abattu sa fierté. Et je crois bien qu'il n'a connu au cours de son existence agitée qu'une seule minute de confusion réelle, c'est celle où il entendit, en plein tribunal, un témoin, déposant contre lui, qualifier son accent toulousain de « marseillais ». Il « gasconne » encore au fond de son cachot, et jette par la fenêtre son rire à tous les échos, mais quoi ? fait-il pas mieux que de se plaindre ? Il a d'ailleurs, pour le soutenir dans la mauvaise fortune, le souvenir des jours heureux.

Il se qualifie lui même « d'As de l'évasion ». C'est un titre qui pourrait lui concilier la sympathie, car la foule ne se déplaît pas à voir berner le commissaire. Malheureusement, Rème a aussi celui « d'As de l'escroquerie ». C'est une supériorité sur laquelle il insiste moins, et l'on saisit, ici, combien il est difficile d'obtenir d'un homme une confession sincère. Encore que ses méfaits aient été amplement divulgués par la Renommée aux cent bouches, Rème n'y fait que de discrètes allusions, comme s'il avait toujours à ménager quelque chose et à compter avec la considération. J'aurais voulu qu'il nous expliquât, par exemple, comment se trouvant sans le sou, un matin, sur le pavé d'Oran, il se vit soudain en possession de plusieurs milliers de francs. Ça ne lui était pourtant pas poussé dans la poche. Il est vrai qu'il pourrait me répondre : « Je ne tiens pas à faire école ». Ainsi Jean-Jacques Rousseau, dans ses *Confessions*, refuse de nous donner les raisons pour lesquelles il abandonnait ses enfants, sous prétexte que tout le monde, séduit par ses arguments, se hâterait d'en faire autant.

Georges Rème n'entend pas dévoiler ses trucs, pour ne pas induire les pauvres bougres en tentation. Il a donc aussi, comme

le cynique Jean-Jacques, ses accès de pudeur. C'est ainsi que l'hypocrisie rend hommage à la vertu. Aussi bien, Georges Rème, victime, sans doute, d'atavismes fâcheux et d'une mauvaise éducation, n'est pas un homme foncièrement perverti.

Resté de bonne heure orphelin de père, mal surveillé par sa mère, traînant à l'aventure avec une bande de galopins de son âge, enclin aux chapardages et exposé à toutes les tentations de la rue, il roula vite sur la mauvaise pente. Mais il ne demeurait pas fermé aux bons sentiments.

Si j'ai fait le mal, dit-il, je n'ai jamais été méchant. Je n'ai jamais versé de sang. Je n'ai pris l'argent que là où on le laissait traîner, comme s'il y en avait trop.

Il lui est arrivé d'avoir des remords. Encore enfant, il met la main sur le petit magot (80 francs) d'une humble épicière de Toulouse, magot dont il ne sait d'abord que faire, et qu'il va cacher dans un terrain vague de la banlieue. Quand il revient, il trouve le quartier en rumeur, autour de l'épicière, en proie à une telle crise de désespoir qu'il en est saisi de pitié. Nul ne le soupçonnait. Il s'avoue l'auteur du larcin. Il mène la femme à l'endroit où il avait enterré le magot pour lui restituer son bien. « *J'avais horreur de ce que j'avais fait*, dit-il, et *j'étais décidé à ne plus retomber dans de telles erreurs* », mais sa nature vicieuse l'emportait sur ses bonnes résolutions.

On finit par l'envoyer dans une maison de correction. Il nous dit ce qu'il y a vu, et cela vous étreint comme un cauchemar. Il y a là des pages qu'on ne saurait lire sans un frémissement de colère ou d'indignation. Rème aurait pu sortir de ce lieu de corruption, gangrené jusqu'aux moelles. Il s'en tire avec un certificat de bonne conduite. Il se montre assez bon soldat. Cassé quatre fois du grade de caporal et de sergent pour des peccadilles, il sut reconquérir ses galons. Durant son service, il accomplit même un acte de probité. Ayant ramassé dans la rue une montre de femme en or, avec sa chaîne, où demeurait lié un pendentif de prix, il porte sa trouvaille au commissariat de police. Toutefois, à ce sentiment du devoir accompli se mêlait chez lui un mauvais souvenir. En se rendant au commissariat, il fit rencontre d'un officier qui lui infligea quatre jours de prison pour port d'effets non réglementaires. C'est en prison qu'il apprit que les

bijoux avaient été réclamés par la femme de son général, à qui ils appartenaient. Le général ne manqua pas de porter ce fait à la connaissance du régiment, accordant ainsi à son subalterne un témoignage de satisfaction, mais oublia de lui enlever les deux jours de tôle qui lui restaient à faire.

En somme, Georges Rème ne saurait être rangé dans la catégorie des grands fauves. Il y a pire que lui dans la ménagerie humaine. C'est le type du déluré sans scrupules, du rigolo purotin, décidé à la « mener bonne et joyeuse », comme ces fils de famille à qui l'on a coupé les vivres et qui, réduits aux expédients, se disent : « C'est déjà bien assez de n'avoir pas le sou ; ça ne serait plus tenable s'il fallait encore se priver de quelque chose », mais toute lueur de conscience n'est pas morte en lui. Il accepte le monde tel qu'il est et ne lui jette point l'anathème. Il aime l'argent pour le dépenser, car, dit-il, « ce serait trop de vices que de joindre l'avarice à l'indélicatesse ». Il ne dépouille les uns que pour enrichir les autres. Ainsi se rétablit l'équilibre. C'est évidemment d'une philosophie très contestable, mais je lui sais gré de plaider coupable et de ne pas essayer, comme tant d'autres, de justifier ses mauvais coups par des théories de circonstance. Il ne se réclame point de la doctrine de Proudhon : « la propriété c'est le vol ». Il ne se réclame point, comme les disciples de Bakounine, du « droit de reprise individuelle ». Il avoue, en toute sincérité, qu'il a mal agi, mais il aimait la vie large et facile et ne pouvait se résoudre aux privations. Il lui fallait bien essayer de diverses combinaisons, pour se procurer des ressources. A sa sortie du régiment, il songea à se lancer dans « les affaires ». Seulement, il manquait d'imagination. Il ne sut pas trouver le bon filon, celui qui permet de détrousser ses contemporains en marge des lois. Il le reconnut plus tard :

> Faire des affaires, dit-il, c'est plus délicat qu'on ne le pense au début, dans le feu de l'enthousiasme. Il y a une limite aussi arbitraire qu'une frontière, mais beaucoup moins visible, qui sépare les affaires licites des affaires malhonnêtes. Les vieux renards du métier, les malins, savent longer cette frontière le plus près possible, à en donner le vertige, mais sans jamais la franchir. J'étais, moi, jeune et peu expérimenté, comme tous les novices n'ayant pas encore la main assez légère. J'y allai, du premier coup, trop fort.

Et les tribunaux le lui firent d'autant mieux sentir qu'il était

d'extraction humble, chargé d'antécédents et privé de relations. Georges Rème est, en définitive, une manière d'escroc assez vulgaire. Il n'a pour originalité que sa verve réjouie. Il n'écrit pas mal, mais il nous prévient qu'il conte, en paroles, mieux encore qu'avec la plume. Je comprends qu'il ait fait rire ses juges, mais je crains bien que son renom « d'As de l'Escroquerie » ne soit aussi usurpé que celui « d'As de l'Évasion ».

Ses évasions sont surtout le fait du hasard. Il reconnaît lui-même qu'elles ne furent jamais méditées. Elles n'offrent rien de dramatique ni d'exceptionnel. Il profite d'une distraction des agents qui l'emmènent pour leur brûler la politesse en cours de route. Ancien moniteur de Joinville, il y est servi par la souplesse de ses muscles et la solidité de ses jarrets. Une auto passe à sa portée, il s'y engouffre d'un pied léger. S'il est mis au violon, il attend que l'agent l'y précède, à moins qu'il ne l'y attire sous un prétexte fallacieux, puis il s'esquive prestement en rabattant sur lui la porte, à laquelle il donne un tour de clé. Une seule fois, il lui est arrivé de s'évader en élargissant le trou d'un œil-de bœuf percé dans la cloison de sa cellule, mais il faut croire que le mur n'était guère solide et que les moellons s'en détachaient d'eux mêmes, puisqu'il y parvint en un clin d'œil, sans autre instrument que ses doigts, sans faire de bruit ni éveiller le gardien qui ronflait de l'autre côté. C'est miracle, n'est-ce pas ? que, dans ces diverses circonstances, il ne se soit jamais trouvé un second homme de poste pour lui barrer passage. Il y a aussi le coup classique des *Water-closets* dont Rème n'a pas manqué d'abuser. On prétexte un besoin pressant, pour se desserrer de l'étreinte policière, puis l'on disparaît par une issue dérobée, mais c'est miracle encore que Rème en ait toujours trouvé une à sa disposition. Il ne s'est d'ailleurs jamais libéré qu'en champ libre ni évadé que des corps de garde et des violons mal aménagés de province. J'attendrai qu'il s'évade de la Santé pour souscrire à l'idée qu'il se fait de lui-même, *d'As de l'évasion*, de *Chicot de la Justice*, de *Balsamo de la police*.

Il affirme que la police l'a bien fait rire. Que ne s'est-il rappelé à temps le vieil adage : » Rira bien qui rira le dernier » ! Il en fait aujourd'hui la triste expérience. Et il advient que son livre, qui voudrait tourner la police en dérision, en constitue, au contraire, une éclatante apologie. Il montre qu'elle est bien faite

puisqu'elle n'a jamais perdu sa piste. Rème ne pouvait aborder dans un endroit quelconque, si retiré fût-il, sans voir aussitôt derrière lui se profiler la silhouette de policiers, lancés à ses trousses.

S'il est parvenu à donner le change, un moment, à la police d'Aix les Bains, par son bagout jovial et ses largesses fastueuses, ça n'a pas duré longtemps.

Mais aussi que d'imprudences et d'enfantillages de sa part ! Il se sait traqué et roule en automobiles volées sur les routes, alors qu'à chaque tournant il risque de voir surgir un gendarme, le sommant d'exhiber ses papiers. Il descend dans les grands hôtels, fréquente les Casinos, hantés de *rastas*, sur qui la police tient les yeux ouverts. Il revêt des uniformes flamboyants d'officier, qui le désignent à l'attention. Il a des naïvetés à nulle autre pareilles. Il s'estime en sûreté à Marseille, ville frontière et port de mer, à cause de cela étroitement surveillé, et il prétend que c'est « la ville où l'on se cache le mieux » ! Il y est bien vite repéré. Il tire alors ses voies vers Alger, autre cité dangereuse pour lui, et la première chose qu'il y fait, aussitôt installé, c'est d'aller réclamer à la poste des lettres à son nom. N'était-ce pas se jeter dans la gueule du loup ? En effet, il n'a pas plutôt décliné son nom au guichet de la poste restante, qu'il sent s'abattre sur lui la main d'un agent en bourgeois. Il lui échappe en sautant dans un tramway qui passe, mais il n'est pas rentré à son domicile que des agents déjà y perquisitionnent. Quand je vous disais que la police était bien faite, chez nous ! Arrêté à nouveau et conduit au poste, il s'en échappe encore à la faveur de ses jambes, mais peut-on considérer ces échappades comme de véritables évasions ? D'ailleurs, le gain du jeu était vite annulé, puisque Rème n'évitait un policier que pour tomber sur un autre. Ses brefs coups de chance, qui lui offraient une voiture ou une porte dérobée à sa portée, ne prévalent pas contre la fatalité qui, dans l'ensemble de sa carrière, le poursuivait. Sa vie est pleine d'accrocs, d'incidents fortuits survenus à son préjudice. En voulez-vous un exemple ? Durant son service militaire, à Lyon, une nuit qu'il était puni de prison, il s'en évade, saute le mur, et va rejoindre des amis dans un caboulot des faubourgs. Il s'y trouve nez à nez avec un officier de son régiment qu'il n'était pas permis de supposer rencontrable en un pareil endroit. Résultat : quinze nouveaux jours de prison.

Rème n'en continuait pas moins ses fugues nocturnes, vêtu d'effets civils, circonstance aggravante et qui l'exposait aux investigations des agents cyclistes de ronde, arrêtant, la nuit, les passants pour les interpeller. Ils étaient cinq en tout, paraît-il. C'était peu. C'était encore trop pour Rème que sa malchance faisait tomber dans leurs pattes à chaque instant. La fuite était son unique moyen de salut. Il leur donna, au début, du fil à retordre, mais ces enragés agents cyclistes finirent, après mille péripéties épiques, par s'emparer de leur homme et, vérification faite de son identité, le menèrent triomphalement à la Place. Rème leur dut d'être cassé de son grade de caporal, mais fut bien obligé de reconnaître qu'il n'avait pas eu affaire à des « andouilles », et que si les agents cyclistes de Lyon n'étaient pas nombreux, ils « en mettaient un furieux coup ». C'est un bon point pour la police et dont elle peut s'enorgueillir, octroyé par un tel adversaire.

Mais la preuve la plus tangible que Rème avait les dieux contraires réside dans le fait suivant. Il vole une automobile et en maquille le numéro. Or — coïncidence extraordinaire — dans le garage public où il la remise, se trouve une voiture portant précisément le même numéro. Emoi du garagiste qui prévient la police. D'où enquête dont vous imaginez les suites.

Ah ! décidément, mon pauvre Rème, vous n'étiez pas fait pour cette vie de casse-cou. Vous avez, du moins, éprouvé que le métier d'escroc ne payait pas son homme. C'est la moralité qui se dégage de votre livre et c'est pourquoi j'en recommande la lecture à ceux qui seraient tentés de vous imiter. Il se peut même que les honnêtes gens, désarmés par le rire, y trouvent quelque agrément. Quant à moi, je me réjouirais d'un succès qui, tout en vous maintenant dans la voie de l'amendement, vous rapporterait assez d'argent pour vous permettre d'indemniser, sinon désintéresser complètement, tout au moins les plus intéressantes de vos dupes. Et ce succès serait, comme vous le dites si plaisamment, dans votre « Prière d'insérer », la seule chose que vous n'auriez pas volé.

ERNEST RAYNAUD.

CHRONIQUE DES MŒURS

Alfred Fabre-Luce : *Pour une politique sexuelle*, Grasset. — Miss Maude Royden : *L'homme, la femme et le sens commun*, Alcan. — Colette Yver ;

Femmes d'aujourd'hui, Hachette. — Paulette Barnège : *Si les femmes faisaient les maisons...* Mon chez moi, 41 boulevard Richard-Lenoir. — Fernand Corcos : *La Paix ? Oui si les femmes voulaient !* Editions Montaigne.

Un titre comme celui ci, **Pour une politique sexuelle,** agrémenté d'une bande avertissante : « Livre d'une audace rare ! » ne peut manquer d'aguicher les passants. Il a dû vous intriguer, ô lectrices, et vous avez dû vous demander de quelle diablesse de politique il s'agissait. Intérieure ? dualité des chambres, conjonction des centres, interversion de partis, sens dessus dessous... Ou extérieure ? pénétration pacifique, invasion brusquée, jusqu'au-boutisme... Encore anatomie descriptive des sexes, y en a t-il deux, ou trois, ou quatre ?... Ou, peut-être, question du cache-sexe pour les déesses de music hall, quelle largeur par devant, quelle minceur par derrière ?... Et pourquoi pas, enfin, la politique du Silence sur le sexe ! car vraiment on en a trop parlé. Eh bien ! non, le livre de M. Alfred Fabre-Luce traite seulement de la bonne santé sexuelle, et c'est tout le cycle des croisades contre les maladies vénériennes qui se déroule ! et aussi le serpent de mer de la prostitution réglementée qui dresse au-dessus des flots sa tête hideuse (hideuse n'est pas mal, n'est-ce pas ?) Dans une de ces dernières chroniques (juillet, page 193), on s'était prononcé contre elle sur la foi de statistiques officielles de Strasbourg et Colmar, mais voici que M. Alfred Fabre-Luce jette le doute dans nos âmes : « Le Danemark a fait la preuve par l'absurde : tout contrôle ayant été aboli pendant 7 ans, on crut constater la disparition du fléau ! » et que M. Gabriel Rouillard dans son livre *Les Clandestines* renchérit en citant la *Statistique officielle de la Préfecture de Police* : o/o, Filles de maison, 0,60 ; Filles libres, 8,78 ; Insoumises, 28,65. Mais laissons les statistiques (le mensonge au cube !) et contentons-nous de dire avec M. Fabre-Luce que puisqu'il y a des maladies vénériennes (ce qu'on ne conteste pas encore) il faut les soigner ! Ceci non pas certes pour faciliter la galanterie vénale, devenue ainsi moins dangereuse, mais pour augmenter la force, la santé et le bonheur de tout le monde.

C'est encore une sorte de politique sexuelle ou mieux de discipline sexuelle que demande Miss Maude Royden dans son livre intitulé en anglais *Sex and commun sense*, ce qui ferait croire que ce sont là deux choses bien différentes, et traduit en français, sous le titre : **L'homme, la femme et le sens**

commun, plus désobligeant encore si on l'interprète dans le même esprit.

Miss Royden a, paraît il, grande réputation de conférencière et de moraliste en Angleterre. et ses qualités oratoires se devinent en effet à travers ses pages écrites : elle est véhémente et vague. La sévérité et l'indulgence se battent à outrance dans son âme sans qu'on puisse savoir qui l'emportera : « Entre ceux, dit-elle, qui choisissent la continence et ceux qui préfèrent l'obéissance à la nature, je ne voudrais pas avoir à juger. » Et très finement elle fait remarquer à ce propos, en bonne prédicante, que le Christ a réservé toute sa dureté pour les péchés de l'esprit, ceux des pharisiens et desscribes, et tout son pardon pour les péchés de la chair, ceux des courtisanes et des femmes adultères. Il semble même que sa sévérité à elle pour les courtisanes actuelles vient de ce que ces personnes font un tort directaux filles non mariées, en leur ôtant le pain de la bouche si j'ose dire, sans d'ailleurs réfléchir que même si la prostitution disparaissait complètement (et est ce bien elle qui empêche les mariages ?) le nombre des *spinsters* resterait colossal, de par les hécatombes masculines de la guerre. Du moins, faut il la louer d'avoir, sans tomber dans les excès du freudisme, insisté sur l'importance de cette chair en parlant devant un public très pudibond et qui n'aime pas entendre certaines vérités : « Dégageons-nous, dit-elle, de cette hypocrisie qu'il est mal pour une femme comme pour un homme d'avoir des instincts sexuels fortement développés. » Et à ce sujet, il est assez amusant d'apprendre que ce qu'on appelle le troisième sexe en Angleterre, c'est le clergé qui, quoique marié, s'impose une certaine retenue dans l'accomplissement du devoir conjugal. Le mot donc est aussi honorable de l'autre côté de la Manche qu'il est infamant de ce côté-ci.

A propos du nôtre, cette dame (je la suppose telle, car la qualité de Miss est souvent prise en littérature par des dames mariées) laisse voir une indulgence assez bizarre et, dans tous les cas, bien inattendue. pour cette perversion qui outrage directement le sexe féminin et lui porte un énorme préjudice matrimonial. Elle ne blâme pas, en effet, l'idée que « l'amitié entre hommes, même quand elle demande une expression physique (?), constitue la plus belle de toutes les relations humaines », et ici elle s'abrite derrière l'autorité de Platon qui, dit-elle, « sans approuver sem-

blable expression, la considère comme inévitable et pratiquement pardonnable ». A moins donc qu'elle n'ait voulu sournoisement plaider pour son propre cas, car elle absout l'homosexualité en général, sans distinction de sexe, il faut bien admettre qu'elle nourrit un certain faible pour un vice qui, à nous autres hommes, nous paraît carrément répugnant. Et puisqu'elle n'est pas la seule femme en ce cas, la question se pose, qui devrait tenter un Havelock Ellis, de savoir pourquoi tant de nos sœurs caressent si volontiers des idées de ce genre, un peu comme d'ailleurs tant de nos frères se plaisent aux images correspondantes chez l'autre sexe et les peignent avec tant de complaisance, tels Mallarmé dans l'*Après-midi d'un faune*, Pierre Louys dans *Aphrodite* et bien d'autres. Mais comme, en outre, les femmes sont beaucoup plus indulgentes pour leur homosexualité à elle que les hommes pour la leur, car les Gide, Proust et autres détraqués ne sont, quoi qu'on dise, qu'une rare et piteuse confrérie, il faudrait en conclure qu'à ce point de vue particulier la femme est beaucoup moins morale que l'homme; il est vrai que, par contre, trop d'hommes sont sadiques, alors qu'aucune femme ne l'est, et de ce chef le beau sexe prend une éclatante revanche vertueuse !

§

Sous le titre **Femmes d'aujourd'hui**, Mme Colette Yver a mené une très intéressante *Enquête sur les nouvelles carrières féminines*, et on lira avec plaisir dans son volume les spirituels tableautins qu'elle brosse de toutes ces avocates, doctoresses, rédactrices, etc., etc. En vérité, le beau sexe a conquis toutes les positions que détenait jusqu'ici dans la société le sexe laid, et si la femme a voulu ainsi prouver qu'elle pouvait remplir toutes les professions libérales ou administratives que les vieux préjugés semblaient lui refuser, on peut dire qu'elle a gagné son procès. Mais la question véritable est tout autre, et ce qu'il faudrait savoir, ce sont quelles professions la femme a intérêt à exercer. Travailler de longues et dures années pour acquérir un diplôme qui ne vous sera d'aucune utilité, ce n'est pas d'une intelligente tactique, et encore remplir un emploi qui vous empêche de vous occuper de votre mari et de vos enfants, ce n'est pas non plus d'un heureux calcul, quand on veut se marier, et une femme devrait vouloir le mariage plutôt que n'importe quelle situation.

D'autant que certaines situations ne sont nullement incompatibles avec le mariage, et qu'alors la question qui domine toutes les autres, et dont Mme Colette Yver ne souffle pas un mot, est de savoir lesquelles. Il y a des métiers que la femme peut exercer chez elle, par exemple dentiste, pharmacien, professeur à domicile, d'autres pour lesquelles la femme doit sortir, mais assez librement, professeur en ville, avocat, médecin ; d'autres pour lesquelles elle est presque tout le temps hors de chez elle, employé d'administration, commis de magasin, voyageur de commerce, et les premiers conviennent parfaitement à la femme et les seconds lui conviendront si ses sorties ne sont pas trop fréquentes ou urgentes, mais les derniers ne lui conviendront jamais. C'est seulement quand elle est jeune fille que la femme peut travailler avec avantage hors de la maison ; mais dès qu'elle est mariée, son salaire, à moins d'être très élevé, ne compensera pas les frais qu'elle devra faire en bonnes à tout faire ou femmes de ménage, et même avec celles-ci, sa maison ne sera pas aussi bien tenue, ses enfants aussi bien élevés et son mari aussi satisfait de son intérieur. Ajoutez que la femme n'a réussi ni comme avocat, ni même comme médecin, et qu'en général, quoi qu'en disent les féministes, elle donne moins de satisfaction que l'homme pour la plupart des travaux qu'on lui confie. Conclusion : Que la femme soit de préférence, mille fois de préférence, épouse et mère, et qu'elle ne travaille, surtout hors de chez elle, que si elle ne peut pas l'être.

Ah ! les femmes, que ne feraient-elles pas, au surplus, si les hommes ne paralysaient pas jalousement leur génie ? **Si les femmes faisaient les maisons** !... soupire, sans finir sa phrase, Mlle Paulette Barnège. Peut-être ces maisons se bâtiraient-elles d'elles-mêmes comme les murs de Thèbes à la lyre d'Amphion ? Et si les femmes prenaient en main le rameau d'olivier comme autrefois le thyrse à la pomme de pin ? **La paix ? Oui si les femmes voulaient** ! affirme péremptoirement M. Fernand Corcos. Alors c'est de la faute à nos sœurs si nos frères se battent depuis l'origine des temps ? Laissons de côté ici la guerre de Troie, et puisque M. Corcos a la prétention de parler sérieusement, qu'il nous dise comment les femmes s'y seraient prises pour empêcher Guillaume II de tomber sur la Belgique ou Lénine de tomber sur la Pologne ! Il y a des cas vraiment où

les niaiseries masculines dépassent tous les enfantillages féminins. Du moins Mlle Paulette Barnège ne sombre dans aucun ridicule, car ce qu'elle veut exprimer, c'est seulement ceci que si les femmes en dressaient elles-mêmes les plans, les maisons d'habitation seraient plus confortables et plus pratiques. Cela, je n'en suis pas aussi sûr qu'elle, car enfin nous avons des architectes fort au courant des perfectionnements modernes, et qui ont autant d'intérêt que les dames à construire des logis satisfaisant pleinement leurs habitants. Quoi qu'il en soit, les détails que donne Mlle Barnège sur les constructions nouvelles (voir notamment page 40 le plan d'un bungalow type de 9 pièces ou dégagements) sont autrement sensés que les sottises boursouflées de M. Fernand Corcos. Il y a notamment, page 48, le plan d'une « Cité rationalisée » de l'architecte Paulet, un immense gratte-ciel aussi haut que la grande Pyramide, pouvant loger 5.000 personnes et ne coûtant que 50 millions, donc moins que 1.000 maisons isolées, qui fera rêver beaucoup de gens, les uns, comme moi, pour les mettre en fuite, mais les autres peut-être pour les mettre en joie et en pile, la joie d'être empilé, trente ou quarante rangées de familles superposées jusqu'aux nuages. Les sardines à l'huile seront dépassées !

SAINT-ALBAN.

LES REVUES

La Revue de Paris : aspects de la Chine actuelle. — *La Revue mondiale* ; prélude d'un octogénaire à ses souvenirs. — *La Nouvelle Revue française* : le douanier Rousseau, découverte d'Alfred Jarry. — *Le Feu* : Paul Arène commenté par ses compatriotes. — Mémento.

M. le Dr Norvié, qui a exercé dix ans la médecine « dans une grande ville de l'Ouest chinois » où il était encore l'an dernier, donne à **La Revue de Paris** (1er septembre) des « Notes sur la Chine », bien faites pour corriger ce que l'on croit savoir de cette nation, de ses mœurs, des races qui la peuplent. De l'opium même, ce médecin assure que « dangereux pour son seul usager », c'est « le moins mauvais des toxiques sociaux ».

Examinant le sentiment religieux chez les Célestes, M. Norvié constate :

Le Chinois est un parfait agnostique. Libre de tout dogme, il laisse pénétrer chez lui ceux des étrangers, en fait le tour avec la curiosité

amusée qu'il montre pour tout ce qui est exotique et ne réagit contre ces doctrines qu'au moment où leurs spéculations spirituelles font place à des réalités temporelles encombrantes. Pour l'ordinaire, chacun interprète à sa fantaisie la vie passée ou future, et la riche imagination de ce peuple artiste s'enchante ou s'affole de mille fantômes débonnaires ou terrifiants.

Le culte des ancêtres ressemble assez au sentiment qui survit dans quelques familles nobles de chez nous et qui consiste, en tenant avec soin un arbre généalogique, à exalter devant les enfants les vertus des ancêtres qui les engendrèrent.

« L'industrie militaire emploie quelque deux millions d'hommes en armes. » Les chefs vivent sur le pays, razziant à leur gré pour l'entretien et la solde des troupes. Elles ont des mitrailleuses. Elles sont endurantes et sobres. « Chaque compagnie marche avec son bourreau », ce qui est la preuve manifeste d'une discipline aux lourdes sanctions. Aussi bien, voici ce que le docteur Norvié a vu :

Dans un théâtre de la ville, en 1926, pendant la représentation du soir, une quinzaine de soldats voulurent entrer sans payer. La garde militaire — tenue kaki à superbes parements de satin amarante — prétendit les expulser. Elle n'était pas en force, perdit la bataille et la face. Le guet, rossé, courut chercher du renfort. Il arriva nombreux et armé jusqu'aux épaules. Les soldats furent emmenés au quartier, jugés, condamnés et reconduits, ficelés, au théâtre — le tout dans la demi-heure. Quelques spectateurs écartèrent leurs tables à thé et, sur le lieu même où ils firent scandale, ces mauvais garçons, agenouillés, le buste nu, furent abattus du classique coup de Mauser dans le dos, et la garde s'en fut, laissant les cadavres pour l'exemple. La représentation s'acheva, le public commentant avec faveur cet acte de juste et forte autorité.

Le soldat chinois déserte souvent, mais non sans danger, surtout quand il emporte ses armes. Je passais un jour sur une berge sableuse et je vis une compagnie dont les hommes se faisant face abattaient à tour de rôle un fort bâton sur un homme nu qui avançait avec peine dans ce couloir redoutable. Il n'alla pas loin, car les camarades frappaient ferme, et il s'écroula, la tête cassée. On m'expliqua que c'était un déserteur qui payait de sa vie le crime d'avoir filé avec son fusil et ses cartouches.

Notre observateur signale en ces termes un progrès social récemment décidé :

L'état civil n'a jamais existé en Chine. La tradition orale, la notoriété publique surtout en tiennent lieu et la cellule familiale, cohérente,

entend tenir elle-même sa comptabilité démographique. En 1928, une proclamation informa les habitants de T... que, dans les huit jours à suivre, il conviendrait, sous peine de l'amende ou du bâton, que tout chef de famille eût à déclarer dans un bureau spécial les naissances, mariages et décès des siens. Je quittai le pays à cette époque, mais j'ai tout lieu de croire que les ordres furent suivis.

Un ami du docteur Norvié, qui professait dans une école de médecine, regrettait, avec ses étudiants, que « le préjugé populaire dans cette lointaine province interdît encore de livrer à la dissection les cadavres des suppliciés ». Et voici la suite :

Le propos vint aux oreilles du gouverneur, homme de progrès, qui dévoua le prochain condamné au scalpel. Pour donner tout son sens à ce geste, il devait même assister à la démonstration avec quelques dames de sa famille.

On vit un matin arriver à l'École, encadré de deux soldats, un individu solidement ficelé. C'était le condamné qu'on amenait « vif » à pied d'œuvre. Mon ami, qui connaît les usages, ne s'indigna point et expliqua que la règle du jeu d'Europe réserve la dissection aux seuls défunts. On se rendit à ses raisons et quelques minutes après on lui rapporta le sujet, sous la forme d'un cadavre authentique. Il put ainsi faire une « anatomie » qui intéressa vivement la brillante assistance.

On parle beaucoup — à tort — de l'indifférence des Chinois « à la douleur physique et morale ». « Par expérience journalière », M. Norvié a constaté que ses patients redoutaient la souffrance, « même légère ». Il a vu aussi des Chinois « désespérés de la maladie ou de la mort de leurs proches ». Il assure que le commerçant chinois manque quelquefois à sa parole et qu'en Chine, comme en Europe, on signe des contrats et « essaie de prendre des garanties ». Il donne pour « capital » le rôle des femmes dans la Chine moderne.

L'une d'elles, veuve d'un pirate et son successeur à la tête de la bande, blessée d'une balle à la jambe, est venue demander les soins du docteur, faute de pouvoir user de l'hôpital, car elle savait sa capture encouragée par une prime. Elle était vêtue en homme, armée d'un pistolet Mauser bien apparent, âgée de 35 à 40 ans. Le médecin l'accueille et il conte :

Elle me rendit mon salut d'un air vif et gai et s'excusa de régler quelques détails devant moi. Elle posa son pistolet sur la table ; six hommes, les serviteurs de la prison, entrèrent gênés. Elle se leva seule, les regarda avec une dureté extraordinaire :

« Vous savez qui je suis et ce que vous pouvez gagner en me dénonçant. Vous savez que j'ai des partisans dans la ville et dans la campagne. Si l'un de vous me trahit ou seulement parle, il sera tué, lui et ceux de sa famille. Seront tués aussi les cinq autres serviteurs. Vous êtes solidaires. Si je sors d'ici vivante, il y aura de l'argent pour chacun. Allez. »

Je garde dans l'oreille la cadence et la rude concision des courts monosyllabes chinois et je pense que cette femme blessée, lucide et implacable, était un chef qui connaissait l'âme des hommes. Elle fut tuée dans une rencontre deux ans plus tard.

§

« La vie d'un petit solitaire », dont **La Revue mondiale** a commencé le 15 août la publication, c'est l'histoire de l'enfant, né en 1847, qui est devenu M. Georges Renard, le docte professeur au Collège de France. Ce savant homme est un sage. Il se tient parfois le discours ci-après qu'il a écrit en prélude à ses souvenirs :

Mon ami, tu as l'avantage, si c'en est un, d'avoir dépassé de beaucoup la moyenne de la vie humaine ; or, pendant les 30.000 jours que tu as vécu, y compris les années bissextiles, tu as voyagé par maints pays; tu as couru les rues de Paris, de Londres, de Berlin, de Naples, et tu n'as pas été écrasé par un train, par un tramway, par une automobile; tu n'as même eu ni bras ni jambe cassés. Tu as traversé deux sièges, une révolution, quantité d'émeutes ou de bagarres, et tu n'as été ni tué ni blessé. Tu as fait des milliers de courses dans la montagne, et tu n'as pas glissé dans un précipice ni reçu un caillou sur la tête. Tu t'es trouvé dans huit ou dix épidémies de choléra, de variole, de grippe infectieuse ; tu as été drogué par les médecins, opéré par des chirurgiens, et tu n'es pas infirme ni invalide. Sache bien que tu es un privilégié, presque un miracle vivant, et que tu dois, dès à présent, des remerciements à la Mort pour t'avoir épargné si longtemps.

— Merci donc à la Mort, d'autant que j'ai encore traversé sans accroc la grande guerre. J'ai entendu maintes fois les avions ennemis passer sur la maison que j'habitais et une pluie de bombes faire rage à l'entour ; mon logis s'est trouvé sur le chemin que suivaient les projectiles énormes de la grosse Bertha ; en 1918, à Jouarre, où nous nous sommes obstinés, ma femme et moi, à rester tout l'été à deux pas des Allemands, les tranchées commençaient à notre jardin et, toutes les nuits, passaient sur nos têtes ou des aéroplanes allant bombarder Paris ou des obus destinés aux petites villes voisines. Le seul dommage que nous ayons

subi fut l'arrachement d'un volet par le courant d'air que causaient les coups de canon de la défense.

Au moment où j'écris ces lignes, j'ai plus de quatre-vingts ans, la tète est restée lucide, les jambes alertes. Que puis-je demander de plus, si ce n'est d'achever ma vie en paix et de mourir en douceur ?

§

Au cours d'un article sur le dernier ouvrage de M. Jean Cocteau, M. Albert Thibaudet écrit, dans la **Nouvelle Revue Française** (1er septembre) :

Apollinaire disait : « Ce n'est pas son immortalité *via* Ubu, ni son œuvre géniale que j'envie à Jarry : c'est d'avoir eu son portrait par le Douanier Rousseau ! » Qui a découvert Rousseau ? On a dit que c'était Jarry ou Apollinaire. La question n'est pas tranchée, et le Douanier aurait sans doute fini par se découvrir tout seul. La conjonction Jarry-Rousseau n'en est pas moins providentielle. Le bon Douanier avait gardé toute fraîche son ingénuité enfantine. Il a peint un décor pour le Théâtre du Billard et pour le Théâtre des Phynances. Ce qu'Apollinaire devait envier, ce n'était point le hasard du portrait de Jarry par le Douanier, c'était qu'au moment où Jarry se logeait, de toute sa volonté et de toute sa mimique, comme le bernard-l'ermite, dans la coquille d'Ubu, le peintre ordinaire du Maître des Phynances se soit présenté à lui, et que sa vie ait pu être installée dans le décor dogano-roussellien. Edmond About dit, à propos des lions de Mycènes, que l'enfance de l'art ressemble fort à l'art de l'enfance. L'un et l'autre, le Douanier les a savoureusement réunis.

Un matin — ce devait être un dimanche ; car, j'étais alors employé dans une administration — je rencontrai Jarry au Salon des Indépendants. Nous nous promenâmes de compagnie. Une vaste composition nous arrêta. On y voyait un paysage tropical où un tigre parlait : de sa gueule, en effet, cernée par un trait noir, sortait un texte tracé en capitales qui semblaient l'œuvre d'un ignorant comme le tableau tout entier. Nous nous amusions fort, Jarry et moi, de cette toile ahurissante. Un petit vieux, l'air d'un propret petit bourgeois de Saint-Mandé, vint auprès de nous et la regarda avec une évidente sympathie. Aussitôt, Jarry de céder à son goût de la mystification et de vanter cette peinture, pour elle-même et pour la philosophie qui s'en dégageait. Il prit à témoin l'inconnu qui se nomma : Henri Rousseau, et parla de son tableau, abondamment. Il accumula un fatras de sottises tel qu'il cessa de me divertir quand il réjouissait encore beaucoup Jarry.

Celui-ci excitait Rousseau à la parole, par des éloges saugrenus et des objections obscurcies de termes abstraits, ou savants, ou fabriqués séance tenante. Je laissai ensemble les deux nouveaux amis. Ainsi se connurent Jarry et Henri Rousseau. L'amateur de peinture était alors employé à l'octroi de la ville de Paris. Le père d'Ubu en fit un douanier, serviteur de l'Etat, première amplification caricaturale du bonhomme. Le jeu continua de la part de Jarry. C'est ensuite que Guillaume Apollinaire, mystificateur lui aussi, intervint, organisa le bruit autour du Douanier, aima enfin la farce qu'il avait fait prendre au sérieux et, sincèrement, chanta le génie « dogano-roussellien ».

§

M. Gabriel Berquet a eu l'heureuse idée d'aller à Sisteron parler de Paul Arène avec des gens qui avaient connu le maître conteur. Il rapporte ces conversations dans **Le Feu** (juillet).

« Un bohème ! Son frère le consul général, ah oui, fit une belle carrière. Il était sérieux, mieux doué, présentait fort bien. » Ainsi parle le « vieil ami Sabin ». « Absolument rien de profond ni de solide. Quel alcoolique ! » dit-il encore. M. Tardieu, pharmacien, garde un meilleur souvenir de son compatriote :

Arène, c'était mon grand ami, Monsieur ! Une de ces amitiés dont je suis fier (nous ne ferons pas cette fois-ci l'énumération des autres) ; j'ai eu le rare honneur d'être longtemps le confident de sa pensée. Quelle nature unique ! Il était doué pourtant; il aurait pu, comme d'autres, parcourir glorieusement et bruyamment son chemin, à l'abri de la misere et des envieux. Mais il n'a pas voulu abdiquer son génie ; il a préféré obéir, sachant bien ce qui l'attendait, à son inspiration immortelle; et l'avenir lui donna raison. Trouvez-moi un écrivain qui ait eu plus que lui, avec la délicatesse d'âme, le culte de son métier. Il n'a jamais sali sa plume, Monsieur ! Il venait souvent ici ; il s'asseyait là, dans le fauteuil où vous êtes (sous une monumentale armoire Louis XV). Nous parlions longuement. Puis, à la fin, se levant : « Ah ! je vais écrire. » Alors, Monsieur, il s'enfermait dans son cabinet, devant sa table, pendant trois jours. Il n'en bougeait point. J'ai vu ses manuscrits raturés, illisibles. Il ne se contentait pas de ces papiers bâclés à l'estaminet par nos auteurs d'aujourd'hui, que d'ailleurs je me refuse à connaître. Il travaillait, lui. Mais aussi, quels chefs-d'œuvre naissaient d'une telle conscience ! Et quelle fécondité insoupçonnée ! J'aurais beaucoup à vous dire là-dessus ; notre époque est injuste. Il n'est pas mis à sa place. Un de ses compatriotes, moins humble, a usurpé toute

sa gloire. Savez-vous ? On a donné l'an passé, à la Bibliothèque de notre ville, un exemplaire de *Domnine* qui peut valoir cent ou deux cents francs. Eh bien, celui qui a fait cette édition n'est pas un ami d'Arène ; il a voulu desservir sa mémoire. Pour le même prix, on aurait eu un tirage complet, populaire, de toutes ses œuvres. Les plus belles n'ont jamais été réimprimées, ni même publiées. Comme homme, c'était le plus intègre, le plus persévérant, le plus sobre. Les méchants vous diront qu'il périt alcoolique ; n'en croyez rien ! Sans doute, je respecte trop les faits pour rien cacher, et sa figure est assez grande pour se moquer de la calomnie ; s'il a bu, ce ne fut que très tard, parce qu'on lui avait refusé la jeune fille qu'il aimait. Il y a eu en tous temps des imbéciles, Monsieur ! Pour moi, je suis convaincu que sa mort est venue de l'usure d'un trop acharné labeur.— Le chemin de la Cigalière ? Mais c'est aux Oulettes, à quatre kilomètres ; il y avait un jardin très bien entretenu, et le visitait tous les jours, deux fois par jour même, à pied. Son frère, qui n'avait aucun goût, avait acheté un vieux petit moulin, sur la route de Saint-Geniez. Mais Paul n'y alla jamais.

Mémento. — *L'Alsace Française* (25 août) : « Le régime administratif de l'Alsace et de la Lorraine », étude par M. Jules-Albert Jaeger.

Revue bleue (18 août) : « Difficultés de la situation aux Indes », par M. Rushbrooks-Williams. — De M. Denis Roche : « Le théâtre russe et la maison de Tchékov ».

La Renaissance d'Occident (septembre) : numéro concernant l'Exposition d'Anvers en 1830.

Revue de l'Amérique latine (1er septembre) : « Paul Croussac, ambassadeur de la culture française », par M. J.-P. Echaguë. — M. Max Daireaux : « L'Amour en Amérique du Sud ».

Revue d'Economie rurale : (juillet-août) : « Esquisse d'une politique générale du blé » par M. P. Hallé ».

Nouvelle Revue (15 août) ; M. E. Soubeyre : « Les lithographies d'Odilon Rodon ».

La Revue Universelle (1er septembre) : M. J. Habert : « Michelet et la mer ».

Revue hebdomadaire (31 août) : M. H.-R. Lenormand : « Les poissons d'or ».

Revue des Deux Mondes (1er septembre) : « La paix des empires centraux, 1916-1917 », par ***. — Poésies de Tristan Derême.

Le Correspondant (25 août) : « Avec la jeunesse allemande », par M. A. Giraudet. — « Châteaux en Bourgogne », par M. André Germain.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ARCHEOLOGIE

Les mosaïques de la mosquée de Damas et les fouilles de Meskeneh au Musée des Arts décoratifs (Pavillon de Marsan). — L'Institut français d'archéologie et d'art musulmans installé à Damas dans le palais Azem, admirable spécimen de l'architecture damasquine du XVIIIe siècle, est un centre où les archéologues viennent se perfectionner dans les disciplines orientales, et où l'on s'efforce de remettre en honneur, parmi les artisans du pays, les méthodes et les techniques qui ont fait la grandeur de l'art musulman aux siècles passés. Il y a six ans, M. Eustache de Lorey, qui dirige l'Institut depuis sa fondation, avait réuni, aux Arts décoratifs, tout un choix de travaux exécutés par les élèves de l'Institut, sous la direction de maîtres éprouvés, en même temps qu'il exposait des photographies de monuments de Damas, depuis longtemps oubliés ou méconnus, qu'il avait retrouvés et sauvés de la ruine. Depuis cette époque, les monuments ont été restaurés, rendus souvent à leur destination première, et lors des travaux qu'il exécutait à la Grande Mosquée, M. de Lorey a fait dégager et consolider les mosaïques qui, de temps immémorial, étaient recouvertes d'un badigeon de plâtre et invisibles. Il expose aujourd'hui les résultats de ses recherches, soit sous forme de photographies, soit sous forme de calques peints des mosaïques, travaux qui sont un témoignage de l'habileté des élèves de l'Ecole. Cette exposition se relie donc heureusement à celle de 1928 ; elle prouve la continuité de l'effort, tant des maîtres que des disciples, et souligne l'œuvre féconde qui a été entreprise à Damas par le directeur de l'Institut.

Il est des lieux de culte auxquels un passé plusieurs fois millénaire confirme une sainteté particulière ; telle est la mosquée des Omeyades à Damas, dont le site était déjà sacré plus de dix siècles avant notre ère ; on y adorait alors Hadad et Atargatis, et le temple était si célèbre que, lorsque le roi Achaz y vint rendre hommage au roi d'Assyrie Téglath-Phalasar, il fit prendre le plan de son autel pour qu'on en élevât un semblable à Jérusalem. Nous retrouvons le sanctuaire au IIe siècle de notre ère, comme temple du Jupiter Damascénien ; il se compose alors de deux enceintes : l'une, dont la porte était constituée par ce que l'on

appelle improprement « l'arc de triomphe », contenait le bazar antique ; la seconde, intérieure, de 156 m. sur 97, correspond en somme à la mosquée actuelle. Lorsque l'empereur Théodose (379-395) mit fin au culte de Jupiter, la mosquée devint la basilique de Saint-Jean-Baptiste ; après la conquête musulmane, la basilique devint mosquée, et Walid, fils d'Abd-el-Malik, à qui l'on doit la mosquée dite d'Omar à Jérusalem, y ajouta une coupole, au début du VIIIe siècle. C'est dans la cour, bordée de trois côtés par un cloître à arcades, que se trouvent les mosaïques, qu'on date du VIIIe siècle et qui peuvent être comparées à celles de la Qoubbet-es-Sakhra de Jérusalem, restaurée à plusieurs reprises depuis le IXe siècle. Les mosaïques de Jérusalem, qui forment un ensemble plus important, sont d'un dessin magnifique, d'une richesse incomparable, mais d'une stylisation beaucoup plus avancée que celles de Damas ; le style devient ornemental et la vie abandonne peu à peu le végétal, qui passe à l'état de simple motif décoratif. A Damas, enfin, le paysage abonde, sans êtres animés d'aucune sorte, comme il sied à l'horreur naissante de la nouvelle religion pour les images ; à Jérusalem, une étape est franchie et le décor n'est guère que végétal lorsqu'il est naturaliste, le plus souvent ornemental et constitué par des entrelacs floraux.

L'étude des panneaux découverts à Damas peut se poursuivre grâce aux photographies, et grâce aux décalques exécutés par les élèves de l'Institut ; les mosaïques y sont reproduites smalte par smalte, et colorées dans leurs tons naturels, de sorte que le visiteur a vraiment les panneaux sous les yeux, dans leurs dimensions exactes. Les cintres des arcades de la cour sont ornés d'un décor végétal emprunté à l'acanthe, dont les feuilles s'enroulent diversement autour de cornes d'abondance, droites et superposées. Mais tantôt la feuille décrit une crosse autour de la corne, tantôt elle se dédouble en lyre autour d'elle, tantôt elle envoie des rejets vers le sol. Jamais la stylisation n'est monotone ; la composition est plus équilibrée que symétrique ; l'artiste aurait pu tresser des feuilles naturelles, de façon à réaliser les dessins qu'il a exécutés ; la corne d'abondance n'est qu'un tuteur pour les acanthes dont l'exubérance est simplement contenue par le soutien central. Nous retrouvons, dans ce motif, cette végétation particulière à l'art syrien des environs du début de notre

ère, grasse, touffue, dont les artistes ont fleuri les chapiteaux de Balbek, de Palmyre, à haut relief par opposition à l'ornement en moindre saillie, géométrique ou floral, propagé par la domination occidentale, qui s'étend à côté du premier sur les mêmes monuments ; on les retrouve tous deux dans l'art arabe ultérieur, selon qu'il emploie les fonds refouillés en plusieurs plans, ou l'entrelac presque méplat.

La façon dont les mosaïstes de Damas traitent les arbres n'est pas moins étonnante ; à la naissance des travées, dans les écoinçons, l'arbre s'élève isolé ou en bouquets, mais toujours vivant. Sur un fond d'or (qui est celui de tous les panneaux) par endroits rehaussé de noir, le tronc s'élance, les branches basses coupées d'un trait de scie ; l'ombre est produite par des couleurs dégradées et la lumière se fixe le long du tronc en une raie d'or centrale. Les feuillages (certaines silhouettes sont celles des peupliers familiers aux Damasquins), se groupent ; ils s'inclinent en masse au gré du vent pour épouser la forme du panneau ; plusieurs verts, un jaune, quelques touches de brun donnent le modelé, et, ce qui paraît étonnamment moderne, les feuillages extrêmes, en bordure de l'arbre, comme soustraits à la masse et décolorés par l'atmosphère d'or qui les baigne, sont d'un bleu déliçat.

Le chapitre des constructions ménage bien d'autres surprises ; (notez qu'un des panneaux découverts n'a pas moins de trente-cinq mètres de long !). C'est un mélange curieux de réalisme et d'une fantaisie qui combine une architecture de rêve à ce que la réalité mettait chaque jour sous les yeux de l'artiste. Le fond du décor, semé d'arbres semblables à ceux des écoinçons, représente une agglomération de constructions ; tantôt les habitations à toits en terrasses, à toits en auvents, à toits en dos d'âne, mais dont les côtés sont infléchis et se terminent par un léger retroussis comme en Chine, sont massées sur une éminence, se dépassant les unes les autres dans un pittoresque charmant, d'autant que les unes sont cubiques, les autres rectangulaires, les autres encore en forme de tours. Et ce procédé, ce dessin que nous connaissons par les peintures alexandrines, nous le trouvons plus près de nous dans les faïences italiennes ou dans les tapisseries du XVIe siècle ; bien plus, nous le voyons réalisé dans ces vieilles petites villes qui ont gardé leurs formes intactes, comme

San Gimignano, par exemple. Mais tantôt aussi, l'artiste groupe ses constructions en pyramide, et d'une manière arbitraire ; il les superpose, façon de les étaler et de les rendre sensibles, convention pour exprimer la perspective. Et si l'on tient compte de cette particularité, si l'on suppose les bâtisses l'une derrière l'autre et non plus l'une sur l'autre comme elles sont représentées, certaines architectures irréelles deviennent ce qu'elles étaient vraiment : les constructions légères, les kiosques de plaisance où les Damasquins aimaient prendre le frais sur les bords du Barada. On y retrouve les pavillons ajourés où le toit est supporté par de simples colonnes, les pavillons à auvent que soutient une colonnade et dont le fond est en niche coquillée. Et toutes ces « fabriques », comme on eût dit jadis, portent leur signature la tradition hellénistique s'y fait sentir indéniablement (n'a-t-on pas découvert à Djérash, en Transjordanie, des mosaïques dues à des Alexandrins, qui avaient noté d'un nom : Memphis, Alexandrie, les sites par eux représentés !). Cette tradition se retrouve dans l'agencement des constructions, dans les toits incurvés, souvenir du vélum tendu sur une perche horizontale, dont les côtés s'affaissent pour se relever aux points d'attache, dans ces toits qui semblent une corolle renversée à pétales déchiquetés, comme il s'en voit sur les paravents. Mais l'influence locale est là, à chaque détail ; la richesse orientale, les lampes ou les ornements suspendus au bout des chaînes, les couleurs vives de ces pavillons sont ce qu'aimaient les Damasquins ; les arbres inclinés sous le vent, les remous d'eau qui, invariablement, forment le premier plan de la mosaïque, voilà ce que l'artiste avait sous les yeux ; voilà ce qui fait, pour l'Oriental privé d'eau, le charme de Damas : le Barada ! La rivière bruissante, aux sept bras, parcourt l'oasis, pressée, bouillonnante, cascade de niveau en niveau ; le courant d'air de son eau fait frissonner les peupliers ; le dessinateur de ces mosaïques avait tout cela sous les yeux ; il rendait d'après nature le balancement des arbres et le tourbillon des eaux. Il n'est pas jusqu'au plan polygonal de ces kiosques qui ne soit quelque chose de bien local. Saint Siméon, près d'Alep, la Qoubbet-es-Sakhra, de même plan, sont des œuvres essentiellement syriennes, dont les Templiers propageront le type dans leurs divers établissements. A cet égard, l'exposition des Arts Décoratifs sera une révélation ; elle nous fournit une preuve

nouvelle de la personnalité et de la richesse archéologique de Damas, qui passait souvent pour assez pauvre, faute d'avoir été suffisamment étudiée.

Ce n'est point tout ; l'exposition des Arts Décoratifs abrite également les photographies de la mission subventionnée par le Baron Edmond de Rothschild, et dont les membres, désignés par l'Académie des Inscriptions, furent MM. Eustache de Lorey et Georges Salles, conservateur au Musée du Louvre. La mission explora, au printemps dernier, le site de **Meskeneh**, sur la rive droite de l'Euphrate, à l'est d'Alep, au nord-ouest de Rakka. C'est l'ancienne Balis, citée par Xénophon, et dont l'empereur Justinien fit reconstruire les ouvrages de défense, rasés par Chosroès en 540, dans sa marche sur Antioche. La ville, jadis prospère, diminue naturellement d'importance à partir du xe siècle ; relai sur la voie menant de Bagdad en Syrie, c'était aussi le port le plus proche de la Syrie du Nord. Or l'Euphrate s'en éloigna jusqu'à huit kilomètres, et Meskeneh, fief de Tancrède d'Antioche, embellie au xiie siècle par le frère de Saladin d'une mosquée dont le minaret existe encore, mourut de cet abandon, et aussi de l'invasion mongole.

Ce qui fait l'intérêt de ce site est l'oubli où il resta depuis lors ; certes, lorsque la ville fut déchue de son importance, les pauvres en habitèrent quelque temps les palais et y commirent des déprédations ; ce n'est rien auprès des ravages que produit la continuité de la vie. Meskeneh se présente comme une grande plate-forme où se dresse un minaret de 21 mètres, à six pans, fait de petites briques jaunâtres, jointoyées d'un mortier rose, et éclairé par d'étroites fenêtres à arc de décharge en chevron. De l'enceinte de Justinien, encore à demi engagée sous les terres, surgissent deux pans des murs du château, et l'emplacement des trois portes d'Alep, Damas, Bagdad est encore visible. Au pied du minaret s'étend la ville arabe, seulement recouverte de trois mètres de déblais. Les explorateurs ont retrouvé la mosquée à l'est du minaret, alors que, dans la région, ces constructions sont d'ordinaire situées au sud ; dans la mosquée, ainsi que dans les maisons, car on a pu dégager des rues avec leurs petites boutiques (une Pompéi arabe), la mission a recueilli de nombreux stucs du xiie siècle qui sont des morceaux d'un art très délicat : inscriptions en coufique fleuri, frises d'un dessin gras et

riche où le motif se répète, ou bien rinceaux feuillus, capricieux, servant de perchoirs à des phénix ou autres « oiseaux bleus », panneaux précieusement sculptés d'entrelacs mi-floraux, mi géométriques.

Le sondage des puits a fait retrouver de beaux spécimens de céramique, vraisemblablement de fabrication locale, à l'imitation des ateliers de Rhagès et de Rakka, plats à personnages traités en bleu et mordoré au milieu de rinceaux, à couverte lustrée, spécimens de cette céramique incisée et jaspée, extrêmement ancienne en Orient et qui fit peu à peu son chemin vers l'Europe ; au XIVe siècle, ce fut, en Italie la « demi-majolique » ; au XVe, en France, la céramique Louis XII.

Ces quelques exemples ne donneront qu'un aperçu de l'intérêt de cette campagne de fouilles initiale ; mais ils font heureusement préjuger de l'avenir ; sur six hectares qu'occupe la ville, quarante-cinq ares seulement ont été déblayés. Cette première période de l'exploration d'un site de belle époque arabe, non remanié par des occupations successives, fait le plus grand honneur à ceux qui l'ont exécutée, et à la méthode qui a présidé à leurs investigations.

Dr G. CONTENAU.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Le problème de la malléabilité des tablettes et autres objets en argile cuite. — Que nous réserve Glozel ? — L'atelier de bracelets en schiste de Montcombroux est-il du l'âge du bronze ? — L'assassinat de M. Bayle.

Le problème de la malléabilité des tablettes et autres objets en argile cuite. — J'ai dit à plusieurs reprises, d'abord dans ma *Visite à Glozel*, puis dans diverses chroniques, combien l'état de mollesse des tablettes avec ou sans inscriptions, des prétendues bobines, des statuettes ou idoles, des fusaïoles, etc., trouvées à Glozel en place dans la couche archéologique m'avait surpris. Sans doute, le Dr Morlet a invoqué un témoignage concordant, relatif à des tablettes assyro-babyloniennes. Mais en France même, il ne semble pas qu'on ait trouvé des objets d'argile cuite autrement que dures. J'attribuais donc le fait glozélien à des conditions en quelque sorte exceptionnelles. Le fait restait aberrant.

Le hasard m'a donné la preuve tant cherchée que le fait est au

contraire normal dans certaines conditions et je suppose maintenant qu'il s'est souvent rencontré, mais que les archéologues, ou plutôt les fouilleurs, n'y ont pas fait attention, parce que les objets n'avaient pas autant d'importance que des tablettes à inscriptions et des statuettes sexuées.

Ayant à passer les vacances à Bagnoles de l'Orne, j'ai rayonné en bicyclette pour faire des enquêtes de folklore ; je ne pensais nullement à Glozel. Or, près de l'Etang de la Forge, entre Saint-Michel-des-Andaines et La Sauvagère, étang ainsi nommé parce qu'il y avait là au XVIII[e] siècle une fonderie de fer, se trouvent de grands monticules, recouverts de broussailles et de grands arbres formés par les déchets et scories de la fonte. Des entrepreneurs ont pensé que ces déchets pouvaient être utilisés pour former un solide sous-sol aux routes destinées à être goudronnées. On a donc entamé plusieurs de ces monticules et passé au tamis, puis pulvérisé les scories constituées par des magmas minéraux, des parties vitrifiées et des argiles cuites informes.

L'endroit est très humide. Dans la tranche des monticules entaillés, l'eau suintait lors de ma première visite ; quinze jours plus tard, vu la grande sécheresse, qui tendait au désastre agricole, les parois entaillées restaient pourtant encore très humides. Les deux fois, j'ai tiré des parois, simplement avec les doigts, des fragments plus ou moins gros de « brique », ou plutôt de résidus de terre argileuse cuite autrefois à la même température que les scories métalliques et les sables vitrifiés.

L'état de mollesse et de malléabilité était exactement identique à celui des argiles cuites de Glozel ; mais ce n'étaient pas des poteries travaillées, ni destinées à tel ou tel usage. Peut être, pourtant, ces masses d'argile cuite étaient-elles des restes d'anciennes briques de construction, tombées dans la fournaise. Cette question de provenance, d'ailleurs, ne change rien au fait qui est que la trouvaille en place de ces masses argileuses cuites, de couleur rouge, dans des conditions d'humidité semblable fournit un parallèle exact au fait glozélien.

Elle a, en quelques minutes, éliminé, non pas l'un de mes scrupules (car je n'ai jamais douté de l'authenticité des découvertes faites dans le champ des Duranthon, sous contrôle), mais l'une de mes hésitations d'ordre technologique : oui, des briques cuites à contexture lâche peuvent se ramollir dans certaines con-

ditions d'humidité, en pleine terre, jusqu'à redevenir aussi plastiques que de l'argile crue. Cette observation directe, faite par hasard à l'Etang de la Forge, vaut mieux que mille expériences de laboratoire.

A. VAN GENNEP.

§

Que nous réserve Glozel? — Le *Progrès de l'Allier*, grand journal régional, a publié le 8 septembre 1929 une double interview du Dr Morlet et de M. Emile Fradin sous le titre : « *Que nous réserve Glozel ?* »

Nous y relevons des indications intéressantes qui appellent quelques commentaires :

Aujourd'hui on ne parle plus ou presque plus de Glozel, et c'est en dix lignes laconiques que la presse de grande information nous fait connaître les démêlés d'Emile Fradin avec le juge d'instruction de Moulins.

C'est une situation nouvelle qui est due, pour une grande part, à l'intervention de M. Bayle.

Quant on sut que le directeur de l'Identité judiciaire avait en mains les objets de Glozel (briques, bobines, phallus, os et galets), les passions se calmèrent, Glozéliens et Antiglozéliens s'armèrent de patience. Puis un jour, M. Bayle parla, mais son rapport n'était qu'un demi-rapport et il fallait encore attendre...

Et l'on attend toujours...

...Distraitement. A attendre ainsi près de deux ans des résultats qui peuvent être acquis en quelques jours, par des expériences d'une simplicité enfantine (c'est M. Bayle qui l'a déclaré), l'opinion s'est lassée. Le joyeux carillon de Glozel s'est tu.

Mais les Fradin sont eux aussi responsables de l'éclipse glozélienne. Ils ont tourné et retourné le champ des Morts. Ils l'ont vidé de sa substance néolithique. Et maintenant ils ne trouvent plus rien !

Cherchent-ils seulement ? Ont-ils fouillé autre part le versant de la célèbre colline ?

C'est pour le savoir que je suis remonté à Glozel. Derrière les arbres sur le plateau qui flambe sous le soleil, le petit village m'est apparu bien calme. Au dernier tournant, une dizaine d'automobiles stationnaient. Ne serais-je pas le seul visiteur ?

J'ai pris le petit sentier où l'on savoure une ombre fraîche. Voici la cour, cour de ferme cent fois décrite. Voici le musée, l'écurie...

Une silhouette familière : Emile était sur le seuil. Nous avons parlé du temps, des récoltes. Mais du musée me parviennent des éclats de voix :

— « Vous avez des visiteurs ?

— « Oui.

— « Tous les jours ?

— « Oui.

— « Autant que l'an dernier ?

— « Autant. Mais ce n'est pas la même chose. L'an dernier les cars nous amenaient les touristes par bandes. Cette année les cars ne viennent plus... et ce n'est pas dommage ! »

Ainsi, malgré tout ce que l'on a pu dire et écrire, le musée de Glozel est encore très visité.

— « Allez-vous faire de nouvelles recherches? ai-je encore demandé à Emile.

— « Je ne sais pas. Interrogez le docteur Morlet, m'a-t il répondu. »

J'ai interrogé le docteur Morlet qui a souri et j'ai compris que j'étais trop curieux : « Je ne puis vous dire qu'une chose, c'est que, en ce moment, je corrige les épreuves d'un livre qui sera intitulé *Glozel* et qui groupera une abondante documentation. »

J'ai encore insisté : « Mais abandonnez-vous toute idée de recherches ? »

— « Je verrai plus tard, pour l'instant il y a des récoltes à respecter. Soyez tranquille, s'il y a « du nouveau » vous serez prévenu ».

C'est sur cette assurance que j'ai quitté le docteur Morlet. Que nous réserve Glozel ?

A Glozel, le problème judiciaire n'a rien à voir, Dieu merci, avec le problème scientifique. Les considérations suivantes, qui n'intéressent que la Justice, n'ont donc pas grande importance. Mais la logique en est drôle !

Puisque le nombre de visiteurs ne diminue pas au Musée de Glozel, c'est qu'on ne se trouve pas « escroqué ». En effet, on a beau être antiglozélien dans l'âme, on n'ira certes pas jusqu'à prétendre qu'actuellement il puisse y avoir un visiteur entièrement ignorant des accusations de toutes sortes portées journellement contre les trouvailles de Glozel ! Et la définition même de l'escroquerie implique qu'il n'y ait pas « *consentement* ».

Dans ces conditions, comment le juge d'Instruction de Moulins s'y prendra-t-il pour conclure à l'escroquerie ?

Et s'il conclut à l'escroquerie, pourquoi n'impliquera-t-il pas également le fisc, qui commence par toucher sa part de gain illicite en prélevant 6 o/o sur les entrées du musée si discuté ?

§

L'atelier de bracelets en schiste de Montcombroux est-il de l'âge du bronze? — Lorsqu'en 1892 M. Francis Pérot publia la découverte que venait de faire M. A. de Bure, il l'attribua à l'âge du bronze.

Nous rapportons, écrit-il, la date de cette fabrication à l'époque dite Morgienne où déjà l'emploi du bronze était connu, mais pas encore répandu loin des grandes cités : cette époque se rattache intimement, mais en le précédant, à l'âge du fer.

Sur quels indices se basait l'auteur pour établir cette chronologie ?

Pour qu'on puisse en juger nous allons reproduire les principaux passages de cette première publication (1) à peu près introuvable aujourd'hui :

Cet atelier est situé sur un point culminant de la propriété des Berthelots, autrefois couvert de bois, au lieu dit Malbruneau, à proximité de trois sources abondantes qui vont se perdre dans le bassin de la Besbre et de la Loire. Près de là se trouve un affleurement de schiste, dont les couches recouvrent le dépôt houiller des mines de Bert ; la matière exploitée ne coûtait donc aucune peine d'extraction, puisqu'elle se montrait à fleur de terre.

L'espace occupé par cet atelier était très restreint, et il est probable qu'il n'y eut qu'un seul ouvrier occupé à travailler ces schistes, car il mesurait à peine deux mètres sur chacune de ses faces. C'est en arrachant des souches d'arbres abattus que l'on découvrit une sorte de fosse aux parois garnies d'argile battue, et au fond de laquelle étaient entassés pêle-même les débris ou rebuts de fabrication de ces bracelets.

Ces bracelets ont été taillés dans des plaques de schiste d'une épaisseur uniforme variant de 15 à 25 millimètres, *à l'aide du silex, car aucun débris de métal n'a été rencontré avec eux*. Cependant, nous rapportons la date de cette fabrication à l'époque dite Morgienne où déjà l'emploi du bronze était connu, mais pas encore répandu loin des grandes cités ; cette époque se rattache intimement, mais en le précédant, à l'âge du fer.

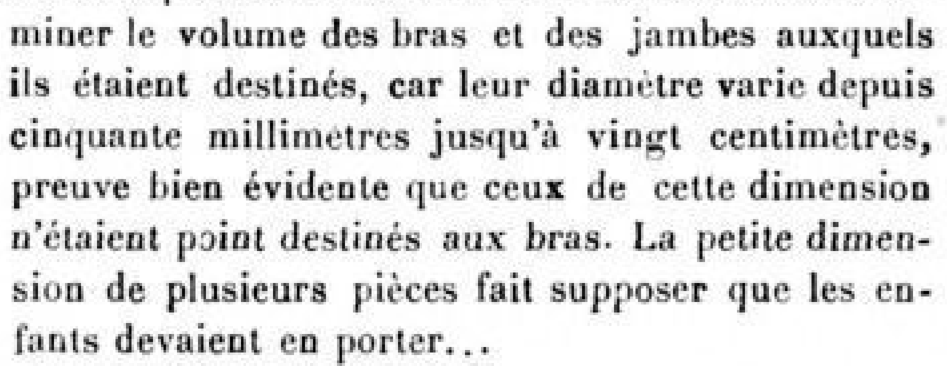
Le nombre des débris de bracelets ébauchés ou mêmes détachés peut s'évaluer, en y comprenant les noyaux qui provenaient de leur évidement, à plus de trois mille, et leur volume eût certainement dépassé un

(1) « L'atelier de bracelets en schiste de Montcombroux (Allier) », par Francis Pérot, in *Revue scientifique du Bourbonnais et du Centre de la France* (1892).

mètre cube. Il est à remarquer qu'aucune pièce entière n'a été trouvée, ni même aucun bracelet complètement poli et terminé, ce qui caractérise précisément ce dépôt comme étant un atelier de fabrication, où du reste le bracelet se présente à tous les éclats.

Avec ces débris, ont été trouvées des *poteries mates sans engobe ni vernis, faites à la main et sans l'aide du tour, plutôt séchées au soleil que cuites au feu, des éclats et un grattoir en silex, un polissoir ayant cinq rainures longitudinales en grès d'Etampes, et d'autres petits polissoirs destinés à polir l'intérieur du bracelet,* dont les bords extérieurs étaient arrondis dans les rainures creuses et demi-rondes du grand polissoir.

. . . .



Il serait peut-être difficile par la dimension de ces bracelets de déterminer le volume des bras et des jambes auxquels ils étaient destinés, car leur diamètre varie depuis cinquante millimètres jusqu'à vingt centimètres, preuve bien évidente que ceux de cette dimension n'étaient point destinés aux bras. La petite dimension de plusieurs pièces fait supposer que les enfants devaient en porter...

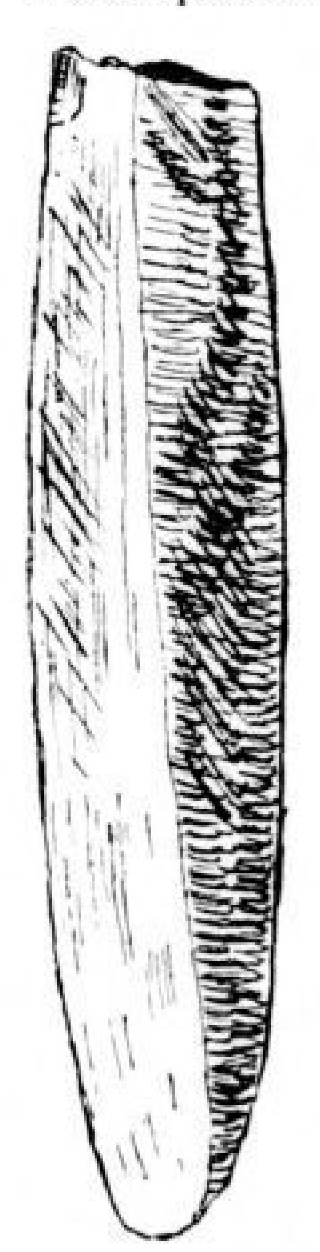


Fig. 1

Ces bracelets étaient contemporains de ceux en bronze, mais ce dernier métal était réservé à ceux dont les moyens permettaient ce grand luxe, et le bracelet en pierre n'était porté que par les pauvres...

La planche qui accompagne cet article représente un ciseau en schiste carbonifère poli, trouvé à Molinet (fig. 1) ; un fragment de bracelet détaché, un bracelet tracé et ébauché dans ses contours sur la plaque de schiste, un noyau du centre du bracelet (fig. 2).

Quant au mode de fabrication, nous avons remarqué, sur tous les bords extérieurs des bracelets et des noyaux, que les coups de ciseau avaient été portés avec une très grande régularité et une sûreté de main extraordinaire...

Nous possédons dans notre collection plus de cinquante percuteurs et à peu près la même quantité de ciseaux en silex, les uns à un seul biseau, d'autres à deux, et encore très tranchants, et nous avons tenté l'expérience sur ces plaques de bracelets : *elles ne se laissent que difficilement entamer par le ciseau d'acier, tandis que le tranchant d'un silex en a eu raison.*



FIG. 2

Un an après, M. Francis Pérot donna une autre notice sur l'atelier de Montcombroux dans le *Bulletin* de *La Société d'histoire naturelle d'Autun*. Mais il n'apporte aucun renseignement nouveau concernant les trouvailles.

Par contre, il insiste davantage sur la contemporanéité des bracelets de pierre et de bronze :

Beaucoup de bracelets de pierre et de bronze ont été découverts dans les tumulus ; nous ne citerons pas ces derniers à cause de leur grand nombre, mais parmi les tombelles qui ont fourni des bracelets en schiste, en jayet, mentionnons particulièrement celles de la Roche, au village d'Igé (Saône-et-Loire), trouvés avec des haches en silex poli. Dix tombelles ont été fouillées et dans deux seulement se trouvaient des bracelets en pierres : les autres en ont fourni en bronze.

C'est bien la juxtaposition, dans d'autres gisements, des deux sortes de bracelets qui a, semble-t-il, incité l'auteur à rapporter l'atelier de Montcombroux à l'âge du bronze. *Car rien dans les trouvailles ne peut justifier cette attribution.*

Il paraît bien que Déchelette s'en soit tout d'abord rendu compte : « On doit peut-être rapporter à l'époque néolithique, écrit-il dans le tome I de son Manuel, le curieux et important atelier de bracelets en schiste découvert à Montcombroux (Allier) » (page 577).

Mais dans le tome II, il a changé d'avis. Lui aussi se guide maintenant sur *la juxtaposition, en d'autres gisements*, des deux industries :

Les deux ateliers de bracelets en schiste découverts, l'un à Montcombroux (Allier), en 1891, l'autre en 1908 à Bussières-les-Mines (même département) (2) paraissent appartenir à l'âge du bronze. On y exploitait une matière première de provenance locale. Trois bracelets semblables à ceux de ces ateliers ont été retrouvés dans un tumulus de Saint-Menoux (même département), tumulus remontant, nous l'avons vu, à l'âge du bronze II (pages 313 et 314).

Sans doute nous sommes les premiers à reconnaître qu'un dépôt doit être daté par la pièce la plus récente qu'il renferme. Mais cela implique-t-il que *tous* les objets trouvés ensemble soient de l'âge

(2) Bertrand, *Notes sur un atelier de bracelets de schiste de l'époque néolithique au début de l'âge du bronze, près de Buxières-les-Mines*, extr. Bull. Soc. Emul. du Bourbonnais, juillet 1908.

du dépôt? Ne connaît-on pas de nombreux exemples de ré-utilisation d'objets beaucoup plus anciens?

Mais il y a plus. Comment prétendre que des pièces semblables (anneaux de l'atelier de Montcombroux et anneaux de la sépulture de Saint-Menoux, par exemple) doivent être datées de l'âge du dépôt le plus récent? En raisonnant ainsi, on peut dire également que les bracelets de schiste datent de l'âge de la poudre pyroxylée! Car bien des bras de Touaregs, épaulant des fusils Mauser, sont encore ornés de bracelets en schiste, semblables à ceux de Montcombroux.

Ces raisonnements simplistes, s'appuyant sur la juxtaposition, en d'autres gisements, des industries envisagées, ne laissent pas que de surprendre. Ce sont de ces dogmes auxquels les pontifes de la préhistoire en France tiennent à donner un caractère « tabou », parce qu'ils en sentent les bases irréelles.

En réalité, les traditions et les industries vivent des milliers d'années. Une invention doit au contraire être datée de l'époque la plus ancienne où nous en retrouvons des traces.

Or, M. Shetelig n'a-t il pas démontré pour la préhistoire de la Norvège (et depuis Glozel (3) est venu le confirmer en France) que c'est par le travail du schiste que les premiers néolithiques étendirent à la pierre le polissage que leurs ancêtres avaient appliqué à l'os et à l'ivoire?

Dr A. MORLET.

§

L'assassinat de M. Bayle. — M. Bayle, le directeur du service de l'Identité judiciaire, qui jouait dans l'affaire judiciaire greffée sur le débat scientifique de Glozel le rôle qu'on connaît, a été tué le 16 septembre au Palais de Justice de Paris par un plaideur irrité. Nous ne pouvons que réprouver ce meurtre abominable et sans excuse. Sans excuse, disons-nous, mais non sans motif. L'assassin, loin de regretter son crime, en a assumé la pleine responsabilité, déclarant que, victime de la « malhonnêteté » de M. Bayle, il avait exercé une vengeance. Voici du moins

(3) Toutefois, les anneaux de schiste poli, recueillis dans le gisement de Glozel, diffèrent essentiellement, comme fini du travail, dimensions et ornementation, de ceux de l'atelier de Montcombroux, qui d'ailleurs n'étaient vraisemblablement pas entièrement ouvrés sur place, puisqu'on n'a pas trouvé de fragments de pièces achevées et polies.

comment, lors de l'interrogatoire auquel l'ont aussitôt soumis les commissaires à la direction de la police judiciaire, il a expliqué les faits qui l'ont conduit à perpétrer son forfait :

Le 25 novembre 1925, M. Dichamp, propriétaire, 82, rue de Rochechouart, m'avait loué un appartement de 1.500 francs. En réalité, il s'agissait d'une location en meublé dans des conditions illicites. Je dus accepter de payer 3.600 francs de location des meubles évalués à 30.000 francs. Et pour dissimuler l'opération, il me fit passer avec lui un acte sous seing privé relatif au mobilier que j'étais censé acheter par mensualités.

Je m'aperçus vite que cette évaluation de 30.000 francs, et par conséquent les mensualités de location, étaient considérablement exagérées. Je portai plainte en spéculation illicite. Par prudence, M. Dichamp avait gardé les deux exemplaires du contrat. Il les maquilla alors, changea 30.000 en 12.000, fit disparaître la clause, et me réclama les 12.000 francs.

Des experts, MM. Boyer, Ribault et Mentiène, évaluèrent le mobilier, et M. Vigneron, expert ès écriture, examina le contrat. M. Vigneron conclut à la falsification du contrat.

Je portai immédiatement contre M. Dichamp une plainte en faux et usage de faux, qui fut instruite par M. Munsch, puis par M. Bracke, juges d'instruction.

C'est alors que M. Bayle, commis, fournit des conclusions contraires à celles de son collègue, M. Vigneron.

Un non lieu, rendu le 22 avril, fut confirmé par la chambre des mises en accusation, le 14 juin dernier.

Je me trouvais ainsi livré, pieds et poings liés, à mon propriétaire qui devenait libre de me mettre le couteau sur la gorge.

C'est donc à la suite d'une contre-expertise par laquelle M. Bayle infirmait les conclusions d'un premier expert, M. Vigneron, aujourd'hui malheureusement décédé, que ce crime d'un plaideur par trop vindicatif a été commis.

Les expertises de M. Bayle, malgré l'ingéniosité du chef de l'identité judiciaire, n'offraient pas, en effet, toute garantie. Nous avons longuement parlé de celle qu'il avait été appelé à faire récemment en Belgique. Nous n'avons pas à y revenir.

Dans l'*Action Française* du 19 septembre, M. Léon Daudet rappelle une autre expertise à laquelle M. Bayle fut mêlé, lors de la mort de Philippe Daudet :

Je rappelle brièvement les faits : la police était aux abois. La preuve

matérielle de l'assassinat de notre enfant venait d'apparaître dans le fait que le pistolet automatique du prétendu « suicidé » n'avait, au témoignage réitéré et formel du secrétaire de commissariat Brune, aucune cartouche engagée dans le canon, au moment où il fut déposé au commissariat. Les organisateurs du camouflage avaient, dans leur trouble, omis cette précaution indispensable, dont l'absence ruinait toute la machination. A cette absence de cartouche, dans le canon de l'arme, correspondait l'absence de balle dans le taxi de Bajot, ainsi que l'absence d'odeur et de fumée, au moment de l'ouverture du taxi.

C'est alors qu'à bout d'arguments, la Sûreté générale... imagina de faire procéder à l'expertise des giclures de sang, observées dans le taxi de Bajot ; lequel taxi, après un premier lavage à grande eau, était demeuré en circulation plusieurs jours, après le transfert de Philippe. D'ordre du procureur général Scherdlin et du substitut Sevestre, le conseiller Laugier, terrorisé, chargea de ladite expertise MM. Bayle, Paul et Balthazard. Ceux-ci rédigèrent un rapport conforme, bien entendu, à la thèse inadmissible et invraisemblable, pour vingt raisons capitales, du suicide, et qui demeurera, dans les annales judiciaires, comme un monument d'insanité, d'incohérence et de servilité. Ce fut l'expertise dite « des trois gicleurs », en raison des conséquences abracadabrantes que tiraient, d'ordre de la police et du parquet, ces trois pauvres diables de la photographie, tardivement prise, des éclaboussures de sang du taxi de Bajot,

Une contre-expertise fut opérée par les soins des docteurs de Martel, Lucien Bernard, Lefeunteun, pour la partie médicale du rapport officiel, du colonel Larpent et du docteur Raux pour la partie technique, balistique et mathématique. Lors des audiences en cour d'assises du procès Bajot (fin octobre et première quinzaine de novembre 1925), les arguments de Bayle, de Balthazard et de Paul furent littéralement anéantis, pulvérisés par la discussion savante, serrée, assénée, de Lefeunteun, de Lucien Bernard et de Larpent. Tous les assistants se rappellent cette journée patriotique, inoubliable, où les trois gicleurs, écrasés, balbutiants, demeurèrent sans voix devant ceux qui disaient la vérité, alors qu'eux disaient la servilité, le *zum Befehl*, ce qu'on leur avait commandé de dire... Bayle, devenu muet, clignait des yeux derrière son lorgnon...

Et M. Léon Daudet termine son article par ces lignes :

Moi, j'ai vu en esprit ce malheureux Bayle, étendu, foudroyé, dans ce coin du palais de justice que je connais trop bien, frappé comme a été frappé mon Philippe, avec sauvagerie, laissant derrière lui sa femme, sa pauvre veuve, ses petits enfants, comme Philippe a laissé ses parents... C'est un grand et terrible service que celui de la Justice, sous toutes ses formes, et il importe de n'y point faillir.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Sur une correspondance de Sainte-Beuve. — Une nouvelle adaptation de M. André Maurois : Lord Byron, d'après M. de Lescure.

Sur une Correspondance de Sainte-Beuve. — C'est très bien de dénoncer les travers de son époque dans une préface, de marquer que n'importe qui maintenant se croit apte aux travaux littéraires, de dire qu'aujourd'hui l'on adopte bien facilement « la méthode du moindre effort ».

M. Guy de la Batut propose, sans tort, ces réflexions en tête de l'édition qu'il donne de ce qu'il appelle une *Correspondance littéraire* de Sainte Beuve (1).

Toute correspondance de Sainte-Beuve n'est-elle donc point littéraire ?

A ne rien cacher, on était sur ses gardes en ouvrant le volume. Car M. de la Batut avait déjà publié un recueil de lettres, celles que Mme de Staël et Talma avaient échangées et d'autres que Talma avait reçues de divers amis. Les connaisseurs y avaient relevé de singulières bévues : dates mal fondées des lettres de Mme de Staël et surtout une étrange façon de présenter les lettres de Ducis. M. de la Batut avait libellé ces lettres d'après une copie incomplète, faite, je crois, par Mme Lebrun, femme de l'académicien du siècle dernier, et il les présentait sans paraître se douter qu'elles étaient incomplètes, ni surtout qu'elles avaient été publiées dès 1826 dans les œuvres complètes de Ducis et, là, complètes. Editer quelque chose de tronqué sans le savoir et en ignorant qu'il en existe une publication antérieure et non tronquée, c'est une drôle de mésaventure et c'est montrer peu d'aptitude aux travaux de l'histoire littéraire.

L'édition de la *Correspondance littéraire* de Sainte-Beuve justifie la méfiance que l'on avait précédemment acquise. Dès la préface, M. de la Batut prouve que, s'il juge son temps sans illusions, il possède une information incertaine sur les faits de la littérature du temps d'avant hier. Signalons-lui que, quoi qu'il en pense, Pierre Lebrun n'a jamais été secrétaire perpétuel de l'Académie française, ni directeur du *Journal des Savants*, mais simplement académicien et secrétaire du bureau du *Journal des Savants*. Prions-le de consulter les travaux de M. Jules Marsan

(1) 1 vol. aux Editions Montaigne.

et de M Pierre Trahard, afin qu'il cesse de croire que Lebrun est « considéré aujourd'hui comme un partisan irréductible des classiques » : il s'y convaincra qu'on sait encore que Lebrun a servi, et non sans bruit, la bataille romantique de la première heure, avant celle d'*Hernani*.

Voici une notice introductive aux lettres de Sainte-Beuve à Lebrun, dont la sûreté pèche un peu.

Mais que va-t-il en être de la publication de ces lettres mêmes et des autres !

Premièrement, M. Guy de la Batut, qui ne savait pas naguère que les lettres de Ducis se trouvaient dans les œuvres complètes de Ducis (s'il l'avait su, je suppose qu'il les y eût cherchées et se fût avisé que la copie qu'il en avait était altérée), M. de la Batut paraît ignorer aujourd'hui que les lettres de Sainte-Beuve à Lebrun ont déjà été publiées par M. Pierre Bart dans la *Revue* (ancienne *Revue des Revues*) des 15 février et 1er mars 1912. S'il l'eût su, il aurait sans doute consulté cette leçon antérieure qui semble correcte, et cela l'eût aidé à éviter quelques importantes bévues nouvelles, puisque la simple lecture des textes et leur critique ne lui suffisent pas pour cela.

On pensera d'abord que la physionomie des lettres, telles que M. de la Batut les imprime, est troublée : les formules de salutation y ont été supprimées ; cela n'a pas toujours une importance capitale ; toutefois le trait final souligne parfois la lettre par le ton qu'il emploie et n'est pas indifférent. Puis, lorsque Sainte-Beuve ajoute à sa lettre un post-scriptum, l'éditeur actuel juge bon de fondre ce post-scriptum avec le corps du texte, ce qui altère encore la physionomie du morceau. Une lettre reflète, par les diverses parties de sa figure, un instant fugitif de la pensée de celui qui l'écrit ; sa tenue, l'apprêt ou la familiarité de ses formules mêmes, l'architecture de la suite des idées qui s'y expriment, tout cela dessine le cours d'une pensée et veut être délicatement respecté. Qui ne s'y arrête pas témoigne d'un défaut de l'attention qui pourra faire des ravages dans les cas plus essentiels.

C'est ce qui arrive à M. de la Batut. Il lit mal les dates des lettres. Voici un exemple fort évident. Se sentant mal prêt à donner à Lebrun un article pour la date convenue, Sainte-Beuve écrit ceci à son ami :

Cher Monsieur et Confrère,

Il faut que vous m'excusiez, s'il m'est de toute impossibilité d'arriver pour jeudi ; je suis loin de compte. J'ai à peine commencé à écrire ; le mauvais état de mes yeux, mon service (demain lundi) à la bibliothèque, la Commission et l'Académie (mardi), tout cela serait capable d'interrompre la verve, même quand il y aurait de la verve, mais dans un tel sujet, un peu ingrat (malgré le titre),il faut beaucoup de soin et de temps pour féconder et pour orner, s'il se peut. On m'indique un manuscrit des poésies de François Ier aux mains d'un amateur, et je tâcherai de le consulter, enfin comme c'est le premier article que je donne au *Journal des Savants* et que,quoi que votre indulgence puisse dire, c'est un début dans un cadre pour moi nouveau, il m'importe de ne pas paraître trop inférieur devant le cercle sérieux qui me jugera. Permettez-moi de faire à loisir et avec tout le soin dont je suis capable ce petit travail qui ne veut pas être trop indigne de son parrain.

M. de la Batut date cette lettre : « ce 18 avril 1867 ».

M. Bart, dans sa publication antérieure, mettait : « ce 18 avril [1847]. »

Les crochets où M. Bart a inscrit le millésime doivent indiquer que l'original ne marque pas l'année. Ou bien M. de la Batut a eu entre les mains une copie où figure une fausse année, ou il a mal lu le libellé de cette copie, ou encore il a pris sur lui, fort aventureusement, d'imposer 1867. S'il avait eu la curiosité de connaître la publication de M. Pierre Bart, il se fût instruit.

Mais il n'aurait même pas été nécessaire à un esprit averti d'être instruit par M. Bart ; le texte de la lettre suffit à mettre la bonne année, qui est celle de M. Bart.

En effet, quelqu'un d'avisé eût tiqué dès les premières phrases du texte, à ces mots : « mon service (demain lundi) à la bibliothèque. » De l'avis de M. de la Batut, quel pourrait bien être le service de Sainte-Beuve à une bibliothèque en 1867 ? Mais, aucun. Sainte-Beuve a été conservateur de la bibliothèque Mazarine de 1840 à 1848 ; la date de 1847, dans la lettre en question, est donc vraisemblable où il pouvait parler de son « service à la bibliothèque », mais celle de 1867 absurde.

Ensuite, Sainte-Beuve écrit : « On m'indique un manuscrit des poésies de François Ier aux mains d'un amateur, et je tâcherai de le consulter, enfin comme c'est le premier article que je donne au *Journal des Savants*... » Ici M. de la Batut met bravement en note : « Article sur les œuvres françaises de Joachim du Bellay,

publié dans les cahiers d'avril, juin et août 1867. » M. de la Batut aurait dû relire ces articles sur du Bellay ; ils sont recueillis au tome XIII des *Nouveaux Lundis* ; il n'y eût trouvé nulle allusion aux poésies de François Ier, de qui il n'est pas question en la circonstance. Cela l'eût inquiété s'il croit qu'en 1867 Sainte-Beuve pouvait dire : « C'est le premier article que je donne au *Journal des Savants.* » Mais Sainte-Beuve justement ne pouvait pas le dire, son premier article, dans ce journal, ayant paru en mai 1847 ; c'est précisément un article sur *François Ier poète* ; on le trouve dans les *Derniers portraits littéraires*, et il y est parlé d'un manuscrit qui était en effet entre les mains d'un amateur, un Monsieur Cigongne. Quant à la référence de l'article dans le *Journal des Savants*, on la trouve, entre tant, dans la *Table méthodique et analytique* des articles de ce périodique qui a été établie par M. Cocheris. C'est de toute évidence à cet article que la lettre en cause se rapporte et celle-ci est bien de 1847. La note sur du Bellay est une bévue.

Puis-je ajouter que l'en-tête de la lettre : « Cher Monsieur et Confrère », est bien de ceux que Sainte-Beuve employait avec Lebrun vers 1847 et point dans le ton plus amical de ceux dont il usera plus tard, après 1860 ? C'était encore une indication.

On s'excuserait presque de la pédanterie qu'il y a à exposer une critique de lecture aussi élémentaire, s'il n'était flagrant que certains éditeurs de textes ont besoin qu'on leur en rappelle la primitive simplicité. Et M. Guy de la Batut en a fort besoin s'il désire continuer à explorer et à livrer au public les fonds manuscrits des bibliothèques.

Car de l'incompétence qu'il montre en insérant la lettre précédente en mauvaise place et avec de faux commentaires, il multiplie les exemples.

C'est ainsi qu'il date de novembre 1867 une autre lettre à Lebrun, que M Bart donne comme de mars, ce qui est vraisemblable. Pourtant, M. de la Batut sait bien, puisqu'il le note, quoique hors de propos, qu'en 1867 Sainte-Beuve avait collaboré au *Journal des Savants* seulement en avril, juin et août ; comment alors peut-il accepter la date de novembre 1867 pour une lettre où Sainte-Beuve annonce qu'il fait porter sa copie à ce journal ? Le 28 mars pour le numéro d'avril, c'était naturel ; le

23 novembre, c'est absurde. Mais M. de la Batut s'en moque peut-être.

M. Bart avait encore fourni la date du 13 février 1868 pour une lettre qui fait si évidemment suite à une autre du 11 février. A la place du 13, M. de la Batut met le 1er février et publie la lettre avant celle du 11, ce qui n'a plus de sens. Je crois tout à fait inutile d'expliquer ici l'évidence de ce non-sens que le premier venu apercevra en lisant les textes.

Faut-il signaler aussi, tout au long de la *Correspondance littéraire*, les lettres dont la date est inconnue de M. de la Batut parce qu'elle ne figurait pas sur les manuscrits qu'il a vus, mais pour lesquelles il serait si facile d'établir la date juste? Au fait, M. de la Batut a peut-être aussi bien fait de ne pas se lancer dans ce genre de travail. Il vous a averti, au surplus, que notre époque a adopté la méthode du moindre effort.

Faut-il encore relever les erreurs de lecture qui pullulent, quelquefois cocasses ?

Les manuscrits sont souvent difficiles à déchiffrer et il est vrai que Sainte-Beuve griffonnait souvent. Mais quand on copie un autographe pour le publier et qu'on croit lire le nom d'Henri *Mozo* (p. 38 de la *Correspondance littéraire*) ou celui de *Nodrès* (p. 133), il est obligatoire de rechercher qui peuvent être ce Mozo et ce Nodrès. Si l'on ne trouve rien, c'est le moment d'essayer de comprendre par le contexte. Pour Henri Mozo, on verra alors qu'il s'agit du *Journal des Débats* dont plusieurs collaborateurs d'alors sont nommés dans le passage qui se rapporte à Mozo, qu'il s'agit aussi de critique musicale et que cet Henri Mozo a toutes les chances d'être Henri Blaze. D'ailleurs, M. Pierre Bart avait bien imprimé ce nom. — Pour Nodrès, ce nom est dans une lettre du 23 avril 1840 où Sainte-Beuve dit : « Je suis très occupé par un travail sur Nodrès pour le 1er mai ». Sur qui Sainte-Beuve a-t-il publié un article le 1er mai 1840 ? La collection de la *Revue des Deux Mondes* et le tome Ier des *Portraits littéraires* de 1844 répondent tout de suite qu'il s'agit de Charles Nodier.

Ailleurs, dans une lettre à Lebrun, M. de la Batut a lu : « Mme Penquer a fait de jolis vers... sur un chien, les avez-vous? C'est un pendant à *Briffaut* ». Ce n'est pas clair. Mais si M. de la Batut avait consulté la publication de M. Bart, il eût vu que

celui-ci avait lu : « C'est en pensant à *Brillant* », ce qui n'est pas limpide à première vue. Mais M. Bart, dans une note qui ne sent pas l'invention et dont la précision atteste l'exactitude, explique : « *Brillant*, chien de Lebrun ».

Avec quelle aisance M. de la Batut eût évité toutes ces bévues !

Maintenant l'on pensera sans doute que le désordre le plus étonnant est celui qui règne parmi les lettres de Sainte-Beuve à Prosper Faugère qui suivent, dans la *Correspondance littéraire*, celles à Lebrun. La plupart de ces lettres n'ont point de date et plusieurs eussent pu aisément en acquérir une bonne. Mais quelques-unes ont cependant des millésimes ; par exemple 1866-67-68 ; or, il vient après elles des lettres qui sont sûrement de 1845 et 48. Quelque part, Sainte-Beuve et Faugère discutent sur Pascal et la qualité de la noblesse de sa famille. 1° Sainte-Beuve paraît la négliger ; 2° Faugère la lui rappelle ; 3° Sainte-Beuve précise son point de vue. L'enchaînement de la conversation apparaît à la perfection dans les trois lettres échangées. M. de la Batut en profite pour intervertir l'ordre pourtant si clair des trois lettres et met les réponses avant les questions.

Mais le plus inouï dans cette correspondance à Faugère, c'est que M. de la Batut lui-même avait publié précédemment à peu près la moitié de ces lettres dans un journal (*Le Figaro* du 3 avril 1926). Elles y étaient accompagnées d'un certain commentaire, elles y étaient complètes avec leurs formules de salutation et, surtout, *elles y semblaient à peu près en bon ordre*. Dans le volume, l'important du commentaire a disparu, les formules de politesse également et, surtout, les lettres sont dans un désordre inconcevable. Je ne dresse pas ici le tableau de concordance ; il montrerait cependant que les lettres du volume sont, en gros, en ordre renversé, alors que leur place, dans le journal, était normalement dans un ordre vraisemblable. M. de la Batut leur a fait faire une tête-à-queue.

Est-ce une farce ?

Il n'est pourtant pas permis de traiter les *reliquiæ* des écrivains les plus scrupuleux de notre littérature avec cette désinvolture.

L'ignorance et la négligence les plus étalées se marquent d'un bout à l'autre de la publication de cette *Correspondance littéraire* de Sainte-Beuve.

Les lettres du critique des *Lundis* n'ont généralement pas en elles-mêmes ce charme qui fait qu'une correspondance peut être une collection de morceaux d'anthologie et qu'un lecteur goûte comme les confidences d'un esprit léger ou d'un spectateur amusé du monde. Encore, dans ce cas, ne voit-on que des avantages et nul inconvénient à respecter scrupuleusement le discours et les dates — à y suppléer avec à propos, si besoin est. Mais le caractère des lettres de Sainte-Beuve interdit absolument qu'on les prive du moindre trait de leurs circonstances ou de leur physionomie. Ce sont les lettres d'un travailleur de la littérature. Elles accompagnent intimement le labeur de l'historien littéraire que fut leur auteur ; leur seule fin doit être de commenter ce labeur, de l'éclairer sur quelques points, de lui restituer un peu de sa vie. Cela n'est possible que si les éditeurs des lettres usent continuellement d'une vigilance et d'une sagacité irréprochables.

A dire le vrai, on n'imagine guère une publication de lettres de Sainte-Beuve qui ne soit pas soutenue tout le temps par un commentaire critique absolument sûr et qui rappelle, à chaque ligne, la vie studieuse et le travail cheminant et journalier du critique.

Je sais bien que notre temps se plaît quelquefois à étouffer les œuvres littéraires sous les annotations savantes ou parfois prétendues telles, à tout le moins minutieuses. Ce n'est pas une raison pour étaler le défaut contraire et pour faire de l'ignorance la principale vertu de l'éditeur de textes, même si l'on prouve ainsi que l'on est sans tort, comme je le disais au début de ces notes, en affirmant que l'époque actuelle est celle du travail relâché.

Ne mettez point de commentaires, au besoin, mais du moins procurez-nous des textes sans embûches. Il faut pour cela avoir une notion de ce qu'est l'établissement d'un texte ; cela ne se fait pas tout seul, après une lecture courante, ni ne se tire simplement de soi-même ; quelques connaissances sont nécessaires afin de ne pas ignorer l'existence des sources de renseignements où il convient de puiser. C'est cette nécessité élémentaire que ces notes ont pour objet d'indiquer aux profanes qui se croient propres, sans préparation, aux travaux de la littérature. Autrement, laissez dormir les autographes où ils sont, à la disposition de plus habiles.

Je ne veux d'ailleurs pas terminer sans indiquer que si je me

suis ainsi étendu sur ce sujet, c'est que, ces temps-ci, plusieurs recueils d'une espèce voisine de celle de cette *Correspondance littéraire* ont paru, qui montrent la même sorte de faiblesse. Mais celui de M. Guy de la Batut en est bien le plus singulier et le plus frappant exemple.

MAXIME REVON.

§

Une Nouvelle Adaptation de M. André Maurois : « Lord Byron », d'après M. de Lescure.— On se souvient que l'auteur des *Derniers Jours de Pompéi* (1), je veux dire M. André Maurois, s'était défendu d'avoir, d'un « stylo » hâtif, démarqué la vie de Byron par M. Harold Nicolson, pour en extraire, selon sa coutume, une pâle mouture.

J'ai beaucoup lu, écrivait-il dans sa lettre à M. le Directeur du *Mercure de France* (2), j'ai beaucoup lu les six volumes de la *Correspondance de Byron*, ce qui d'ailleurs m'a servi cette année pour préparer des conférences sur Byron, dont votre collaborateur dit, avec une autorité vraiment prophétique, puisqu'il écrivait avant de les avoir entendues, que je les ai tirées de la vie de Byron par M. Harold Nicholson (sic)... Harold Nicolson n'a jamais écrit une vie de Byron, mais un livre charmant, *The last Journey* (3), qui ne parle que du départ d'Italie et du voyage en Grèce, *et qui ne m'eût certes pas permis de préparer des conférences qui traitent essentiellement de la formation, des amours et de l'œuvre de Lord Byron*.

Si je fus mauvais prophète, M. André Maurois a été bien imprudent. Il s'est trahi étourdiment. Lancé, par M. Maurois lui-même, sur la bonne piste, un rédacteur de la revue *Aux Ecoutes* n'a pas eu de peine à découvrir un nouveau plagiat. Lisant, dans la *Revue Hebdomadaire*, ses conférences sur Byron, il eut l'impression d'avoir déjà lu chez un autre auteur l'essentiel de cette vie romancée. Les soupçons se changèrent en certitude sitôt qu'il eut confronté les deux textes. Sous la rubrique : « la critique d'Aristide » et ce titre : « Deux Lord Byron », il a publié dans *Aux Ecoutes* (24 août 1929) le résultat de son édifiante expérience. C'est une pièce à conviction qui vient grossir le dossier de l'affaire Maurois. La voici *in extenso*.

(1) Voyez le *Mercure de France*. 1-VIII-1928, p. 724.
(2) *Mercure de France*. 1-VI-1928, p. 64.
(3) *Ib* : 15-IV-1924, p. 61

M. André Maurois publie en Amérique — avant de le publier en France — son *Lord Byron*, dont une partie a d'ailleurs paru dans une revue française.

Confrontera-t-on le livre de M. Maurois avec celui d'un de ses prédécesseurs — qu'il ne nomme d'ailleurs pas ?

Ce prédécesseur s'appelait M. de Lescure. En 1866, M. de Lescure a publié à la librairie Achille Faure, 23, boulevard Saint-Martin, un *Lord Byron, histoire d'un homme*, avec une eau-forte de G. Staal, où l'on retrouve des passages *entiers* de la vie de Byron de M. André Maurois. Le livre est ancien, il est oublié. Il est peut-être aussi un peu copieux, beaucoup plus copieux que celui de M. André Maurois.

Voici deux passages, entre bien d'autres, dont le rapprochement est fort curieux :

... Un jour, tout finit brusquement. Il entendit miss Chaworth, qui ne se croyait pas écoutée, et que le dépit de n'être pas mieux comprise emportait jusqu'à calomnier, par une boutade cruelle, ses vrais sentiments pour Byron, s'écrier : « Croyez vous que je me soucie le moins du monde de ce garçon boiteux ? » Ces mots malencontreux allèrent bien au delà de leur but. Ils percèrent le cœur de Byron... Quoique la nuit fût avancée, il s'élança hors de la maison, éperdu de douleur, de colère et de honte et s'enfuit tout d'une traite jusqu'à Newstead... (*De Lescure, Lord Byron*, p. 38).

... Vers la fin de ces vacances il y eut un petit drame. Il entendit, alors qu'il était au bas d'un escalier, miss Chaworth qui disait à sa femme de chambre : « Est-ce que vous croyez que je pourrais venir à ce garçon boiteux ? » Byron sentit comme un coup au cœur ; il bondit hors de la maison, et, sachant à peine ce qu'il faisait, ne s'arrêta plus qu'à Newstead...(*André Maurois, Lord Byron*).

... Quant à celui-ci, le jour où, suivant l'usage, son nom fut appelé pour la première fois dans l'école, précédé du titre de *Dominum*, l'excès de la joie faillit l'étouffer. Debout au milieu de ses camarades étonnés... il ne put répondre par le mot de *Adsum*, et ne signala sa présence que par un torrent de larmes d'orgueil... (*de Lescure*, p. 20.)

— ... « Mais quand il alla à l'école et que son nom fut le premier appelé, en y ajoutant le titre de *Dominum*, il se trouva si ému qu'il fut incapable de répondre *Adsum*. Ses camarades d'école, très étonnés, regardaient la scène ; le jeune Byron fondit en larmes...

Le mot de « plagiat » serait évidemment un peu fort. Ce sont là, en tout cas, des rencontres curieuses. M. André Maurois a peut-être puisé aux mêmes sources que M. de Lescure. Il serait bien étonnant qu'il n'eût pas lu ce dernier, dont le livre, au surplus, est fort beau et injustement oublié.

M. André Maurois a certainement lu l'ouvrage de M. de Lescure. Il l'a lu et il l'a démarqué. Il l'a démarqué parce qu'en effet c'est un beau livre — M. Maurois ne manque pas de goût, comme l'a montré M. André Provost (1) – et que c'est, en outre, un livre injustement oublié, tels ceux du Dr Dowden, de G. H. Lewes et de M. Frank Harris (2). M. Maurois n'aime pas les beaux livres pour eux-mêmes, mais pour le profit et l'honneur qu'il peut en tirer. Ce n'est pas un amateur. Il est demeuré industriel. Il a le goût de la brocante. On ne le verra jamais renoncer à traiter un sujet qui le fut, supérieurement, avant lui, et proposer plutôt à son éditeur de réimprimer un ouvrage épuisé et injustement oublié. C'est pourquoi il débita en conférences, en articles de revue, puis en volume, le *Lord Byron* de M. de Lescure.

On reconnaît tout de suite la méthode de ce Viollet-le-Duc de la littérature. Il abrège, déforme et défigure. On retrouve dans sa copie le plan, le développement, les personnages, les paysages, les incidents, les anecdotes de l'original, et par-ci par là, avec cet étonnant génie de l'inexactitude que M. Georges Batault a noté chez lui (3), des emprunts presque textuels.

L' « Aristide » d'*Aux Ecoutes* en a relevé quelques-uns.

Il eût pu en citer d'autres. Ceux-ci, par exemple :

TEXTE DE M. DE LESCURE

(*Lord Byron, histoire d'un homme*, p. 35)

C'est dans ce sombre séjour, propice aux sentiments profonds, que le jeune lord se trouva pour la première fois en proie à un attachement romanesque et pour qui ? Pour la petite-nièce de ce M. Chaworth, tué en duel par le grand-oncle de lord Byron. Ainsi, par un jeu de l'amour et du hasard semblable à celui qui unit Juliette et Roméo, la haine traditionnelle de deux familles et son aveugle *vendetta* furent déconcertées, par ce sentiment qui rapproche les montagnes et fait refleurir la stérilité elle-même.

TEXTE DE M. ANDRÉ MAUROIS

(*Lord Byron, Revue Hebdomadaire* : 17. 3. 28, p. 275-6.)

A quinze ans, pendant ses vacances, Byron rencontre une jeune fille, Mary Chaworth, héritière de ce Chaworth qu'avait tué en duel le grand-oncle Byron... Il pensa tout de suite à *Roméo et Juliette*, au prestige romantique d'un tel amour.

(1) *Mercure de France*. 1-v-1928 p. 719-721

(2) *La Vie et les Confessions d'Oscar Wilde* n'ont été que tout récemment révélés au public français par la traduction de Mme Vernon et M.H.-D.Davray.

(3) *Défense du Poète. Shelley*. Mercure de France. 15-1-1929. Cf. aussi le numéro du 15-ix-1929, p. 764.

P. 144

La mère de Byron qui l'attendait avec l'impatience du pressentiment, tomba malade, tandis qu'il terminait à Londres des affaires littéraires et autres. Elle avait l'imagination frappée de la pensée qu'elle ne reverrait plus ce fils que l'absence lui avait embelli et réhabilité. Elle lui tendait les bras dans un rêve. Quand elle reçut de lui la nouvelle de sa prochaine arrivée à Newstead, elle dit à sa femme de chambre : si j'allais mourir avant que Byron fût ici, comme ce serait étrange ! La malheureuse mère ne se trompait pas.

Ib. 24. 3. 1928, p. 421

Byron avait écrit à sa mère qu'il était revenu à Londres pour régler quelques affaires et qu'il lui rendrait visite. Superstitieuse, elle avait été hantée depuis son départ par l'idée qu'elle ne le reverrait pas. En apercevant cette lettre, elle dit à sa femme de chambre ; « Si je mourais avant la visite de Byron, quelle étrange chose ce serait ! » Cette même semaine elle tomba malade. Quand Byron arriva, elle était déjà morte.

Ces citations prouvent, une fois de plus, que M. Maurois emprunte aux auteurs qu'il démarque jusqu'à leurs réflexions personnelles. La forme diffère à peine, la pensée reste la même.

Les zélateurs de M. André Maurois allégueront sans doute qu'il a fait œuvre originale en restaurant et rajeunissant, en rendant lisible un ouvrage démodé. Un passage, pris entre cent, dans le *Lord Byron* de M. de Lescure et dans le *Lord Byron* de M. Maurois, établira péremptoirement de quel côté se trouve la supériorité.

TEXTE DE M. DE LESCURE

(*Lord Byron*, p. 286.)

Byron ne pouvait pas rencontrer un type plus vivant et plus complet du *bel sangue* vénitien que cette Fornarina à tête de Médée (vraiment boulangère de son métier) dont l'éloquence énergique, la fruste élégance, la tyrannie naïve et les tigreries superbes, variaient la monotonie de son existence, tout en relevant la vulgarité de son choix. Cette prédilection n'avait du reste rien d'exclusif et les orages du palais Mocenigo, ces hurlements de jalousie frénétique et de colère sauvage qui s'y mêlaient aux grognements des bêtes domestiques et aux cris des oiseaux familiers provenaient presque

TEXTE DE M. ANDRÉ MAUROIS

(*Revue Hebdomadaire*, 31 3. 1928 p. 561.)

Cependant, à l'antilope Marianna Segati avait succédé une femme du peuple, magnifique créature, sorte de Junon aux passions violentes. Byron habitait maintenant le Palais Mocenigo ; Margarita Cogni, la Fornarina comme il l'appelait, n'y vivait pas complètement, mais elle se sentait maîtresse d'y revenir et d'y terroriser tout le monde quand elle le voulait. Tito lui-même, le gondolier géant de Byron, tremblait devant elle. Elle injuriait Byron avec une furie sauvage qui enchantait celui-ci, admirateur de l'extrême en toutes choses. Elle battait toutes les femmes qu'elle rencontrait

tous d'une atteinte à des droits qui n'admettaient pas volontiers l'usurpation. Parfois Byron avait grand'peine à séparer à temps Marguerite Cogni et quelque habituelle rivale, et à les empêcher de se faire ce qu'elles appelaient dans leur énergique langage « *una guerra di Candia* »... dans la maison et, au besoin, jouait du couteau...

A part d'insignifiantes retouches, nullement opportunes d'ailleurs, l'unique différence entre les deux Byron est celle-ci :

M. de Lescure est très bref sur l'aventure grecque du poète. M. André Maurois a comblé la lacune, mais, de son propre aveu, après M. Harold Nicolson, avec qui il n'est pas de taille à se mesurer.

Comme *Ariel*, comme *Meïpe*, comme la *Vie de Disraeli*, comme les *Etudes Anglaises*, le *Lord Byron* de M. André Maurois n'est donc aussi qu'une pauvre et inutile chose.

AURIANT.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

L'Avenir du film silencieux. — Tout le monde se préoccupe de l'avenir du film parlant, mais il serait peut-être bon de songer à celui du film silencieux, si vraiment les *talkies* ont un succès assuré. Contrairement aux apparences, je crois que le film parlant va enfin délivrer le cinéma des conventions dans lesquelles il se débattait. M. Jacques Feyder a très bien montré ce malaise dans un excellent article de *Pour vous* (1) :

L'auteur de films silencieux se trouve donc devant ce dilemme : ou traiter de vrais sujets de cinéma, impropres à la grande exploitation, ou traiter des sujets de drame et de roman que le cinéma muet raconte de si pauvre façon, qu'il en résulte un spectacle qui présente toujours un côté enfantin et rudimentaire, pour lequel le grand public a beaucoup d'indulgence, un peu de mépris, mais un intérêt toujours décroissant.

Il n'est donc pas surprenant que le film parlant ait toutes les faveurs, à la condition, comme le dit encore Jacques Feyder, qu' « un drame cinégraphique sonore soit avant tout du cinéma et non du théâtre photographié ; la différence fondamentale peut

(1) 20 juin 1929.

s'exprimer ainsi : au théâtre la situation est créée par les mots ; au cinéma, les mots doivent surgir de la situation. » Il y a d'ailleurs des sujets que le théâtre est impuissant à représenter avec art : la *Tempête*, *Chantecler*, *Peer Gynt*, et qui seraient bien mieux traités par le cinéma parlant, comme l'a fort bien remarqué M. Lenormant dans sa réponse à l'enquête de *l'Echo de Paris*.

Ainsi le cinéma aurait trouvé un nouveau moyen d'expression. Mais restent toujours ces « vrais sujets de cinéma » que M. Feyder croit être seulement des thèmes : « thème de la locomotive, thème du torrent, thème de la course de char, thème de la mer, etc. « Est-ce vrai ? Si on laisse, à juste titre, le roman, le drame et la comédie au film parlant, il va rester au film silencieux la poésie. Ce n'est pas une petite chose et c'est son bien propre. Or, il y a là plus que des thèmes isolés, il y a toute une symphonie, il y a les jeux d'images les plus raffinés que le lyrisme connaisse et l'orchestration la plus savante. Seulement, il faudrait qu'un poète s'en mêlât, car c'est une autre technique.

Les partisans du « cinéma pur » ont déjà fait des essais de ce genre, et le film *Arabesque* de Mme Germaine Dulac en est un curieux témoignage. Pourtant il ne s'en dégageait pas une émotion comparable à celle que soulève en nous la lecture ou l'audition d'un poème. Le jeu des images doit être réglé suivant un ordre intérieur analogue à celui que suit le poète. Et pour que l'image soit sensible, il faut un terme de comparaison, il faut la présence du cœur humain. Le cinéma semble souffrir du même malaise que les autres arts : la richesse des inventions techniques conduit à un abus de l'intelligence. M. André Coeuroy a cru trouver un symptôme de changement dans le succès qu'ont connu les représentations mozartiennes de l'an dernier aux Champs-Elysées, et M. Focillon en a découvert un dans la sculpture. Il y aura peut-être quelque chose de semblable pour le cinéma. Ainsi M. Moussinac nous dit dans son récent : *Panoramique du cinéma* (1):

Nous savons aussi que le cinéma peut exposer et commenter des états d'âme, c'est-à-dire être poétique, forme suprême du film créé par l'objectif. Puisque, dans son principe, l'image animée doit se suffire à elle-même. C'est de cela que se réclament les théoriciens du « cinéma

(1) Au Sans Pareil.

pur », du « cinéma intégral », du « cinéma absolu ». Or, ces formes cinématographiques, qui doivent réaliser un harmonieux enchaînement d'images susceptible d'exalter en nous certaines sensations ou certains sentiments, ne sauraient être qu'incomplètes en blanc et noir. Elles doivent de toute nécessité faire appel à la couleur.

C'est possible, de même qu'on pourra utiliser cette « poésie nouvelle » dont parle aussi M. Moussinac à propos de l'ultra-ralenti : « L'éclatement de la bulle de savon est un drame mis en ballet. » Pourtant, le noir et blanc peut très bien nous suffire pour le moment ; mais, quoi qu'il en soit, nous voyons que M. Moussinac donne comme but au film poétique « d'exposer et de commenter des états d'âme ». Il faut toujours un lien qui unisse les images entre elles.

Et voici encore la classification de M. Moussinac :

Dans la classification possible des genres, nous trouvons donc : à l'extrême aboutissement, le style cinématographique pur, un type de film où l'expression plastique des formes et le rythme des images étroitement combinés exigent le silence, sorte de poème visuel, à thème dramatique ou non ; après quoi se présentent désormais les films sonores, forme du spectacle cinématographique proprement dit où la fiction mélodramatique, comique, fantastique, etc., découvrira les moyens les plus divers d'aboutir ; enfin le film documentaire qui se servira de l'enregistrement de la parole et des bruits jusqu'au paroxysme du réalisme que lui procurera par la suite la découverte de la couleur et du relief.

Cette classification me semble très juste, sauf que, naturellement, il ne faut pas trop de rigueur. On conçoit très bien, par exemple, un film poétique avec intervention de bruits, par moments, pour forcer l'expression. Ce mélange est généralement blâmable dans un film dramatique, à cause du désaccord brusque, de la rupture d'équilibre qu'il provoque. Mais cette rupture peut être recherchée dans la poésie, qui a d'autres lois que le drame. De même, les sous titres, qui n'auraient aucune raison d'être dans ces films, pourraient servir exceptionnellement, à condition de participer au rythme des images. MM. Marcel Zahar et Daniel Burret ont écrit là-dessus un excellent article sous le titre : *les Harmoniques d'une projection* (1). Les sous-titres peuvent servir aussi pour condenser l'impression reçue en ve-

(1) *Comoedia*, 7 mai 1926.

nant après les images, comme l'a remarqué René Schwob dans le beau livre qu'il vient de publier : *Une mélodie silencieuse* (1).

C'est la vraie poétique du cinéma qu'il nous offre en ce volume où il a étudié particulièrement la question des poèmes cinégraphiques et les raisons de leur échec.

La logique n'apparaît jamais, à l'écran, que le substitut d'une réalité plus essentielle qu'elle remplace en la masquant. Il ne s'agit plus de développer des histoires, mais d'évoquer, par des allusions rapides et rapprochées, une vérité qui unit plus profondément les corps dans un enchaînement plus intime, et qui est leur vérité analogique.

Et un peu plus loin, citant une phrase de Delluc :

L' « aspect poétique extrême » est cette réalité que trahissent incidemment quelques détails grandis jusqu'à la personnalité. Sans cesse le suggèrent : les échanges effectués entre les personnages et les choses, la disposition du décor, un jeu indéfiniment renouvelé d'analogies formelles ou plutôt d'analogies par qui s'exprime une unité mystérieuse que le seul rôle des acteurs est de refléter entre eux.

M. René Schwob a très curieusement insisté sur cette unité et sur cette communion des êtres que nécessite le cinéma.

Le style de cet art est moins un style d'individus juxtaposés s'efforçant à bien jouer, que d'individus dont la plus haute fonction serait de se refléter les uns les autres — comme si chacun fût d'abord un miroir avant que d'être, ou ne tirât sa propre vie que de ses rapports avec le reste du monde.

Il est bien vrai que le cinéma découvre de nouveaux rapports ; un détail démesurément agrandi peut avoir plus de liens avec l'esprit d'un personnage qu'un objet voisin.

En somme, l'intérieur des âmes est révélé par l'exagération d'un objet usuel (et non, comme dans les films allemands, par un décor artificiellement composé). Une prodigieuse activité en résulte. Les êtres humains se subordonnent aux choses ou aux pensées qui les occupent et dont l'importance se trouve inversement multipliée.

Or, ceci est tout à fait poétique. Découvrir de nouveaux rapports, la poésie n'a pas d'autre but.

Les formes les plus modernes de poèmes, les recherches d'images lointaines et les poèmes mystérieux, où les images se groupent dans un désordre apparent, trouveraient au cinéma une

(1) Grasset, éd.

parfaite expression. Et l'on pourrait ainsi assister à la naissance du poème, au moment même où les images apparaissent dans l'esprit du poète.

Cette fois encore, René Schwob a vu juste : le cinéma « nous livre le réel naissant», nous dit-il, et il nous montre la beauté des scènes qui s'effacent les unes devant les autres, « la prodigieuse résorption des images effacées au sein des images non encore apparues ».

Là aussi, on découvre des rapports, et M. René Schwob fait une bien étonnante présentation de l'humilité au cinéma, considérée comme la base de l'amour.

> En somme, le seul objet du cinéma serait toujours de peindre la puissance d'amour et de révéler le ridicule de ceux qui se trouvent en dehors la communion des êtres.

Il y aurait encore bien des choses à prendre dans son livre, mais cela m'entraînerait hors de mon sujet. Disons seulement que, lui aussi, a cherché la source de l'émotion au cinéma dans l'âme. Cette « plus parfaite réintégration des créatures dans l'amour », c'est en effet le cinéma qui peut le mieux la manifester. Mais manifester une chose n'est pas l'expliquer, ce serait retomber dans le domaine de la prose et nous ne sortons pas de celui de la poésie.

La poésie exprime cette communion des êtres par les mots et le cinéma par les gestes ; le passage de l'un à l'autre nous amènerait au style oral rythmique dont parle le P. Jousse. Leur loi à tous les deux est le mouvement des images, la poésie les évoquant par des mots, le cinéma les montrant directement et puisant sa plus grande beauté dans l'effacement de ces images les unes devant les autres.

En vérité, je crois que le film silencieux va trouver enfin son vrai mode d'expression, grâce à l'avènement du film parlant.

GERMAINE MAILLET.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Le graveur Auguste Danse. — La question flamande en Belgique. — Mémento.

Si pour conquérir la gloire il suffit de durer, le graveur **Auguste Danse** qui s'est éteint récemment à Bruxelles aura accumulé à plaisir ses chances d'immortalité.

Car non content d'avoir consacré sa fière et modeste vie à une œuvre aussi abondante que variée et de s'être voué pendant de longues années à l'enseignement de son art, tant à l'*Ecole de Mons* qu'il avait fondée que dans son atelier d'où sortirent la plupart des graveurs belges du XIXe siècle, il eut la coquetterie de briguer le titre de « plus vieil homme de Belgique » en franchissant allègrement le cap de sa centième année, ce qui lui valut d'ailleurs, parmi les foules accourues pour le fêter, une popularité qu'en dépit de leur perfection ne lui octroyèrent jamais ses meilleurs ouvrages.

Bien que d'humble origine, il était né sous d'heureux auspices et, contrairement à la tradition qui inflige à tout artiste débutant le martyre d'une vocation contrariée, il trouva dans l'approbation de ses parents les prémices de son succès. Aussi le voit on vaillamment embrasser sa périlleuse carrière et suivre avec autant d'assiduité que d'enthousiasme les cours de l'Académie de Bruxelles où il ne tarde pas à se prendre de passion pour la gravure, assez délaissée pourtant à cette époque, et à laquelle l'italien Calamatta, appelé en Belgique par le Roi Léopold premier, s'efforçait de rendre son lustre. Chez ce praticien incomparable qui, entre autres chefs-d'œuvre, signera les premiers timbres du jeune royaume et cet étonnant *Masque de Napoléon* qui reste un des modèles de la gravure du siècle dernier, Danse s'exerce à la technique d'un métier dont il s'assimile bientôt les plus subtils secrets. Tout en assumant sa matérielle par des travaux de gravure industrielle, il s'essaie entre quelques planches originales à la copie des tableaux et sculptures célèbres, si bien qu'un jour le peintre Leys, considéré en ce moment comme le Chef de l'Ecole Belge, le surprenant en train de transposer sur cuivre une de ses toiles du Musée de Bruxelles, s'émerveille à la fois de l'audace et du talent du jeune artiste et le prend d'emblée sous sa protection. Du coup, Auguste Danse qui, en élève modèle, a nécessairement remporté tous les lauriers académiques, voit affluer les commandes et se consacre à la reproduction d'œuvres tant anciennes que modernes qui enrichiront bientôt les collections officielles et privées du pays. Tour à tour, Memlinck, Sandro di Mariano, Rubens, Jordaens, Velasquez, Watteau, Goya, Constantin Meunier, Charles de Groux, Alfred Cluysenaar, Alfred Stevens et plus tard Bourlard et Bastien Lepage, pour ne

citer que ceux-là, trouvent en lui un interprète aussi scrupuleux que fervent. A l'époque où la photographie ne s'est pas encore mise au service des sculpteurs et des peintres, Danse devient le plus abondant des vulgarisateurs de chefs-d'œuvre : son blanc et noir asservit toutes les gammes de la couleur et tous les reliefs et, soit qu'il s'attaque aux rutilances de la *Kermesse* rubénienne, soit que son trait se vaporise dans les diaphanéités de *l'Embarquement*, il arrive par le seul truchement d'un burin de plus en plus assoupli, à transposer comme par jeu, dans des planches qui sont des merveilles de technique et d'intelligence, le fougueux lyrisme de l'une et la spiritualité de l'autre.

Félicien Rops, qui a remarqué ses travaux et que talonnent sans trêve les exigences d'une inlassable verve, lui confie la gravure d'un grand nombre de ses dessins, parmi lesquels ceux qu'il destine à une édition des *Fleurs du Mal*. Cela vaut un beau matin à Auguste Danse la visite de Charles Baudelaire dont le renom, il faut bien le reconnaître, n'est pas encore parvenu jusqu'à lui et qu'il accueille avec une telle bonne humeur et un franc-parler si pittoresque que le poète, pour prévenu qu'il soit contre les Belges, ne peut s'empêcher d'éclater de rire. Mais son rire se mue en grimace quand, au cours de la conversation, Danse lui apprend que les cuivres et les dessins des *Fleurs du Mal* sont déposés au Palais de Justice, où il est d'ailleurs aisé d'aller les voir.

Déjà ! s'écrie Baudelaire en fixant le graveur de son œil terrible. Et le voilà partant en guerre contre la stupidité de la magistrature belge qui, non contente de faire saisir pour d'inavouables délectations les estampes un peu libres que l'on vend sous le manteau, jette encore l'interdit sur les dessins inédits d'un grand artiste comme Félicien Rops, dont on ne louera jamais assez le génie.

Tout en grommelant et en accablant son compagnon de questions extraordinaires qui, on le pense bien, demeurent presque toujours sans réponse, Baudelaire consent à prendre le chemin du Temple abhorré où, sous la garde d'un Cerbère triplement obtus, dorment, dans l'attente de jours meilleurs, les cuivres innocents de Danse et les dessins plus innocents encore de Félicien Rops.

Mais sa colère reprend de plus belle quand il s'aperçoit que

Danse, loin de gravir le grand escalier qui mène au cœur du Palais, pénètre chez le concierge à qui il réclame, le plus ingénument du monde, les documents prisonniers.

« Ainsi, éclate Baudelaire, c'est dans la loge d'un portier que la Belgique séquestre les chefs-d'œuvre d'un de ses plus grands artistes, alors que seul leur conviendrait, et encore suis-je indulgent, le cabinet du Premier Président ! »

Le pauvre Danse, de plus en plus ahuri, ne sait à quel saint se vouer. La sueur l'inonde et il est prêt à se trouver mal quand brusquement surgit, porteur des cuivres et des dessins attendus, le fils du concierge dont l'intervention dissipe fort à propos un quiproquo auquel le graveur, qui semblait rien n'y comprendre, et le poète qui n'y comprenait rien du tout, s'étaient laissé prendre avec une égale innocence.

Car si Auguste Danse était souvent le « nègre » de Félicien Rops, le jeune pipelet, graveur lui aussi et, paraît-il, fort habile, devenait quelquefois celui d'Auguste Danse qui lui confiait, quand la besogne pressait, le gros œuvre de ses planches.

« Baudelaire doit m'avoir trouvé bien bête », aimait à conclure Auguste Danse, quand il racontait cette histoire en fermant à demi ses yeux pétillants qui luisaient comme des escarboucles dans sa face tolstoïenne.

« L'étais-je autant qu'il le croyait ? Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il était magnifique quand il se mettait en colère et que j'aurais donné gros pour faire son portrait. »

Car ce grand laborieux que, jusqu'à la fin de sa vie, l'on pouvait voir au travail devant une fenêtre de sa petite maison uccloise, ne manquait jamais de tirer des innombrables anecdotes qu'il racontait, tout en dessinant au milieu du va-et-vient de ses élèves, une « moralité » où perçait toujours, sans qu'il le voulût du reste, un hommage touchant à l'art qu'il devait servir jusqu'à sa mort.

Le Roi et la Reine des Belges vinrent le fleurir et le féliciter le jour de son centenaire. Le lendemain, orphéons et écoliers, fondus en un joyeux cortège sonore, défilèrent devant sa demeure. Un nouveau siècle s'ouvrait devant le prodigieux vieillard qui, de son masque sculpté dans l'ivoire et la neige, semblait se rire des embûches du temps. Mais heureux, sans doute, d'avoir conquis haut la main son titre de « plus vieux citoyen belge »,

préféra-t-il un beau matin laisser la voie ouverte à quelque autre de ses confrères en longévité. Et trois semaines après sa glorification, il s'endormit sans souffrance, dans le rayonnement d'un beau jour d'été.

S'il était le plus vieux citoyen belge, il était aussi plus vieux que la Belgique, a fait remarquer M. Maurice Sulzberger dans un bel article de *l'Etoile Belge*. Et de fait, étant né le 13 juillet 1829, il précédait de plus d'un an la proclamation de l'indépendance de son pays. En effet, ce ne sera qu'en 1930 que la Belgique fêtera le centenaire de la révolution qui devait la séparer de la Hollande. Déjà Anvers, capitale du pays flamand, de même que Liége, capitale de la Wallonie, préparent à cette occasion des expositions internationales auxquelles on travaille d'arrache-pied. On peut s'étonner de cette double décentralisation qui prive Bruxelles, notre unique capitale en somme, d'un honneur qu'en pareille circonstance elle avait le droit de revendiquer. Mais en bons princes, les édiles bruxellois ont préféré abandonner à leurs confrères flamands et wallons le soin de fêter, avec tout le loyalisme dont ils les savent capables, un événement que la guerre mit en danger et que tous les Belges saluent avec d'autant plus de fierté.

Cependant, pour noble qu'elle soit, cette abdication de la Capitale trahit, sans en avoir l'air, le malaise dont souffre notre pays. Chacun sait, en effet, que **le conflit linguistique**, né en Belgique après l'armistice, traverse actuellement une phase aiguë que les récentes élections législatives et provinciales n'ont fait qu'accentuer.

Aux six députés qu'ils comptaient dans l'ancienne Chambre, les frontistes qui représentent l'élément extrême du parti flamingant se sont adjoint, en effet, six nouveaux élus. Déjà, il y a quelques mois, l'élection d'un ancien membre du Conseil des Flandres, condamné à mort pour haute trahison, avait dénoncé un péril dont on ne soupçonnait pas la gravité. Préoccupé par d'autres problèmes, le gouvernement estimait avoir fait la partie belle aux Flamands en leur octroyant quelques réformes comme la flamandisation partielle de l'Université de Gand et le bilinguisme judiciaire et administratif dans les provinces flamandes du pays.

Ces demi-mesures n'avaient satisfait personne.

Les Flamands, qui sont quatre millions et demi contre trois millions et demi de Wallons, n'y trouvaient pas leur compte et les Wallons, qu'inquiétait le sort de leur minorité en Flandre, n'acceptaient pas sans protestations des mesurés susceptibles de léser leurs légitimes intérêts.

Personne cependant ne s'attendait à la victoire des frontistes. Les exagérations de leur programme, leurs professions de foi nettement insurectionnelles, l'affaire de la fausse convention militaire franco-belge qui avait mis en déplorable posture l'un de leurs chefs, semblaient ne pas devoir trouver d'écho parmi des électeurs dont un grand nombre avait combattu, il y a dix ans à peine, pour le salut de la Belgique. Il fallut déchanter quand on apprit le résultat du scrutin. Le mal s'avérait redoutable. Tout le monde fut d'accord pour le reconnaître et le gouvernement tout le premier. Si bien que son chef, M. Jaspar, se déclara prêt à couper court au plus tôt à une maladie qui a suffisamment duré et qui pourrait devenir mortelle pour la Belgique si on hésitait encore à lui appliquer le traitement énergique qu'elle réclame.

Quelques mentors assurément bien intentionnés proposent de faire trancher le conflit linguistique par un referendum des populations intéressés. Pour la Wallonie unilingue et qui n'estime pas nécessaire l'introduction dans ses écoles et ses administrations d'une langue assurément pittoresque, mais d'une utilité internationale discutable, le résultat ne serait pas douteux. Mais il n'en est pas de même en Flandre où, à côté d'une indéniable majorité flamande, coexiste une vivante minorité pour qui le français garde un prestige d'autant plus vénéré qu'elle le considère comme un antique héritage, dont elle s'est du reste maintes fois montrée digne en chargeant quelques-uns de ses mandataires comme Émile Verhaeren, Maurice Maeterlinck et Charles van Lerberghe, d'éclatantes ambassades.

Pourtant quelque sage qu'elle paraisse, l'idée de referendum ne semble guère recueillir de suffrages, et c'est dans l'accord des partis sur un programme mûrement réfléchi, nettement défini et adopté sans ambages par les représentants des deux races en conflit, qu'il importe de résoudre cette épineuse question d'où dépend l'apaisement et le salut du pays.

A quoi faut-il attribuer la recrudescence du flamingantisme qui, tout en existant avant la guerre, demeurait la prérogative d'une

élite littéraire, avant tout préoccupée de s'affirmer par des poèmes, dont l'hermétisme aristocratique trouvait sa source dans le symbolisme français, et des romans où perçait nettement l'influence d'Émile Zola ?

On a tenté de l'expliquer de diverses manières, sans toutefois toucher le nœud de la question. Il semble cependant que le point de départ des récriminations flamingantes et leur retentissement dans les classes populaires coïncident avec le vote du suffrage universel à 21 ans, arraché d'enthousiasme à la Chambre des représentants au lendemain de l'armistice. Cette modification radicale de nos lois électorales, en appelant aux urnes l'unanimité des citoyens belges,a permis la conquête des mandats législatifs à un grand nombre de Flamands pour qui le français demeurait lettre morte et qui jusqu'alors étaient représentés au Sénat, à la Chambre et dans les municipalités par une sorte d'aristocratie politique dont les divergences doctrinales n'excluaient pas une adhésion unanime à l'emploi du français dans les débats parlementaires.

Transplantés de leur coin rural, ou même de certaines villes où le français passait pour être le dialecte des riches, dans une assemblée unilingue, ces nouveaux mandataires du peuple flamand éprouvèrent ou prétendirent éprouver un malaise qu'ils se hâtèrent de traduire en récriminations de plus en plus pressantes, où les griefs légitimes se confondaient à d'occultes intrigues et à d'obscurs appétits, brusquement éveillés.

Ces récriminations, faut-il le dire, trouvèrent un écho immédiat chez leurs électeurs à qui il avait suffi d'affirmer le péril couru par leur langue maternelle pour se les conquérir à jamais. On parlait de l'antique fierté flamande, de ses luttes contre l'étranger, de la victoire des Éperons d'or et, aux jours de fête, de nombreuses façades arboraient, en lieu et place du pavillon national, le drapeau jaune au Lion Noir.

A la tête de ce mouvement se trouvent des chefs de nuances différentes. Les frontistes qui sont les plus acharnés à défendre leur idéal ne dissimulent pas leurs idées séparatistes et rêvent ouvertement d'une union des Flandres avec la Hollande. Si, comme l'assurent certains Flamands,ils n'ont guère qu'une autorité de surface, ils sont néanmoins des plus véhéments dans leurs discours et leurs manifestations. Leurs revendications linguistiques s'aggravent d'une vague mystique où le catholicisme le plus outran-

cier s'allie à une haine congénitale de la langue et de l'esprit français : ce qui leur vaut dans les assemblées paysannes, demeurées profondément croyantes et tout imprégnées encore des souvenirs sanglants de la Révolution française, un succès qui s'est traduit, comme on l'a vu,avec une saisissante éloquence lors de nos récentes élections. Appuyés par le bas-clergé, par une jeunesse ambitieuse de faire sa trouée et par les inévitables hurluberlus qu'on ne manque jamais de rencontrer en pareille affaire, ils inquiètent les conservateurs qui, dans l'espoir de reconquérir les Flandres menacées par le socialisme, leur font plus ou moins ouvertement la cour, ainsi qu'on a pu le constater après le scrutin du 27 mai dernier.

Comme les frontistes ne dissimulent pas leurs sympathies germanophiles, ce qui leur vaut outre-frontière de puissants appuis, ils sont suspects à d'autres Flamands non moins ardents à défendre leurs droits, mais qui n'ont pas oublié les horreurs de la guerre et la fraternité franco-belge des champs de bataille. Sauf le séparatisme qui leur semble absurde et nuisible, ils défendent un programme à peu près analogue à celui des frontistes,soit la flamandisation de l'armée,de l'enseignement, et de la justice, en un mot l'usage exclusif du flamand dans tous les rapports officiels.

Enfin, il est des Flamands apparemment plus modérés et qui, tout en défendant les prérogatives de leur langue, ne nient pas et même admettent l'utilité du français dans les provinces flamandes du pays. Et si, dans un but d'apaisement, ils ne s'opposent pas au maintien de la langue française en Flandre, ils proposent aussi l'introduction officielle de leur idiome en Wallonie d'où, jusqu'à présent, il a été banni.

Sous son aspect conciliateur, ce projet n'est cependant pas sans danger, puisqu'il écarterait de tout emploi public les Wallons, et ils sont majorité, qui n'auraient pas une connaissance approfondie de la langue flamande.

Ce serait donc à bref délai la prédominance des Flamands dans la direction même du pays et une insurrection aussi certaine que légitime de la Wallonie.

Comme on le voit, le problème linguistique belge est des plus épineux et l'on comprend l'embarras du gouvernement appelé à le résoudre.

Quelle sera l'attitude des Chambres devant le projet que pré-

pare, dit-on M. Jaspar? Sur quels points se mettra-t-on d'accord et comment réagira le pays?

Autant de questions auxquelles il est prématuré de répondre.

Mémento. — Le poète flamand Karel vande Woestyne, à qui fut consacrée l'an dernier une *Chronique de Belgique*, est mort récemment à Swynaerde, près de Gand, à l'âge de 51 ans.

GEORGES MARLOW.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

C. F. Ramuz : *Lettre à M. Bernard Grasset* (en guise de préface à une réédition de *Salutation paysanne*). — Mémento.

En tête d'une édition remaniée de **Salutation paysanne**, Ramuz publie une longue **lettre** (65 pages) adressée à Bernard Grasset. Est-ce la même qui avait paru l'année dernière, dans un des *Six Cahiers* édités à Lausanne par M. Mermod ? Cela paraît probable. Pour en avoir le cœur net, il faudrait confronter les deux textes. Comme je n'ai jamais pu mettre la main sur les « cahiers » dont il s'agit, je me trouve bien empêché de faire cette vérification. Toutefois, je cherche en vain dans la version nouvelle certain fragment reproduit par les *Nouvelles Littéraires* et dont je m'étais servi pour accuser Ramuz de « littérature » (1). Il y baptisait « franco provençal » la langue du pays de Vaud. Mes remarques auraient-elles porté ? Je ne sais, mais voilà Ramuz forcé de convenir que son idée, valable pour des patois qui auront bientôt disparu, ne peut s'appliquer ni à l'idiome parlé par les Vaudois ni au langage écrit par lui-même.

Ayant abandonné le bastidon franco provençal — vraiment un peu « en l'air » et bien difficile à défendre, — il se retranche sur sa position principale, d'où son artillerie exécute un tir de barrage impressionnant. Dans mon secteur, les projectiles tombent dru. Cela n'est pas pour me surprendre. « La lettre de Ramuz, affirme sa « prière d'insérer », remet les choses au point. Par delà son destinataire, c'est à la critique que l'écrivain s'adresse. » Il va donc falloir que la critique riposte.

Examinons tout d'abord cette position principale d'où jaillit le feu des canons ramuziens.

« Le pays qui est le mien, écrit l'auteur de *Salutation pay-*

(1) Voir le *Mercure* du 1er février 1923, page 124.

sanne, parle « son » français de plein droit parce que c'est sa langue maternelle, qu'il n'a pas besoin de l'apprendre, qu'il le tire d'une chair vivante dans chacun de ceux qui y naissent à chaque heure, chaque jour ». A ce français « parlé » il oppose celui de l'école, celui qu'il faut apprendre et qu'il n'est pas loin de considérer comme une langue morte. Si, pour écrire son œuvre, il a choisi le premier, c'est, assure-t-il, « par amour du vrai, par goût profond de l'authentique, par *fidélité* ».

Après avoir rapporté comment il fut amené à ce parti, Ramuz interpelle ceux qui l'accusent d'« être dans le faux ». Pour éclairer le débat, il convient de citer tout le'xorde de cette harangue :

Je préciserai donc d'abord que tout ce que je viens d'exposer n'a de sens à mes propres yeux que sur le plan de l'expression. Je cherche à éviter tout malentendu, mais m'étonne que la critique de son côté confonde si souvent le plan expressif et l'explicatif, — celui où on cherche à faire sentir et celui où on cherche à se faire comprendre. Je répète qu'il va bien sans dire que je me tiens ici sur le premier de ces plans et m'y tiens exclusivement. Je ne fais aucune difficulté pour admettre que, sur le plan explicatif, les *commodités* d'une langue commune et du « français » dit littéraire puissent l'emporter, et de beaucoup. Je vois que les mots y sont avant tout des signes abstraits dont il convient, pour les facilités du lecteur, qu'ils soient fixés le plus durablement, le plus précisément possible, par un ensemble de conventions, comme il arrive pour les degrés du baromètre, pour les méridiens sur les cartes. Il importe que l'auteur d'abord, le lecteur ensuite, sachent aussi exactement que possible où commence et finit le sens d'une locution qui n'a plus pour s'éclairer le voisinage d'une image, ni pour l'étayer à droite et à gauche la présence même des choses.

Quels sont, dans l'esthétique de Ramuz, le sens et la portée de cette séparation entre l'*expressif* et l'*explicatif* ? Peut-on, d'ailleurs, la regarder comme légitime ?

Avant d'aborder ces deux questions, il convient de retenir deux faits : 1° l'auteur aperçoit, dans le problème du langage, deux plans, qu'il reproche à la critique de confondre ; 2° il déclare se tenir uniquement sur l'expressif. Le malheur, c'est qu'il ne s'y tient pas. Parvenu à la page 47, où commence le passage reproduit ci-dessus, un lecteur quelque peu attentif n'a point encore oublié la page 33 ; il s'y reporte et lit : « Cher M. Grasset, vous voyez que j'ai besoin de vous et c'est à vous que je conti-

nue à m'adresser, continuant à abuser de vous pour de nouvelles *explications*. »

Que Ramuz ne puisse pas s'accrocher au « plan » qu'il a choisi, cela ne doit guère nous surprendre : toute sa lettre est-elle autre chose qu'un plaidoyer ? Or, on plaide pour convaincre, pour obtenir un jugement favorable. On en appelle à la raison (sans qu'il soit nécessaire, je m'empresse de le dire, de mettre en interdit l'instinct et le sentiment). — « Je vous concède, répliquera notre homme, que, dans cette lettre, j'ai cherché à me faire comprendre. Dans tout le reste de mon œuvre, j'essaie d'exprimer, de faire sentir ce que j'éprouve moi-même au spectacle du monde. »

Que ses livres s'adressent moins à la raison raisonnante qu'à la sensibilité du lecteur, on le sait. Qui donc y trouverait à redire ? C'est entendu, le romancier, le poète peuvent s'intéresser à l'univers sensible plus qu'au jeu des idées et cette préférence n'autorise aucunement la critique à leur chercher querelle. Mais pour défendre l'esthétique ramuzienne, il faut aller plus loin. M. Emmanuel Buenzod l'a fort bien vu, qui écrivait naguère : « Un écrivain a le droit de nier l'intelligence ». Un peintre, peut-être, et encore ! Un écrivain, jamais ! Intelligence et instinct, ce ne sont d'ailleurs que des mots. Mots utiles, certes, qui nous aident, comme Remy de Gourmont le notait prudemment, à « définir par opposition deux états dont les manifestations présentent d'appréciables nuances ». Des nuances, voilà tout ce qui distingue l'expressif de l'explicatif. Pour les confronter, ces nuances, nous n'avons qu'une palette. Pratiquement, du moins en littérature, les deux plans coïncident, car il n'est pas de mot qui ne possède à la fois une valeur d'expression et une force d'explication.

C'est à bon droit, néanmoins, que Ramuz, dans tout langage humain, distingue deux aspects. Où il a tort, c'est lorsqu'il prétend les dissocier. On ne voit pas pourquoi « la critique » le suivrait dans cette erreur. Lui-même se garde bien de la pousser à ses conséquences extrêmes. La composition de ses livres, la construction de ses phrases ne rejettent pas toutes les lois de la logique et du bon sens. Il parvient à se faire entendre, alors que, s'il accomplissait jusqu'au bout son dessein de « nier l'intelli-

gence », il tomberait fatalement dans la confusion de Dada et du surréalisme.

Ce qu'il appelle soumission à l'objet, fidélité à la race, au pays, à sa propre nature, ce n'est peut-être pas autre chose que la transposition littéraire d'une hérésie philosophique : cet intuitionnisme, cet anti-intellectualisme modernes que M. Bergson a fait foisonner sur le monde. Assurément, je ne crois pas que la vérité, en art, se rencontre à l'extrême opposé. Les grandes œuvres ne seraient-elles pas celles qui marient « décemment », si j'ose dire, Minerve à Belphégor ?

Ramuz ne nous laisse pas oublier que, s'il le voulait, il écrirait, tout comme un autre, en « bon français ». Il propose même à son éditeur de réunir un jury qui lui « poserait des colles ». A ses juges, il remontrerait sans doute que tout ce qu'ils prennent pour des fautes, ce sont des tournures « expressives », choisies pour donner à la phrase le « style » des êtres qu'il s'agit de montrer, de « faire sentir ». Mais cela ne mettrait pas fin au débat. Si l'on veut en sortir, il faut considérer que « langue » et « style » sont deux choses différentes. La langue, c'est la *matière* : tous les mots en vrac et toutes les lois de la grammaire, de la syntaxe traditionnelles. Dans cette matière, chacun peut se forger un outil à sa convenance, une *forme* qui lui appartienne. Il ne paraît pas indispensable, pour arriver au style, de saboter la langue. Et si l'auteur de la *Beauté sur la Terre* ne le savait de reste, on lui rappellerait que la primauté du français repose pour une bonne part sur la sévérité de sa discipline, qui ralentit son évolution et prolonge ainsi la durée de sa littérature vivante, la période pendant laquelle tout lecteur y accède de plain-pied, sans lexique et sans notes au bas des pages, tandis que, chez les peuples barbares, le langage se décompose avec une telle rapidité que les parents et leurs enfants adultes ne peuvent plus ni se « sentir », ni se « comprendre ».

Au lieu de l'épreuve que Ramuz s'offre à subir, je voudrais lui en proposer une autre : qu'il écrive un livre, un seul, dans la langue de tout le monde. Si, pour le style, cet ouvrage est égal ou supérieur au reste de sa production, j'aurai gagné. S'il ne les vaut pas, j'aurai perdu ou, tout au moins, le correspondant de Bernard Grasset aura prouvé qu'une règle dont les autres s'accommodent blesse vraiment son âpre et singulier génie.

§

Presque en même temps que cette chronique, je publie dans les « Cahiers Romands » des *Opinions sur Ramuz*. Ce sont, reliées par quelques « raccords », celles que j'ai exprimées, depuis l'année 1912, en divers lieux et principalement au *Mercure*. Ce recueil de fragments ne comporte aucune conclusion. Les pages qui précèdent pourraient en offrir une, toute provisoire d'ailleurs, mais elles arrivent trop tard pour que je tente d'en épaissir mon cahier.

A propos de cet essai modeste, on me demandera peut-être pourquoi je m'acharne *sur* ou *contre* le style de l'écrivain vaudois. Au fond, c'est parce que je l'aime. Mais j'aime aussi la perfection. Et je crois qu'il en approcherait davantage s'il suivait un autre chemin. Mieux nous connaissons, mieux nous sentons les qualités qu'une chose devrait posséder pour nous satisfaire entièrement, moins nous sommes enclins à les découvrir. Ainsi l'idéalisme le plus pur a pour corollaire le sens critique le plus cruel. Cruel aux autres moins encore qu'à nous-mêmes !

Mémento. — Ouvrages reçus : Henri de Ziegler : *La Vega*, roman ; Paris, Attinger. — Charles d'Eternod : *Regards* ; Toulon, « Les Facettes ».

RENÉ DE WECK.

LETTRES ALLEMANDES

Preussische Akademie der Künste : Jahrbuch der Sektion für Dichtkunst, 1929 (Académie prussienne des arts : Annales de la Section de poésie), chez S. Fischer, Berlin. — Heinrich Mann : *Sieben Jahre. Chronik der Gedanken und Vorgänge* (Sept années. Chronique des idées et des événements), chez Paul Zsolnay, Berlin et Vienne. — Leopold Ziegler : *Der europæische Geist* (l'Esprit européen), chez Otto Reichl Darmstadt. — Mémento

Voici, avec quelque retard, le premier recueil des **Annales** publiées par la nouvelle Académie prussienne ou, pour reproduire son titre exact, par « la Section de poésie de l'Académie prussienne des beaux-arts ». Une courte notice placée en tête du volume nous renseigne sur l'histoire du nouvel Institut. A vrai dire, il s'agit moins d'une création nouvelle que de l'élargissement d'une fondation déjà ancienne. Car l'Académie prussienne des Arts a déjà plus de deux siècles d'existence. Créée en 1696 par le prince Electeur Frédéric III, elle devait permettre à la cour de Brande-

bourg de recruter sur place les artistes décorateurs dont elle avait besoin. A cet effet, on avait institué une école des beaux-arts, en même temps qu'une Académie, sorte de comité d'experts, d'amateurs et de connaisseurs, qui se réunissait en séances périodiques. Seuls les arts plastiques ou décoratifs étaient représentés dans cette compagnie. Exceptionnellement quelques écrivains furent cependant admis au titre de membres honoraires. C'est ainsi qu'on voit figurer sur les registres, au XVIIIe siècle, les noms de Lessing, Goethe, Herder, Wieland, plus tard ceux de Tieck et de Guillaume Schlegel. Une première extension du projet primitif est due à l'initiative de Gœthe qui, en 1809, négocia et obtint du ministre prussien de l'Instruction publique Guillaume de Humbold la création d'une chaire de musique pour son ami, le compositeur Zelter. Le développement que prit peu à peu cet enseignement nouveau amena par la suite la création d'une section distincte pour la musique.

Cependant la littérature continuait d'être traitée en Cendrillon négligeable. On sait le mépris que le grand Frédéric affichait pour les écrivains allemands.

Pareillement dans la Prusse réactionnaire et bigote du début du XIXe siècle, tout écrivain indépendant était mis à l'index. Parler d'une « République des Lettres », quelle amère dérision dans cette Allemagne de 1830 où la Censure, aux ordres de Metternich, se prêtait à toutes les besognes de basse police ! Et la situation au fond ne s'est pas sensiblement améliorée dans le nouvel Empire allemand. Alors que les peintres en renom, plus ou moins iconographes officiels, étaient comblés d'honneurs, les écrivains, représentants d'une intellectualité réputée dangereuse, étaient systématiquement tenus à l'écart. S'imagine-t-on Nietzsche décoré et académicien, ou l'auteur des *Tisserands*, en escarpins et en culottes courtes, « commandé » (comme on disait alors) à la cour de Guillaume II ? Ce n'est qu'après l'effondrement du régime impérial que le projet de créer une section distincte des belles-lettres, grâce aux efforts persévérants du président actuel de l'Académie des Arts, Max Liebermann, et du Ministre prussien de l'Instruction Publique, le Dr Becker, put enfin entrer dans l'ère des réalisations effectives. On n'a pas oublié les hésitations du Prince des poètes allemands qui fut le premier sollicité, Gerhart Hauptmann — d'abord son adhésion,

puis sa lettre de démission sensationnelle et enfin son ralliement définitif, consenti comme à regret — tant restait enracinée au cœur des écrivains indépendants la méfiance à l'endroit de toute ingérence officielle ! Le 18 novembre 1926 enfin, les premiers membres fondateurs du nouvel Institut purent prendre séance. C'étaient Ludwig Fulda, Gerhart Hauptmann, Arno Holz, Thomas Mann, Hermann Stehr. Par deux fournées successives, la compagnie a porté à 32 le nombre de ses membres. Parmi eux une académicienne : Madame Ricarda Huch.

En aucune façon la nouvelle Académie prussienne ne prétend se calquer sur notre Académie française. Ici apparaît nettement l'opposition entre deux traditions d'esprit. Alors que l'Académie française répond à une conception traditionaliste qu'on appellerait plutôt « catholique » de la vie de l'esprit, qu'elle a pour éminente fonction de fixer l'usage, de consacrer les réputations, de perpétuer par des rites, des pompes et des discours un usage antique et solennel, qu'elle est une sorte d'office de canonisation littéraire, un Panthéon dispensateur d'immortalité, l'Académie prussienne — en ceci d'inspiration plutôt « protestante » — se propose surtout d'éveiller une « conscience » nouvelle, aussi bien chez le public que chez les écrivains, la conscience du rôle que doit jouer la littérature.

Notre but, — lisons-nous dans le discours d'ouverture de son premier président, Wilhelm von Scholz, — le voici : constituer une corporation autonome qui tirera de son propre fonds les règles de sa croissance et de son développement, sorte de conscience vivante de notre langue et de notre littérature, appelée à veiller sur tous les biens spirituels de notre peuple pour les défendre, aussi bien contre toute atteinte à la liberté que contre toute corruption et contre tout avilissement du goût public. Et cette conscience s'efforcera d'imposer son arbitrage dans tous les domaines.

Ce n'est pas que les discours se trouvent à priori exclus, encore que le ton ne soit pas toujours celui auquel nous sommes accoutumés. J'imagine difficilement nos habitués de la coupole, obligés d'écouter, une heure d'horloge durant, les divagations dithyrambiques et quelque peu faunesques du poète lyrique Däubler, moderne corybante évoquant ses fugues en terre hellénique. Et je ne vois pas bien un de nos Immortels assénant, à la manière du poète épique Döblin, à ses confrères, en majeure

partie romanciers, des coups de boutoir dans le genre de celui-ci : « Le roman d'aujourd'hui ?. Un cabinet pour exhibitionnistes, les W.-C. de la littérature ». Assurément on y mettrait chez nous plus de formes. Ajoutons que la célébration du deuxième centenaire de la naissance de Lessing, qui tombait fort à propos sur cette première année, nous transporte dans des régions plus sereines. Elle a notamment fourni l'occasion à Thomas Mann de prononcer un Eloge d'un style vraiment académique, finement nuancé et timbré, d'évoquer la figure du Grand Maître allemand qui fut à la fois un critique et un poète de la critique, le poète de la pensée classique et lucide, de l'Intelligence incorruptible, de la Raison virile, et enfin d'affirmer, en une péroraison courageuse, son ralliement irrévocable à cette cause éternelle de l'*Aufklärung* que menace une continuelle conspiration de l'obscurantisme et de la réaction en Allemagne (1).

Manifestement le nouvel Institut cherche encore sa voie. Une de ses initiatives assurément les plus originales, inspirée par le poète Döblin, est l'idée de ces causeries-conférences, suivies de discussions, dont la première série a été inaugurée l'hiver dernier à l'Université de Berlin et où les maîtres de l'heure présente viennent traiter à tour de rôle les problèmes de leur art devant un auditoire d'étudiants, de journalistes, de professeurs, d'artistes, c'est-à-dire devant tous ceux qui ont charge d'étudier, de faire connaître ou d'enseigner un jour la littérature. Le contact s'établit ainsi entre la production littéraire vivante et une érudition universitaire restée jusqu'ici un peu morte. — Mais c'est surtout sur le terrain politique que la nouvelle Académie entend affirmer ses positions, tout au moins défendre l'entière indépendance de la littérature. Cette attitude lui a été dictée par certains projets de loi tendant à la répression de ce qu'on appelait « la littérature immonde », et où, sous un masque de tartufferie morale, se reconnaissait trop aisément le désir secret de rétablir, pour des fins moins avouables, le régime de la censure, d'odieuse mémoire. Certes, il y a aussi en littérature un service de salubrité publique à assurer. Mais ce doit être là précisément l'éminente fonction d'une Académie, que d'éveiller le sentiment des responsabilités morales, sociales et politiques de la littérature.

(1) Voir aussi dans la *Neue Rundschau* des mois d'août 1929 l'article de Thomas Mann : Reaktion und Fortschritt.

Le problème central, lisons-nous dans un discours-programme du romancier Wassermann, ce sont nos rapports avec l'Etat, non pas que l'Etat et l'Art soient en guerre perpétuelle, mais ils se meuvent sur des plans différents. C'est ici qu'il s'agit de jeter des ponts, de faire œuvre de pionniers... Nous ne nous acheminerons donc pas vers la théorie de la fameuse tour d'ivoire, car ce serait, par ma foi, un spectacle peu plaisant que de voir 32 tours d'ivoire s'aligner sous la coupole d'une Académie ! Il nous faut, à nous, sentir le ciel libre au-dessus de nos têtes et la vraie terre sous nos talons.

Parmi les nouveaux académiciens, Heinrich Mann est peut-être celui qui a porté au plus haut degré ce sentiment de la responsabilité politique et sociale de la littérature ; il est « la conscience politique » de l'illustre compagnie. Lui-même a rédigé à ce sujet un rapport à l'Académie, véritable manifeste où s'affirme sa foi militante, et son récent volume intitulé **Sieben Jahre** (Sept années) nous en apporte un commentaire éblouissant. C'est une « chronique », plus exactement un recueil d'articles de critiques, de conversations, de discours (certains ont été prononcés en français à la Ligue des droits de l'Homme ou au Palais du Trocadéro, à l'occasion de l'hommage rendu à Victor Hugo) et où revit toute son activité de polémiste infatigable et d'apôtre enthousiaste, pendant les sept années qui s'écoulent de 1921 à 1928. Impossible de donner un aperçu, même sommaire, de ce livre prodigieusement vivant où l'observateur le plus aigu a noté tous les symptômes d'un monde entraîné dans une mutation vertigineuse. Voici une étude du théâtre de Wedekind, du grand prophète qui, bien avant la guerre, avait démasqué les instincts brutaux qui se cachaient chez l'humanité actuelle sous une civilisation hypocrite et dont le déroulement logique devait amener tôt ou tard la catastrophe inévitable. Voici un tableau de « la génération tragique », c'est-à-dire de la jeunesse d'après guerre et de la lutte sans merci des fils contre les pères. Voici un aperçu du nouveau Berlin, devenu le cerceau régulateur du chaos allemand. Et puis nous assistons aux années d'inflation : l'Allemagne comme balayée par un bolchevisme spécial d'en haut, et la dictature d'un capitalisme de proie qui, du jour au lendemain, a exproprié les classes moyennes — somme toute, le triomphe et la tyrannie de la cupidité sur les ruines de l'Intellectualité. A sa carapace militaire emportée par la tourmente, l'Allemagne a substitué maintenant son armature industrielle,

sortie intacte du désastre, formidablement décuplée... Et pourtant à toutes ces causes de pessimisme l'auteur oppose sa foi inébranlable au triomphe final de l'Esprit. C'est elle qui inspire l'idée qu'il se fait de la fonction nouvelle de l'écrivain. Autrefois la littérature s'adressait à un public de rêveurs ou d'oisifs; désormais on écrira de plus en plus pour des générations actives, pour des « producteurs ». Passé donc le temps de l'art pour l'art, du culte du moi, du souci de la perfection immortelle. L'écrivain prendra de plus en plus conscience qu'il est lui aussi un travailleur, un « producteur », un homme qui « agit » sur le présent. Eduqué à l'école des grands romanciers français, des Balzac, des Zola, des Anatole France, il reconnaîtra, grâce à eux, son vrai domaine: la critique de la société, l'étude de la structure sociale, d'un milieu, d'une époque. Et il reconnaîtra du même coup sa vraie mission : annoncer, préparer l'avenir par une création originale de l'esprit. La littérature est « la conscience que prend d'elle-même une génération », elle est « le sel de la terre ». Un écrivain qui ne croit pas à l'Esprit, au triomphe de l'Esprit, est un renégat, un défaitiste de l'humanité ; il se retire à lui même toute raison d'être.

Mais quel est pour Heinrich Mann cet avenir de l'humanité entrevu par l'Esprit ? Il ne peut être cherché dans les vieilles idéologies nationales ou nationalistes du siècle dernier. Celles-ci ont épuisé leur substance ; on ne peut plus en retirer que des redites ou des rengaines. Les idées de l'auteur sur l'Europe nouvelle me semblent voisiner de très près avec celles que M. Coudenhove-Kalergi exposait récemment dans son dernier et beau volume (1). Réjouissons nous donc de voir Heinrich Mann continuer sans défaillir cet infatigable apostolat en vue du rapprochement franco allemand auquel, déjà en pleine guerre, il s'était si courageusement dévoué. Mais n'oublions pas cependant que celui qui verrait en lui le porte-parole de toute une génération ou de toute une jeunesse allemandes s'exposerait à de cruels mécomptes. Lui-même, clairvoyant et sincère comme il est, nous donnerait le tout premier ce salutaire avertissement.

Le prix Gœthe pour l'année 1929 a été décerné, cette fois-ci, à M. Leopold Ziegler, de qui nous avons analysé ici-même (2) les

(1) Coudenhove-Kalergi. *Held oder Heiliger*. Pan Europe Verlag Wien 1927.

(2) *Cf. Mercure de France*, 15 oct. 1927 et 15 janv. 1929.

puissants travaux : la *Métamorphose des Dieux*, *le Saint Empire des Allemands*, *la Magna Charta d'une école nouvelle*. Il nous donne aujourd'hui la quintessence de toutes ces œuvres dans un opuscule d'une rare élévation de pensée, intitulé **der europäische Geist** (l'Esprit européen). M. Leopold Ziegler est l'initiateur d'une sorte de méta-politique nouvelle. Il ne conçoit point de communauté humaine en dehors de la fonction religieuse et sacrale. La première formule de l'esprit européen, il la trouve ainsi formulée dans la Cité de Dieu de saint Augustin, et sa première réalisation dans l' « universisme » catholique du moyen-âge à qui le Saint-Empire a prêté l'édifice gothique de sa politique chrétienne, alliance insurpassée à la fois de Raison politique et d'Esprit religieux. Puis le Scientisme moderne a détaché l'homme européen de ses racines sacrales, et avec lui apparaît un divorce irréparable entre la Science et la Vie, une dissociation grandissante de l'Esprit et de la Matière. Le monde moderne est comme dépotentialisé par le progressif dépérissement de la fonction sacrale et religieuse. C'est bien là la « mort de Dieu ». Et en même temps disparaît l'esprit européen. Celui-ci ne pourra renaître que par une nouvelle création religieuse. Feuerbach déjà avait admirablement montré que le Dieu des théologiens devait mourir parce qu'il n'était au fond qu'un symbole mal interprété de l'Homme déifié. Partant de cette découverte, une nouvelle religion européenne, pressentie par Nietzsche, sorte de mystique athée ou de christianisme sans Dieu, est-elle possible ? C'est le problème que pose, mais sans le résoudre, ce petit livre d'une lecture infiniment captivante.

Mémento. — Signalons à tous ceux qui s'intéressent à la lutte du français et de l'allemand en Alsace l'étude extrêmement documentée qu'a présentée cet été, comme thèse de doctorat à l'Université de Strasbourg, un jeune savant alsacien, M. Paul Lévy, sous ce titre : *Histoire linguistique d'Alsace et de Lorraine* (Strasbourg. Publication de la Faculté des Lettres à l'Université). A la fois historien et linguiste, l'auteur s'efforce de retracer toute cette évolution, depuis la plus lointaine préhistoire jusqu'à nos jours. Je n'ai point qualité pour apprécier la solidité de ses hypothèses linguistiques ou de ses constructions historiques. Mais pour ce qui est de la période moderne, depuis la Révolution française jusqu'à la grande guerre et au retour de l'Alsace à la France, il faut reconnaître qu'il y a là un puissant travail de dépouillement d'archives. La conclusion de M. Paul Lévy est qu'en somme, en

dépit de toutes les guerres, de toutes les révolutions, de toutes les annexions et désannexions, de toutes les propagandes politiques et de tous les règlements scolaires, la frontière linguistique est restée en Alsace, depuis des siècles, immuable. — Constatation à première vue impressionnante. Ajouterai-je que cette immutabilité n'est qu'un trompe-l'œil qui n'exprime pas la réalité vécue du drame alsacien ? Car, en somme, il ne s'agit pas, en Alsace, d'une lutte entre le français et le dialecte ; il s'agit d'une lutte séculaire entre deux *civilisations*, la française et l'allemande, qui ont prétendu tour à tour être dirigeantes, et c'est ici qu'il y a eu un mouvement perpétuel, des hauts et des bas, des victoires et des reculs formidables. En 1870, l'auteur le reconnaît, la cause du français était à peu près gagnée. En 1914, l'œuvre de germanisation paraissait à beaucoup définitive. Jamais l'Allemagne victorieuse n'a admis dans ce glacis de l'Empire le principe du bilinguisme et de la « double culture » qui avait été le rêve généreux de quelques Alsaciens français d'avant l'annexion allemande. — Ce rêve peut-il enfin aujourd'hui être réalisé ? Toute politique mise à part, le bilinguisme est-il, au point de vue linguistique, une cause de supériorité ou d'infériorité ? Parler deux langues, n'est-ce pas s'exposer à parler à demi l'une et l'autre ? Et puis cet idéal de « double culture » est-il bien toujours un bienfait et un enrichissement ? N'est-il pas, dans bien des cas, une source d'inquiétude, de malaise, de discorde intérieure ? Voilà les questions singulièrement brûlantes auxquelles, à notre vif regret, M. Paul Lévy ne répond pas. Et pourtant nul n'était, mieux que lui, outillé pour le faire.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Emil Ludwig : *Bismarck*, Payot. — Jean Dumser : *Bekenntnisse eine waschechten els-loth. Autonomisten*, Berger-Levrault. — Jean Dumser : *Confessions d'un Autonomiste lorrain*, Berger-Levrault. — Raoul Monmarson : *Europe, enfant gâtée du monde*, Baudinière. — Georges Goyau : *Dieu chez les Soviets*, Flammarion. — Jean Lescure : *La Révolution russe, le Bolchevisme, Communisme et N. E. P.*, Gamber.

Dès 1911, M. Emil Ludwig, dans un *Essai psychologique*, avait « entrepris de se dresser contre la légende du Chancelier de fer... Il avait même dix ans plus tard essayé de mettre Bismarck sur la scène allemande dans une trilogie dramatique ». Il vient de renouveler sa première entreprise dans une « peinture entièrement différente de ses essais précédents sans tendance politique ; l'ancien livre n'y réapparaît par aucune phrase et le personnage est présenté sous un jour nouveau ». Mais en dépit de la dispa-

rition de l'ancien sous-titre, le livre est toujours un « essai psychologique ». C'est l'homme que M. Ludwig a surtout étudié. Grâce à l'extrême abondance de la documentation, il y a remarquablement réussi. Il ne serait pas exact de dire que son livre est une révélation, mais il est une démonstration *passionnante* de ce que disait du Chancelier de fer l'une de ses souveraines : « Grand homme, mais méchant homme ». Le côté diplomatique, qui intéresse tant le lecteur français, a été au contraire moins bien réussi.

Dès son enfance, Bismark est trop fier et trop effronté pour être affectueux. Il n'aime pas sa mère « parce qu'il lui sembla souvent qu'elle était dure et froide à son égard ». « Je n'ai pas été convenablement élevé, a-t-il écrit... Ma mère aimait aller dans le monde et ne s'occupait guère de nous... Généralement, de deux générations qui se succèdent,il y en a une qui est rossée et l'autre qui ne l'est pas... J'ai appartenu à la génération rossée.» Son père, au contraire, était toujours content de ses fils. Ni son père, ni sa mère, d'ailleurs, n'allaient à l'église.

A 17 ans, Bismarck était républicain et incrédule. « Si ma volonté, disait-il, est indépendante de celle de Dieu, ce serait de la témérité de croire que les demandes des hommes peuvent l'influencer. » Devenu étudiant à Gœttingue, il prend plaisir à étonner, comparaissant en robe de chambre devant le recteur de l'Université et provoquant sans cesse ses condisciples au point d'avoir 25 duels en trois semestres, tous heureux, sauf un. En amour, « il obéissait à ses instincts sans grand scrupule « et « passait pour mépriser froidement les femmes ». Toute discipline lui était insupportable : à 20 ans, il fait un stage au Tribunal municipal de Berlin « pour ne pas être obligé de devenir immédiatement soldat ». A 23 ans, il argua en vain d'une faiblesse musculaire du bras droit, suite d'un coup d'épée, pour se faire exempter définitivement du service militaire : il dut s'enrôler dans les chasseurs de la Garde, mais y entra immédiatement en conflit avec les officiers. « Je ne pourrai jamais supporter de chef », dit-il.

Peu après, sa mère mourut et le mauvais état de la fortune paternelle le força, pour la remettre, à passer 9 ans à la campagne. Il y lut énormément ; « mes connaissances générales proviennent de cette époque », a-t-il dit. Vivant alors au milieu des gentils-

hommes poméraniens, il en adopta les préjugés et les passions. Les piétistes qui l'entouraient le réconcilièrent avec la religion ; il se maria avec une jeune fille qui lui apporta peu d'argent, mais qui était « d'un esprit rare » et « *facile à vivre* ». Bismarck, vers 1845, avait été nommé à la charge locale de Commissaire des digues. Elle lui fut un marchepied pour réaliser « son violent désir d'être membre du Landtag » : après un échec en Poméranie, il réussit à se faire élire en Saxe. En mai 1847, il prit place au Landtag général et, dès la troisième séance, demanda la parole et attaqua à la fois la droite et la gauche. Son instinct combatif avait enfin trouvé une occupation où cela vaut la peine de lutter. Le 19 mars 1848, Bismarck apprit la révolution et que le roi était prisonnier du peuple. Il réunit les paysans de Schœnhausen, les arma pour délivrer le roi et en attendant leur fit chasser les délégués de la ville ; finalement, il partit seul pour Berlin et y trouva les généraux furieux de ce que le roi leur avait défendu de prendre cette ville. Bismarck abandonna aussitôt le roi et tenta d'obtenir du prince Guillaume de Prusse l'ordre d'agir, mais celui-ci était en fuite. Bismarck fut envoyé à la princesse Augusta ; elle traitait avec les libéraux pour assurer la succession à son fils Frédéric et être régente, elle refusa de dire où était caché son mari. Ce fut son premier différend avec Bismarck.

Ses sentiments de junker faisaient de Bismarck à cette époque un Prussien particulariste, opposé à l'édification de « l'Empire des Allemands » que l'Assemblée de Francfort voulait créer. Plus tard, il reconnaîtra qu'on eût pu alors « réaliser l'unité allemande d'une façon plus rigoureuse qu'elle ne l'a été au moment de sa participation au gouvernement ». Il n'en signa pas moins le 7 avril 1849 l'adresse au roi pour lui demander d'accepter la couronne impériale, parce qu'il croyait que le roi voulait cette couronne, puis, par esprit de parti, il le loua d'avoir refusé. L'année suivante, conflit entre la Prusse et l'Autriche au sujet de la Hesse ; elles mobilisent, puis Radowitz démissionne et est remplacé par Manteuffel, qui va capituler à Olmutz : Bismarck l'approuve. « La guerre, écrit-il, aurait dès le début comme conséquence de faire glisser notre gouvernement de deux lieues vers la gauche. » Il est récompensé de cet esprit réactionnaire : son ami Gerlach obtient pour lui sa nomination à l'ambassade de Francfort ; elle le mène à celles de Pétersbourg et de Paris, et

enfin à la présidence du Conseil des ministres prussiens. Il y est appelé le 27 septembre 1862 pour défendre la réorganisation de l'armée selon les idées du roi et non selon celles de la majorité. « Plutôt périr avec le roi que l'abandonner dans sa lutte avec le Parlement », dit-il ce jour là à Guillaume Ier.

Bismarck était parvenu à la place qu'il désirait passionnément depuis plusieurs années. Peu de jours après, parlant devant les députés, il traça son programme : « La Prusse, dit-il, doit rassembler ses forces et les maintenir, pour un moment favorable qui a déjà été manqué plusieurs fois... Ce n'est pas par des discours ou les décisions de la majorité que les grandes questions de notre époque seront résolues, grosse faute commise en 48-49, mais *par le fer et le sang.* » Amis et ennemis furent indignés ; Roon, lui-même, qui l'avait fait nommer, lui en fit des reproches. « J'aurais pu choisir plus prudemment mes termes », dut avouer Bismarck. Le roi était épouvanté : « On vous guillotinera, et moi un peu plus tard », dit-il à Bismarck. « Et après, Sire ?... Votre Majesté est dans la nécessité de se battre. Vous ne pouvez pas capituler, vous devez, même au péril de votre vie, faire usage de la violence ! » L'année 1863, Bismarck signe avec le Tsar un accord militaire pour la répression de l'insurrection en Pologne. Indignation des libéraux au Landtag. « Une Pologne indépendante laisserait-elle la Prusse sa voisine détenir Dantzig et Thorn ? » leur réplique Bismarck. En 1864, l'alliance avec l'Autriche pour dépouiller le Danemark du Schleswig-Holstein ne ramène pas les libéraux à Bismarck : l'athée Virchow lui reproche d'être « entre les mains de Satan ». Il justifie ce reproche en cherchant de nouveau querelle à l'Autriche : toute l'Allemagne est pour l'unification pacifique et Bismarck seul pousse à celle par la guerre ; il a cependant conscience du danger auquel il expose son pays et compare Napoléon III à l'Anglais « qui vient tous les soirs se poster devant la cage et attend flegmatiquement l'instant où les animaux dévoreront le dompteur ». Il calomniait Napoléon III ; l'assassin du 2 décembre se laissa leurrer par la promesse que lui avait faite Bismarck « de quitter le sentier de la vertu » et de céder du territoire allemand. Il en résulta la guerre de 1870. En 1877, Bismarck résumera ses années de ministère en disant :

Comme j'ai eu peu de joie et peu de satisfaction avec tout cela !

C'est à cause de cela que personne ne m'aime, pas plus moi-même que les miens ou d'autres... Si je n'avais pas été là, les trois guerres n'auraient pas eu lieu, 80.000 hommes ne seraient pas morts...J'ai réglé tout cela avec Dieu.

Il n'avait pas dû y avoir de peine, car ni dans sa jeunesse, ni dans sa vieillesse il n'a cru en lui : sa pensée n'a pas dû être bien différente dans la période intermédiaire.

Bismarck était devenu le premier en Allemagne. M. Ludwig qui retrace avec justesse les intrigues où le chancelier de fer put prouver que les passions qui le dévoraient étaient *dominer et haïr* n'a pas eu assez de liberté de pensée pour raconter correctement les incidents de 1875 et de 1887 et donner raison à Guillaume II contre son serviteur bourru et arrogant. « Ah ! si je pouvais terminer ma vie en accomplissant quelque chose de tragique ! » soupirait ce dernier après sa chute. M. Ludwig a admirablement raconté ses dix années d'expiation.

Les Confessions d'un Autonomiste lorrain, de Jean Dumser, sont un petit livre doublement intéressant, car non seulement il est bien écrit, mais encore il nous fait connaître les pensées et les sentiments d'un groupe d'Alsaciens-Lorrains que semble *actuellement* suivre la majorité des habitants de ce pays.

Quelles sont les origines de Dumser ? Il dit seulement être Lorrain allemand. En 1919, il était rédacteur au *Journal de Thionville*. Il publia en cette qualité un article où il attribuait la grève des cheminots alsaciens-lorrains non à une question de salaires, mais « au système de gouvernement » introduit par nous :

Que fait la France depuis novembre de l'année dernière ? Ce que la Prusse avait fait depuis 1871 et même pis ; notre langue allemande, à laquelle nous avons un droit plus que millénaire,est honnie. Le préfet Mirman a même osé dire à la distribution des prix des écoles de Metz qu'elle doit être éliminée.

Plein de ce sentiment, Dumser avait applaudi le 15 juin 1919 à la formation d'un Parti fédéraliste alsacien-lorrain dont le but était l'établissement d'une République fédérative d'Alsace-Lorraine, qui serait avec la Grande France dans le même rapport que la Bavière avec la Prusse ; ce Parti repoussait toute idée de neutralité ou d'union avec l'Allemagne et « insistait sur l'intention de maintenir la meilleure amitié avec la France ».

L'effet de l'article fut considérable ; de tous côtés, en particulier du jeune clergé, vinrent des approbations, mais le Dr. Hackspill, plus tard député, avertit Dumser que la France n'y consentirait jamais. Il se refusa à le croire. Pourquoi, pensait-il, ce qui a été réalisé en Suisse serait-il impossible en France ?

Dumser avait parlé pour la Lorraine. Le 16 août 1919, il se rendit à Strasbourg pour entrer en relations avec le président du Parti fédéraliste alsacien Hummel. Pendant son absence, la gendarmerie enquêta sur lui ; à son retour, la censure le musela ; « il dut dès lors se borner à un travail négatif et destructeur, à une critique acerbe ».

En octobre 1919, Dumser dut quitter le *Journal de Thionville* parce qu'il était en désaccord avec l'archiprêtre Vagner, son propriétaire, au sujet de la candidature de Berthier. Il trouva aussitôt une autre place au *Courrier de la Sarre*, de Sarreguemines, propriété d'une société par actions. Dumser y ayant mécontenté un gros industriel fut congédié en mars 1921, malgré l'appui du clergé. Il se tourna alors vers l'Alsace et vit l'abbé Haegy, mais celui-ci lui exprima le regret de n'avoir pas de place pour lui, « d'autant qu'il était Lorrain et qu'en Alsace on devait avant tout employer des Alsaciens ». Dumser alla alors à Paris, y vit Pujo et des membres de l'Action française et trouva chez eux de la compréhension pour ses revendications « sur la langue, le régionalisme et la religion », mais se heurta finalement à leur « chauvinisme aveugle », quoique Pujo lui eût dit qu'ils ne représentaient qu'un « système philosophique ».

En novembre 1921, Dumser devint secrétaire de la catholique Lothringer Volksbund (Ligue populaire lorraine). En cette qualité, il tint avec succès réunion sur réunion dans la Lorraine de langue allemande. Ses succès décidèrent le Bund à acheter un petit matériel d'imprimerie ; il fonctionnait dans le local de l'évêché et devait servir à publier des tracts destinés en particulier à combattre le communisme qui faisait des progrès en Lorraine, mais l'évêque, sous l'influence des « adversaires chauvinistes » de Dumser, exigea le départ de l'imprimerie ; elle fut alors transmise à une société par actions et logée par le Colportage catholique de l'abbé Goldschmidt à Sarralbe où elle végéta.

Au printemps 1925, Dumser acheta 45.000 fr. le *Sarregueminois* dont, à partir du 1er septembre suivant, il changea le titre

en celui de *Volksstimme*. Elle travailla pour les fédéralistes et fut subventionnée par Emile Pinck et surtout par Hummel.

Dumser continuait à être logé par le Colportage de l'abbé Goldschmidt. Ce Colportage, qui végétait, fut changé brusquement en 1925 en société par actions au capital de 100.000 francs. Ce changement coïncida avec de nombreuses visites de Goldschmidt à Bonn où il négociait avec le Dr. Scherer, de l'Institut scientifique d'Alsace-Lorraine, affilié à la Ligue pour la protection des Allemands. Le 12 janvier 1929, à Francfort, Pinck avoua à Dumser que le Colportage de Goldschmidt avait déjà reçu de la Ligue 250.000 fr. Pour les protestants fonctionna un établissement similaire : le Colportage évangélique de Dorlisheim, propriété de l'ex-instituteur Würtz, l'un des fondateurs de la *Zukunft*.

« Le terrain sur lequel celle ci travaillait avait été avant son apparition préparé par les folles attaques d'Herriot et par les protestations en masse qui avaient suivi en Alsace et en Lorraine. » Des fondateurs de la *Zukunft*, les uns (comme Ricklin), à qui « par prudence » on laissa la direction, voulaient l'autonomie « dans le cadre » de la France, mais d'autres, « des jeunes », voulaient la délivrance de l'Alsace-Lorraine des liens du traité de Versailles. Les subventions de quelques Alsaciens à la *Zukunft* servaient de masque à la provenance allemande d'une grande partie des fonds, mais des lettres de Pinck démontrent la réalité.

Un Heimatbund (Ligue de la Patrie) fondé à la Pentecôte 1926 poursuivait le même but que la *Zukunft*. Brogly et Ricklin durent s'y opposer à l'imprudence des « jeunes » de Schall qui voulaient briser « le cadre » ; la tendance de ceux-ci allait cependant vaincre quand la démission donnée en protestation par le secrétaire Keppi vint assurer le triomphe d'une tendance plus sage, mais le Bund en mourut.

Une autre fondation de l'Institut scientifique fut, vers le milieu de 1926, la maison d'édition l'Erminia. L'homme de paille pour celle-ci fut l'abbé Fashauer ; il était aidé par le prof. Rossé et par Agnès Eggemann, leur amie commune. L'avocat Zurichois Wildi leur prêta 100.000 fr. suisses et le Dr. Scherer, de l'Institut scientifique, servit de caution. En décembre 1926, l'Erminia acquit la *Volksstimme* de Dumser, qui devint son employé. Leur

travail en commun avait fourni à l'abbé l'occasion de se rapprocher d'Agnès Eggemann, dont l'autorité diocésaine lui avait donné l'ordre d'éviter la société. Comme elle était allemande et craignait d'être expulsée, Rossé, pendant l'été 1926, l'emmena à Paris pour la naturaliser par un mariage avec un Français qui n'userait pas de ses droits de mari, mais les prétentions de ceux auxquels ils s'adressèrent furent telles qu'ils y renoncèrent. Agnès, revenue à Strasbourg, épousa alors le frère de l'abbé, et sa petite fille fut reconnue par le marié. Celui-ci était un cheminot que ses chefs transférèrent à Metz, mais sa femme ne l'y suivit pas et resta à l'Erminia avec l'abbé.

A la Noël 1927, de nombreuses perquisitions eurent lieu en Alsace-Lorraine, l'abbé Fashauer et sa belle-sœur furent arrêtées. Il eût été facile, dit Dumser, d'établir que l'Erninia avait un déficit de 45.000 fr. par mois, mais la police ne saisit que des documents insignifiants et laissa les documents probants. Pendant l'absence des patrons, Dumser dirigea l'Erminia ; elle était criblée de dettes criardes. Il put cependant la faire durer, grâce à des sommes (70.000 fr. en tout) versées par Scherer qu'il allait voir à St-Ingbert (Palatinat). Mais travailler avec de l'argent allemand éveillait ses scrupules ; il chercha à obtenir des concours financiers alsaciens, ce qui provoqua la colère de l'abbé, qui le remplaça aussitôt par sa belle-sœur, puis, après les vacances 1928, le congédia définitivement.

Scherer ne payait pas seulement les Colportages, la *Volksstimme* et l'Erminia, il finançait aussi les élections (en particulier celles de Rossé et de Hauss). « Il écrivit lui-même le dernier appel en faveur du candidat communiste, dit Dumser, et m'en fit parvenir le prix par son agent. » Après les élections, il disait à ses coreligionnaires d'outre-Rhin : « C'est moi qui ai fait les élections. »

La conclusion de Dumser est : « Le sénateur Müller, le député Brogly, l'abbé Haegy et nos autres chefs doivent voir dans quelle société ils se sont fourvoyés par amour pour l'Alsace. Nous exigeons la décentralisation, le régionalisme et l'autonomie, non pas comme des soudoyés par la Ligue de protection des Allemands... mais comme des Français, pour la France, par la France et pour le bien de la France. » Ce sont là de bons sentiments et l'amni-

stie proposée par le Gouvernement semble un écho de ce désir d'entente.

Dans **Europe, enfant gâtée du monde,** M. Monmarson a condensé *dix ans de reportage en Europe* (*1919-1929*). Les articles qui y sont reproduits ont été écrits avec la préoccupation de produire l'impression intense dont la recherche est à la mode aujourd'hui. M. Monmarson y a réussi, et, comme de plus il est bon observateur, la lecture de son livre est aussi agréable que profitable.

Après « avoir assisté à l'écroulement de l'armée de Youdenitch, brisée devant Pétrograd par la faim, le typhus, le froid et presque la trahison, bien plus que par l'armée rouge », M. Monmarson, en janvier 1910, alla en Esthonie. Il eut de la peine à en sortir pour passer en Lettonie, car Walk, la ville frontière entre les deux pays, « était revendiquée avec un entêtement menaçant par chacun d'eux ». En Lithuanie, il assista au sac du château de Bevern par une soldatesque qui détruisait par plaisir. Son jugement sur les États Baltiques mérite d'être médité :

Sans Russie, point d'États Baltiques : j'espère bien que Reval, Riga et Kovno seront assez sages pour réaliser leur fédération avec la Russie, quand celle-ci ne sera plus bolchéviste. Ces pays manquent d'hommes. Ils ne peuvent prétendre agir comme la Finlande, dont l'autonomie était réelle avant la guerre et qui ne dépend point économiquement de la Russie.

Des États Baltes, la Lithuanie est celui dont la situation est la plus intéressante :

Économiquement sans armes, alourdie par un port (Memel) naguère prussien et qui pèse sur elle par toute son inertie hostile, la Lithuanie, terre de transit... a compris qu'elle était obligée de solliciter l'aide d'une nation plus forte : elle s'est alors tournée vers l'Allemagne. Pourquoi pas vers la Pologne ? Wilno l'en séparait... Le traité de commerce que l'Allemagne a signé avec la Lithuanie apparaît alors comme une duperie quand on imagine l'égalité qui peut exister entre les deux nations. Voit-on la Lithuanie coloniser en Allemagne ? La voit-on même en retirer quelques avantages ? On en doutera en songeant par exemple aux clauses particulières qui visent le port de Kœnigsberg, avidement draineur de trafic, à ce point favorisé par des tarifs spéciaux que le port national de Memel, déjà moribond, ne pourra survivre à ce traité... L'Allemagne a maintenant la haute main sur une nation faible, inorganisée, qui a besoin de se développer... La Lithuanie, comme la Bulga-

rie, n'a d'autre désir que celui de travailler en paix... Elle va recevoir de l'Allemagne ce que l'Albanie reçoit de l'Italie : un élan, une éducation, un exemple. Elle n'en demande pas plus, sachant que sa race est différente de la race germanique et que l'Allemagne ne procéderait jamais à une annexion, pas plus qu'à un protectorat, comme pourrait le faire sans doute la Pologne.

Un même intérêt aurait dû unir la Pologne et la Lithuanie, l'utilisation du port de Memel :

C'est pourquoi les Allemands, par leur traité de commerce, ont condamné Memel. En échange de la fédération avec la Lithuanie, si ardemment désirée par Pilsudski... l'Allemagne demanderait à la Pologne un paiement en nature, sinon peut-être par la suppression du corridor (Gdynia monte tout de même au zénith), du moins par des conventions telles que la question du corridor ne serait plus posée ou que Dantzck abdiquerait son titre de ville libre.

Ce qui a séparé la Lithuanie de la Pologne, c'est l'occupation de Wilno en 1921 :

Pilsudski, accroupi derrière son rêve du triptyque (la Fédération polono-lithuano-ukrainienne), ayant perdu la partie au sud-est, n'a pas voulu la perdre au nord-est ; c'est pourquoi il s'est emparé de Wilno... qui n'est ni polonaise, ni lithuanienne : elle est juive .. Elle est d'ailleurs un paradoxe : jamais ville juive n'a possédé autant d'églises... Pilsudski a toujours été partisan du rattachement de Wilno à la Lithuanie, plus exactement partisan de la création d'un État, « la Lithuanie Centrale », dont Wilno eût été la capitale : les timbres d'ailleurs en existaient au temps de Zeligowski. Et si Pilsudski n'a pu réaliser son projet, c'est qu'il n'était pas le maître du pays, n'ayant en mains qu'une dictature précaire, victorieusement tenue en échec par les nationaux-démocrates.

En décembre 1922, M. Monmarson retourna à Varsovie et y assista à la crise qui venait d'éclater en Pologne. Jusqu'alors la Diète avait été composée en grande majorité de députés polonais : les minorités juives et allemandes n'y comptaient que 4,3 o/o. Les élections du 5 novembre avaient composé la Diète tout autrement. Le centre, qui précédemment avait disposé de 38,4 o/o des voix, n'avait gardé que 6 sièges; la droite avait gagné 32 sièges et la gauche perdu 19. Le principal gagnant était les minorités nationales qui n'avaient précédemment que 17 sièges et en avaient conquis 89. Les élections sénatoriales le 12 novembre donnèrent un résultat analogue : droite, 49 sièges; gauche 36; centre o;

minorités nationales, 26. Il ne pouvait plus y avoir de majorité qu'avec l'appui des minorités nationales. La douleur qu'en ressentirent les patriotes polonais fut immense. Un fanatique (Niewadomski) voulut manifester d'une façon éclatante la défiance que le mécanisme constitutionnel leur inspirait désormais : il assassina Narutowicz, le nouveau président de la République (16 décembre). Ce crime d'un exalté fut le présage et est peut-être l'explication de celui que Pilsudski commit en 1926 en violant la constitution.

A la Noël 1928, M. Monmarson revint à Varsovie. Il y constata que l'amitié des Polonais pour la France n'avait pas pu résister à la méfiance que la chute du franc leur avait inspirée de notre force et Locarno de nos intentions. Pour encourager l'industrie nationale, la Pologne ne veut plus de produits étrangers, même quand ils sont français. Au cours d'une mascarade, des mannequins représentant le parfum, l'étoffe, la mode parisienne, le produit étranger en général, ont été guillotinés ou jetés dans la Vistule. L'hostilité contre nous se dissimule derrière le masque de la xénophobie. En réalité, il y a contre nous « une sorte de rancune jalouse, un orgueil un peu ridicule, un grief amer d'illusions perdues : la Pologne ne voudrait pas maintenant que la France ait assisté à sa naissance ». Ce sentiment se remarque particulièrement chez Pilsudski :

Il a souffert étrangement de sentir à ses côtés, comme si son but avait été de l'épier, la Mission militaire française. La personnalité du général Niessel, type parfait du troupier dur à cuire, juste, bon, tout en conservant les très nettes caractéristiques d'un chef, haranguant les soldats en polonais, lui fut bientôt insupportable : une question politique était survenue. Avec une patience remarquable, il s'ingénia à briser ce que personnellement il considérait comme une tutelle... Cette Mission ne compte plus aujourd'hui que quinze officiers, dont le rôle n'est plus d'état-major, mais d'École de Guerre.

Si l'on demandait aux Polonais : « Qu'avez-vous donc contre la France? », ils répondraient : « Vous n'avez pas tenu vos promesses... Vous ne vous êtes occupés que de vous-mêmes... Regardez donc la propagande allemande contre nous, contre la Posnanie, contre le couloir et vous comprendrez... Nous n'avons pas un Locarno de l'Est. Vous nous avez lâchés. » La France n'ayant pu prêter de nouveau, la Pologne a emprunté aux États-Unis et l'A-

méricain Charles S. Dewey a été accepté comme conseiller financier. « Il ne craint pas de faire des remarques, fussent-elles désobligeantes. » L'Angleterre « avait naguère fait front contre la Pologne... Aujourd'hui, au contraire, elle a la main franchement tendue : elle est généreuse, active, cordiale... La Pologne se dégage de la France, sans rompre, certes, mais en cherchant à marcher à égalité. »

M. Monmarson est allé aussi en Serbie étudier les griefs des Croates et a constaté que ceux-ci n'avaient jamais consenti qu'à la fédération et non à l'union avec la Serbie. Raditch, leur chef, n'admettait que « l'entente et la collaboration ». Il eût fallu aux Serbes « la souplesse onctueuse de l'esprit oriental » : elle leur fit totalement défaut. Les Croates étaient fiers de Zagreb, « ville très belle, qui fait figure de capitale » ; depuis 10 ans, ils voient leurs impôts employés « à édifier avec passion sur les débris anciens de Belgrade une ville nouvelle ». Sur 130 officiers généraux, pas un seul Croate ; les ministres, sauf de très rares exceptions, sont des Serbes. Le roi ne séjourne jamais à Zagreb. Les Croates ont conçu une telle haine contre les Serbes que certains, après le meurtre de Raditch, ont dit à leurs députés : « Si vous retournez à la Skoupchtina, nous vous tuerons. » Les Croates modérés, comme M. Pribitchevitch, revendiquent l'autonomie. M. Matchek, successeur de Raditch, va plus loin : « Si nous avions la guerre avec l'Italie, a-t-il dit, pas un seul fusil croate ne tirerait... Nous ne reconnaissons plus le gouvernement... Nous ne reconnaissons que deux souverainetés : le peuple et le roi. Nous voulons notre indépendance et l'égalité dans le cadre de l'État yougoslave. »

M. Monmarson est aussi allé étudier « l'énigme albanaise ». Il a vu son roi. « Il m'est apparu un souverain. Un sentiment de volonté est traduit sur son visage, mais non pas d'appétits personnels... L'expression est avant tout de loyauté et de douceur. » Ahmed Zogou avait dit à ses débuts : « Ni mandat, ni protectorat étranger », et partout en Albanie on voit « les marques les plus probantes d'une domination étrangère. » M. Monmarson l'explique par les avantages de la « collaboration italienne », qui serait « momentanément préférable à l'isolement improductif ». Ahmed Zogou avait auparavant sollicité un emprunt à Belgrade et à Paris. « On y souffrait d'impécuniosité », il ne put l'obtenir. Il

dut reprendre le chemin de Rome et y obtint 50 millions or.

M. Monmarson est allé dans beaucoup d'autres endroits. On ne s'ennuie pas en l'y suivant.

Les dirigeants des Soviets ont déclaré la guerre à la religion. D'après Karl Marx, elle est chose privée, mais ses disciples russes n'ont pas accepté cette partie de sa doctrine. Polémiquant contre un communiste suédois, M. Jaroslawsky, le président de la Commission de contrôle du parti communiste russe répond : « On ne peut être à la fois léniniste et croyant. Ceux qui n'abandonnent pas la religion ne sont pas dignes d'être léninistes. » Et pourtant, M. Jaroslawsky l'avoue, 95 o/o des paysans russes ont encore la foi ! Les bolcheviks prouvent leur force en attaquant ce qui avait jusqu'ici constitué une des forces des gouvernements en Russie : la religion et le clergé. Dans un livre éloquent et dont la lecture passionne, M. Georges Goyau, le sympathique académicien, décrit la guerre contre **Dieu chez les Soviets**.

Quand l'enfant naît, les bolcheviks déconseillent de le baptiser, et de lui donner un nom de saint. Octobre, Danton, Marat, Communard, Sapho, Aphrodite sont des appellations préconisées. On tolère le baptême, mais on interdit le catéchisme : la loi punit des travaux forcés pendant un an « au plus » l'enseignement dans les écoles publiques ou privées de doctrines religieuses à des personnes n'ayant pas atteint la majorité (19 ans). Les édifices et les objets servant au culte sont en principe confisqués, mais on peut accorder à des sociétés de croyants l'autorisation, toujours révocable, de s'en servir. Les 6 métropolites qui se sont succédé ont été emprisonnés quand ils refusaient d'obéir aux ordres des Soviets. Après l'assassinat de M. Voikof à Varsovie, le métropolite Serge, alors prisonnier, fut appelé devant le Guépéou : « La contre-révolution relève la tête, lui aurait-on dit ; nous allons fusiller 20 de vos évêques ; l'unique moyen de leur sauver la vie est de signer ce papier. » C'était l'ordre au clergé de prier pour les Soviets. Un mois et demi durant, Serge refusa, puis il obéit, ce qui le fit mettre en liberté. Les Soviets étudieraient actuellement avec lui les moyens de mettre la main sur les biens de l'Église orthodoxe à l'étranger.

Lors de la famine de 1922, Pie XI avait envoyé 12 ecclésiastiques distribuer des vivres aux enfants russes. On les laissa entrer ; ils nourrirent chaque jour jusqu'à 160.000 enfants, mais on leur

interdit tout acte de culte public, même la distribution d'images de la Vierge portant : « Sauveur du monde, sauvez la Russie. » Une pétition demanda alors qu'un membre élevé de la hiérarchie catholique soit mis à mort le Vendredi Saint. En conséquence, dans la nuit du 2 au 3 mars 1923, trois évêques et douze prêtres furent appelés à Moscou. Là, le dimanche des Rameaux, un tribunal qui siégeait au théâtre décida que les évêques Budkiewicz et Cieplak seraient exécutés, Après réflexion, on gracia Cieplak. Le Jeudi Saint, on tira Budkiewicz du cachot souterrain où il était enfermé et on le poussa si brutalement dans un couloir qu'il tomba et se cassa la jambe; on l'enferma pour la nuit, sans paillasse, avec des criminels de droit commun. Le Vendredi Saint, le P. Walsh, de la Commission papale de ravitaillement, demanda à plusieurs reprises par téléphone à la prison : « Puis-je venir? » La réponse fut : « Vous serez prévenu à temps. » Vers 10 h. du soir, une sonnerie retentit. Le P. Walsh entendit du bruit, des cris, des chants avinés, puis, après un silence, un coup de revolver, puis des éclats de rire : il venait d'assister à l'autre bout du fil à l'exécution. Plus tard, un soldat rouge la raconta. Le prélat, qui ne pouvait plus marcher, avait été traîné par les oreilles au corps de garde. En chemin, ses vêtements lui furent enlevés, une des oreilles se décolla. Tout d'un coup, devant cette loque humaine, s'était ouverte la salle du corps de garde, insolente de gaîté. Un coup de revolver, dans le trou béant laissé par l'oreille, avait achevé le martyr. Les restes du prélat furent brûlés avec ceux de neuf bandits de grand chemin et les cendres dispersées.

La persécution revêt les formes les plus odieuses. Ainsi, dans une grande ville, la nuit du 14 au 15 janvier 1927, on arrêta toutes les servantes de prêtres pour leur faire dénoncer leurs maîtres. Près de Leningrad, des femmes s'étaient groupées dans une maison pour instruire leurs jeunes parentes. Une nuit, la milice rouge envahit la maison, emmena les « religieuses » en prison et envoya leurs élèves dans un dortoir d'école mixte où de jeunes garçons les attendaient. Mêmes scènes dans une maison de « tertiaires de Saint François », dont les plus jeunes « religieuses » furent chargées d'assurer nuit et jour la propreté du cachot des hommes. La justice soviétique a honte d'elle-même : Mgr Skalski, administrateur apostolique de Kiew, ayant été arrêté pour espionnage, les diplo-

mates, curieux, souhaitèrent d'assister au procès. Brusquement, on leur fit savoir qu'il était ajourné et, par changement d'inculpation, le prélat fut condamné en cachette à 5 ans de prison pour avoir donné des leçons de théologie à un commensal de plus de 30 ans.

Après le scandale des cortèges de 1923 où les dieux et les prêtres furent bafoués, le 13e Congrès du Parti ressentit quelque crainte et décida « d'épargner désormais le sentiment religieux des fidèles ». « Nous n'avons pas besoin de faire des martyrs », commenta Jaroslawsky, mais Lounatcharsky ajouta : « Nous traiterons le prêtre comme une figure humoriste ». Un des moyens employés est, tous les célibataires logeant en dortoir, de forcer l'ecclésiastique à habiter la même chambre qu'une jeune femme. Comme non-travailleur, d'ailleurs, il doit payer une majoration de 400 o/o de la « surface » qu'il loue.

Cette politique de moquerie et de tracasserie ne suffit cependant pas aux exaltés ; quand ils le peuvent, ils reviennent à la persécution féroce. Alors on applique le programme tracé par Ivan Zarianow en 1926 : « A cette bête qu'est le prêtre, il faut arracher ses griffes et ses dents, et si c'est nécessaire le tuer. Pas de violence trop ouverte, mais la mort. »

Ainsi, dans la Russie Blanche, en 1928, on a dit aux prêtres : « Promettez de ne plus obéir aux évêques, sinon, c'est la prison et la déportation. La faim, le froid, et le revolver appliqué sur la tempe obtiennent parfois dans ce cas des succès. Ceux qui ne cèdent pas voyagent de taudis en geôle infecte jusqu'à Solovetsk ou la Sibérie. Mgr Sloskan y est devenu à demi-paralytique et sourd. L'abbé Bielogolowy, lui, a été fusillé. Mais non moins qu'au prêtre on s'en prend à son église. Le journal *L'Athée à l'Usine* en 1928 indiquait la procédure pour les faire fermer. Tantôt dans ce but on tiendra un meeting, tantôt on réclamera d'énormes factures de fournitures qui n'ont jamais été faites, tantôt on exigera des travaux impossibles.

A la lutte contre l'éducation religieuse s'est jointe celle contre l'éducation familiale qui pourrait essayer de remplacer la première : « Parmi cent mères, a écrit un « camarade », une ou deux, peut-être, sont aptes à être éducatrices. » L'envoi aux jardins d'enfants est obligatoire ; les adolescents forment des clubs où, pour être admis, il faut renoncer au christianisme. Mr. Sarolea a vu un club d'élèves chasser de l'école un enfant qui avait visité une

église. On emmène les élèves à des représentations dramatiques où ceux qui croient sont insultés. Une revue, *L'Athée à l'Usine*, est imprimée à 70.000 exemplaires pour contribuer par son texte et ses caricatures à la lutte contre les religions. Son en-tête associe Jésus, Jéhovah, Allah, etc., ridicules et grimaçants.

La lutte antireligieuse des Soviets a enregistré des succès, mais il en reste de bien plus grands à remporter. Au début de 1928, Staline en sembla frappé : « Personne ne peut se passer d'un idéal, déclara-t-il ; pour 5 Russes sur 100, cet idéal est le communisme ; pour les 95 autres, c'est la foi religieuse ; ce serait une absurdité politique et un crime contre le principe soviétique d'opposer ceux-là à ceux-ci. » L'absurdité a prévalu, mais rencontre de la résistance : en Ukraine, aux 5 centres d'action antireligieuse groupant 12.300 membres et s'enorgueillissant de 15.000 auditeurs suivant des cours d'antireligion et de 712 élèves de séminaires antireligieux, s'opposaient 2224 prédicants chrétiens. Comme remède, on a proposé la prohibition de toute littérature religieuse. Dès maintenant, l'État et les budgets régionaux se partagent par moitié les dépenses des élèves des cours de propagande antireligieuse, mais on se plaint de manquer de papier pour la diffusion de la polémique athée.

L'Église orthodoxe officielle a été démolie. Le métropolite Serge ne sait plus combien d'évêques ressortissent à son siège ; il sait seulement qu'il y en a eu 70 de déportés ou d'emprisonnés et 46 mis à la retraite. Les popes de village, écrasés d'impôts, sont réduits à divorcer pour que leurs femmes puissent nourrir leurs enfants. L'Église orthodoxe de la « Sainte Russie » parfois n'échappe à la suppression totale qu'à cause de la crainte qu'inspirent encore les infidèles. Récemment, le Soviet de Moscou inclinait à interdire le séjour de la ville aux clergés chrétiens ; il ne s'en désista que quand les Tatars musulmans et les Juifs déclarèrent qu'il y aurait des émeutes si l'on touchait à leurs prêtres et à leurs rabbins.

Un professeur de la Faculté de Droit de Paris, M. Lescure, a entrepris d'exposer l'histoire de l'évolution économique de la Russie depuis 1918 dans un livre intitulé : **La Révolution russe**. M. Lescure ne sait évidemment pas le russe, mais il a utilisé avec soin et impartialité les nombreuses publications françaises, anglaises et allemandes sur le sujet ; il est par suite arrivé

à tracer un tableau très clair et probablement assez exact de ce qu'a été successivement la situation *économique* de la Russie et de ce qu'elle est maintenant.

D'après lui, ce qui caractérise l'état actuel de la Russie, c'est l'extension de la propriété collective, c'est-à-dire du « communisme agraire du mir. La propriété individuelle paysanne, à peu près inconnue avant la Révolution, l'est restée depuis ». Cette extension a donné satisfaction aux paysans qui disent :

« Nous sommes bolcheviks, car le bolchevisme nous a donné la terre; nous ne sommes pas communistes, car la mise en valeur des terres nous regarde seuls. » Tant que cette formule simpliste, mais profonde, sera respectée par l'autorité, il est à croire que la masse paysanne passive et traditionaliste (*ses traditions se sont imposées à Lénine lui-même*) restera assez indifférente aux problèmes politiques... Sans doute le prix auquel le paysan vend ses produits et achète les marchandises pour son usage le préoccupe. Le « problème des ciseaux » subsiste. Mais le paysan pauvre et le paysan moyen, environ 70 o/o du total, vivent sans vendre et sans acheter...

Toutefois, sur cette révolution agraire très originale s'est greffée une révolution marxiste dans l'industrie, le commerce, la banque. L'expérience russe apporte ici une démonstration : l'application du communisme a ruiné la production. De là, la nécessité de concessions toujours plus étendues à l'individualisme, au capitalisme. Le profit, l'intérêt, les bourses, les valeurs mobilières ont reparu. Leur place paraît destinée à croître avec le besoin immense de capitaux de ce pays neuf à population rapidement croissante... Si le régime bolchevik doit connaître à brève échéance de graves difficultés, c'est de cette évolution nécessaire qu'elles proviendront, car elle implique un abandon complet des théories communistes...

La révolution russe, en démontrant l'erreur d'un marxisme devenu constructeur, a apporté... sa pierre au nouvel édifice où l'économie politique, science de la richesse, et l'économie sociale, science du bien-être des hommes, apparaîtront étroitement associées...

M. Lescure constate d'ailleurs que « c'est assurément dans la condition de l'ouvrier d'industrie que la révolution a apporté le moins de changement. Le bolchevisme n'a supprimé ni le salariat ni le chômage... Les tares du régime capitaliste les plus vigoureusement stigmatisées par le bolchevisme subsistent en Russie».

EMILE LALOY.

MÉMENTO. — Georg Reismüller et Josef Hofmann : *Zehn Jahre Rheinlandbesetzung*, Breslau, F. Hirt (admirable catalogue raisonné

des publications sur les questions relatives aux conséquences du traité de Versailles dans l'Allemagne occidentale, y compris la Sarre et Eupen-Malmedy ; chaque notice est suivie d'une analyse raisonnée ; le volume publié est un tome I qui ne comprend que les ouvrages parus isolément.) — Georges Popoff : *L'Invasion moscovite*, Plon (intéressant récit de *cinq mois de domination bolchévique dans une ville balte* ; malheureusement l'auteur, pour des motifs de prudence, n'indique pas le nom de la ville et a attribué de faux noms et peut-être des actes imaginaires aux personnages dont il parle ; son livre tient donc à la fois du roman et des mémoires). — Michel Matveev : *Les Hommes du 1905 russe*, « Les Revues » (description généralisée de ce qu'étaient et firent les révolutionnaires ; comme tendance politique, c'est l'inverse de l'ouvrage de Popoff dont je viens de parler, mais c'est le même procédé littéraire). — William Martin : *Les Hommes d'Etat pendant la guerre*, Horizons de France (série de portraits captivants, tracés d'une plume alerte par un journaliste qui a beaucoup vu et observé, mais de loin, et qui n'a pas toujours confronté ses souvenirs avec les documents publiés). — E. Devoghel : *La Question romaine sous Pie XI et Mussolini*, Bloud et Gay (excellent manuel historique, richement documenté). — Ch.-Aug. Bontemps : *Dieu et mon Roy, le Pape contre Maurras*, l'Epi (« Cahier satirique » médiocrement intéressant, d'ailleurs à peu près aussi hostile à Maurras qu'au Pape).

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Ethnographie, Folklore

Victor Coridun : *Le Carnaval de Saint-Pierre* (Martinique) (Folklore martiniquais) 45 chansons créoles recueillies, avec la musique ; Imp. Illemay, Fort-de-France. 15 »

Paul Hermant et Denis Boomans : *La médecine populaire*. Préface de Albert Marinus ; Bulletin du service des recherches historiques et folkloristes de Brabant, Bruxelles. » »

Albert Marinus : *L'importance sociologique du folklore* ; Bulletin de la société d'anthropologie de Bruxelles. » »

Esotérisme et Sciences psychiques

Paul Choisnard : *Les précurseurs de l'astrologie scientifique et la tradition*. (Ptolémée, saint Thomas d'Aquin et Képler) ; Leroux. 10 »

Histoire

Harold Lamb : *Gengis-Khan*, traduit de l'anglais par M. Fagner ; Stock. » »

Linguistique

Ovide Densusianu : *Histoire de la langue roumaine.* Tome I : *Les origines.* Neuvième tirage; Institut de Filologie et Folklor, Bucarest. 600 lei

Littérature

Charles d'Eternod : *Regards*; Les Facettes, Toulon. » »

Pierre Guitet-Vauquelin : *Le Zaporogue* ou de la connaissance des autres et de la méconnaissance de soi en amour et autres agitations humaines; Renaissance du livre. 15 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Henry Laporte : *Le premier échec des rouges, Russie, Finlande (janvier-mai 1918).* Avec une carte et un plan; Payot. 18 »

Poésie

Jean Moscatelli : *Poèmes maudits* suivis de *Syrinx ou la flûte de Pan.* Lettre-préface d'Octave Charpentier. Portrait gravé par André Margat. Bois de la collection *Poésie*; La Caravelle. 12 »

Politique

Jeanne Broucke : *L'empire arabe d'Ibn Séoud.* Avec une carte; Falk fils, Bruxelles. » »

Aldo Dami : *La Hongrie de demain,* critique des programmes revisionnistes; Delpeuch. » »

Paul Gentizon : *Mustapha Kemal ou l'Orient en marche*; Edit. Bossard. 30 »

Roman

Pierre Alciette : *Le tourment de Jeannine*; Fayard. 5 »

René Bazin : *Davidée Birot*; Nelson. 7 »

Alexandre Dumas : *Les Blancs et les Bleus,* III; Nelson. 7 »

Chukri Khodja : *El Euldj captif des Barbaresques;* Revue des Indépendants. 9 »

Sciences

L. Cugnin : *Structure de l'atome, Tourbillon d'éther et Pensées scientifiques indépendantes*; Imp. Marcel Bry, Sceaux. » »

Théâtre

X : *Sous leur chêne à Mambré*; Figuière. 6 »

Varia

Gaston Martin : *Manuel d'histoire de la franc-maçonnerie française*; Presses universitaires. 13 »

MERCVRE.

ECHOS

Sur la tombe de Jean Moréas. — Montesquiou anecdotique. — Les singes de Gibraltar, ou l'origine du projet de tunnel entre l'Europe et l'Afrique. — La T. S. F. à Ligugé. — Restaurant et Restauration. — Empros et Comptines. — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Sur la tombe de Jean Moréas. — M. Alexandre Philadelpheus,

Directeur du Musée d'Olympie, avait invité les amis et les admirateurs de Moréas à se joindre à lui le jeudi 12 septembre, à 11 heures, au cimetière du Père-Lachaise, pour déposer sur la tombe du poète, au nom de la société « l'Euripide », d'Athènes, des feuilles de laurier qu'il avait apportées de Grèce. M. Philadelpheus prononça un discours ému, écouté avec recueillement. Mlle Yvonne Ducos dit des poésies de Moréas. Et cette simple et touchante manifestation prit fin après qu'une toute jeune fille eut placé sur la sépulture des fleurs de France à côté des lauriers grecs.

§

Montesquiou anecdotique. — Les anecdotes qui concernent l'original auteur des *Autels privilégiés* sont innombrables. En voici une nouvelle que j'extrais des lettres que Robert de Montesquiou m'adressa, et qu'il résumait dans la dédicace énigmatique du livre que je viens de citer, dédicace que je me permets de reproduire ici pour l'expliquer ensuite :

A M. B. d'A. avec qui je me suis trouvé trois points de rencontre dans le même semestre : deux qu'il connaît, et un que je lui dirai. — R. Montesquiou. Février 1921.

Le premier « point de rencontre » qui me valut celle de ce rare homme, la dernière année de sa vie, fut un article qu'il venait d'écrire au *Gaulois* sur notre gascon Blaize Montluc qu'il appelait le « Saint-Simon de la Guerre », à propos des *Commentaires* que Napoléon avait appelés « la Bible du Soldat ». J'en félicitai l'auteur par une lettre où je lui apprenais que la comtesse Marie de Raymond, née à Agen en 1825, morte en cette ville en 1886, arrière-petite-nièce de Florimond de Raymond à qui l'on doit la première édition des *Commentaires* de Montluc en 1592, avait, elle aussi, laissé, en l'étude de Me Fabre à Agen, un legs de 40.000 francs pour l'érection d'une statue du Maréchal sur une place publique de cette ville, qui l'attend encore de ses trop républicains et trop farouches édiles. Aux compliments que j'ajoutais, sur une parenté si honorable que j'ignorais, et sur des fonds perdus dans une étude de notaire depuis plus de cinquante ans, il me répondit :

Ainsi, Monsieur, vous ignoriez que le héros était de ma lignée, même de mon nom : *Blaize de Montesquiou-Montluc*.

J'en suis très fier.

Le renseignement que vous me donnez met, une fois de plus, en lumière l'injustice des politiques et la maldonne des renommées, — sans omettre l'abrutissement des comités.

Il y a lieu de réagir, et comment s'y prendre ? Quoi qu'il en soit, l'ombre du vieux « storpiat défavorisé » doit juger sévèrement ceux qui n'entendent pas le service qu'ils se rendraient en honorant un homme de pareille trempe...

A sa lettre du 4 janvier, je répondis par des indications plus précises sur le notaire détenteur de ces fonds à *intérêts composés* qui retournaient à la famille, puisqu'ils étaient inutilisés depuis un demi-siècle. Et, à cette même date, préparant chez l'éditeur Lemerre un ouvrage, sans signature d'auteur, sur les *Manuscrits de Marceline Desbordes-Valmore*, j'eus l'imprudence de compléter cette lettre par des compliments bien dus au généreux bienfaiteur de l'indigente Muse douaisienne, qui me répondit aussitôt, semblant préférer la poétesse au maréchal :

... J'espère tirer parti de votre curieux renseignement. Mais il me semble que devenant, m'écrivez-vous, un de ceux que j'appelais et qui rendent aujourd'hui hommage à celle que je fus des premiers à célébrer (et vous savez par quelles manifestations, j'ose dire magnifiques, — le livre que je vous envoie vous permettra de vous en rendre mieux compte) vous pourriez bien ne pas être indifférent aux pages que je lui ai consacrées, dans le volume ci-joint.

Pourquoi les ouvriers des heures qui suivent, et qui sont fécondes, ne semblent-ils se souvenir qu'à regret de ceux qui leur ont ouvert la voie ? Etoufferaient-ils volontiers leur effort et, ne pouvant l'anéantir, le passent-ils sous silence ? C'est mal pratiquer le précepte :

Quasi cursores vitae lampada tradunt (1).

C'est aussi parce que de tels sentiments, j'en suis persuadé, ne sont pas les vôtres, que j'ai plaisir à mettre sous vos yeux ces pages des *Autels privilégiés*, ouvrage ancien, imparfait, mais vibrant ; ces pages, je le répète, dont l'importance ne vous échappera point, pour le pedigree de notre émouvante amie...

Le volume annoncé par cette lettre du 19 janvier n'était encore pas revêtu de la dédicace que j'ai citée plus haut. Sa triple énigme trouvait les deux premières expliquées par Montluc et par Marceline. La troisième, hélas ! ne le fut que par le dernier article de Montesquiou au *Figaro* où, m'adressant, à sa manière, un éloge auquel je devais répondre par une visite, mieux que par une lettre, il me répliqua trop prophétiquement :

Ne cherchez pas à me voir. Je suis un homme mort.

Le 14 décembre 1921, de ce descendant du terrible Montluc il ne restait plus à citer ou à faire que de terribles histoires.

BOYER D'AGEN.

§

Les singes de Gibraltar, ou l'origine du projet de tunnel entre l'Europe et l'Afrique. — Après maints projets chimériques

(1) N'avait-il pas déjà dit, dans ses *Autels privilégiés* (p. 47) : « Moi, je me récuse, ou plutôt j'abdique. A d'autres !

Quasi cursores vitae lampada tradunt. »

d'unir l'Europe à l'Afrique par une voie de communication sous-marine, il semble que l'on soit entré dans l'ère des réalisations pratiques depuis que, l'an dernier, à Madrid a paru l'ouvrage de D. Fernando Gallego Herrera, ingénieur des Ponts et Chaussées. Mentionnons seulement pour mémoire l'idée d'un pont, émise naguère et vite rejetée comme irréalisable. Celle d'un tunnel a longtemps hanté les rêves de techniciens et multiples ont été ses avatars, depuis qu'il y a une quinzaine d'années D. Mariano Rubio Bellvé lui donnait corps. La conception présente, issue des calculs de l'ingénieur Garcia Faria, modifiés par l'ingénieur Carlos Mendoza, prévoit la construction d'un gigantesque tube sous-marin de flexibilité suffisante pour pouvoir résister aux chocs des vagues et aux courants océaniques, composé d'unités de 200 mètres de longueur chacune, solidement amarrées à des esquifs de fond, ainsi qu'au deux points d'issue — qui seraient Punta Cires en Espagne et Tarifa en Afrique, — munies d'un revêtement protecteur de 16 000 mètres cubes de ciment et autres matériaux étanches. Ce gigantesque flotteur comporterait une souple voie ferrée, pour 4 rangées de véhicules et même... une piste pour piétons !

Cet ultime aboutissement, semble-t-il, de vaines chimères nous a rappelé que le projet d'unir l'Europe à l'Afrique a son point de départ dans une vieille, très vieille légende, selon laquelle une communication souterraine existerait entre les deux continents, et l'on raconte, encore aujourd'hui, en Andalousie méridionale qu'il y a quelques cinquante ans un original ayant eu l'idée de capturer, au Maroc, sur la région côtière qui fait face à l'Espagne, des singes et de leur mettre un anneau d'or à la patte, l'on revit ensuite quelques-uns de ces quadrumanes bagués sur le roc de Gibraltar, dont on sait que les singes ont longtemps constitué l'une des curiosités de la faune du *peñon*. — C. P.

§

La T. S. F. à Ligugé — Un membre de la Société J.-K. Huysmans, M. Pierre M. Lambert, nous envoie, de Ligugé, qui fut, comme l'on sait, lieu de retraite de Durtal de 1898 à 1901, une carte postale qui représente la Maison Notre-Dame sous cette indication :

Ligugé.- Villa Notre-Dame.-Ancien Château Haismans (sic).

De plus, une longue antenne de T.S.F. domine le bâtiment et permet aux occupants de diffuser, pour leur agrément, les dernières nouveautés du jaz, les cours de la Bourse et le marché de New-York. Quel beau motif de vitupérations c'eût été pour Huysmans ! — L. DX.

§

Restaurant et Restauration (1). — Ces deux mots ne sont nullement synonymes.

Les Allemands, qui ont un grand sens social et qui savent se mettre à la portée des bourses les moins garnies, ont prévu pour les touristes, portant le havresac garni sur le dos, le restaurant et la restauration.

La restauration diffère du restaurant en ceci que le voyageur apporte son repas préparé et qu'on se contente de le lui faire chauffer.

Fort souvent, table, siège et couvert sont gratuits, le client réglant seulement la note des consommations prises. Les restaurations sont d'accortes buvettes où, sans fausse honte, on demande à faire réchauffer les victuailles et où on les mange sans hâte, confusion ou cachotterie. Ainsi sans privation, ni dédain des favorisés, les gens peu fortunés peuvent aussi se livrer à la saine joie des excursions pédestres ou cyclistes ; ils ne s'en font pas faute.

A remarquer d'ailleurs que les chemins de fer du Reich ont une quatrième classe en wagons de marchandise à bancs aménagés et des *Sonntagkarten* ou aller et retour à mi-tarif pour la journée du dimanche.

Les villes font mieux ; elles offrent à la jeunesse tout l'été des centres d'hébergement où garçons et filles trouvent gratuitement salle à manger, lavabo, garages et dortoir fort bien aménagé, le tout en grand état de propreté et d'entretien.

Ainsi, hors de tout scoutisme, la jeunesse excursionne librement, longuement, et se fortifie physiquement tout en développant son esprit d'initiative, de décision et d'observation. — L. GISCLON.

§

Empros et comptines. — En Rouergue, dans ma jeunesse — je parle donc de longtemps — les garçons qui voulaient jouer à cache-cache désignaient le chercheur par une *prose* qui n'avait aucun sens, composée d'une suite de mots en patois n'ayant aucune liaison ni relation entre eux.

Le garçon du centre, avant de toucher de l'index ses camarades, faisait le geste de remuer les mots dans sa casquette, disant :

Réméné, réméné, réméné (2).

Puis il récitait, désignant à tour de rôle ses camarades :

Claou — pistolo — gengibé — flonelo — teire — béiré — l'oglono — l'ogalo : esclato.

(1) Voir *Mercure de France*, 15 août 1929, page 253.
(2) Il remue.

Dont voici la traduction : Clef — pistole — gencive — flanelle — tesson — verre — la noisette — l'agate (1) : éclate. — L. R.

§

Erratum. — Dans la chronique « Théâtre » du numéro du 1er septembre, p. 395, 2e ligne de la citation, au lieu de : « Oui, *Señor* », lire : « Oui, *Seño*. »

§

Le Sottisier universel.

HENRI DE RÉGNIER, *de l'Académie Goncourt*. — *Scènes mythologiques*... 7.50. — Le Trimestre littéraire ; couverture de *La Beauté de la Terre*, par C. F. Ramuz, Grasset, édit. 1928.

Un dernier écho de La Haye, — l'hymne de Luther a été entonné à l'issue de la Conférence... Je ne sais pourquoi, mais, de ces trois anabaptistes (Briand, Loucheur, Chéron) que M. Rouché ne se fera pas faute d'engager dans les chœurs si jamais il reprend les *Huguenots*... — *L'Echo de Paris*, 7 septembre.

Los Angeles, 26 août. — ... La rapidité et la sûreté avec lesquelles nous avons voyagé d'un bout à l'autre de l'océan Pacifique, du globe oriental au globe occidental, n'ont jamais fait naître en nous la plus légère idée qu'il pût nous arriver quelque chose de fâcheux. — MAX GEISENHEYNER, « Les dernières heures du Graf-Zeppelin avant l'arrivée triomphale à Los Angeles », *Le Journal*, 27 août.

Le cri d'angoisse poussé par Pascal n'a point été couvert par le bruit des marteaux, la sirène des usines, la corne des autos. L'homme est un grain de sable dans l'univers, et le roseau penchant ne sait rien du vent qui le fait plier. — PIERRE ROCHES, « Un message à l'humanité enseigne aux hommes la pratique de la vie et la vertu », *Le Journal*, 11 août.

DANS LES MINES DE LA HAUTE SILÉSIE. — Katowice, 11 septembre. Un nouveau conflit vient d'éclater dans les mines de la Sarre pour des questions de salaires. — *Le Temps*, 12 septembre.

Un de nos confrères vient de nous révéler que la tombe du poète Jean Moréas, au cimetière Montparnasse, se trouve dans un état de délabrement pitoyable. Et le plus triste de l'histoire : c'est un étranger de passage chez nous qui a fait cette découverte ! — *L'Ami du Peuple*, 4 septembre.

Le monde scientifique commente, en ce moment, une trouvaille faite récemment au voisinage des côtes de l'Eubée. C'est la tête du Poséidon, partie d'une statue de bronze datant de 2.800 ans. On pense que cette statue fut édifiée à Artémissium après la victoire de Xerxès sur les Perses, en l'an 480 avant J.-C. — *Le Petit Niçois*, 3 septembre.

LE TOUR DU MONDE DU ZEPPELIN EST ACCOMPLI EN 21 JOURS. 70.000 KILOMÈTRES EN 300 HEURES DE VOL. — (Titres d'articles.) *Le Journal*, 30 août.

(1) Fruit sauvage, la sorbe des bois.

Des maisons en quinconce bordent la route de murs sans fenêtre : les façades regardent les jardins et les champs. — *Le Journal*, 31 août.

Nombreux également ont été les amis personnels du président, et même des anonymes, qui ont tenu à déposer leur carte, après avoir pris connaissance du bulletin de santé. — *La Dépêche Algérienne*, 2 août.

Il publie toute une série d'articles et de faits cliniques observés toujours avec beaucoup de finesse et exposés dans une langue dont la circoncision extrêmement châtiée retient l'attention du lecteur. — *La Presse médicale*, 13 juillet.

§

Publications du Mercure de France.

TABLES DES TOMES LIII A LXXXII du *Mercure de France* (1905-1909). Vol. in-8 de VIII-228 pages, 30 francs.

TABLES DES TOMES LXXXIII à CVI du *Mercure de France* (1910-1913). Vol. in-8 de VIII-304 pages, 30 francs.

Ces tables sont précédées d'une *Table de Concordance entre les Années, les Tomes, les Mois, les Numéros et la Pagination*, et divisées en trois parties : *I. Table par Noms d'Auteurs des articles publiés dans la revue* ; *II. Table systématique des Matières* ; *III. Table des principaux Noms cités.*

Avec les deux tables antérieurement publiées (Voy. page 2 de la couverture du présent fascicule), nos quatre tables portent sur 23 années (1890-1913), ou 396 numéros. La cinquième table (1914-1919), qui comprendra toute la période de guerre, paraîtra en 1930.

Il est à peine besoin de signaler que les Tables d'un périodique établi sur le plan du *Mercure de France* n'ont aucun rapport avec celles des autres revues. L'abondance et l'universalité des documents recueillis et des sujets traités dans sa « Revue de la Quinzaine » font de nos Tables un instrument de recherches incomparable, et dont l'utilité s'exerce au delà de leur but direct : outre les investigations rapides qu'elles permettent dans les textes mêmes de la revue, elles conduisent immédiatement à un grand nombre d'indications de dates, de lieux, de noms de personnes, de titres d'ouvrages, de faits et d'événements de toutes sortes, au moyen desquelles, si la revue est dans tel cas insuffisante ou incomplète, il devient facile de s'orienter et de se renseigner dans les écrits contemporains, en France ou à l'étranger.

Le Gérant : A. VALLETTE.

POITIERS. — IMP. MARC TEXIER

BULLETIN FINANCIER

A la hausse très rapide qui caractérise les premiers jours de septembre vient de uccéder une baisse assez brutale. Elle a coïncidé avec la liquidation de quinzaine lu Parquet. Et c'est là le fait important. Il révèle en effet que la progression assez urprenante enregistrée depuis tantôt trois semaines par la plupart des grandes edettes du Parquet est née de manœuvre de professionnels. S'il en était autrement, e public capitaliste, qui achète au comptant et n'a pas par suite à se préoccuper des iquidations, serait actuellement un élément d'appui pour le marché, alors que celui-ci u contraire fléchit sur les prises de bénéfices des spéculateurs et des commis.

Mais pourquoi ceux-ci croient-ils devoir s'assurer leur bénéfice au lieu de « faire eporter » leur position à la hausse, en supposant qu'ils croient à une accentuation du mouvement?

C'est d'abord que le taux des reports est très élevé. Avec les courtages et les impôts, l en coûte aujourd'hui environ 11,40 o/o au spéculateur qui, escomptant une nouvelle vance, « fait reporter » son achat.

C'est ensuite que le spéculateur n'ignore point la faible portée d'un mouvement quelconque en septembre, époque où les grands animateurs du marché partent à la chasse.

Enfin, il n'est nullement démontré que la hausse de ces dernières semaines repose ur des bases solides. Rien n'est plus facile que déclancher un mouvement de Bourse, urtout à notre époque où ce qu'on appelle le « marché » est, en réalité, une foule de etits clans au sein desquels s'agitent certains intermédiaires, toujours les mêmes, u'on appelle des « spécialistes ». Tel agent de change est chargé du marché « fermé » s titres de telle société ; tel coulissier manœuvre en connaissance de cause autour le certaine affaire, etc...

Qu'on ne proteste pas en invoquant la loi de l'offre et de la demande. La spécialisaion, le marché « fermé », sont les conséquences logiques du monopole officiel des gents de change et du monopole de fait des coulissiers qui constituent les deux Synlicats de Banquiers en Valeurs au Comptant et à Terme. Les autres marchés européens, t davantage encore la Bourse de New-York, subissent également, comme Paris, l'influence des « spécialistes ».

Mais, s'il est aisé de déclancher un mouvement quelconque par un habile aménagement de demandes suivies, il est fort difficile par contre de maintenir une tendance favorable sur certains titres et plus encore d'amener le public à s'intéresser à un titre qui se signale à l'attention par des progrès au début très rapides.

Le public, qui a accoutumé d'acheter en hausse et de vendre en baisse, n'a que peu répondu aux appels des professionnels. Il se tient sur la réserve pour la simple raison que le revenu moyen des bonnes valeurs françaises — 1 o/o à 3 o/o net en moyenne — est notoirement insuffisant eu égard aux risques de baisse courus.

Toute la question est là. Elle n'est pas à la veille d'être résolue, car l'Etat persiste à maintenir des impôts déprimants sur les valeurs mobilières, les intermédiaires s'obstinent à appliquer des courtages élevés, et les sociétés ne font que peu d'efforts pour assurer à leurs actionnaires un dividende en rapport avec le niveau actuel de la vie.

La Bourse est essentiellement un centre d'attraction des capitaux. Qu'elle présente plus d'attraits, et tout aussitôt, on verra les milliards de disponibilités qui sommeillent dans les caisses des établissements de dépôts s'investir pour le plus grand profit de la collectivité française.

Pour le moment, seules nos Rentes maintiennent des dispositions à la hausse. Ce fait a été prévu ici depuis longtemps Mais, actuellement, des niveaux suffisants paraissent atteints, surtout si l'on tient compte de la période des conversions qui va s'ouvrir en 1931.

Les Banques, les Chemins de fer français ont enregistré de simples mouvements d'aller et retour. Toujours beaucoup de bruit autour des Charbonnages du Nord, en raison de la réalisation attendue d'un vaste programme de transport des gaz à longue distance ; on anticipe largement sur l'avenir. Oscillations sans importance des valeurs gazières et d'électricité, lesquelles sont généralement surcapitalisées. Les Cuprifères restent fermes. Les Mines sud-africaines attendent un élargissement des zones de recrutement de la main d'œuvre indigène. L'effervescence règne sur le groupe des Pétroles, la Royal Dutch étant très demandée par New-York, sans raison définie d'ailleurs. Le calme persiste aux Caoutchoucs, les stocks grossissant sans cesse à Londres et à Liverpool. Les Produits Chimiques et les Métallurgiques se sont repliés, après avoir bénéficié d'une ambiance favorable.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.